This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

MÉCHANIQUE
MORALE,

TOME PREMIER.

MÉCHANIQUE
MORALE,

OU ESSAI SUR L'ART DE PERFECTIONNER ET D'EMPLOYER SES ORGANES, PROPRES, ACQUIS ET CONQUIS.

Mutatis animis, mutantur corpora: & mutatis corporibus, mutantur facultates, mentes, homines, civitates.

Par ANTOINE DE LA SALLE.

TOME PREMIER.

A GENÈVE.

1789.

BJ
1054
.L12
v.1

761153-190

TABLE DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION, page 1.

LIVRE PREMIER. *Art de disposer son esprit & de profiter de ses dispositions*, 17.

CHAP. I. *Des trois facultés de l'entendement, prises ensemble & comparées*, 19.

CHAP. II. *De la Mémoire*, 37.

CHAP. III. *De l'Imagination*, 46.

CHAP. IV. *Du Jugement*, 59.

LIVRE SECOND. *Art d'apprendre ou d'étudier*, 68.

CHAP. I. *Art d'observer*, ibid.

CHAP. II. *Art d'apprendre par relation*, 91.

Art de Lire, 92.

LIVRE TROISIÈME. *Art de raisonner*, 105.

CHAP. I. *Réflexions préliminaires, Définitions, Avertissemens, Indications*, 108.

ARTICLE I. *Route moyenne qui mène à la vérité; Méprise des Maîtres qui nous en détournent*, 109.

Art. II. *Causes de l'éternelle opposition des esprits & des doctrines ; Projet de paix*, 111.
Art. III. *Définitions*, 118.
Art. IV. *Analogie de plusieurs Sciences, laquelle n'a encore été que soupçonnée*, 131.
Art. V. *Véritable but de la Métaphysique & des Mathématiques*, 141.
Art. VI. *Physionomie intellectuelle, ou Art de choisir les pensées*, 143.
Art. VII. *Avis & indications*, 145.
Art. VIII. *Est-il toujours possible d'être clair dans la Science générale ?* 147.
CHAP. II. *De l'enchaînement des phénomènes & de l'analogie, les deux fondemens de l'art du classer & de conjecturer*, 154.
CHAP. III. *Du syllogisme*, 166.
Art. I. *Méchanisme, but & principales espèces du syllogisme*, ibid.
Art. II. *Démonstration oculaire du syllogisme*, 173.
Art. III. *Variétés du syllogisme conjectural ; Manière de le ramener aux formes mathématiques*, 176.
Art. IV. *Comment les syllogismes classans se changent en syllogismes conjecturaux*, 178.
Art. V. *Défauts des syllogismes conjecturaux*, 182.
Art. VI. *Véritable usage du syllogisme conjectural*

& du syllogisme classant ; Balance de probabilité, 188.

Art. VII. *Du syllogisme définitif,* 205.

CHAP. IV. *Induction Baconienne,* 207.

Art. I. *Idée du Novum Organum.* 208.

Art. II. *Explication de quelques termes employés dans la Méthode,* 210.

Art. III. *Exposé de la Méthode,* 216.

Art. IV *Jugement de la Méthode,* 218.

Art. V. *Réponse à un objection qui naît du sujet,* 230.

Arr. VI. *Résultat consolant,* 234.

CHAP. V. *Des Progressions,* 236.

Art. I. *Universalité des Progressions; Nécessité, Difficulté, & possibilité de les observer,* 237.

Art. II. *Manière de suppléer, dans les conjectures & les explications, au défaut d'observations sur les séries naturelles,* 241.

Art. III. *Théorie, construction & usage de notre Table des Epoques,* 260.

Art. IV. *Image qui donne une sorte de réalité aux idées abstraites dont ce Chapitre est rempli,* 267.

CHAP. VI. *Manière de vérifier les conjectures par la substitution des contraires,* 270.

CHAP VII. *Induction Antonine, ou Ondulation intellectuelle,* 272.

Art. I. *Exposé de l'Induction Antonine,* 276.

Art. II. *Observations sur la marche de notre Induction,* 291.

ART. III. *Réductions & Tables dont l'usage abrége & facilite l'induction*, 296.
ART. IV. *Manière de mesurer les qualités sensibles & les affections qu'elles décèlent; Mathématiques sentimentales*, 303.
ART. V. *Réponse à quelques objections qu'on pourroit faire contre notre Méthode inductive*, 325.
ART. VI. *Possibilité d'un Tarif des Esprits*, 339.
CHAP. VIII. *Des Questions*, 343.
ART. I. *Causes de l'obscurité des questions & de l'apparente fécondité des Disputeurs*, 344.
ART. II. *Exemples de la manière la plus ordinaire de poser & de résoudre les Questions*, 354.
ART. III. *Méthode d'approximation à suivre dans la solution de ces questions*, 368.
ART. IV. *Manière de considérer les questions, pour les résoudre plus aisément & se donner des idées nombreuses, vraies, utiles & bien déterminées*, 383.
ART. V. *Exemple frappant des absurdités où l'on tombe en ne fixant son attention que sur un côté de chaque question*, 399.
ART. VI. *Énoncé de la plus générale de toutes les questions*, 406.
CHAP. IX. *Logique aggressivo-défensive; genre Polémique*, 408.

Fin de la Table.

MÉCHANIQUE

MÉCHANIQUE MORALE,

OU ESSAI SUR L'ART DE PERFECTIONNER ET D'EMPLOYER SES ORGANES, PROPRES, ACQUIS ET CONQUIS.

TOME PREMIER.

INTRODUCTION.

L'ART de vivre eſt une ſorte de Méchanique dont les règles reſſemblent, ſous plus d'un rapport, à celles de l'art auquel les Phyſiciens donnent ordinairement ce nom : avec cette différence importante, que, dans la méchanique des corps brutes, la matière des organes & la puiſſance, ſont extérieures l'une à l'autre & ne ſe touchent que *ſuperficiellement* ; au lieu que, dans la méchanique des corps

MÉCHANIQUE
MORALE,

TOME PREMIER.

bon; le génie aimant refait le monde, & le peuple d'êtres plus parfaits qu'il ne cesse de créer; à cet égard, il est plus riche & plus fécond que la nature même: que l'Univers est beau & commode, pour qui sçait aimer! Pour être heureux, dans l'état domestique, civil & politique, il faut aimer & se sentir aimé: cette douce réciprocité est l'ame des véritables sociétés; elle est la base du bonheur solide & le point par lequel toutes les doctrines doivent se toucher; tout le reste n'est que mensonge & vanité. En un mot, l'amour, sous mille formes différentes, est ce qui nous commence, nous continue & nous recommence, le mieux; & non seulement la vie heureuse & sage, mais l'existence même, pour peu qu'elle soit complette, est toute composée, toute tissue de bienveillance.

Au contraire, les diverses modifications du malheur & la plupart des crimes, ne sont que des formes différentes de la haine, que des manières de haïr, spécifiées & déterminées par les circonstances: celui qui hait & brûle de se venger rêve à punir deux méchans, l'offenseur, & l'autre méchant qui le hait; car, pour trouver les autres hommes, si méchans, il faut l'être un peu soi-même. La haine obstrue les vaisseaux du corps humain, desséche & roidit les fibres, multiplie les chocs & les frottemens, dans cette machine compliquée: elle occasionne & entretient une dif-

ficulté douloureuse, dans toutes les opérations, méchaniques & volontaires: elle obscurcit le jugement & le fausse, ravale les pensées, atterre le génie, change les plaisirs en douleurs: elle enlaidit: elle tue: aussi, voyons-nous l'homme malade, au physique ou au moral, plein de répugnances & d'aversions: les maladies ne sont au fonds que des haines diversifiées, partielles ou totales; & la haine, qui les comprend toutes, qui en est le sommaire, est la pire des maladies. Elle peuple le monde de fléaux, de dissonances & de difformités: elle le rétrécit; elle appauvrit la nature, salit toutes les teintes, met tout dans l'ombre; elle heurte, tranche, divise, mêle, confond, & replonge tous les êtres dans la nuit du cahos: elle est la source féconde des monstres & des crimes: que l'Univers est sombre & âpre, pour qui laisse entrer la haine dans son cœur! En un mot, haïr, ce n'est pas vivre, c'est continuer de mourir.

La différence est sensible: le monde est plein d'amis, pour qui aime; & plein d'ennemis, pour qui hait. Avec tant de raisons d'aimer, comment un être, qui a cette double expérience, ose-t-il hair?

Or, la haine que nous ressentons pour les êtres moraux, est communément l'effet du sentiment de la résistance volontaire qu'ils opposent, ou paroissent opposer à nos volontés: & ce sentiment prend

la forme du mépris ou de la crainte, selon que nous nous sentons capables ou incapables de vaincre cette résistance. La haine est donc d'autant plus forte & plus durable, que nos desirs sont plus nombreux, plus vifs, plus constants, & en même tems, de nature à heurter avec plus de violence les volontés constantes des autres hommes.

Au contraire, l'amour moral est le sentiment pur, net & plein, de nos richesses en moyens moraux : ce sentiment est d'autant plus fort & plus constant, que nous sommes plus riches en facultés *personnelles*, & que nos desirs sont plus aisés à satisfaire : or, cette richesse & cette facilité sont d'autant plus grandes, que nous voulons plus de bien aux autres, & que nous sçavons mieux nous oublier nous-mêmes ; celui qui ne veut que le bonheur de ses semblables, peut tout ce qu'il veut ; s'il manque de noblesse, de fortune, d'autorité, de tous ces moyens d'opinion que les hommes se disputent, il lui reste des paroles, des regards, une expression tendre & animée, pour les consoler, pour les encourager, pour leur élever l'ame : il jouit successivement de ses intentions, de ses paroles, de ses actions, de ses souvenirs & de sa prévoyance : car, de telles paroles sont des actions ; & celui qui ouvre, à toute heure, les trésors d'un bon cœur, paroît assez riche, même à des hommes dépravés ; à la longue, il se fait

connoître, & peut compter enfin ſur un retour ſincère de leur part : peu-à-peu, il ſe crée des moyens dans l'avenir, comme dans le préſent, joint l'eſpérance à l'amour & s'enrichit de tous ces ſentimens qui dérivent d'une généreuſe ſurabondance.

Ainſi, d'une bienveillance continue, du deſir conſtant de faire le bien, réſultent, *directement* & & par *réflexion*, les moyens, le pouvoir de le faire ; de cette puiſſance *perſonnelle*, dérivent l'amour & l'eſpérance, élémens du bonheur, & nouvelle ſource de puiſſance. Au contraire, de la haine procède l'impuiſſance morale ; de cette impuiſſance, une haine *redoublée* ; de cette haine, une plus grande foibleſſe ; de cette foibleſſe, une haine *triplée* ; & ainſi de ſuite à l'infini. Dans cette double maxime dont chaque membre eſt compoſé de deux parties qui ſe produiſent, ſe multiplient & ſe montrent l'une l'autre, eſt indiqué le but de cet ouvrage : augmenter, l'une par l'autre, la force & la bonté des hommes vertueux, de tout âge ; rendre aux *jeunes* méchans, le bien pour le mal, en les éclairant & & leur montrant leurs véritables intérêts ; enchaîner les méchans *vieux*, en dévoilant leur méchaniſme & le jeu de leur intérieur, ou en faire d'aveugles inſtrumens de vérité & de vertu ; telle eſt notre fin, puiſſions-nous avoir fait quelques pas vers ce but !

Pour *spécifier* & appliquer nos moyens *généraux*, nous avons choisi les principaux actes de la vie humaine, tous ceux où l'homme peut mettre de la réflexion & du choix, & qui reviennent à chaque instant : nous supposons qu'un homme voulant concevoir & exécuter une entreprise, grande ou petite, travaille à se donner les qualités, à profiter des dispositions, & à choisir les mesures, nécessaires pour réussir : or, on ne peut nier qu'il ne soit d'autant plus certain du succès, qu'il sçait mieux ;

1°. Disposer son esprit pour le rendre propre aux opérations qu'il en va exiger, ou profiter des dispositions acquises sans aucune action de sa part ;

2°. Etudier la Nature, morte ou vivante, soit en l'observant par lui-même, soit en faisant un choix dans ses lectures & ses conversations ;

3°. Raisonner, & par ce mot, nous n'entendons pas, *disputer*, *ergoter*, mais, conjecturer, à l'aide de l'observation réfléchie ; étendre & prolonger l'expérience ; recomposer, d'après des analyses bien faites ; deviner modestement le passé, l'avenir, l'absent & l'insensible, quadruple & perpétuel mouvement d'un esprit actif, qu'on peut appeller, *la croix du génie* ;

4°. Lire dans les qualités & les opérations extérieures, physiques & morales, les dispositions de

cœur & d'esprit, des hommes avec lesquels il est ou sera obligé de traiter;

5°. Disposer son propre caractère, pour se faire *vouloir* ce qu'il aura *conçu* être vrai, utile, constamment agréable, ou profiter de ses volontés accidentelles;

6°. S'exprimer, à l'aide du Pinceau, de l'Archet, de la Parole, du Geste, ou de tout autre instrument d'expression;

7°. Résumer, en peu de mots, & simplifier toutes les règles de l'art d'agir, sur soi-même, & sur les autres hommes, par les moyens physiques & moraux; faire des dispositions, générales & particulières, pour tirer le meilleur parti possible, de soi & des autres; faire de la conversation, un puissant instrument d'action; enfin, se faire valoir par les moyens légitimes, & empêcher les autres de prendre leurs avantages, par la ruse, en découvrant leurs machines & leurs prestiges.

Tel est le fonds de notre sujet: dans la première partie, l'homme est contemplatif & presque seul; dans la seconde, il est toujours en société: le second volume n'est qu'une application continuelle des Théories exposées dans le premier. Si le lecteur, en parcourant la première partie, se sentoit refroidi, & rebuté par quelques petites difficultés qu'il pourra y rencontrer, nous l'engageons à se porter un moment sur la seconde, pour se-

délaſſer ; il y trouvera des choſes faciles, curieuſes & fréquemment applicables : la première eſt, en quelque ſorte, le ſquelette de notre Arbre Encyclopédique ; la ſeconde eſt l'arbre entier, couvert de ſes feuilles & de ſes fruits : nous eſpérons que la vue de ces fruits, jointe au déſir & à l'eſpoir d'en produire de ſemblables, ranimera le courage des amateurs éclairés qui ſçavent qu'il n'y a point de jouiſſance véritable & continue, ſans action ; ni d'action, ſans *paſſion :* pour ſçavoir & jouir, il faut ſouffrir, au moins un peu : la ſcience eſt fille de la douleur & de la crainte, ſurmontées, analyſées, travaillées, fécondées. Sans ce courage qui ſe fait un jeu de vaincre la nature, ſans cette patience qui arrête & fixe l'œil & l'eſprit, point de plaiſir durable, point de vrai génie, point d'immortalité : telle eſt la condition.

Nous avons rejetté dans un Appendice des choſes qu'il nous eût été facile de faire entrer dans nos ſept Livres, puiſqu'elles ſont toutes rapportées à l'homme, le perpétuel ſujet de nos ſujets ; mais on eût peut-être regardé ces moyens comme tirés de trop loin ; on eût été ſurpris de nous entendre parler, dans le Chapitre du ſtyle, des influences du ſoleil & de la lune, du ſyſtême de Newton, & de notre hypothèſe : nous avons cru devoir céder un peu aux préventions trop fortes & reſpecter l'opinion publique, tout en travaillant à la chan-

ger, sur certaines maximes, & à l'étendre ou à la resserrer, sur d'autres.

Dans la Balance, nous faisions marcher les explications avant les applications; nous commencions par établir l'universalité de la loi que nous annoncions, en la montrant dans toutes les parties du tems & de l'espace, en faisant voir que tous les couples de phénomènes n'en sont que des variations, des formes différentes: puis, convertissant les *effets*, en *buts*; & les *causes*, en *moyens*, nous déduisions les conséquences pratiques de la proposition fondamentale. Cette manière de procéder nous a exposés à quelques objections: telles personnes un peu ardentes, qui avoient à peine parcouru l'ouvrage, ont prétendu que nous n'avions pas indiqué notre but assez clairement: à quoi peut tendre, disoient-elles, cette longue revue de phénomènes contrastans? Vous nous apprenez que tous les mouvemens se réduisent à des balancemens qui ne diffèrent entr'eux, que par la quantité de matière mue, la direction, l'étendue, la vitesse & la durée du mouvement; que de ces vibrations, grandes ou petites, lentes ou rapides, résulte une succession constante de manières d'être opposées, dans tous les êtres; de sentimens contraires, dans tous les êtres sensibles; & dans l'homme, cette succession alternative de passions, d'opinions, d'expressions & d'actions opposées, que nous observons

journellement : cela peut être ; mais quelle conséquence utile tirerons-nous d'un pareil principe ?

De quelle utilité peut être la découverte d'une loi universelle ? Nous croirions faire injure à nos Contemporains, si nous répondions sérieusement à une pareille question qui ne devoit sortir que d'une bouche *puérile*, dans un siécle tel que le nôtre : est-il donc si difficile de concevoir que la connoissance de deux classes de phénomènes opposés, étroitement & constamment enchaînés, dans le tems & dans le lieu, fournit des milliers d'explications & d'applications ? En effet, dès que je me serai assuré, par des observations & des relations multipliées, que deux phénomènes se suivent constamment, je pourrai, dans la *théorie*, appeller le premier, en tems, *cause*, *raison*, ou *signe* du dernier auquel je donne le nom d'*effet* : &, dans la *pratique*, *moyen*, celui qui prenoit le nom de *cause* ; & *but*, celui que j'appellois, *effet*. De plus, après avoir observé deux classes nombreuses de phénomènes qui se suivent ainsi, lorsqu'il s'agira d'expliquer un phénomène semblable à ceux de la classe dernière, en tems, je pourrai donner un phénomène, analogue à ceux de la classe première, en tems, pour raison de ce phénomène à expliquer : & lorsque je rencontrerai un phénomène semblable à ceux de la classe première, en tems, je pourrai prédire, avec probabilité, qu'il sera suivi d'un phé-

nomène analogue à ceux de la classe dernière, en tems. On en peut dire autant des phénomènes qui se suivent constamment, dans le lieu; & de ceux qui s'accompagnent, soit dans l'espace, soit dans la durée. La découverte d'une loi universelle est donc une source d'explications, d'applications & de conjectures probables.

Notre marche, dans ce troisième essai, sera précisément l'inverse de celle que nous avons suivie, dans le second : la pratique marchant la première est immédiatement suivie de la théorie qui la motive; les applications sont suivies des observations dont elles sont originaires, & dont elles ont été déduites par analogie. Il faut considérer chacun de nos titres, comme désignant un tout, un but collectif, une masse de *buts* auxquels on tend, d'*effets* qu'on veut produire : nous commençons par décomposer ce tout en ses élémens, par résoudre ce but *générique* en ses buts *spécifiques* & particuliers : puis nous rapportons, à ces buts partiels, les moyens qui nous paroissent y mener le plus sûrement : enfin, nous motivons nos règles & nos préceptes, en montrant, dans la nature, l'enchaînement constant de deux classes de phénomènes, dont les uns, semblables à ceux que nous avons appellés, *buts*; & les autres, analogues à ceux que nous avons appellés, *moyens*. Cette marche nous a paru assez rigoureuse &

méthodique : du moins, nous ne voyons pas au delà.

On trouvoit, dans le ſtyle de nos deux premiers eſſais, trop de chaleur, de verve, de vîteſſe, d'âpreté, de familiarité : notre ton paroiſſoit, ici, trop *cavalier*, là, trop *marin*; quelquefois trop préſomptueux; d'autres fois, trop ironique : on jugeoit que nous triomphions de nos adverſaires, avec le faſte de Séſoſtris; & que, par ce ton de ſupériorité trop marqué, nous abattions nos propres ſtatues, en renverſant celles de ces grands hommes : ces reproches n'étoient que trop fondés; nous avons profité de l'avertiſſement; & nous eſpérons qu'on trouvera, dans ce troiſième eſſai, plus de phlegme, de lenteur, d'ordre, de choix, de politeſſe, de douceur & d'égalité.

En un mot, nous n'avons rien négligé, pour rendre agréables au Public, des vérités que nous croyons utiles; que ſi, malgré nos efforts, il ne les accepte pas de notre main, le talent nous aura manqué, plutôt que la patience & la docilité (*a*).

(*a*) Nous avions promis *conditionnellement* la traduction du dernier Ouvrage de Bacon; la condition n'ayant pas été remplie, nous paroiſſions reſter maître de notre conduite, à cet égard : cependant, comme la force de notre engagement ſe tiroit, moins de notre promeſſe & de la

Nous recommandons les vérités contenues dans cet ouvrage, à ce petit nombre de ſincères ama-

---

condition inhérente, que du vœu public, nous nous regardions toujours comme engagés, & nous achevâmes cette traduction: mais l'ayant laiſſé dormir dix-huit mois, pour nous livrer à différentes recherches, & ayant fait, dans cet eſpace de tems, des progrès auxquels nous nous attendions peu, quand nous vinmes à la regarder de nouveau, nous ne la vîmes plus du même œil, & nous éprouvâmes, un profond dégoût pour ce genre de travail: comme nous ne pouvions aſſembler les Etats-Généraux, pour connoître, *au juſte*, le vœu national, nous conſultâmes, à ce ſujet, des perſonnes mûres, placées à notre portée: elles nous répondirent: eh, laiſſez-là cette traduction; ſuivez votre propre génie; & travaillez plutôt à nous donner un Bacon: cette obligeante exagération nous étonna; ce mot, bien que peu mérité, tendit de nouveau tous nos reſſorts, & nous devons, en partie, à la bienveillance qui l'a dicté, les découvertes que nous offrons au Public.

Cependant, afin de garder un milieu, entre les deſirs de nos amis & les *Juſſions* de nos ennemis, nous donnerons ici, par extrait, la partie la plus difficile du Novum Organum, l'ouvrage favori de Bacon: on trouvera, dans le quatrième Chapitre du troiſième Livre, de la première partie, un expoſé ſuccinct de ſon induction, avec un petit commentaire, pour l'éclaircir; & un jugement où nous balançons les avantages & les inconvéniens de cette méthode.

Cette preuve donnée de notre déférence, nous croyons être fondés à déclarer que nous renonçons pour toujours

teurs de la science, qui, depuis notre premier essai, nous ont donné, en personne, ou fait parvenir, des conseils *motivés* & des encouragemens.

à toute espèce de traduction; déclaration qui a pour but de déterminer les personnes, très-capables de traduire Bacon, qui en ont eu l'intention & que notre irrésolution sembloit tenir en échec.

LIVRE PREMIER.

Art de disposer son esprit & de profiter de ses dispositions.

LES Opérations intellectuelles sont des mouvemens fortuits, méchaniques, nécessités dans l'homme qui pense sans but, sans méthode & sans art; sa pensée lui appartient à peine; il pense trop souvent à son insçu & au profit d'autrui; on peut dire qu'il donne ce qu'il n'a pas à ceux qui l'écoutent; son cerveau est une sorte de machine, bien ou mal organisée, qui produit des pensées au hasard & les dissipe, d'instrument, plus ou moins commode, à l'usage de ceux qui sçavent s'en emparer & s'en prévaloir.

Celui-là seul est maître de lui-même, qui sçait approprier sa manière d'être à ses travaux & ses travaux à son but; qui sait choisir l'air, les alimens, les exercices, les sociétés, les situations, les tems, les lieux, les hommes, les choses, & pour tout dire, les moyens & les circonstances convenables; qui, par ce choix, peut à son gré amortir ou exalter, réunir ou opposer ses facultés; qui sait isoler sa personne & les objets qu'il veut analyser; qui ne méprisant point les petites acquisitions, recueille, accumule & serre tout avec soin; qui, ayant bien digéré sa propre science, sçait encore

s'aſſimiler celle d'autrui & la convertir en ſa propre ſubſtance : à l'aide de cet ordre & de ces accumulations, il marche à grands pas vers la perfection, prend un rapide accroiſſement, & en peu d'années devient un coloſſe ſur lequel l'inconſéquent & le pareſſeux fixent leurs yeux étonnés ; lui ſeul mérite le nom d'être penſant, raiſonnable, libre ; d'être fort ; d'homme.

Or, ſi la connoiſſance des moyens de diſpoſer notre eſprit & de profiter de ſes diſpoſitions multiplie nos droits au titre d'homme en augmentant notre liberté, la théorie que nous allons expoſer n'eſt rien moins qu'indifférente : pour éclaircir notre ſujet en le diviſant, nous remarquerons d'abord que le cerveau, principal organe de la penſée, eſt compoſé de trois jeux diſtincts dont les effets particuliers ſont, 1°. la mémoire ou faculté de rappeller ; 2°. le jugement ou faculté d'appercevoir les différences & les analogies ; 3°. l'imagination, ou faculté de compoſer & de décompoſer. Parmi les moyens que nous indiquerons, les uns tendent à modifier les trois facultés à-la-fois ; d'autres, telle faculté aux dépens de ſon oppoſée ; d'autres enfin, telle faculté ſeulement. Nous diviſerons ce Livre en quatre Chapitres : dans le premier, nous conſidérerons les trois facultés, priſes enſemble & comparées ; chacun des trois autres aura pour objet une faculté priſe ſéparément.

CHAPITRE I.

Des trois facultés de l'Entendement, prises ensemble & comparées.

1. Tout sentiment est l'effet de l'irritation des parties de notre corps qui en sont le siége; un être entiérement immobile dans son tout & ses parties seroit absolument insensible: la sensibilité totale d'un individu est assez ordinairement proportionnelle à son irritabilité: ainsi la faculté de penser qui est une de ses espèces doit être en raison composée, tant de l'irritabilité du cerveau & des parties qui lui communiquent leur mouvement, que du nombre & de l'intensité des causes irritantes. Or, par faculté de sentir & de penser, je n'entends pas ici celle de sentir & de penser fortement, mais celle d'être affecté de ces deux manières promptement, facilement & fréquemment.

2. Pour renouveller la faculté cogitative, comme toute autre espèce de sensibilité, il faut contraster tout ce qui peut en être l'objet, tems, lieu, hommes, choses, alimens, exercices, sociétés, situations, expositions, attitudes, sensations, sentimens, idées, qualités, mouvemens, &c....; car la fibre souvent irritée par les stimulans d'une espèce cesse d'être irritable par les choses analogues, & ne

recouvre cette faculté que par le changement, & ſur-tout par la ſucceſſion des oppoſés.

3. Pour agacer la fibre, provoquer les facultés intellectuelles, & les tenir éveillées, il faut ſans ceſſe chercher des ennemis & courir au combat. Quand nous diſons d'un homme qu'il eſt irrité, notre expreſſion eſt juſte, mais nous lui donnons un ſens trop particulier, parce que nous ne l'appliquons le plus ſouvent qu'aux organes de la colère; il faudroit l'étendre à tous les organes, y compris celui de la penſée; en effet l'expérience nous apprend que les perſonnes qui s'irritent aiſément, penſent auſſi avec facilité, *& vice verſâ.*

4. Si la ſucceſſion des oppoſés & l'oppoſition tient notre génie éveillé, la femme, eſt en quelque ſorte l'archet de l'homme, en qualité d'être mobile, contrediſant & compoſé de contraires; mais il ne faut pas oublier qu'elle calme un génie trop éveillé, en détournant l'attention & ranimant le mouvement du cœur: c'eſt tantôt un irritant tantôt un calmant, ſuivant les cas.

II. La force cogitative eſt, toutes choſes égales d'ailleurs, proportionnelle à l'intenſité de la force vitale (chaleur, mouvement, ſenſibilité) & à ſa concentration dans la partie intérieure & ſupérieure du corps, en de-çà toutefois du dégré où le ſpaſme a lieu.

2. Pour donner une grande activité au cerveau, il faut manger & dormir peu, mener une vie oisive, sédentaire, retirée, *ombratile*, en un mot tenir assoupies ses facultés extérieures. Il faut, pour la diminuer, multiplier, renforcer & faire durer toutes les opérations méchaniques & animales, se dissiper par les exercices du corps, & les amusemens de la société, par des passions & des sensations nombreuses, vives & très-variées; on ramène ainsi la force vitale dans les parties inférieures & extérieures, & on la distribue plus également.

3. S'agit-il de détruire cette fixation du mouvement, de la chaleur & des humeurs dans la tête, laquelle résulte d'une méditation trop prolongée, & fait qu'un homme rebat toujours le même sujet, sorte de folie assez incommode, rien de mieux que de changer de société, de lieu, & de manière de vivre.

4. *Il achève son rève*, dit le peuple, sans trop savoir ce qu'il dit; ce proverbe railleur nous prive d'un grand moyen: un instant avant le réveil du matin, l'homme extérieur étant encore assoupi, le cerveau qui s'éveille avant les autres organes a une activité prodigieuse; s'il travaille sur des matières qui nous soient bien familières, il opère avec autant de justesse que de promptitude & de facilité; nous serions alors trop heureux de pouvoir suivre, continuer, *achever*, fixer ces rêves précieux, & ils

pourroient se changer en vérités applicables, pour peu qu'ils fussent revûs, corrigés & diminués par un homme bien éveillé. Ce précepte differe peu de la premiére partie du second; car le sommeil est à la veille, ce que la vie sédentaire est à la vie très-active: un homme oisif & indolent est une sorte de moyenne proportionnelle entre un homme qui dort tout-à-fait, & un homme assez & trop éveillé, tel qu'un César ou un Alexandre.

5. Pour bien étudier la nature par ses analogies & ses consonances, il faut, à la vérité, l'avoir, par provision, bien observée selon ses différences; mais il ne faut pas la voir actuellement; car, vu le nombre & la diversité des objets qui frappent tous les sens à-la-fois, l'impression produite sur chaque organe est plus foible, chaque sensation en est moins forte & moins distincte; l'attention dirigée vers plusieurs points en même tems s'affoiblit en se partageant; la force vitale se distribue dans les organes extérieurs des sens; le fluide stimulant, forcé de se ramifier & de se diviser en un grand nombre de ruisseaux, n'irrite pas si puissamment l'organe de la réflexion; concours de causes & de circonstances qui diminue la force cogitative, & la faculté d'embrasser mentalement un assez grand nombre d'objets, pour les rapporter les uns aux autres & ranger dans la même classe ceux qui se ressemblent.

6. Mais, si les objets extérieurs nuisent à l'homme de génie qui travaille sur ses souvenirs, qui s'efforce de lier les phénomènes pour former un corps de science ou bâtir un systême, au contraire ils remontent l'homme apathique qui a besoin d'archet & dont le cerveau n'a point encore ou n'a jamais une action propre & spontanée; ils ressuscitent le paresseux & l'ennuyé; de plus, en diminuant la faculté inventive, au profit du jugement, ils donnent la prépondérance à cette dernière faculté, & mettent l'homme inventif en état de juger ses productions, de démêler ses rêves d'avec ses pensées.

7. On ne fait les grands progrès qu'à l'époque de la vie où, la force vitale commençant à se concentrer, la tête meublée de faits prend de l'activité, qu'à l'heure où, mécontent du monde réel, ou las des hommes & des choses, on est forcé de se replier sur soi-même, d'imposer silence à ses passions, & de se sauver, en quelque sorte, dans sa tête, pour s'y forger un monde à son goût, & s'y faire une société selon son cœur.

III. Les qualités de la pensée; chaleur, froid; lenteur, vitesse; force, foiblesse; roideur, souplesse; grossièreté, subtilité; constance, mobilité, &c., dépendent, en grande partie, des qualités de la matière & des mouvemens du cerveau, qui leur sont analogues & qui portent le même nom; à cet égard,

les hommes ont été ſi heureuſement guidés par l'inſtinct dans la formation des langues, qu'ils déſignent par les mêmes mots & les qualités de la matière & les qualités de l'eſprit qui en ſont l'effet.

2. Or, l'homme eſt un; & dans un individu bien conſtitué, les cinq appareils ou organes principaux, ſçavoir ceux de la nutrition, de la génération, de la circulation, de la reſpiration, & de la réflexion, s'échauffent & ſe réfroidiſſent, s'humectent & ſe deſſechent, ſe tendent & ſe détendent, s'obſtruent & ſe dégagent, accélèrent & rallentiſſent leurs mouvemens, appètent & ſe dégoûtent, attirent & repouſſent tous en même tems ou à-peu-près : ainſi, pour donner au cerveau & à la penſée une qualité quelconque, il faut la donner au corps tout entier, ou au moins à l'un de ces cinq organes.

3. On y parviendra, en ſe nourriſſant d'alimens qui ayent cette qualité; l'eſtomach, centre actif de l'animal, foyer principal de nutrition, & réſervoir commun, après avoir élaboré & digéré ces alimens, les diſtribue à toutes les parties du corps, avec leurs qualités irritantes ou calmantes; car, quoique ces qualités ſoient le plus ſouvent altérées par la digeſtion, l'expérience nous apprend que les unes ne le ſont qu'en partie & que les autres ne le ſont point du tout: ainſi, à la longue, le corps preſqu'entièrement renouvellé, & compoſé de ces alimens, aura

contracté leurs qualités, elles passeront donc au cerveau & à la pensée qui n'est que le résultat des mouvemens de la matière du cerveau, mise en jeu par ses propres stimulans, par les autres parties du corps, ou par les objets extérieurs qui stimulent les organes de nos sens.

4. Cependant, comme l'estomach n'est pas le seul foyer d'action; que le corps s'imbibe des qualités de l'atmosphére, soit par la respiration, soit par le perpétuel contact de l'air qui l'enveloppe & qu'il absorbe en partie; qu'il est continuellement agacé par une infinité de stimulans qui agitent toutes ses parties, & affecté de sensations qui le modifient, on peut dire, en général, qu'une qualité quelconque pourra être communiquée au corps, au cerveau, à la pensée, par l'air, l'eau, la terre, les alimens, les exercices, les sensations, les sentimens & les idées, en un mot, par tous les moyens & dans toutes les circonstances indiquées dans la colonne de notre *Table des Epoques* (*a*) où se trouve cette qualité.

5. Si l'estomach, la poitrine, le cerveau & tous les organes qui sont le siége des sensations, des sentimens ou des idées, s'imbibent, après l'assimilation, des qualités de nos alimens, au moins de celles qui ne se perdent point dans la digestion,

---

(*a*) Balance Naturelle, Chap. III.

ces instituteurs qui, pour rendre un enfant robuste & vaillant, le nourrissoient de la chair d'un animal fort & courageux, ceux qui nous font ce récit, & ceux qui veulent bien y ajouter foi, ne sont donc pas aussi insensés qu'on l'a prétendu; car à mesure que l'enfant s'assimiloit la chair de cet animal, son corps devoit contracter celles des qualités de cette chair qui résistent à la coction & à la digestion, telles que la consistance, la grossièreté de la texture, &c., & son caractère, contracter celles de l'animal qui en dépendoient & qui portoient le même nom.

6. Jusqu'ici nous n'avons que des conjectures; que ferons-nous pour en déduire une théorie qui touche à la pratique? nous les changerons en observations; nous suivrons à-la-fois les gradations des qualités du corps humain, & les gradations des qualités corrélatives ou simultanées de la pensée, soit en parcourant la variété des individus de l'espèce humaine, & en marchant d'un extrême à l'autre, soit en considérant le même individu en différens tems, depuis l'excès d'une qualité jusqu'à l'excès de la qualité opposée; &, si nous voyons que, dans ces deux échelles, les qualités du corps & celles de la pensée croissent & décroissent ensemble à-peu-près dans le même rapport, nous en conclûrons que les dernières sont l'effet des premières, ou que les unes & les autres sont des effets collatéraux & simul-

tanés d'une même cauſe, ce qui ſuffit dans la pratique.

7. pour mieux ſentir comment les qualités intellectuelles coreſpondent aux qualités corporelles de même nom, cherchons les plus grandes différences de part & d'autre, & choiſiſſons les deux extrêmités de chaque échelle pour les comparer, eſpèce à eſpèce, dégré à dégré; car, ſi, dans un même ſujet, ou dans des ſujets différens, nous trouvons que le maximum & le minimum de chaque qualité corporelle ſoit toujours accompagné du maximum & du minimum de la qualité intellectuelle de même nom, nous pourrons croire que la correſpondance eſt aſſez bien établie.

8. D'abord, en choiſiſſant les deux ſexes, nous voyons que la femme, dont le corps comparé à celui de l'homme, eſt plus petit, plus humide, plus mol, plus ſouple, plus rare, plus léger, d'une texture plus déliée, plus irritable, plus ſuſceptible, plus mobile, a auſſi la mémoire plus facile & plus prompte, l'imagination plus vive, le jugement plus fin, &, pour tout dire, un eſprit plus vif & plus ſubtil que l'homme, mais qu'elle a en même tems l'eſprit plus foible, plus changeant, plus mobile; ce qui ſignifie que ſon cerveau, comme ſes autres organes dont il eſt l'extrêmité commune, eſt irrité, remué, affecté par de plus petits corps, à vîteſſe égale, & par une moindre vîteſſe, les corps étant

égaux; qu'il l'eſt plus facilement & plus promptement par des forces égales ou par la même force; qu'enfin il eſt plus aiſément changé par les impulſions ultérieures & ſubſéquentes.

9. Au contraire, nous obſervons que l'homme, dont le corps comparé à celui de la femme eſt plus grand, plus ſec, plus dur, plus roide, plus denſe, plus peſant, d'une texture plus groſſière, moins irritable, moins ſuſceptible, moins mobile, a une mémoire moins facile, mais plus ferme, une imagination moins vive, mais plus forte, un jugement moins prompt & moins fin, mais plus sûr & plus ſolide, &, pour tout dire, un eſprit plus fort & plus conſtant; ce qui ſignifie qu'il faut, pour agacer, ébranler, affecter ſon cerveau, comme ſes autres organes, de plus grands corps, à vîteſſe égale & de plus grandes vîteſſes, les corps étant égaux; qu'il eſt moins facilement & moins promptement ébranlé par des forces égales ou par la même force; qu'enfin il garde plus longtems la détermination qu'il a reçue.

N. B. Qu'ici, comme dans la méchanique des corps brutes, les forces motrices étant égales ou les mêmes, les vîteſſes ſont toujours en raiſon inverſe, & la conſtance des mouvemens, en raiſon directe des maſſes; l'homme plus maſſif eſt moins mobile, perd plus lentement le mouvement qu'il a reçu, & change plus difficilement de direction; la femme, moins

massive, est plus mobile, perd plus promptement son mouvement & change plus aisément de direction.

10. En second lieu, si considérant chaque sexe en particulier, on imagine deux échelles ou gradations; l'une, dans le sexe masculin, depuis l'homme le plus mâle, jusqu'à l'homme le plus féminin; l'autre, dans le sexe féminin, depuis la femme la plus hommasse, jusqu'à la femme la plus délicate, on trouvera que les différences matérielles & les différences intellectuelles se correspondent à-peu-près dans les individus qui suivent l'impulsion du naturel.

11. En troisième lieu, chacun peut observer en soi que, plus son corps s'ammollit, s'affoiblit, s'effémine, par une nourriture délicate, par une vie sédentaire, oisive & timide, dans les tems, dans les lieux, & dans toutes les circonstances qui produisent cet effet, plus son cerveau tend aux pensées féminines; qu'au contraire, plus le corps s'endurcit & s'hommasse, en travaillant beaucoup, en vivant au grand air, au soleil, en se nourrissant d'alimens grossiers, solides, chauds & secs, en menant une vie dure & contentieuse, plus l'esprit devient mâle, fort & résistant.

12. Ainsi, quand on voudra donner des qualités féminines à son cerveau, il suffira d'efféminer son corps, par le moyen du régime humectant & ammollissant; & quand on voudra se refaire homme par la pensée, on suivra le régime opposé: le ré-

gime moyen, ou composé des deux régimes extrêmes donnera au cerveau & à l'esprit des qualités moyennes, ou les qualités extrêmes alternativement.

13. Observez que la plupart des animaux & des végétaux qui servent à notre nourriture, & qui ont à la première vûe des qualités analogues à celles de l'un des deux sexes, ont encore assez ordinairement d'autres qualités plus intimes, qu'elles communiquent au corps qui s'en nourrit & qui le rapprochent de ce sexe; il y a en quelque sorte des fruits, mâles & femelles, bruns & blonds, dont l'usage donne au corps, au cerveau, à l'esprit, des qualités analogues à celles du sexe avec lequel ils ont de l'analogie.

Au reste, cette théorie, déjà très-probable, sera encore mieux établie par la suite.

IV. Chaleur-humide dans toute l'habitude du corps, & principalement au cerveau, produit ou indique une mémoire excellente, une imagination brillante, mais foible, un jugement prompt, mais peu sûr.

Chaleur-sèche; mémoire plus vive que nette, imagination vive & forte, jugement prompt & inconstant.

Froid-sec; mémoire lente, mais nette & ferme, jugement sûr, imagination plus forte que vive.

Froid-humide; stupidité.

2. Chaque homme peut exceller dans les genres qui se rapportent à sa faculté prédominante; or, cette faculté dépend du tempérament, & sur-tout de la température du cœur & du cerveau, actuelle ou habituelle, naturelle ou acquise; mais il ne fera rien ou presque rien dans les autres, à moins qu'il ne déprave sa complexion.

3. Les hommes d'un tempérament moyen & d'une santé ferme, peuvent réussir dans tous les genres à un degré médiocre; mais ils n'excelleront dans aucun, si ce n'est à force de temps & de peine; encore est-il un degré auquel ils ne parviendront jamais; car une complexion moyenne & saine suppose une chaleur de tête médiocre; or, à ce degré, on n'éprouve jamais certains sentimens, on n'a jamais certaines idées, qui sont la base des talens sublimes.

Par exemple, dans l'ordre philosophique, telle vérité collective, dont une proposition générale est l'énoncé, ne peut être sentie & embrassée dans toute son étendue, que dans les momens où la tête étant très-échauffée, & le mouvement de la pensée très-accéléré, il se fait une représentation vive & rapide de tous les faits analogues dont cette vérité est la somme. Ceux dont la tête n'a qu'une chaleur médiocre ne la verront jamais: Celui qui l'a vue une fois ne la reverra plus, si sa tête perd pour toujours ce degré de chaleur sans lequel on ne la voit point: tous pourront en contempler successive-

ment les différentes parties, c'est-à-dire, saisir les unes en laissant échapper les autres; mais elle ne sera vue & possédée habituellement que par celui qui, échauffé par l'amour de la gloire & de la vérité, aura senti que, pour exceller, il faut être extrême, excessif; qui, doué d'un courage invisible, se sera fait, en s'habituant par degrés aux excès, une sorte de cerveau athlétique, à l'épreuve des plus fortes secousses, & capable de faire en un instant ce que les autres ne peuvent faire qu'en beaucoup de temps; lui seul en aura l'intuïtion & l'usage; car, pour l'avoir, il faut que la représentation soit rapidement successive & presque simultanée.

V. La liberté des opérations intellectuelles dépend de la liberté des mouvemens du cerveau; l'esprit s'obstrue & se dégage, à mesure que ce viscère s'engorge ou s'évacue.

1. Quand la santé est portée au maximum par une excessive continence, il y a coagulation dans les fluides, obstruction dans les viscères & spasme dans les solides, le cerveau engorgé, tendu, exécute mal ses fonctions, les trois facultés qui s'exercent avec difficulté sont à leur minimum; si vous dégagez & détendez certain organe, à l'aide d'une femme ou par quelque moyen analogue, le cerveau se désobstrue, se liquéfie, s'ammollit, s'assouplit, comme les autres viscères, la pensée redevient libre,

comme

comme les quatre autres fonctions principales, ainsi que la parole, le geste, la démarche, & tous les autres mouvements, soit intérieurs, soit extérieurs.

3. *Venus sæpe excitata, rarò peracta, revocando & producendo juventutem, acutiùs & flexibiliùs ingenium efficit; quin imò venereæ imagines, oculis vel menti objectæ, ingenii solvunt vincula, humores trahendò deorsùm & deducendo ad genitalia per irritationem.*

4. L'état de l'esprit dépend beaucoup de l'état du ventre; à mesure que ce dernier viscère s'emplit ou s'évacue, les idées s'embrouillent ou s'éclaircissent; quand ce mouvement de haut en bas que les alimens sont forcés de suivre est arrêté par une cause quelconque, il se fait une révulsion, les humeurs semblent rejaillir de bas en haut, & la tête s'embarrasse; si l'on dégage le ventre, par les moyens connus, la tête se dégage presqu'aussi-tôt, les idées se nettoyent, & l'on pense avec facilité. Tout penseur de profession qui n'aura pas continuellement cette vérité sous les yeux, perdra une grande partie de son temps & de ses jouissances les plus pures.

VI. Ayez une haute idée de vos facultés, vous les doublerez; car la vigueur des opérations de toute espèce est en partie proportionnelle à l'énergie de la volonté qui dépend elle-même du sentiment de sa force.

VII. On se place à la longue, & l'on est placé par le public dans la société intellectuelle qu'on s'est formée. Dans le monde idéal, comme dans le monde réel, il faut fuir la mauvaise compagnie & son mauvais ton. L'on peut dire d'un penseur solitaire comme d'un homme très-répandu ; *dis-moi qui tu hantes, je te dirais qui tu es.*

2.° Cependant un livre médiocre & la conversation d'un homme borné peuvent être utiles à un contemplatif ; ce sont des prétextes pour penser, des fournisseurs d'idées sans prétention, qui soulagent la faculté inventive, & mettent notre orgueil à son aise, des archets à bas prix qui ne coûtent pas même un éloge : leurs idées rectifiées & aggrandies peuvent devenir de sublimes découvertes dont la source restera inconnue : de plus, la bêtise est un calmant qui rafraîchit & détend le génie ou l'esprit : enfin cette société est saine, parce qu'elle nous fait trouver hors de nous le principe de notre mouvement.

VIII. Le croiroit-on ? Le nombre & l'espèce des idées d'un homme qui médite, dépendent, en partie, de la forme, de l'ampleur & de la matière de ses vêtemens. La pensée semble être emprisonnée dans un habit étroit, comme le corps de l'homme vain & esclave de la mode, l'est dans le moule brillant qui le comprime : le génie est plus libre dans un habit flottant : il semble qu'on prenne, quitte & reprenne tous les préjugés reçûs,

en prenant, quittant & reprenant l'habit taillé par l'opinion : semblable à ces étoffes apportées du Levant, qui logent la peste dans leur tissu, & infectent l'imprudent qui les touche sans précaution, l'habit du luxe tout pénétré de vanité infecte l'ame du fat qu'il décore ! Je n'ai point encore vû d'homme avoir les mêmes idées, le même caractère, le même ton, les mêmes manières, soit qu'il fût bien ou mal mis, à pied ou en voiture, avec un grand ou avec un petit ; les idées qui nous ont fait choisir un habit, une allûre, une société, s'associent avec ces choses, & quand nous les reprenons, elles font renaître en nous les idées qui nous les avoient fait prendre la première fois & qui s'y étoient attachées.

IX. Courir trop légerement ou s'appésantir trop sur les sujets ; deux excès qu'il faut également éviter ; le premier rend vague, confus, mobile & superficiel ; l'autre, étroit, monotone, formaliste & ennuyeux : il vaut mieux passer & repasser à plusieurs reprises sur sa matière, en faisant de petites pauses à chaque fois sur chaque partie.

X. Le moment du réveil donne le ton à toute la journée, non seulement pour les qualités de l'esprit, comme pour celles du cœur & les dispositions du corps ; mais aussi pour la mesure de ces qualités : il est à propos de commencer la journée par

une étude, une compoſition, un examen, une démonſtration, un exercice, une action difficile; afin de bander ſes reſſorts & de donner toute l'énergie poſſible à ſes facultés; car, à meſure que le ſoleil deſcend, nos organes refroidis comme les autres corps, relâchés par l'humidité, laſſés par le travail précédent, & rendus obtus par une infinité de contacts, deviennent de plus en plus inhabiles aux fonctions qui leur ſont propres; ſans compter que les alimens pris dans la journée appellant la force vitale à l'eſtomach, en privent les autres parties du corps: la raiſon humaine ſemble décroître avec le jour, baiſſer comme l'aſtre qui nous éclaire, s'enfoncer dans les nuages de la région inférieure, s'obſcurcir & diſparoître en même temps que lui: une matinée de raiſon vaut mieux que dix ſoirées d'imagination: ainſi, pour être encore au niveau de ſon travail à la fin de la journée, malgré ce décroiſſement de nos facultés les plus précieuſes, il faut la commencer en le prenant de très-haut.

XI. Enfin, veut-on recouvrer les mouvemens, ſoit du cerveau, ſoit de la région épigaſtrique, & avec eux, les ſentimens & les idées néceſſaires pour refroidir ou échauffer, ralentir ou accélérer, affoiblir ou fortifier une méditation, un diſcours, une action, il faut relire, dans ſes propres écrits ou dans ceux des autres, les ſujets, ſe rappeller les hommes,

les chofes, les temps, les lieux, en un mot, toutes les circonftances qui ont fait naître ces fentimens & ces idées ; en vertu de la contiguité médiate ou immédiate de tous nos organes, de la correfpondance entre tous nos mouvemens, de la communication établie par la nature entre tous les foyers de fenfibilité, & de l'unité de vie qui en réfulte, l'on vetra reparoître ces idées & ces fentimens ainfi évoqués, avec les difpofitions ou facultés dont on a befoin.

CHAPITRE II.

De la Mémoire.

L'intensité de la mémoire eft proportionelle, toutes chofes égales d'ailleurs ;

I. A l'intenfité de la penfée ; foit qu'elle vienne de la force primitive, de la réitération & de la durée des impreffions produites fur les autres organes & tranfmifes au cerveau, ou de la force des mouvemens qui font propres à ce dernier ; foit qu'elle réfulte de l'attention qu'on a faite aux impreffions de ces deux efpèces, attention qui eft, elle-même, en raifon compofée, tant de l'inverfe du nombre des objets qui ont agi fur nous, & de ceux que nous nous rappellons dans le même tems, que de

la directe de leur isolement & de la force du sentiment qu'ils excitent ou qui nous porte à les considérer.

II. A la durée de chaque pensée.

III. A la réitération de cette pensée; ce qui a des limites & demande une distinction; car, si certains objets sont d'autant plus aisés à rappeller qu'ils ont plus souvent frappé notre esprit, d'autres perdent à être répétés, & s'effacent à force de devenir familiers; les idées collectives, générales, abstraites & difficiles à saisir sont dans le premier cas; les idées particulières, individuelles & sensibles, qui ne produisent qu'une impression médiocre sont dans le second; ce qui vient peut-être de ce que les premieres font éprouver à notre volonté une plus grande résistance que les dernières.

IV. A la force de l'association des idées, dont les causes sont; l'égalité ou l'extrême inégalité d'étendue; l'identité ou la proximité de tems & de lieu; l'identité, l'analogie, ou l'opposition de couleur, de figure, de situation, d'arrangement, de distance, de qualités sensibles, de mouvemens, de nom, &c...; ce qui tient à cette double loi du corps humain: les sensations, les sentimens, les idées, & pour tout dire, les mouvemens excités ensem-

ble, ainſi que les mouvemens analogues ou oppoſés, renaiſſent enſemble ou à-peu-près.

V. Au tems qu'on employe & à la peine qu'on prend pour exercer cette faculté ſeule.

VI. Au talent qu'on a de matérialiſer les choſes abſtraites, de les réſoudre en ſenſations & en ſentimens, de ſubſtituer les choſes aux ſignes.

Plus il y aura de ces cauſes & de ces circonſtances réunies, mieux elles concourront, plus elles auront d'intenſité; plus auſſi la mémoire ſera parfaite.

Les vérités ſuivantes, toutes extraites de notre expérience journalière, ne ſont que des applications, que des conſéquences, *ſimples* ou *compoſées*, de ces principes; nous les rangerons à-peu-près dans le même ordre.

1. L'objet, que l'eſprit pourſuit, à ſon premier élan, eſt celui qu'il ſaiſit le plus aiſément & qu'il retient le mieux; par exemple, la mémoire reçoit facilement & garde avec tenacité ce qu'on lui confie dans l'enfance, en s'éveillant, après un long repos, des diſtractions & des interruptions quelconque, que dans les circonſtances contraires; dans le premier cas, les organes étant en quelque ſorte, tout neufs, la ſenſibilité eſt plus délicate, l'impreſſion plus forte & l'attention plus aiſée à éveiller. (I) Ainſi l'on fera bien de réſerver pour ces mo-

mens-là les choses qu'on a le plus besoin de concevoir & de retenir.

2. Tous les objets qui produisent une sensation ou une passion forte ; amour, haine ; espérance, crainte ; admiration, mépris, &c., en sont plus faciles à rappeller ; car la mémoire est fille de l'attention, & l'attention, de la passion (I).

3. Pour apprendre plus aisément par cœur un discours qu'on a composé soi-même, il est utile de remettre son papier à une autre personne qui vous fasse des questions, des objections, des critiques, qui vous fasse attendre, & qui excite, par ces différens moyens, votre impatience, votre dépit & vos autres passions (I).

4. Comme les choses nouvelles, inattendues, & celles qu'on fait beaucoup attendre, frappent plus fortement l'esprit ; lorsqu'on se défie de la mémoire d'une personne qu'on veut charger d'un ordre, d'une commission, &c., il faut employer un de ces trois moyens pour la rendre plus attentive (I).

5. S'il se trouve dans un écrit des choses plus importantes que celles dont elles sont entourées, que l'on veuille fixer dans sa mémoire ou dans celle des autres, il est à propos de les souligner ou de les différencier par quelque moyen analogue ; les différences & les oppositions agacent la sensibilité & fixent l'attention (I).

6. Pour rappeller plus aisément ce qu'on a ob-

ſervé, oui dire, ou lu, il faut, en y réfléchiſſant, rallentir beaucoup le mouvement de ſa penſée ; par ce moyen, on ſera durer plus longtems, & l'on iſolera davantage chaque opération de l'entendement (II).

7. Veut-on retenir ce qu'on a compoſé, & fixer ſes idées dans le même ordre, on y parviendra en repaſſant trois fois ſur ſa ligne d'invention, avant que de les écrire, & à meſure que le mouvement du cerveau ſe rallentit (III).

8. Attachez les idées importantes aux différentes parties de votre corps qui ſe rapportent à ces idées, ce qui ſera toujous poſſible, puiſque toutes nos connoiſſances ne ſont que des rapports de nous à nous-mêmes ou aux objets extérieurs, & que toutes nos idées ſont originaires des ſenſations (IV).

9. Ou bien attachez les choſes de conſéquence à une ſérie d'objets qui ſe trouvent ſur votre chemin ou autour de vous dans les tems & dans les lieux où il ſera néceſſaire que vous vous rappelliez ces choſes, en cherchant quelqu'analogie entr'elles & ces objets, afin de rendre la liaiſon plus étroite (IV).

10. Pour lier dans ſa mémoire pluſieurs objets qui doivent être rappellés enſemble, il faut fixer ſon attention ſur leur nombre, afin de l'y bien imprimer ; car, s'il nous échappe quelques-uns de ces objets, avertis, par le ſouvenir de leur nombre to-

tal, du nombre de ceux qui nous manquent, nous faiſons effort pour retrouver ces derniers, & quand ils le ſont, nous ſommes certains de n'avoir rien oublié ; je me ſuis ſervi de ce moyen dans mes voyages, pour ne rien oublier d'eſſentiel dans les auberges ni dans les voitures, & depuis, pour fixer dans ma mémoire des groupes d'idées ou de ſignes compris ſous quelque dénomination commune (IV).

11. On concevra & on rappellera plus aiſément les mêmes choſes, ſi elles ſont écrites par parties détachées, que ſi elles étoient écrites toutes de ſuite, 1°. par la même raiſon qu'une perſonne qui feroit dix ſauts, en prenant ſon élan à chaque fois, franchiroit, en total, un plus grand eſpace, que ſi elle faiſoit ces dix ſauts de ſuite & ſans reprendre ſon élan, en ſuppoſant même qu'elle employât autant de tems dans le ſecond cas que dans le premier (I). 2°. Par la même raiſon qu'on diſtinguera & qu'on rappellera mieux dix perſonnes placées à la file, ſi elles ſont un peu détachées, que ſi elles ſe touchent exactement : il en eſt de l'œil intérieur comme de l'œil extérieur ; l'attention eſt auſſi forte qu'elle peut l'être, lorſque tous les rayons intellectuels ſont convergens & concourent vers un même point ; ſi, au contraire, ils ſe dirigent à-la-fois vers l'objet actuel, le précédent & le ſuivant, elle s'affoiblit par cette divergence & cette *trifurcation* : (I) la continuité exceſſive fatigue les ſens & l'eſprit ; le changement & les vuides

font repos; c'eſt une loi de l'homme tout entier, que les mouvemens prolongés ſans alternation vont en diminuant de force; ne diroit-on pas qu'il y a *le plié* & *le relevé*, dans la penſée comme dans la danſe & les autres exercices du corps; que le cerveau a ſes extenſeurs & ſes fléchiſſeurs, comme les autres organes du mouvement volontaire?

12. Attachez les choſes que vous avez le plus grand beſoin de vous rappeller, aux choſes & aux perſonnes que vous aimez ou que vous haïſſez le plus (I, IV).

13. Si l'on a quelque choſe de très-difficile à retenir, il ſuffira de l'accoller à une autre qui ſoit plus facile; par ce moyen, la mémoire aura, non-ſeulement une meilleure priſe, mais deux priſes au lieu d'une.

Par exemple les propoſitions générales dénuées d'exemples ſe réduiſent à des mots inſignifians, à des formules arides; la mémoire n'a point de priſe ſur de pareilles propoſitions; n'excitant aucun ſentiment, elles ne produiſent aucun intérêt, ne reveillent point l'attention, & ne laiſſent preſque pas de traces; ſi un écrivain en débite un certain nombre de ſuite, il eſt ſûr de parler à pure perte; mais, s'il joint, à chaque propoſition générale, ceux des faits analogues, dont elle eſt l'énoncé collectif, qui ſont les plus intéreſſans & les plus frappans pour le

lecteur, on rappellera facilement ces faits & la proposition qui en désigne la somme.

Plus une vérité collective aura ainsi de congénères & de contemporaines, & plus les analogies ou les oppositions des idées seront marquées; plus elles seront toutes faciles à rappeller (I. IV). On fixera de même un fait particulier peu intéressant, en le liant à un autre fait particulier analogue, mais plus intéressant.

14. Les idées acquises par la conversation se rappellent mieux que les idées acquises par la lecture; les premieres se lient avec la physionomie, l'air, le son de voix, le ton, & le geste de l'interlocuteur & se représentent avec ces circonstances; de plus, comme il est rare qu'une conversation soit absolument contemplative & désintéressée, ces idées sont presque toujours unies à quelque sentiment qui les grave & qui les fait renaître. (I. IV).

15. Une idée abstraite sera encore aisée à rappeller, si on cherche son origine physique, avec le tems, le lieu & les autres circonstances où on l'a eue la premiere fois; cette marche donne une mémoire judicielle, capable de réparer la perte de la mémoire méchanique, qui s'affoiblit à mesure que la matiere de notre corps se refroidit, se desseche & se durcit. (I. IV).

16. La grande invention, actuelle ou habituelle,

diminue la mémoire naturelle & méchanique, en augmentant la mémoire acquiſe & judicielle.

Car, 1°. plus la mémoire eſt chargée par l'invention, qui occaſionne un plus grand nombre de repréſentations dans un tems donné, que la mémoire agiſſant ſeule, moins chaque ſouvenir eſt net, diſtinct, fort & durable; ici, comme par tout ailleurs, il faut opter entre le nombre & l'intenſité, la quantité & la qualité. (I).

2°. Toute faculté très-exercée acquiert de la vigueur & ſe perfectionne aux dépens de celles qui ne le ſont pas ou qui le ſont moins, la force vitale ſe portant plus aiſément & ſe concentrant plus longtems dans l'organe qui eſt le ſiége de la premiere, que dans les autres. (V).

3°. Comme la mémoire & l'invention dépendent de deux dégrés de chaleur & d'humidité fort inégaux qui ne peuvent avoir lieu en même tems, ces deux facultés doivent ſe nuire réciproquement.

4°. L'homme eſt naturellement porté à chercher les moyens de réparer ſes pertes & de compenſer ſes défauts par l'acquiſition des bonnes qualités qui les avoiſinent, dès qu'il s'apperçoit que la mémoire d'impreſſion commence à baiſſer, parce que la ſenſibilité diminue, il devient méthodique, ſe rabbat ſur la mémoire artificielle, & travaille à lier & à claſſer ſes idées. (IV).

Enfin l'ordre aide beaucoup la mémoire; mais

nous renvoyons ce que nous avons à dire sur ce sujet au Chapitre qui a pour objet la distribution & les formes du discours.

CHAPITRE III.

De l'Imagination.

I. LA faculté inventive dépend, pour la quantité & la qualité des idées, de la température du cerveau c'est-à-dire, de la chaleur & de l'humidité de cet organe, ainsi que du dégré de vitesse de la pensée : deux choses qui naissent l'une de l'autre ; car, lorsque la tête est chaude, la pensée est rapide ; &, si l'on accélère le mouvement de la pensée, la tête s'échauffe.

2. La grande chaleur du cerveau produit une représentation rapide & confuse des objets, sur-tout lorsque ce viscere est humide ; on voit une infinité de petites différences & de petites analogies, on fait beaucoup de compositions & de décompositions ; on voit beaucoup de choses, mais on n'en voit aucune nettement & distinctement, précisément parce qu'on en voit trop.

3. Quand le dégré de chaleur est moyen, on invente encore, mais beaucoup moins, & l'on commence à être en état de concevoir, de disposer & d'exprimer nettement ses idées.

4. Enfin, au moment où, la tête étant tout-à-fait refroidie & reposée, la pensée glisse & s'écoule doucement, on voit peu de choses à la fois; mais on les voit nettement & distinctement, on saisit assez bien les différences & les analogies pour rapporter ensemble les choses analogues, séparer celles qui doivent l'être, & faire de bons assemblages.

5. Ensorte que pour réunir ces qualités; la pénétration & l'étendue d'esprit; le brillant & la justesse; la précision & la rapidité; pour joindre la méthode à la quantité & à la qualité des idées, il faut que l'ouvrage soit travaillé en trois tems au moins.

6. Les circonstances les plus favorables à l'invenvention pacifique & bienfaisante, sont; le tems du premier sommeil, celui du reveil complet, celui de l'équilibre entre deux repas, mais principalement celui qui précède le dîner; l'instant d'après le dîner, celui de la convalescence, le lendemain d'une jouissance, la pointe de vin, en un mot, tous les tems désignés par la premiere colonne de la table des Epoques; car, dans ces circonstances, le corps & le cerveau éprouvent un dégré médiocre de chaleur & d'humidité; le mouvemeet de la pensée, quoiqu'assez vif, est doux & moëlleux; température & mouvement qui accompagnent ordinairement les passions douces; & comme ce sont les passions qui déterminent l'espece de nos idées, l'activité de la tête tourne alors au profit de la vertu.

7. Au contraire les circonſtances les plus favorables à l'invention Polémique & malfaiſante, ſont celles qui, étant oppoſées aux précédentes, rendent le cerveau chaud & ſec; car, lorſque le cerveau eſt chaud & ſec, le mouvement de la penſée eſt exceſſivement vif & bruſque, l'homme eſt irritable; les paſſions haineuſes & malignes le dominent aiſément & ſes penſées ſe teignent de cette malignité.

8. L'uſage modéré du café au lait produit les diſpoſitions de la premiere eſpece; & l'uſage immodéré du café à l'eau, les diſpoſitions de la derniere.

9. Tableaux de haine, ſouvenirs de femmes méchantes, de trahiſons, de critiques, de railleries; de mortifications, d'évenemens dépitans; ſouvenirs d'émules contrediſans, hargneux, railleurs, envieux, impertinens; voilà de très-bons excitateurs pour la faculté inventive dans le genre polémique & malin.

10. Tableaux d'amour & d'amitié; ſouvenirs de femmes aimables, d'éloges, de ſuccès, de triomphes, de plaiſirs ſenſuels ou moraux; très-bons excitateurs dans le genre doux & bienfaiſant. Il faut ſe faire une gallerie de tableaux de ce dernier genre; & s'y ſauver, quand on eſt pourſuivi par les ſots ou les méchans; elle fera plus pour le bonheur que la gallerie de Médicis & que tous les muſées du monde.

Si l'on veut délaſſer l'organe de l'invention en conſervant

conservant cette chaleur & ce mouvement rapide, sans lesquels l'imagination n'a ni vivacité ni fécondité, il faut promener quelque tems sa pensée sur des sujets plaisans, légers, faciles qui exercent doucement cette faculté; puis revenir au genre sérieux & difficile: il y a plus, si l'on veut se délasser & s'arrêter tout-à-fait, on arrivera plutôt au repos, en passant ainsi par des sujets intermédiaires, qu'en y tendant directement; quand un sujet maîtrise la tête, il n'y a qu'un sujet intéressant & d'un autre ordre qui puisse la dégager promptement.

12. Il est un dégré de chaleur & d'humidité propre à chaque sujet; si, ayant un ouvrage à continuer on s'y remet avant que le cerveau soit à la température qu'exige l'endroit où l'on s'est interrompu, on enfante laborieusement; l'on ne fait que de la marqueterie & de la mosaïque, & l'unité est détruite; afin d'éviter ce défaut, il est bon de pelloter avec d'autres sujets pour échauffer ou refroidir la tête, & amener le bon moment; on reconnoîtra qu'il est arrivé, lorsqu'on éprouvera un certain plaisir, une certaine facilité en relisant l'endroit où l'on en étoit resté; ce sera une preuve & un signe qu'on est au niveau de son sujet.

13. On ne traitera jamais bien un sujet, si l'on n'y a quelqu'intérêt direct ou indirect; or, comme tous les sujets intéressans dérivent de l'homme & sont contigus, il sera toujours facile d'éveiller en

ſoi quelque paſſion qui échauffe le cerveau & réveille la faculté inventive.

14. L'imagination n'acquiert que dans la retraite & le ſilence toute la force & l'activité qu'elle peut avoir; cependant, il eſt plus facile de produire des idées, dans la converſation, que dans la ſolitude; le deſir de plaire, de vaincre, de ſe faire admirer ſur le champ, fait faire de plus grands & de plus fréquens efforts, que celui de jouer un rôle à pluſieurs mois ou à pluſieurs années de là; d'ailleurs on ne doute pas aſſez de ſes propres apperçus; de nous à nous tout eſt vrai, beau & bon; hors de nous ce n'eſt plus cela; car, toutes les vérités n'étant que des relations entre les divers êtres, telle propoſition qui eſt pour nous un axiôme, paroîtra folle au grand nombre qui eſt autrement diſpoſé ou dont nous ſommes trop loin: les vérités qui croiſſent dans le déſert ont toujours quelque choſe de ſauvage, d'étrange, d'exceſſif, qui bleſſe l'homme en ſociété; comme il n'y a point d'invention ſans chaleur, celui qui enfante une idée la ſent vivement, trop vivement; il l'exprime comme il l'a ſentie, & choque au lieu d'inſtruire. Il eſt donc eſſentiel de communiquer ſes idées, ſoit pour les vérifier & les déterminer, ſoit pour les examiner au crépuſcule des raiſons particulières avant de les produire au grand jour de la raiſon publique.

II. Les idées abordent volontiers celui qui se promène le long d'elles; mais elles fuyent celui qui les poursuit avec trop d'âpreté; une excessive contention d'esprit occasionne un spasme & le cerveau s'arrête; au delà d'un certain point, l'esprit humain hait la contrainte & la nécessité, le penseur esclave ne vaut pas mieux que l'esclave civil ou politique; pour se faire un esprit généreux, il ne faut l'être que de soi-même, ou tout au plus, se contraindre un instant, afin de mieux savourer la liberté; ainsi l'on fera bien de s'occuper de deux sujets à-la-fois & de genres opposés; par exemple, s'il s'agit du genre agréable, on s'essayera sur quelque sujet plus difficile de l'ordre Mathématique ou Métaphysique; ou s'il est question d'un sujet épineux, on y joindra un sujet encore plus difficile; on commencera par le sujet contrariant, pour mettre sa tête en mouvement, bander ses ressorts modérément par la contradiction & monter ses facultés, puis on attendra que la tête se reporte d'elle-même sur le sujet principal, & l'on y reviendra de toute sa force.

III. La Méchanique & la Poësie diffèrent principalement, en ce que la première exige qu'on se représente les choses telles qu'elles sont ou telles qu'elles peuvent être; au lieu que la seconde exige seulement qu'on les embellisse, ou au moins qu'on les rende intéressantes; mais elles ont cela de com-

mun qu'elles ébranlent & exercent l'imagination ; en lui donnant de la force & de la vivacité ; qu'elles accoutument à se peindre les corps en mouvement, à matérialiser les choses abstraites, & à réaliser toutes les conceptions ; l'habitude de la première donne de la précision en physique ; l'habitude de la seconde donne la facilité de mettre toute la morale en action & en description.

IV. Il est rare qu'une imagination féconde aille sans enthousiasme & que l'enthousiasme soit infécond ; c'est lui qui produit les grands biens & les grands maux, l'héroïsme, & les atrocités ; c'est le point par lequel se touchent la folie & le génie. Les naturels ardens, qui préfèrent l'action au repos, qui craignent plus l'ennui que le danger, frappés des biens, l'ont appellé *inspiration*, *instinct divin ;* les naturels froids, & timides, qui préfèrent le repos à l'action & craignent plus le danger que l'ennui, frappés des maux, l'ont appellé, *folie*, *fureur*, *manie.*

2. Au fonds, déclamer pour ou contre l'enthousiasme, c'est déclamer pour ou contre le feu, qui, comme toutes les autres choses de ce monde, est tantôt bon, tantôt mauvais ; utile à tel degré, à tel être, en tel tems, en tel lieu ; nuisible, à tel autre degré, à tel autre être, en tel autre tems, en tel autre lieu ; semblable à cet actif élément,

quand il eſt porté à un dégré médiocre & joint à l'humidité, il dilate, aſſouplit, marie, organiſe, édifie; porté au plus haut degré, il deſſèche, roidit, exténue, pulvériſe, décompoſe, détruit toute union, toute organiſation.

3. Or, ceci n'eſt pas une ſimple ſimilitude poëtique, mais une analogie phyſique; en effet, qu'eſt-ce que l'enthouſiaſme? c'eſt une chaleur de tête occaſionnée, ſoit par des cauſes phyſiques, par une longue contemplation du même objet, ou par une paſſion forte de l'eſpèce de celles que je nomme *expanſives*, amour, eſpérance, admiration, colère, &c.

4. Nous laiſſerons celui qui naît de cette dernière paſſion & qui produit le fanatiſme; nous ne dirons rien non plus de l'enthouſiaſme poëtico-prophétique, né du deſir de dominer par le merveilleux & la crainte de l'avenir, qui, de tout tems, enfanta l'engouement & les fureurs de la multitude; nous nous en tiendrons à celui qui n'eſt qu'un utile excès d'amour, d'admiration ou d'eſpérance; nous ne le conſidérons ici que comme principe de fécondité; or, l'invention, qui eſt bonne en elle-même, ne devient mauvaiſe que par erreur dans le choix du but ou des moyens, erreur dont il n'eſt pas encore queſtion, & que nous examinerons dans le Chapitre ſuivant.

5. L'enthouſiaſme habituel que produit une paſ-

ſion noble & forte, telle que l'ambition qui aſpire aux grandes choſes, eſt une véritable maladie, &, comme c'eſt une loi du corps humain, qu'une maladie habituelle préſerve de preſque toutes les autres, l'enthouſiaſme eſt une ſorte de préſervatif : delà, cette expreſſion proverbiale ſi ſouvent employée par les hommes à qui une grande paſſion donne beaucoup d'activité : *je n'ai pas le tems d'être malade.*

6. L'amour, vie de la jeuneſſe, l'école des ames ſenſibles, le plus doux des rêves de cette vie, ſource inépuiſable de talens & de vertus inconnues à qui ne l'a pas ſenti, n'eſt que l'enthouſiaſme d'une ame élevée qui ajoute à un objet imparfait la perfection qu'il a inventée, le dépouille de ſes défauts, le recrée, le diviniſe, donne à ce fantôme le nom de l'objet réel qui en approche le plus, adore le dernier & brûle de s'unir à lui; où eſt l'infortuné qui ne fût pas Pygmalion une fois en ſa vie, ne s'efforça jamais d'ôter quelques défauts, de ſuppoſer quelques beautés, & de donner un peu de vie à l'idole qu'il s'étoit faite, & ne gémit pas en s'éveillant?

7. Le ſentiment qui animoit les grands perſonnages, dans la guerre & la paix, les Sciences & les Arts, n'étoit autre qu'un enthouſiaſme long & nourri, pour la gloire & la vérité, ſentiment qu'ils ſçavoient maîtriſer, mais qui perçoit quelquefois malgré eux; vous qui admirez avec raiſon le tranquille génie de Newton, n'oubliez pas ſes yeux brillans.

8. C'est l'enthousiasme qui a sauvé plusieurs fois Athènes, Rome, & notre Pays même ; nous en avons un exemple récent.

9. L'enthousiasme nous rajeunit & nous fait, en quelque sorte, retomber en enfance ; quand il nous domine, nous sommes, comme dans le premier âge, francs, ouverts, naïfs, indiscrets, précipités, faciles à irriter, & aussi prompts à pardonner, miséricordieux, bienfaisans, aimables & portés à aimer.

10. Ainsi l'enthousiasme peut être dangéreux dans la jeunesse d'un homme & d'un peuple ; l'énergie d'une vie toute neuve ne lui donne déjà que trop de ressort, & ne lui imprime un mouvement que trop rapide ; l'enthousiasme de la gloire, celui de l'amour, avec la jeunesse, ce seroient trois jeunesses, trois feux l'un sur l'autre, c'est trop.

11 Mais, quand tout a vieilli, quand tout est usé, quand, à force d'abréger, de simplifier, de pressurer, de dessécher, on a tout réduit en formules, & substitué l'Algèbre au sentiment, le conseil à l'action, l'or à la gloire, l'égoïsme à l'amour de la patrie, un peu de zele, un peu d'exaltation dans les pensées & le discours devient nécessaire pour guérir un excès par l'autre ; l'enthousiasme est comme un vin généreux qu'il faut administrer à la vieillesse de l'homme & des nations, qui retarde la mort d'un peuple décrépit, ou du moins abrége son agonie & l'aide à mourir de meilleure grace.

12. L'enthousiasme est bon pour tirer un peuple de ce sommeil profond où le plonge un long despotisme sanctifié par la crainte & l'habitude, il ressemble à ces fievres ardentes qui effraient un Médecin timide & ignorant, mais qui rassurent un Médecin éclairé, qu'il envisage comme un dernier effort de la nature qui doit amener une crise nécessaire; le vrai politique contemple avec plaisir ces secousses violentes qui succèdent au repos forcé d'une nation opprimée, il les regarde comme des signes d'un tempérament actif & vigoureux, comme les symptômes d'une santé prochaine.

13. L'enthousiasme, cause, effet & signe du mouvement, de la chaleur, de l'activité, peut tout en ce monde, dans l'invention, la parole & l'action; sans cette force motrice, point de véritable éloquence; il faut promettre agréablement les choses agréables, sinon l'on ne fera point fonds sur le plaisir si désagréablement promis; il n'y a que deux manieres de rendre le style agréable; sçavoir présenter des tableaux intéressans, tirés de la nature ou de la vie humaine, & l'expression des passions dans la bouche même de l'écrivain, ou dans celle des personnages mis en action ou en dialogue.

14. Or, ce n'est que dans les momens où l'imagination est échauffée & rendue féconde par ce moyen, qu'on peut se bien peindre & peindre aux autres les objets naturels, les passions & les actions

humaines : la bonté de la defcription eft néceffairement proportionnée à celle de la repréfentation, & celle-ci, à l'intenfité de la penfée aux dépens des fenfations.

15. C'eft donc une adreffe permife à l'écrivain de commencer par monter la tête du lecteur, par l'enthoufiafme, fur-tout dans les matieres qui exigent une attention foutenue; on ne parviendra jamais à faire croire la vérité, fi l'on ne commence par la faire accroire, par la faire défirer; il n'eft point de lecteur abfolument défintéreffé, purement contemplatif : l'attention eft une *tenfion*, un effort, une peine qu'on ne fe donne point fans motif, fans l'efpoir d'un plaifir phyfique ou moral : que les cordes de la lyre d'Apollon foient tendues par Venus, ou toute autre Déeffe, il faut toujours en revenir au fentiment; & dans la plûpart des queftions qui intéreffent la fociété entiere, il s'agit moins de connoître les rapports fecs, les relations mortes & ftériles qui exiftent entre les divers êtres, que de fçavoir de quels fentimens il faut donner l'habitude aux hommes affemblés, pour les rendre conftamment heureux, de trouver les moyens de les faire naître & de les rendre durables : une page, enfantée par l'enthoufiafme, qui infpireroit aux hommes aigris par tant de fiécles d'efclavage & d'infortune, l'amour de la paix, la commifération, la bienfaifance, l'humanité, cette

page, fût-elle pleine de sophismes, vaudroit tout Newton.

16. L'attention agréable, disions-nous, est un spasme causé par l'espoir d'un plaisir prochain ou éloigné; malheureusement le plaisir que nous touchons dérobe à nos yeux la peine qui en sera la suite, & la peine actuelle couvre le plaisir lointain; or, un des effets avantageux de l'enthousiasme est de faire disparoître l'intervalle qui sépare la fatigue à supporter, le danger à braver, le sacrifice à faire, du plaisir qui en doit être la récompense; il place la rose à côté de l'épine; il est lui-même un plaisir.

17. Comme dans la théorie & l'action, l'enthousiasme est ordinairement suivi d'un affaissement, il faut, dans la vie humaine, placer l'un près de l'autre, & encore mieux, réunir en soi l'homme aux analogies, aux principes, aux expédiens, aux remèdes, *l'homme-éperon*, & l'homme aux différences, aux exceptions, aux obstacles, aux inconvéniens, aux abus, *l'homme-bride*; par ce moyen, les deux côtés de chaque question ou projet seront mieux connus, que si l'on s'en rapportoit à un seul homme qui croit tout possible, ou à la plus orgueilleuse partie de soi-même.

CHAPITRE IV.

Du Jugement.

I. CERTES une mémoire heureuse, une imagination vive & féconde sont des facultés bien précieuses pour qui veut paroître, se distinguer, exister dans l'opinion d'autrui, attacher un nom éclatant à son fantôme; mais, pour qui veut vivre, un jugement sain vaut encore mieux.

2. Tandis que l'homme d'imagination, toujours hors de chez lui, parcourt l'Asie avec rapidité sur les pas d'Alexandre, ou suit patiemment la longue & tortueuse ambition de Philippe, se pavane avec Alcibiade, mange du brouet noir avec Agésilas, fulmine avec Caton, & triomphe avec le vainqueur des Romains, répare les fautes des politiques & des guerriers anciens, les tance & les conseille; ou que franchissant vingt siécles, il relève le Chinois battant du front la terre devant un efféminé, arrache au Brasilien une cuisse d'homme rôtie, dépouille & enivre le Samoyede, police & nourrit l'Australien, voltige sans relâche d'un pôle à l'autre, & jette entre les deux mondes, un pont qu'il passe & repasse à son gré; tandis que se prévalant des facultés, sans limites, accordées à sa présomptueuse foiblesse, il s'assied fièrement à côté de la nature sur le trône de

l'Univers, commande en maître aux élémens, impose silence à la voix du tonnerre, poursuit, d'un vol rapide, la comète fuyante aux extrêmités de notre tourbillon, la laisse derriere lui & s'enfonce plus avant dans la profondeur des cieux; tandis qu'il se perd dans la nuit des tems & s'égare dans les déserts de l'espace, dans le monde réel & dans le monde chimérique, voulant tout connoître, tout changer, mais ignorant & brouillant tout; l'homme de jugement reste chez lui & s'y retrouve; il vit dans son siècle, dans son pays, dans sa maison, sert sa patrie, ses parens, ses amis & ses ennemis même, voit par tout un mêlange de biens & de maux naissans les uns des autres, jouit des premiers en supportant les derniers, compare les tems, les lieux, les hommes & les choses, choisit, corrige, améliore en silence & sans rien briser.

3. Dans la route de la fortune & des honneurs, l'avantage d'une tête froide n'est pas moins sensible. Le premier court à grand bruit, fendant la presse, flattant ou effrayant la multitude, écartant avec violence tout ce qui l'incommode, & tenant par son fracas tous ses ennemis éveillés, mais bientôt accablé par le grand nombre, il est repoussé au dernier rang; l'autre s'avance à pas lents, serpente parmi les obstacles, file sans bruit entre ses rivaux, oppose les parleurs les uns aux autres, tire d'eux-mêmes, l'art de les vaincre, les subjugue & les soudoye en

lés écoutant, conclut tandis qu'ils inventent, amasse tandis qu'ils dissipent, agit tandis qu'ils parlent, se loue par leur bouche, se pousse par leur mains, monte par une pente douce à son but, soulevé par les deux partis contraires, & tout-à-coup, s'asseyant à la premiere place, commande aux parleurs étonnés.

4. Ce poste lui appartient; car, tout homme est instrument & sujet né de qui sçait le façonner & l'employer, & celui-là seul est propre au conseil & au commandement qui sçait se défaire de ces volontés énergiques & mobiles, effets d'une imagination exaltée par un desir fougueux & passager, ou les réserver pour les grandes occasions, qui, dans le cours ordinaire des choses, menage sa volonté, l'étend doucement sur le tems & le lieu, & veut avec sobriété, afin de vouloir constamment, & parce qu'il sçait ce qu'il veut. L'homme d'imagination sent, pense, écrit & parle comme un dieu, mais vit en femme ou en enfant; l'homme de jugement qui s'élève moins haut, de peur de descendre trop bas, sent, pense, agit & parle en homme, toujours à la portée de ce qui l'entoure; il sçait se placer entre les hommes extrêmes & les choses excessives, & se tenir au milieu de l'intervalle compris entre *le trop* & le *trop peu*; aussi près de l'un que de l'autre, il voit ces deux termes également & du même œil, & parcourt plus aisément tous les intermédiaires; il est

plus impartial, plus modéré, plus indulgent, applique la mesure commune avec plus de dextérité, & convient mieux au grand nombre.

II. *Mens sana in corpore sano*; ce peu de mots renferme en substance toutes les indications que nous avons à donner sur l'art de perfectionner son jugement, art qui n'est autre que la médecine ou au moins l'hygiène; on peut, à la vérité, jouir d'une santé florissante, & être un sot malgré cet avantage; la sottise est même un assez bon stomachique, parce qu'une tête qui ne réfléchit point trouble rarement la digestion & les autres fonctions animales; cependant il est difficile qu'un valétudinaire ait un jugement constamment sain, à moins que, forcé par son état à balancer d'un extrême à l'autre, il n'ait senti, par cela même, la nécessité de chercher des termes moyens, une mesure commune, pour y rapporter ses différentes manieres d'être & celles des divers individus : un homme habituellement mal sain, est ordinairement souffrant, *morose*, dépiteux, & un peu l'ennemi de ceux qui jouissent, il est donc naturellement austere, rigoureux, impitoyable, & par conséquent injuste; que s'il est doux, patient & de bonne foi, on le verra, tantôt louer les vices physiques & moraux qui tiennent à sa constitution, chaque homme étant porté à faire gloire de sa maniere d'être, même lorsqu'elle l'impatiente ou l'humi-

lie, tantôt vanter les vices contraires, parce qu'ils sont le remède de ses vices habituels, en vertu de cette loi qui détermine notre instinct : *Contraria contrariorum sunt medicamina.*

2. Les personnes d'un tempérament moyen, qui sont les plus constamment saines sont aussi celles qui ont le plus de jugement ; & les sujets chez qui le sang, la bile, ou toute autre humeur prédomine, en ont d'autant plus qu'ils s'approchent davantage des premières, par l'action des causes physiques ou morales, intérieures ou extérieures, qui combattent leur vice habituel ; car, les premières sont *habituellement*, & les dernières, *accidentellement*, dans l'état d'équilibre & de possession de soi-même, où l'individu, ne penchant pas plus pour un excès que pour l'autre, parce que tous deux lui seroient également nuisibles, n'en est que mieux disposé pour juger les hommes & les choses avec impartialité.

3. En un mot, la bonté du jugement dépend d'un dégré moyen de chaleur, d'humidité, de vitesse, de force, de souplesse, de consistance, &c. dans le cerveau & tous les autres organes qui tiennent presque toujours de ce viscère, ou lui communiquent leurs qualités.

III. La force & la netteté du jugement est, toutes choses égales d'ailleurs, proportionnelle au dégré de fraîcheur, de pureté, de sécheresse, de l'air & à la

quantité qu'on en respire dans un tems donné, sans excès toutes fois.

2. Chacun peut observer qu'en passant de l'air moite & infect d'une chambre, & même d'une ville, à l'air sec, pur & frais d'une plaine, & encore mieux, d'une montagne couverte de végétaux, le corps se sèche, le cerveau se dégage, la pensée se rallentit, les idées s'éclaircissent, le jugement s'épure & s'affermit.

3. Si, après avoir examiné une matiere dans une chambre bien close, on ouvre sa fenêtre pour respirer un peu d'air nouveau, & qu'on fasse un second examen, on aura une idée plus claire & plus distincte du sujet en question, dans le dernier cas, que dans le premier.

4. Si l'on interrompt une méditation, pour aspirer deux ou trois fois avec force & lenteur, la vigueur du jugement augmentera encore, mais beaucoup moins que dans l'expérience précédente.

5. Il y a plus, j'ai trouvé que la force & la netteté du jugement n'étoient pas égales dans l'aspiration & dans l'expiration.

IV. Au-delà du dégré moyen, & en-deçà, l'imagination & le jugement sont en raison inverse l'un de l'autre; si vous passez d'une vie active *sub dio*, à une vie oisive & sédentaire, vous sentirez votre imagination augmenter d'activité & votre jugement s'affoiblir

foiblir en même proportion ; si, au contraire, vous passez de la vie sédentaire à la vie active, vous obtiendrez le résultat opposé.

Cependant la reglè n'a plus lieu dans les maximum : l'extrême humidité, sur-tout lorsqu'elle diminue la chaleur, relâche la fibre & amortit l'imagination, en éteignant, pour ainsi dire, le feu vital; d'un autre côté, le desséchement & l'endurcissement excessif affoiblit d'abord l'imagination & la mémoire, puis le jugement lui-même, ou le rend si tardif, que l'homme endurci par la fatigue se voit, avec toute sa vigueur, à la merci de l'efféminé qui spécule en le regardant travailler.

3. Les durillons de la main du cultivateur s'étentent sur tout son corps, & même jusqu'à son cœur & à son cerveau, à ses sentimens & à sa pensée : le paysan est tout calus, au physique & au moral : en condamnant ainsi les deux tiers du genre humain à des travaux excessifs, on rend ses fibres seches, dures, épaisses, grossières, terreuses; on altère sa forme & sa raison que des exercices modérés auroient perfectionnées, on le change en bêtes de somme qui ne rêvent plus que joug & pâture, on le condamne à l'envie, à la rancune, à la haine, à un esclavage perpétuel ; ou fait des sots & des méchans incurables ; car, si ces sentimens que nos corps débiles absorbent & rejettent, prennent & quittent

avec tant de facilité, ont beaucoup de peine à se loger dans ces corps vastes, denses & compacts, une fois qu'ils ont pris pied, ils s'y enracinent avec une force prodigieuse.

V. Je conseillerois à toute personne qui, étant douée d'une imagination très-vive, croit devoir s'en défier, de ne juger ses productions, ses projets, ses idées, ses actions, ses intentions, que dans les circonstances contraires à l'enthousiasme, & à l'invention, qu'à ces époques de froideur & de dégoût indiquées par la troisième & sur-tout par la quatrième colonne de notre table; par exemple, dans l'affaissement de la digestion, de la fièvre, de l'yvresse, de la jouissance; car, si elles paroissent bonnes ou passables dans une disposition où presque tout paroît mauvais, à plus forte raison seront-elles goûtées dans les momens où le mauvais même paroît bon: or, ce que nous disons des dispositions accidentelles, il faut le dire des dispositions habituelles; quand un ouvrage, un projet, un plan est terminé, rien de mieux que de le faire juger par ces hommes blasés & pointilleux, dont le cœur & l'esprit sont toujours en hiver, à qui tout déplaît, & qui critiquent à outrance, on sera plus certain, avant de le mettre au jour, d'avoir prévu les objections & les inconvéniens.

Remarque sur le premier Livre.

La plûpart des avis que nous venons de donner, s'adressent aux personnes qui veulent exceller & se distinguer, aux siécles & aux contrées où la dépravation est si grande, qu'on est réduit à se guérir ou à se préserver d'une dépravation par une autre, état dont nous ne sommes pas fort éloignés; mais si l'on ne vouloit que vivre, si l'on sçavoit se contenter de cette considération qui fait plus pour le bonheur qu'une vaine renommée, il vaudroit mieux, pour tirer bon parti de soi-même, choisir ses momens & distribuer son travail, de maniere qu'on pût consacrer, à chaque partie de ce travail, les tems où nos facultés y sont le plus propres & nous la font trouver agréable; que de se faire un ordre artificiel, en exaltant ces facultés à contre-tems & aux dépens de sa constitution. Au reste, comme j'ai toujours considéré les deux faces du problême alternativement, l'on sera maître de choisir entre les deux régimes.

LIVRE SECOND.

Art d'apprendre ou d'étudier par Relation.

On peut étudier, ſoit en ne s'en fiant qu'à ſoi-même, pour l'obſervation de la nature & de l'homme, ſoit en s'en rapportant à la bonne foi & à la ſagacité d'autrui ; ainſi le ſujet de ce Livre ſe diviſe naturellement en *art d'apprendre par obſervation*, dont nous allons parler dans le premier Chapitre, & *art d'apprendre par relation*, qui ſera le ſujet du ſecond.

CHAPITRE I.

Art d'obſerver.

I. Observer, c'eſt lire la nature, c'eſt l'interroger, c'eſt, en quelque ſorte, converſer avec elle, ſans interprete & dans une langue énergique où les ſignes ſont les choſes-même; tout ce que nos maîtres & nos livres peuvent faire pour notre inſtruction, c'eſt de nous enſeigner les noms des objets naturels, de nous rappeller ces objets à l'aide de leurs noms, de nous indiquer de nouvelles relations, entre les choſes que nous connoiſſons, des manieres de les aſſembler, exiſtantes ou poſſibles, de mettre de

l'ordre dans nos connoissances, de nous montrer les meilleures routes à suivre, pour observer avec exactitude & diriger les observations vers l'utilité publique; mais tout cela ne forme pas un corps réel de science, ce n'en est que l'ombre & le phantôme; il vaut mieux fréquenter & entendre les choses même; vuider sa mémoire de signes, de oui-dires & de préjugés, pour l'emplir de sensations de toute espece, examiner lentement tous les objets un à un, démêler avec soin leurs différences, bien reconnoître leurs analogies, avant que de se mettre en frais pour leur imposer des noms, c'est par cette méthode seule, que les mots attachés aux choses arbitrairement pourront leur correspondre exactement, que nos langues, devenues des miroirs nets & réguliers, montreront, *par réflexion*, les objets, tels qu'on les vit *directement*, à l'aide des sens, & que, joignant le passé au présent, l'acquit de l'expérience aux dispositions naturelles, l'on pourra se surpasser de jour en jour, & s'ajouter sans cesse à soi-même.

II. Est-il possible d'observer un trop grand nombre d'hommes & de choses? On ne croiroit pas que cela pût faire une question; cependant ici, comme par-tout ailleurs, la crainte d'un excès jette souvent dans l'excès opposé.

2. D'un côté, les connoissances acquises par l'ob-

servation sont les seules qui méritent ce nom; le curieux qui se familiarise avec la nature perd cette admiration stupide d'où dérivent tant de préjugés, bannit l'amour du merveilleux, la superstition, & les terreurs qui l'enfantent, & se dépouille des préjugés individuels, domestiques, & nationaux; la vue continuelle de la diversité des êtres lui fait contracter de bonne heure une sage défiance de lui-même, le rend plus sobre à juger, plus lent à généraliser, moins hardi dans ses conjectures; en accumulant des faits nombreux, variés, & bien circonstanciés, il donne un corps à la philosophie, & lui fournit la matière premiere: mais un homme qui parcourt tant d'objets court grand risque de les effleurer tous, & de connoître superficiellement un grand nombre de choses; la réserve & la circonspection qu'inspire le spectacle varié de la nature, se change trop souvent en timidité, en irrésolution, en paresse; car il est plus aisé de sentir que de penser, d'observer que de classer ou de conclure, d'amasser que de produire; tant qu'il n'est question que d'objets sensibles qui donnent prise à l'observation, tout va bien; mais lorsque le sens est en défaut, lorsqu'il s'agit de spéculer sur le passé, l'avenir, l'absent, l'insensible, notre observateur, plus exercé à chercher ce qui *est*, qu'à deviner ce qui *peut-être*, se trouve étonné, l'habitude & une sage audace un peu

néceſſaire en certain cas, lui manquent à la fois, & il eſt trop heureux alors de recourir à ſon oppoſé.

3. D'un autre côté, celui qui a obſervé peu d'objets, étranger en tous lieux, ſe trouve arrêté, à chaque pas, par des difficultés imprévues; à chaque inſtant, il eſt réduit à deviner, à conclure, du particulier au général, tandis que l'autre ne fait que ſe reſſouvenir, que reconnoître, qu'appliquer ſon expérience; il eſt prompt à généraliſer, tranchant, déciſif, préſomptueux, ſyſtématique, juſqu'à ce que la honte des mauvais ſuccès le détermine enfin à rétrograder; mais auſſi, ſouvent trompé dans ſes inductions hâtives, il eſt plus ſouvent détrompé & redreſſé par l'expérience, il connoît mieux les routes de l'erreur & il eſt plus propre à en détourner les autres; le froid de l'âge, le tems qui diminue peu à peu ſon travers, ne fait qu'augmenter celui de ſon oppoſé; dénué de faits nombreux & variés, il eſt forcé d'y ſuppléer par l'analogie, il apprend plutôt & mieux un art dont il a un plus grand & un plus fréquent beſoin, celui de conjecturer, de marcher du connu à l'inconnu; art que nous ſommes obligés d'exercer à chaque pas, car il n'eſt point de jour où la fortune ne nous pouſſe dans quelque ſentier non frayé; occupé de moins d'objets, il eſt moins partagé, il analyſe & dépouille mieux le petit nombre de ceux qui ſont à ſa portée; comme il ne

trouve point, dans la multitude des objets, cette variété dont tout homme a besoin, il faut qu'il la cherche dans les limites de chaque tout, qu'il le tourne, le retourne, le décompose & l'examine sous une infinité de faces différentes, qu'il parcoure mentalement les gradations de ses diverses qualités, & pousse jusqu'aux moindres nuances, pour joindre la variété *de quantité* à la diversité *de qualité*, & satisfaire ainsi l'amour de la nouveauté; la vie sédentaire l'affoiblit, le rend plus sensible, plus timide, plus femme, plus enfant, & conséquemment plus propre à remarquer une infinité de choses dont l'autre ne seroit pas assez affecté pour les observer; moins dissipé par le nombre, la force & la variété des sensations, il n'en a que plus de vigueur cogitative, plus de faculté inventive, plus de disposition à suppléer, par des demi-connoissances, au défaut d'observations; enfin, ce qu'on n'imagineroit pas, il est, à certains égards, plus propre à l'observation, par cela même qu'il a moins observé, parce qu'un être neuf & vuide de connoissances, est plus susceptible d'impressions nouvelles & d'attention, qu'un être usé par l'expérience, &, en quelqus sorte, rassasié de faits.

4. Notre raisonnement est confirmé par l'observation journalière; si les personnes retirées & sédentaires sçavent moins vivre avec les hommes, parce quelles manquent de présence d'esprit, de courage, d'activité extérieure, d'indulgence, d'usage, de con-

noissance des choses conventionnelles ; en récompense, elles ont une sagacité bien supérieure à celle des gens plus répandus ; semblable au limaçon ou à la sensitive, à chaque excursion, le solitaire allonge doucement ses rameaux & va au devant des impressions ; mais, au moindre contact, il se retire & se replie sur lui-même ; or, cette sensibilité au plus petit choc ne le rend que plus propre à étudier dans toutes leurs nuances, en qualité de patient, l'art de nuire, & en qualité d'agent, l'art de défendre & de rémédier.

5. Il est donc, pour l'observateur qui ne sçait pas se borner, un point au de-là duquel il tombe au dessous de l'homme sans expérience ; ce qui fait une sorte de compensation pour celui-ci ; mais, de ce qu'une trop grande plénitude d'observation empêche le premier de bien digérer sa science, &, de ce que le vuide de faits rend le dernier plus susceptible d'attention, il ne s'en suit pas qu'il ne faut jamais commencer ; car, sans *l'acte* à quoi serviroit la *faculté ?* mais seulement, qu'il faut prendre un milieu entre les deux excès, en distinguant avec soin les cas & les intentions.

6. Si nous voulons faire de nous des hommes entiers & complets, des hommes *excellents* pour l'action & *médiocrement* propres à tout, nous tâcherons de réunir en nous les deux arts ; que si, jaloux d'obtenir un plus grand produit pour la société, nous

prenons le parti de subdiviser l'art de penser, & de consacrer entiérement chaque sujet au genre pour lequel il a le plus de dispositions, avec la précaution de placer l'un près de l'autre, & d'opposer les deux contraires, de peur que l'un ou l'autre attirant à soi toute la croyance & tout le pouvoir, ne jette le public tout d'un côté, & ne trouble ainsi l'équilibre, nous accorderons un peu plus à notre instinct; pour peu que nous ayons reçu de la nature une tête active, nous profiterons de ce don; & laissant paisiblement ces hommes curieux, amateurs de nouveauté, plus propres à sentir qu'à penser, à observer qu'à classer & à inventer, courir le monde & se jetter dans la variété, nous nous contenterons d'analyser patiemment les objets qui nous sont offerts, en prenant peu de matière à-la-fois, afin de pénétrer les sujets jusqu'au fonds; puis, enhardis par ces longs examens, nous oserons nous étendre un peu par des conjectures, non, pour en tirer des conclusions positives & inflexibles, pour affirmer, pour imposer des loix à la raison de nos semblables, mais pour leur fournir quelques apperçus dans l'avenir & le passé, dans l'absent & l'insensible, pour leur donner des vues, des idées, de nouveaux sujets d'observation, enfin, pour les engager à considérer attentivement ce que la fortune a placé plus près d'eux que de nous.

III. On peut se tromper sur la *qualité* comme sur

la *quantité*, on peut acquérir une foule de connoissances oiseuses, si l'on choisit mal les sujets d'observation. Les anciens, la plupart membres de Républiques, manquant d'instrumens, de loisir & de sécurité, se contentoient de deviner la nature *morte*, de l'expliquer par des termes obscurs, & de la mouler sur leurs systêmes; mais ils regardoient de fort près, la nature *vivante*, & sur-tout l'homme, qui étoit presque leur unique moyen & leur unique fin: les observateurs modernes, membres de monarchies, mieux pourvus d'instrumens, tranquilles au sein de ces longues paix, & souvent obligés de désennuyer des oisifs opulens, ont donné dans un autre excès, & se sont partagés en deux bandes; les uns, le télescope en main, se sont élancés dans l'infiniment grand; les autres, armés du microscope, ont été se perdre dans l'infiniment petit; tous ou presque tous ont laissé l'homme placé, par la nature, entre ces deux extrêmes; nous avons de magnifiques hypotèses sur ce que font, furent ou feront *peut-être*, les planètes & les étoiles, ou tout au plus, quelques observations sur leurs situations respectives & leurs mouvemens; nous avons des écrits non moins fastueux sur ces êtres que nous écrasons par milliers; comme si la nature avoit attaché le bonheur de l'homme à la connoissance de la seconde où une étoile sera cachée par un fil, ou à celle de la vie privée & des déportemens d'une mite, je sçais que

l'Astronomie est l'œil de la Géographie & de la navigation; mais à quoi vont nous servir nos mille *in*-4°. & nos mille vaisseaux, dans l'état effrayant où nous sommes tombés, si, avec tant de brillantes ressources, nous n'avons pas sçu répartir entre nous les biens que la nature nous prodiguoit sur cette terre fertile & réserver un morceau de pain noir aux infortunés qui la cultivent? du moins des observations & des conjectures qui ont l'homme pour objet mènent ou peuvent mener à des vérités de pratique; ces *rêveurs* de l'antiquité n'ont pas laissé de nous léguer des théories auxquelles nous sommes trop heureux de revenir avec tout notre appareil; preuve que ce luxe d'observation ne menoit à rien d'utile, & que nous étions hors de la bonne route : observer ainsi à tort & à travers, loin de l'homme, sans but & sans plan, c'est observer en enfant; c'est voir pour voir & non philosopher; toute suite d'observation doit avoir pour objet l'établissement ou la perfection d'une théorie manifestement importante, ou au moins la vérification de conjectures qui tiennent à des vérités de pratique.

2. Mais, dira-t-on, vous êtes trop dificile, prénons toujours ce que le hasard nous offre, il nous servira souvent mieux que notre propre raison, nous lui devons les plus belles découvertes; il n'est point de fait isolé, point d'isle dans l'univers; chaque individu emprunte & rend sans cesse au réservoir

commun, tous les êtres vivent les uns des autres, & chaque être vit du tout; or, d'après cette communauté d'élémens & d'alimens, *tout tient à tout & il y a de tout dans tout;* c'est votre mot & presque votre devise; soyez donc d'accord avec vous-même; tel fait qui vous paroît indifférent ou méprisable, décèlera peut-être une loi générale, beaucoup mieux que les découvertes les plus immédiatement & les plus promptement utiles; Bacon vous le dit, « il ne faut pas tant s'arrêter aux expériences qui payent notre travail sur le champ, qu'à celles qui paroissant inutiles par elles-mêmes, vont servir de flambeau pour découvrir une armée de faits nouveaux & de procédés utiles; *experimenta lucifera fructiferis anteponenda sunt* ». Certainement l'expérience des rayons solaires réunis à l'aide d'une lentille, qui mettent en vibration un ressort de montre, n'étoit pas très-manifestement utile au bonheur de la France; cependant cette expérience vous a fort occupé, Dieu sçait ce que vous y avez vû ou crû voir; de votre propre aveu, vous lui devez la connoissance de la loi d'alternation à laquelle vous venez de nous assujettir : convenez donc que cette expérience sur la matiere brute peut mener plus loin que des milliers d'observations sur l'homme, votre sujet favori.

3. Ces objections sont plus spécieuses que solides : semblables à ces joueurs distraits & novices qui

gagnent à force d'étourderie, graces aux caprices du fort, les tâtonneurs & les observateurs minutieux rencontrent souvent sur leur chemin des vérités utiles qu'ils ne cherchoient pas & les montrent avec ostentation : il faut accepter ces vérités avec une apparente gratitude; mais il ne s'ensuit pas qu'ils aient bien procédé & qu'il faille les imiter; l'imprudence, l'étourderie, la pure curiosité peuvent réussir une fois, deux fois, mais, à la longue, le jugement & la prudence prévaudront, cette vérité est écrite à chaque page de l'Histoire du monde, qui, depuis trois mille ans, est l'esclave des méthodiques, qu'on a pris pour des fous heureux, parce qu'on n'a pas sçû deviner leur secret : il paroît beaucoup plus sage de chercher d'abord des vérités, dans un genre clairement & actuellement utile, que d'amasser à grands frais de fastueux riens qui le seront *peut-être*, & cela par une raison bien simple, c'est que la vie est courte & que le tems presse; tout se tient, il est vrai, *médiatement* ou *immédiatement*; cependant, il paroît plus prudent de s'occuper des choses qui touchent de fort près l'homme en société, que de s'élancer ainsi dans les deux infinis, parce qu'il peut arriver que d'autres agissent tandis que nous contemplons & subjuguent les insoucians; sans compter qu'on n'a pas droit de rester ainsi en contemplation; au milieu d'un peuple excédé de travaux & d'inquiétudes, si l'on ne tient en sa main des remèdes

efficaces, des procédés utiles, toujours prêt à les lui montrer pour faire excuser le loisir dont on jouit: que si l'on se permet quelques excursions, en se tenant fort près de l'homme on est toujours plus à portée de diriger ses découvertes & ses conjectures vers ce centre de toute science pardonnable, de vérifier ses soupçons par le sentiment intérieur; quand il s'agit de nous même un intérêt plus vif tend nos ressorts, les analyses sont moins pénibles, & on les pousse plus loin. C'est parce que nous suivions cette méthode sévère, que le fait qu'on nous objecte s'est fécondé comme on l'a vû; en le méditant & le rapportant à l'homme, nous sentîmes bientôt 1°. que le soleil devoit être regardé comme le principal stimulant qui agace la fibre naturellement *inerte*, la met en vibration, & produit la vie du corps humain, &, pour peu qu'on ose étendre cet apperçû, celle de tous les êtres organisés; conjecture d'autant plus probable que nous voyons le mouvement & la vie croître & décroître dans chaque portion de la surface du globe, à mesure que le soleil s'élève ou s'abaisse sur l'horison & que ses rayons frappent plus ou moins perpendiculairement les corps exposés à son action. 2°. Qu'il faut admettre, dans la partie de l'Univers que nous observons, deux espèces d'équilibres, communs à la matiere brute & à la matière organisée; sçavoir, en premier lieu, *l'équilibre de repos*, qui résulte de l'égalité constante de deux forces agissant constamment selon

des directions diamétralement opposées : en second lieu, comme l'Univers n'est pas un bloc immobile, mais une machine dont toutes les parties sont dans un mouvement perpétuel, absolu ou relatif, *l'équilibre de mouvement*, genre d'oscillation ou de vibration semblable à celles d'un pendule, d'un ressort, d'une corde, d'une balance, & dont celles-ci ne sont qu'une espèce; équilibre résultant de l'action simultanée de deux forces éternellement égales, mais qui l'emportent l'une sur l'autre alternativement, soit par la vicissitude d'un agent extérieur ; soit parce qu'aussi-tôt que l'une des deux a surmonté l'autre à un certain point, les circonstances favorables à l'action de la premiere qui l'avoient rendue supérieure, lui devenant, au-delà de ce point, de moins en moins avantageuses, & de plus en plus favorables à son opposée, celle-ci devient de moins en moins inférieure, puis égale, enfin supérieure, jusqu'au point au-delà duquel, cette supériorité même diminuant de plus en plus pour elle, & augmentant pour son opposée, l'avantage des circonstances, elle lui devienne de moins en moins supérieure, puis égale, enfin une seconde fois inférieure, & ainsi de suite à l'infini; cependant, comme cette explication suppose le vuide parfait, & une premiere impulsion, nous pouvons l'abandonner en conservant le corps du fait qui est constant.

4. C'est parce que nous ne perdions point l'homme

me de vüe que nous avons saisi aussi-tôt l'application de cette loi à la science du Gouvernement. Tous les grands Législateurs ont senti que l'opposition de deux partis contraires & à peu-près égaux maintenoit l'équilibre & entretenoit la vie du corps politique, & qu'elle étoit l'ame des Républiques : mais peu d'entr'eux ont senti la nécessité de placer, entre deux, une puissance moyenne, pour les faire prépondérer alternativement & les empêcher de se réunir; & quand ils auroient embrassé cette vérité dans son entier, comme elle n'eût été que le résultat d'une expérience, particuliere à certains états, on auroit pu croire qu'elle n'étoit applicable qu'à certains cas, & l'on auroit eu droit d'en douter jusqu'à ce qu'un physiologiste l'appuyât, en lui donnant pour base une loi physique existante dans le corps humain & dans le tout.

5. Nos réflexions sur l'expérience objectée n'étoient donc rien moins qu'oiseuses, & leur utilité dérivoit de notre maniere de diriger l'observation.

6. En un mot, étendre l'empire de l'homme sur la fortune; multiplier les défenses de l'homme de bien contre les fléaux naturels, domestiques, civils & politiques; adoucir, à force de génie, les maux que le génie a causés; créer, dans le tems présent, des plaisirs simples, innocens, communs, & de tous les momens, des plaisirs féconds & toujours *gros* de plaisirs futurs; tel doit être le but de nos recherches;

but dont nous ne pourrons approcher qu'autant que nous regarderons constamment l'homme comme le principe & la fin de nos observations, le premier & le dernier terme de nos comparaisons.

7. Tous les individus de l'espèce humaine & ceux des espèces douées des mêmes organes que nous, ont aussi, à peu-près, les mêmes besoins, les mêmes désirs & les mêmes facultés pour les satisfaire ; ils doivent donc être sujets aux mêmes passions & aux mêmes actions que nous ; or, de ces choses communes aux animaux semblablement organisés, les unes, très-marquées & prédominantes dans un seul homme composent ce que nous appellons son caractere, les autres moins sensibles, moins durables, ou plus rares, échappent à la pénétration de ceux qui le considérent ; mais ces mêmes choses, portées à leur maximum & prédominantes dans d'autres espèces d'animaux, redeviennent sensibles, & font, d'abord entrevoir, puis voir nettement ces nuances qu'on n'appercevoit pas en soi-même : ainsi les élémens de nos sciences sont épars dans le monde, l'effigie de chaque homme morcelée, en quelque sorte & dispersée sur la face de la terre, ne s'achève & ne se complette que par l'observation des autres êtres, & il ne se voit en entier que dans le tout : mais il ne s'y verra qu'en ne se perdant jamais de vue, qu'en allant & revenant sans cesse, de son individu

aux objets extérieurs, & de ces objets à lui-même.

IV. Pour avoir de bonnes observations, il faut préférer, parmi les êtres, ceux qui sont organisés; parmi les êtres organisés, les animaux; parmi les animaux, l'homme; dans l'espèce humaine, la femme; parmi les femmes, les plus jeunes; & parmi celles-ci, les plus susceptibles, les plus irritables, les plus sensibles, les plus timides.

2. Car, 1°. tout ce que nous pouvons observer se réduisant à des changemens, & tout changement venant de mouvement, il s'ensuit que les meilleurs sujets d'observation sont les plus changeans & les plus mobiles, les plus susceptibles dêtre ébranlés & affectés par l'action des objets extérieurs; de plus les passages, brusques & heurtés d'un extrême à l'autre, qui sont la suite de cette disposition, réveillent l'attention plus fréquemment & plus fortement, ils fournissent dans un tems donné, des différences plus nombreuses & plus marquées, par conséquent, des idées plus distinctes & en plus grand nombre; un sujet de cette espèce équivaut à plusieurs de ceux en qui la lenteur & la gradation des mouvemens produisent une apparente continuité d'existence qui assoupit l'entendement & trompe l'observateur.

3. En second lieu, le principal but de nos obser-

vations eſt, ou doit être, de diminuer la ſomme de nos maux & de nos dangers réels, en augmentant notre prudence; or, de jeunes filles délicates étant des maximum de ſenſibilité, ſont plutôt averties que nous de tout ce qui peut menacer notre bonheut & notre exiſtence; ce ſont, en quelque ſorte, des *vedettes* placées entre nous, & la douleur ou la mort, des eſpèces de *Pantomètres*, ou les mouvemens alternatifs & continuels d'une matiere plus fluide & conſéquemment plus mobile que la nôtre, nous indiquent les plus petites & les plus grandes variations qui ont lieu dans les trois modes de la ſenſibilité, depuis l'inſenſibilité de l'évanouiſſement, qui eſt, le terme de zéro, juſqu'aux douleurs de l'enfantement qui ſont le maximum, & nous montrent en même-tems les cauſes probables de ces viciſſitudes.

4. En troiſième lieu, le toucher eſt, de tous les ſens, le plus inſtructif, c'eſt par lui que nous acquérons les connoiſſances les plus eſſentielles, comme celle des variations de la température, & celle des différences dans la conſiſtance, la figure, la ſituation, la grandeur, la diſtance des corps, &c., ce ſens eſt auſſi le plus univerſel, toutes les parties de notre corps, & même les organes des quatre autres ſens étant plus ou moins doués de ce ſens *commun*; auſſi les jeunes filles très-délicates, en qui ce ſens a la plus grande perſpicacité, ont-elles l'eſprit, le goût,

le tact beaucoup plus fin que nous, & font-elles à cet égard, d'excellens instrumens; de même que le chien sagace sert à l'homme *chasseur* pour éventer le gibier, la jeune fille, outre une infinité d'autres usages, pourroit servir à l'homme *penseur*, pour éventer les objets tactuels qui sont le véritable gibier de l'entendement humain, & même en étendant cette idée, un homme qui n'auroit reçu de la nature qu'une sensibilité médiocre, mais qui, doué d'une tête ferme & exercée, sçauroit comparer, conclure, conjecturer, limiter, ordonner & appliquer ses connoissances, quelqu'en fût la source, pourroit, en s'entourant d'animaux, hommes ou bêtes, qui fussent tous des maximum de sensibilité, & en choisissant un individu, ou une troupe, pour chaque sens, prolonger, en quelque sorte son individu, s'étendre vers les deux infinis, sans perdre de vue le véritable but, & suppléer à ce qui lui manque, à l'aide de ces machines sensibles.

V. Il y a plus, un seul individu, doué d'une sensibilité exquise & d'un naturel fort doux, qui auroit contracté de bonne heure l'habitude de se voir continuellement sentir, penser, parler & agir, & qui auroit acquis, par ce moyen, une idée complette de son être, auroit en lui-même un modèle réduit, un abrégé de toute l'espèce; il pourroit se

ſuffire dans bien des cas, & devineroit ſans peine ; non ſeulement les autres hommes, mais même les animaux, du moins quant à leurs diſpoſitions actuelles.

2. Car, 1°. toutes nos idées ſont originaires du ſentiment, nous avons tous à-peu-près les mêmes organes, la faculté de ſentir les même choſes, & par conſéquent celle de former ou de concevoir les mêmes idées ; il n'en eſt point que nous ne puiſſions communiquer à l'homme le plus ignorant avec de la méthode, de la patience & du loiſir ; preuve qu'il y avoit déjà en lui quelque choſe qu'il ſuffiſoit de lui rappeller, de comparer ou de combiner, quelque *faculté* qu'il ſuffiſoit de réduire en *acte* : il y a bien quelques différences dans l'organiſation qui doivent en amener d'autres dans les ſentimens & les penſées ; mais ce qu'il y a de ſingulier & de propre dans chaque individu n'eſt rien auprès de ce qui lui eſt commun avec tous les autres ; nous pouvons donc préſumer que les différentes eſpèces de ſentimens & d'idées ſont communes aux divers individus, ſinon, quant à l'*acte* & à l'*habitude*, du moins quant à la *faculté*.

3. Reſtent les degrés qui, ſans contredit, ſont différens ; mais l'obſervateur, en ſe comparant à lui-même, en différens tems, & traçant, pour chaque eſpèce de ſentiment, une échelle ou gradation compoſée d'un maximum, d'un minimum, &

d'un grand nombre de dégrés intermédiaires, peut imaginer la diversité des individus considerés dans le même temps, car, dans ses propres variations, d'un temps à l'autre, il correspond tour-à-tour aux différens points de ces échelles où sont situés les divers individus, en un seul instant indivsible, & ils les représentera successivement; que si ces oscillations d'un extrême à l'autre ne sont pas assez grandes, pour que ses limites soient aussi distantes que celles de l'espèce humaine, en reculant ces limites par la pensée, il embrassera l'espèce entière.

4. Les hommes opposés ne le sont que par des dégrés différens de choses qui leur sont communes, chaque homme est également composé de contraires qui l'emportent alternativement; mais Pierre & Paul seront opposés *actuellement*, si tandis qu'une qualité domine dans le premier, la qualité contraire domine dans le dernier, & ils le seront *habituellement*; si, l'un étant *habituellement* revêtu de l'une de ces qualités, l'autre est *habituellement* doué de la qualité opposée: par exemple, tout homme, de quelque tempérament, de quelque naturel quil soit, éprouve, tantôt ce sentiment de sa force, que nous appellons *courage*, tantôt ce sentiment de sa foiblesse que nous appellons *timidité*, mais Pierre sera jugé *courageux* s'il éprouve plus souvent, plus long-tems, & plus fort, le premier sentiment que le second, & Paul sera jugé *timide*, s'il éprouve le second plus

que le premier ; & quand on les comparera l'un à l'autre, ce ne sera pas sans raison qu'on les traitera *d'opposés*, puisque ces deux sentimens dépendent, à l'intérieur, de deux mouvemens opposés du sang, & qu'ils occasionnent, à l'extérieur, des actes, des mouvemens opposés.

5. Quelquefois on donne aussi le nom d'opposés à des individus qui éprouvent le même sentiment, dans le même tems, mais à des dégrés très-inégaux; par exemple, Pierre & Paul éprouvent en même tems un sentiment de leur force, si ce sentiment est plus fort dans le premier que dans le dernier, on jugera Pierre courageux & Paul timide ; & au contraire ; mais il est clair que c'est là un abus d'expressions ; puisque les différences sont ici, dans le dégré du sentiment, & non dans l'espèce, il s'en suit que, de peur d'équivoque, il faut employer, pour les désigner, d'autres termes que ceux qu'on employoit pour désigner les différences de qualité, & faire consister l'opposition des caractères dans la prédominance & l'habitude des choses contraires.

6. En un mot, la diversité des individus consiste principalement dans le nombre, la mesure, & l'ordre de succession des actions & des passions communes à tous ; & quand il s'agit, comme ici, de dispositions actuelles, nous n'avons affaire qu'à l'espèce & au dégré ; or, j'ai fait voir qu'un individu ne subit aucune variation dont un autre ne puisse

voir l'idée, soit par l'expérience actuelle, par réminiscence, ou par conjecture; ainsi tout homme qui sçait s'observer a en lui-même le premier & le meilleur de tous les sujets d'observation.

7. Cependant, cette commodité ne dispense pas d'observer les autres individus; quand il s'agit d'eux, la connoissance de soi-même ne peut fournir que des indications, elle ne fait qu'avertir de ce qui peut exister dans les autres, & de ce qu'il faut y chercher; pour assurer & completter ses connoissances, il faut alterner entre les deux méthodes; car l'homme n'étant, à certains égards, qu'un monde en abrégé, & le monde, qu'un homme dépécé, il s'en suit qu'il faut alternativement se chercher dans les autres êtres, chercher les autres en soi-même & réunir les deux méthodes, au lieu d'en exclure une en faveur de l'autre, afin de répondre dignement à ces deux questions: *Que suis-je par rapport aux autres êtres? Et que sont ils par rapport à moi?* questions qui comprennent toute la Philosophie usuelle.

VI. N'espérons pas que nos observations puissent être exactes & complettes, si nous ne sommes prévenus au moins en gros de ce qu'il faut observer, si nous n'avons eu soin de nous faire des points de vue multipliés, pour considérer un objet sous un grand nombre de faces; nous aurons ces points de

vue, en construisant une table de ces choses communes à tous les êtres, lesquelles, assemblées à des dégrés & dans un ordre différent, produisent la diversité des individus. Or, pour construire cette table, nous prendrons une seule espèce, ou même un seul individu, parmi les êtres brutes ou organisés, l'homme, par exemple; nous le rapporterons d'abord aux différentes époques du jour, de l'année, de la vie, des fonctions naturelles, nous le considérerons dans tous les tems, dans tous les lieux, dans toutes les situations, dans tous les états qu'il peut subir, dans toutes les circonstances qui peuvent le modifier, & nous aurons déjà en partie, les élémens de l'homme physique: pour avoir ceux de l'homme moral, nous rapporterons l'individu à tout ce qui l'entoure, à tout ce qui peut le déterminer ou être déterminé par lui, comme parens, voisins, amis, ennemis, sociétés, corps, étrangers, compatriotes, supérieurs, égaux, inférieurs, &c. Nous consulterons des histoires fort détaillées, des relations de voyages bien circonstanciées, des Livres de politique & de Médecine; & comme la plupart de ces rapports sont communs à tous les individus, ils pourront servir à en examiner d'autres; nous les rangerons de la maniere la plus commode, & notre table sera construite. J'avois en partie exécuté cette entreprise, mais, comme j'ai eu l'imprudence de m'en fier

à ma mémoire seule, il m'a échappé beaucoup de considérations; quiconque s'aidera des moyens que je viens d'indiquer, n'aura pas de peine à l'étendre, & à la rendre plus généralement utile.

CHAPITRE II.

Art d'apprendre par relation.

Les relations peuvent être *verbales* ou *écrites*; ainsi l'idée exprimée par ce mot *relation* renferme les idées exprimées par ces deux autres mots, *conversation* & *lecture*.

La conversation tient le milieu entre l'observation & la lecture, lorsque la personne qui enseigne sçait décrire, à l'aide du geste, les choses dont elle veut donner l'idée; mais elle peut être regardée comme l'observation, si le sujet à étudier est la personne même qui parle ou qui écoute; car, soit que l'homme parle ou se taise, qu'il mente ou dise la vérité, qu'il approuve ou blâme, il se décèle aux yeux de qui connoît le langage primitif & forcé de toute la personne; il suffit qu'il soit là, pour être deviné jusqu'à un certain point.

L'art de converser pour s'instruire se divise en *art d'interroger* & *art d'écouter*; le premier de ces deux arts se rapporte naturellement à *l'art de par*

ler dont nous traiterons dans la ſeconde partie, & le ſecond rentre dans *l'art de lire* qui va être l'objet du Chapitre ſuivant; car, de même qu'écouter, c'eſt lire, en quelque ſorte, des oreilles; lire, c'eſt écouter des yeux, les ſons articulés & les ſignes figurés étant deſtinés au même uſage; ainſi nous ne dirons rien ici ſur la converſation, & nous paſſerons auſſi-tôt à ce qui concerne la lecture.

ART DE LIRE.

I. RECUEILLIR, en un jour, les fruits de l'expérience des nations & des ſiècles; acquérir une prénotion des objets qu'on doit aller voir; récapituler ceux qu'on a vûs ſoi-même; acquérir plutôt cette activité de tête qui eſt néceſſaire dans les ſociétés nombreuſes; apprendre à regarder autour de ſoi, à obſerver ce qu'on voit tous les jours, à chercher les cauſes & les conſéquences de tout, un peu plus vîte que l'inſtinct ſeul n'enſeigneroit à le faire; s'épargner une infinité d'eſſais, de travaux, & de dangers inutiles, & être lancé du premier coup dans les bonnes routes; devenir, de bonne heure, prudent & ſage aux dépens d'autrui; enfin augmenter ſon influence ſur les autres hommes par une diction à la fois pleine, bien ordonnée, claire, diſtincte, pure, correcte, ſonore, harmonieuſe, ſouple, fine, legère, fleurie, gracieuſe, ſoutenue, mâle, noble, élevée,

majestueuse & très-variée; tels sont les principaux avantages qu'on retire d'une longue familiarité avec les meilleurs écrivains.

II. Mais l'utilité des Livres dépend tellement du choix qu'on en peut faire, que tel érudit plein de mots & de science étrangere, en sçait moins à trente ans qu'il n'en eût appris, s'il se fût contenté de parcourir le monde, les cinq sens ouverts aux impressions de toute espèce, en se jettant à droite & à gauche, & sautant d'objet en objet avec une curiosité d'enfant, pour jouir de la variété des êtres, sans prétentions & sans songer à s'instruire.

2. Or, la nature, qui donne à l'homme enfant le desir de sçavoir les nouvelles du pays où il entre & la soif du merveilleux; au jeune homme, le besoin & le pouvoir de jouer un rôle actif, de s'étendre & de se multiplier par toutes ses facultés; à l'homme fait, celui de commander & de tenir un rang parmi ses égaux; enfin au vieillard, le désir de recouvrer par l'estime la double force qu'il a perdue, d'étayer une constitution qui menace ruine, & de s'appuyer, au bord de l'abîme, sur l'espoir d'une meilleure vie, inspire au premier âge, le goût des contes & des historiettes; au second, la soif des romans, des relations de voyages & de batailles; au troisième, une prédilection pour les ouvrages pensés & usuels, & au dernier, une incli-

tation pour les livres de Médecine & de Religion; sans compter le besoin de relire & de publier le livre de sa vie passée (premiere, seconde & troisième édition) la nature, dis-je, qui inspire aux différens âges ces desirs variés & analogues aux facultés qu'elle leur donne ou qu'elle leur laisse, nous avertit que nous devons transporter en représentation dans nos bibliotheques, les objets qu'elle nous fait aimer à ces différentes époques; afin d'employer le plus souvent, le plus agréablement & le plus utilement qu'il est possible, les instrumens qu'elle met dans nos mains tour à tour.

3. La même distribution conviendra aux quatre tempéramens, aux tems, aux lieux, aux circonstances qui répondent, par les qualités, aux quatre âges de la vie humaine, & que, par cette raison, nous y avons rapporté dans les quatre colonnes de notre table des Epoques.

Ce n'est pas assez de sçavoir choisir ses Livres; il faut encore sçavoir en déterminer la quantité, se donner les dispositions de cœur & d'esprit convenables, accélérer ou rallentir à propos le mouvement de sa pensée, traduire un écrivain en sa propre langue, vérifier le fonds d'un livre, & connoître, à des signes certains, quel dégré de confiance on peut avoir dans les lumières & la bonne

foi de l'auteur, jouer tour-à-tour le rôle actif & le rôle passif, enfin sçavoir se passer de livres au besoin, sans mépriser les bons.

III. Je penserois d'abord, avec Platon, Ciceron, Bacon & Buffon, qu'il est bon de profiter de l'avide & turbulente curiosité du premier âge, pour se jetter à corps perdu dans toutes sortes de genres; cette marche vagabonde a bien des avantages; en dévorant ainsi chaque jour un aliment nouveau, on prévient le dégoût, l'appétit se soutient mieux, tout se digère & s'assimile; la mémoire se meuble sans efforts, elle devient un tableau riche & varié, comme celui dont elle est la copie, un vaste magasin d'analogies où puise l'imagination; qui sûre de ne point manquer, se renforce & s'enrichit encore par le sentiment de sa force & de son opulence; le jugement, à qui rien n'est étranger, saisit sans peine les nuances délicates, tout l'entendement s'assouplit par la diversité des opérations; la tête n'est pas sujette à ces fixations d'idées qui font exceller un homme étroit dans un coin du monde scientifique, espèce de folie qu'on prend pour du génie: ainsi préparé, l'homme qui se destine à la recherche des loix universelles, a des droits réels au domaine dont il a visité une partie & effleuré l'autre; au centre de ses vastes états, il attend paisiblement l'idée lumineuse

qui doit éclairer la partie qu'il n'a qu'entrevue, & dès qu'elle brille, il voit le tout.

2. Un autre avantage qu'on trouve dans ces études variées, c'est de se tâter en différentes attitudes, & de reconnoître son genre; remarquons celui sur lequel nous nous rabattons dans les momens de tiédeur, de dégoût, de découragement, celui que nous cultivons avec une sorte de complaisance, sans nous en piquer, & avec un plaisir toujours nouveau; ce genre est le nôtre; car, dans le physique, le moral & l'intellectuel, le plaisir continu est le signe de la santé, de la sagesse, du talent & de la vertu.

3. Il semble, au premier coup-d'œil, que cette manière d'étudier ne puisse produire qu'une science vague & confuse; ne craignez rien; plus tard, tout s'arrangera, tout prendra une place, une mesure; car ce même instinct qui porte une ame active à se jetter, à ses premiers essais, d'abord tout d'un côté, puis tout de l'autre, lui fait aussi découvrir, après coup, les qualités qui lui ont manqué, & lui donne à la fois le besoin & la faculté de les acquérir pour se completter.

4. Mais, après avoir passé la premiere partie de sa vie à faire des acquisitions & à s'assortir, on passera l'autre à ruminer sa science & à l'ordonner, pour l'appliquer ou la communiquer; on parviendra en diminuant, de plus en plus, le nombre des

objets

objets que l'on considère, en fixant peu-à-peu son œil sur les hommes, sur les choses, & sur les livres qui les représentent, & en arrêtant sa vue par dégrés sur un genre, sur une partie de ce genre, sur un volume, un chapitre, un article, un paragraphe, une ligne, un mot.

5. Il y a plus, on fera bien d'écarter de sa vue, les livres & les papiers étrangers à l'objet actuel, afin de se forcer à prendre peu de matière à la fois; car l'intensité de l'attention est en raison directe de l'isolement du contemplatif & de l'objet qu'il étudie, de la simplicité de cet objet, & de la passion avec laquelle il le considère.

6. A l'âge où la mémoire est, en quelque sorte, comblée d'idées, une bonne ligne lue en un jour, instruit plus que le livre entier dont elle fait partie; car, si l'on a toujours été occupé de son objet, dans les deux cas, & sans ennui, on a été, dans le premier, inventeur & maître, & dans le second, disciple & manœuvre.

7. Une preuve qu'il faut fixer sa vue sur un livre, pour avoir droit de dire, je l'ai lu, c'est que de deux ou trois mille volumes qu'un Lettré mobile peut avoir lus, il ne lui reste guères plus qu'à un Marquis françois, des pays sur lesquels il a glissé en chaise de poste; on ne peut pas dire qu'on ait lu un Auteur, à moins qu'on ne se rappelle son but, son plan, & ses principales idées.

IV. Il en eſt de l'eſprit, comme d'un vaiſſeau; ſi ſes cordes ſont trop tendues, il marche moins bien; il faut ſe ſentir libre & fort, pour penſer des choſes vraies, ſimples & utiles: cette règle que nous avons donnée relativement à l'invention, s'applique auſſi à la lecture; en conſeillant de fixer ſon attention ſur un ſeul livre, je n'entends pas qu'il ſoit néceſſaire de s'acharner ſur ce livre, ſans faire diverſion, mais ſeulement qu'il faut en faire ſon but unique; il eſt à propos d'en tenir deux à la fois ſous ſa vue, l'un principal, l'autre acceſſoire, afin de ſe délaſſer de l'un par l'autre, & de prendre ſon élan à pluſieurs fois, avant que de ſe porter ſur le plus difficile.

2. Le bon moment pour lire, comme pour compoſer, eſt celui où l'on a le ton & le mouvement de ſon ſujet; ſi vous portiez un livre de Métaphyſique à un homme occupé à lire un roman, cet homme, fût-ce un Métaphyſicien, ne paſſeroit pas aiſément du ſecond au premier, & s'il liſoit un livre de Métaphyſique, il regarderoit avec dédain un roman qu'on lui préſenteroit; il faut déloger peu à peu de la tête le ſujet qui la préoccupe, & l'amener inſenſiblement à la diſpoſition qu'exige celui dont on veut l'occuper; on y réuſſira par le moyen d'une lecture, d'une converſation, d'une méditation dans un genre moyen entre ces deux oppoſés, & l'on aura ſoin de ne point entamer le livre ou le

ſujet qu'il importe de bien examiner, qu'après s'être préparé par quelques réflexions dans le même genre ou dans un genre analogue.

V. Quelque ſoient le mouvement de notre eſprit & nos diſpoſitions, à l'époque où nous ſommes arrivés, il faut lire toute eſpèce de livres, de deux manières différentes, ſçavoir, une première fois, rapidement, ſoit pour ſaiſir facilement l'intention & le plan, ſoit pour jouir des beautés du ſtyle; car, l'on ne goûte pas plus les belles compoſitions en épluchant tous les mots, qu'on ne jouit d'une maîtreſſe en l'analyſant une loupe conjugale à la main; puis une ſeconde fois, avec lènteur pour ſaiſir les nuances, remarquer les défauts & ſurpaſſer l'Auteur.

2. Il y a auſſi deux différens dégrés de vîteſſe pour les genres différens, & ſur-tout, pour les genres oppoſés : liſez *rapidement*, les livres poëtiques, romaneſques, oratoires, mais, *lentement*, les livres analytiques & raiſonnés; car les livres d'imagination ne peuvent être compoſés, que dans les époques & les circonſtances où la tête eſt très-échauffée & la penſée très-rapide; au contraire, les livres de raiſonnement ne peuvent être bien exécutés, que dans les tems où la tête eſt très-froide & la penſée fort lente; or, pour ſentir & concevoir un livre auſſi bien que l'Auteur, il faut donner, à ſa tête, le même dégré de chaleur, & à ſa penſée, le même

dégré de vîtesse, qu'avoit celle de l'Auteur en le composant.

VI. Voulez-vous bien entendre un Livre philosophique, l'évaluer & en profiter, commencez par attaquer la langue de l'auteur & par vous procurer son vocabulaire, supposé qu'il en ait un, en cherchant la signification qu'il donne habituellement à ses mots, dans les différens lieux où il les place ; sans cette précaution, l'attention, qu'exigeroit la traduction de chaque mot en votre langue, seroit autant de perdu pour le fonds du sujet ; puis remontez à l'origine de chaque mot considéré, soit comme signe conventionnel des sensations, de leurs rapports ou de leurs sommes, soit comme imitant physiquement les sensations qu'il représente ; c'est-là une grande clef ; car, une langue, un livre, n'est autre chose qu'un assemblage plus ou moins régulier de noms, de sensations & de sentimens, éprouvés simplement, comparés ou combinés, ou de comparaisons & de combinaisons de ces premières comparaisons & combinaisons, & ainsi de suite, à mesure que les masses de sensations désignées deviennent plus grandes, & les signes, plus généraux.

VII. Parmi les choses que les livres nous apprennent, il en est que notre tempérament, notre situation, la distance des tems & des lieux nous eussent toujours empêchés de sçavoir, ou ne nous per-

mettent pas actuellement de vérifier; faudra-t-il s'en rapporter à la bonne foi & aux lumières de l'écrivain ? Non; il est une règle pour apprécier son témoignage; il suffit pour cela de comparer les parties de son livre qui nous sont bien familières, avec ce que nous avons vu nous-mêmes & voyons encore tous les jours, &, s'il se trouve qu'il ait été observateur exact & véridique dans cet ordre de choses que nous connoissons, nous pourrons nous en rapporter à lui sur les choses que la nature & la fortune ont mises pour quelque tems ou pour toujours hors de notre portée, si d'ailleurs il se trouve que l'auteur ait toujours pu & voulu dire la vérité; ce que l'on pourra croire, si l'on voit qu'il donne des faits bien circonstanciés, & des raisonnnemens exacts, sans aucune ruse Oratoire, comme il le faisoit dans les parties dont nous pouvons juger.

VIII. Pour changer son rôle passif en rôle actif, il faut se faire une loi de ne lire aucune phrase, aucun membre de phrase, sans y mettre une action de sa tête; généraliser les bons appercus particuliers, en procédant par conjectures & vérifications; développer les idées générales, en cherchant leurs formes particulières, & ruiner les propositions hasardées, par le moyen des différences, des distinctions, des exceptions : ne quittez pas l'auteur, que vous ne l'ayez surpassé par aggrandissement, s'il a bien vu,

& par l'exclusion de son but, de ses moyens, ou de tous les deux, s'il a mal spéculé; le livre lu, vous en sçaurez plus que lui; ce qui est le but de toute lecture.

IX. Avec ces précautions & ces expédiens, vous trouverez dans les livres autre chose que des noms d'êtres inconnus; mais, de tous les livres, le plus ancien & le plus nouveau, le mieux pensé, le mieux écrit, le plus clair, le plus lisible, c'est le monde; livre dont chaque journée offre une édition différente, avec un nouveau plan, le fonds restant toujours le même, dont le premier & le dernier chapitre doivent être l'homme, qui doit être l'instrument & le but, le principe & la fin de tous les nôtres; car quelque soient les lumières & la sincérité de nos maîtres, encore faut-il voir quelque chose; la science d'un homme instruit par les livres, est une espece de foi composée de quelques vérités & de beaucoup de mensonges, & les livres ne sont utiles qu'à ceux qui n'en ont pas un trop grand besoin.

2. Oui; mais nous n'en concluerons pas avec Rousseau que tous les livres, hors les siens, ne sont bons à rien: la science d'un homme est très-peu de chose, & si chacun étoit réduit à tout tirer de lui-même, ce seroit toujours à recommencer: de ce que la conduite de certains écrivains est peu conforme & même contradictoire à leur doctrine, vous con-

cluez que leurs livres ſont inutiles ou mauvais, cette concluſion eſt défectueuſe; car d'abord la diſpoſition de cœur & d'eſprit néceſſaire pour découvrir & bien expoſer la vérité, eſt très-différente de celle qui rend capable de la pratiquer; tel qui eſt penſeur actif n'eſt qu'un indolent citoyen, parce que la tête uſurpe une trop grande partie de la force vitale; de plus, le ſentiment des qualités qui nous manquent nous fait ſouvent chercher, trouver & vanter ce qui vaut mieux que nous; on peut, par l'effort d'un génie vigoureux, atteindre aux plus ſublimes vérités, ſans avoir pour cela une force de volonté ſuffiſante pour vaincre les paſſions qui enfantent & nourriſſent ce génie; ainſi quoiqu'un écrivain ne veuille ou ne puiſſe pratiquer ce qu'il enſeigne, cela n'empêche pas que ſes livres ne ſoient utiles, s'ils contiennent des choſes que d'autres ſe trouvent fort heureux de connoître & d'employer, la nature ne donnant jamais tout au même homme, & rendant les uns propres à l'invention, les autres, au jugement, d'autres enfin, à l'action.

3. Les livres étendent le commerce des eſprits; ils rendent les échanges plus faciles, & la circulation des idées plus rapide; ils donnent plus de volume, de poids & d'enſemble à la raiſon humaine toujours grêle, foible, & incohérente, lorſqu'elle eſt iſolée dans la tête d'un ſeul homme; ſans ce moyen,

la plûpart des vérités naîtroient & mourroient avec chaque homme; qui peut nier qu'un vieillard parlant ſeul ne puiſſe épargner à la jeuneſſe bien des ſottiſes & des pas inutiles; pour peu qu'elle puiſſe ſe réſoudre à l'écouter; mais comment ſatisfera-t-il ſa démangeaiſon d'inſtruire & de conſeiller? raſſemblera-t-il dans la vallée de Joſaphat tous ſes contemporains ſuivis de leur poſtérité? non, il ſe multipliera & s'éterniſera lui-même à l'aide des caractères Typographiques, ſa voix groſſie & prolongée par ſes livres, tonnera d'un âge & d'un pôle à l'autre, contre l'ignorance, le fanatiſme & la tyrannie, & le genre humain ſera judicieux, bon & libre, s'il veut l'être.

LIVRE TROISIEME.

ART DE RAISONNER.

RAISONNER, ſi nous prenons ce mot dans le ſens indiqué par ſon étymologie, c'eſt *rapporter*, c'eſt appercevoir, inventer, trouver des *raiſons* ou rapports entre les hommes & les choſes; ſoit qu'on découvre ces relations *directement*, en comparant deux à deux les objets ou les ſouvenirs, comme dans les jugemens ſimples; ſoit qu'on les voie *par réflexion*, en déduiſant, du rapport que deux idées ont avec une troiſième, le rapport qu'elles ont entr'elles, comme dans le ſyllogiſme & toutes les formes de raiſonnement qui peuvent y être ramenées. Cette définition comprend toutes les opérations de l'eſprit, qui ont pour baſe des comparaiſons, telles que; jugemens, formations de claſſes, conjectures, preuves, concluſions, déciſions, eſtimations, choix, qui ont pour objet des analogies ou des différences, l'égalité ou l'inégalité, en un mot, des rapports de qualité ou de quantité.

Nous ne prétendons pas embraſſer ce vaſte ſujet dans toute ſon étendue, nos efforts ſeroient vains, & leur inutilité ne feroit que décéler notre impuiſſance; la ſcience des rapports eſt infini comme l'univers qui en eſt l'objet: cependant, la partie de cet art

que nous allons considérer est encore assez grande, pour nous obliger à y mettre de l'ordre & à n'en présenter les différentes branches, que successivement & séparément : ainsi nous distribuerons dans neuf chapitres ce que nous avons à dire sur cette partie.

Le premier contiendra des distinctions, des définitions, des explications, des rapprochemens, des avis, des indications, & pour tout dire, des idées élémentaires, que nous employerons fréquemment dans le reste de l'ouvrage, & avec lesquelles il est bon de se familiariser d'abord, pour suivre plus aisément le cours de notre pensée.

Dans le second, nous fixerons notre attention sur cet enchaînement étroit & constant des phénomènes, qui est la base des conjectures, sur la maniere de l'étudier & de faire usage de cette connoissance pour former des conjectures très-probables.

Le troisième sera entièrement consacré au syllogisme, dont nous montrerons le but, le méchanisme, les principales espèces, les règles les plus applicables, & les principaux usages.

Dans le quatrième, nous exposerons la méthode inductive du Chancelier Bacon, puis nous balancerons les avantages & les inconvéniens de cette méthode.

Le cinquième & le sixième indiqueront nos deux meilleurs instrumens dans la recherche de la vérité,

ſavoir, les gradations ou progreſſions & la méthode des contraires, avec la manière de les employer.

Le ſeptième contiendra l'expoſé de notre induction, des opérations préparatoires qu'elle exige, & des applications qu'on en peut faire; nous y joindrons la réponſe à une queſtion intéreſſante qui nous a été faite ſur la manière d'eſtimer la portée des eſprits, queſtion dont notre méthode rend la ſolution plus facile.

Dans le huitième, nous indiquerons les cauſes de l'obſcurité des queſtions & de l'éternité des diſputes; puis la manière d'enviſager, de ſimplifier & de réſoudre les divers problêmes phyſiques & moraux.

Enfin, nous donnerons dans le neuvième une ſorte de Logique aggreſſivo-défenſive, où nous révélerons pluſieurs ſecrets du métier, afin qu'on puiſſe employer pour ſa défenſe les ruſes permiſes, ou ſe garantir de celles qui ne le ſont pas.

Et, comme quelques-uns de ces chapitres ne laiſſent pas d'être conſidérables, pour nous rendre encore plus méthodiques & en faciliter l'intelligence aux perſonnes peu exercées, nous les ſubdiviſerons preſque tous en pluſieurs articles.

CHAPITRE I.

Réflexions préliminaires, Définitions, Avertissemens, Indications.

Nous subdivisons ce chapitre en huit articles, dont le premier montre la route moyenne qui mène à la vérité, & note la méprise des maîtres, qui nous en détournent; le second assigne la principale cause de l'éternelle opposition des esprits & des doctrines, & contient le projet d'un traité de paix entre les puissances belligérantes; le troisième définit les termes qui seront le plus fréquemment employés dans ce traité; le quatrième montre clairement l'analogie de certaines sciences, qui n'a encore été que soupçonnée; le cinquième indique le véritable but de la Métaphysique & des Mathématiques; dans le sixième nous dirons un mot de la physiognomie intellectuelle; le septième contient des avis, des indications, des clefs qui facilitent toutes les recherches; le huitième enfin, balance la facilité & la difficulté d'être clair dans la Science générale.

ARTICLE PREMIER.

Route moyenne qui mène à la vérité ; méprise des Maîtres qui nous en détournent.

1. Un penchant factice, mais difficile à vaincre, nous porte de bonne heure vers la ſcience générale qui ſemble dominer toutes les autres, accumuler ce qu'elles diſſipent, groſſir le tréſor de nos jouiſſances, étendre pour nous la ſphère du bonheur, promettre à l'eſprit des opérations faciles, & flatte ainſi nos quatre paſſions favorites, l'ambition, l'avarice, l'amour du plaiſir & la pareſſe ; pour marcher ſûrement en philoſophie, il faut ſe défier de ce penchant, ſe livrer, dans ſes premières années, au plaiſir que cauſe la variété des objets, ſur-tout, ſi l'on eſt doué d'un naturel vif & ardent, afin de dépoſer dans ſa mémoire un grand nombre de différences qui nourriſſent & fortifient l'entendement ; ne ſe permettre de conjectures que dans l'ordre de choſes avec lequel on s'eſt long-tems familiariſé ; & ne ſe livrer que fort tard à la recherche des choſes communes.

2. Mais il faut éviter avec autant de ſoin l'excès oppoſé ; car ſi l'imprudent qui ſe jette trop tôt dans la ſcience générale, ſort, pour la vie, du monde réel, l'homme timide & puſillanime qui va pinçant des mites & épluchant tout, ne conclut jamais, n'achève

rien, vit dans une perpétuelle irréſolution, & reſte toujours enfant; inconvénient ſouvent pire que l'erreur même.

3. La véritable route eſt entre ces deux excès; pour y entrer, il ſuffit d'obéir à l'impulſion de la nature qui nous rend d'abord curieux & avides de nouveauté, nous donne aſſez tard & par dégrés le beſoin de généraliſer & nous porte à étendre inſenſiblement nos obſervations & nos conjectures, des individus aux eſpèces, des eſpèces aux genres, des genres aux règnes, des règnes aux planètes, & des planètes au monde entier.

4. Tout homme ſuivroit cette marche lente & graduelle, s'il n'étoit tyranniſé par des maîtres & des conſeillers de toute eſpèce; ceux-ci arrivés à cette époque de la vie où, l'eſprit ſurchargé de faits & effrayé de leur multitude & de leur diverſité, ſent le beſoin & a la faculté de mettre de l'ordre dans ſes connoiſſances, travaillent à réunir les faits analogues & à les claſſer ſous des dénominations communes, pour éviter la confuſion & abréger le travail, en négligeant des diſtinctions & des énumérations inutiles en certains cas; dès qu'ils y ont réuſſi juſqu'à un certain point, fiers de leurs méthodes, ils ſe mettent entre nous & les objets réels, logent dans notre mémoire les noms qu'ils ont imaginés, au lieu des ſenſations & de leurs rapports, que le plaiſir & la douleur y fixeroient, tranſ-

portent à l'enfance la méthode de l'âge mûr & nous font commencer par où nous devrions finir.

ARTICLE SECOND.

Causes de l'éternelle opposition des esprits & des Doctrines ; projet de paix.

I. SOIT que le corps de la science s'arrête, avance, rétrograde, ou tourne dans le même cercle, le peuple philosophique reste toujours partagé en deux classes ou factions dont l'une crie éternellement : ***tous les êtres sont analogues***, & l'autre dit en murmurant & en raillant, ***tous les êtres sont différens***; j'observe habituellement que les personnes qui sont sujettes à l'ennui, qui aiment le plaisir, qui éprouvent un continuel & vif besoin de variété, qui ont des cabinets, qui font des collections, soutiennent volontiers la dernière proposition, & qu'au contraire celles qui aiment la solitude, qui observent rarement, qui ont une grande activité de tête, qui se contentent de peu dans le réel, défendent plus volontiers la première.

2. Cette opposition me paroît venir de ce que les premiers qui considèrent les objets même & en grand nombre, sont plus fortement frappés des différences qu'ils cherchent, & que les derniers connoissant

peu le monde réel , font obligés d'en forger un autre avec des analogies.

3. De plus cet obfervateur qui parcourt un grand nombre d'objets, à l'âge où il faudroit s'arrêter , ne donnant pas affez de tems & d'attention à chacun, n'y peut faifir que les qualités les plus fenfibles & les plus marquées; les nuances lui échappent, il ne pouffe pas affez l'examen pour aller jufques-là; s'il fe trouve , lorfqu'il compare deux objets A & B, que les qualités très-fenfibles dans le premier, foient différentes des qualités très-fenfibles dans le fecond, comme il ne voit pas les foibles dégrès des qualités qui leur font communes, il fuppofe qu'elles n'exiftent pas; il ne compare les deux objets que felon ces qualités apparentes pour lui, & en conféquence, les juge différens en tout.

4. Au contraire, celui qui confidère un petit nombre d'objets, refferré dans un champ plus étroit, fera forcé de chercher la variété *de qualité* dans la multitude des différences obfervées entre les parties de chaque objet, & la variété *de quantité* dans la gradation de chaque qualité de cet objet; il pouffera donc l'analyfe jufqu'aux nuances; il appercevra dans B les foibles dégrés de ces qualités très-apparentes dans A, & dans A, les foibles dégrés de ces qualités très-fenfibles dans B & différentes de celles qui le font dans le premier : ces apperçus le porteront à juger qu'il doit y avoir encore d'autres qualités in-fenfibles

ſenſibles pour lui & communes aux deux objets ; & en outrant un peu la conjecture, il en conclura que toute les qualités ſont communes entre les deux objets, & qu'ils ne diffèrent que par l'intenſité de ces qualités.

5. Suppoſons, par exemple, que les deux ſujets d'analyſe ſoient deux hommes, Newton & Léibnitz, l'un dominé par l'ambition, & l'autre par l'avarice ; comme le grand nombre d'objets que parcourt le premier obſervateur ne lui permet de donner qu'un coup d'œil à chacun, frappé de la paſſion dominante ſeulement, il ne verra dans Newton que l'ambition, & dans Léibnitz, que l'avarice ; il n'appercevra pas dans le premier les nuances de l'avarice effacées, à ſes yeux mobiles, par la teinte forte & chargée de l'ambition qui prédomine, ni dans le ſecond, les nuances de l'ambition effacées par l'avarice, & de ce qu'ils diffèrent ſenſiblement par l'intenſité des ſeules qualités qu'il apperçoit en eux, il conclura qu'ils ſont différens en tout.

6. Son oppoſé pouſſant l'analyſe plus loin verra, dans chacun des deux objets, les nuances de la paſſion prédominante dans l'autre ; il ſoupçonnera qu'ils ont encore d'autres qualités communes, dont les foibles dégrés lui échappent, comme les nuances qu'il a déjà découvertes échappoient à ſon adverſaire, il en conclura que Newton & Léibnitz ne diffèrent que par la meſure des qualités qui leur ſont commu-

nes, & que chacun tire la qualification qu'on lui donne, de la qualité qui prédomine en lui ou qui eſt la plus apparente.

7. Remarquez que ce qui fait que le premier ne voit pas beaucoup de choſes communes dans les divers compoſés, c'eſt que parcourant & effleurant un grand nombre d'objets, il compare plus volontiers & plus ſouvent des touts à d'autres touts, qu'il ne compare entr'elles les parties de chaque tout; & que le ſecond voit des analogies, parce que, fixant ſa vue ſur chaque objet, il y voit des différences de qualité, & de quantité, plus nombreuſes & plus délicates.

8. Dans notre exemple, c'eſt parce que le premier obſervateur effleure les deux hommes, qu'il ne voit que les différences d'un tout à l'autre, n'apperçoit dans chacun que les paſſions dominantes, & les juge différens; & c'eſt parce que le ſecond les fixe, qu'il voit dans chacun les nuances de la paſſion prédominante dans l'autre, leſquelles ſont effacées par une paſſion plus forte qui uſurpe toute l'attention, & qu'il ne les juge différens, que par l'intenſité de qualités qui leur ſont communes; le génie analogique eſt donc fils du génie différentiel qui ſçait ſe fixer, comme je l'avois avancé ailleurs, & le génie différentiel n'eſt que ce même génie voltigeant d'un objet à l'autre; l'expérience eſt ici conforme à nôtre raiſonnement; Hippocrate & Newton, les deux

hommes qui, avant nous, ont le plus osé, n'étoient si hardis qu'à cause des analyses patientes sur lesquelles leurs conjectures étoient appuyées; aussi les voit-on, lorsqu'ils daignent se rabattre sur un sujet particulier, l'analyser & le dépouiller avec une sagacité merveilleuse.

9. Nous n'avons pris que deux objets, afin de simplifier, mais on en peut prendre 3, 4, 5, ou davantage, & appliquer notre raisonnement à ces différens exemples.

10. Ce n'est pas que l'observateur superficiel ne pût alléguer, pour sa défense, quelques raisons assez spécieuses; en Morale & en Physique, pourroit-il dire, ainsi qu'en Mathématiques, on doit négliger les quantités infiniment petites, parce qu'elles influent peu sur le composé qu'on examine & sur l'observateur.

11. Mais le second lui répondroit: il est permis, à la vérité, de négliger ces quantités, lorsqu'il ne s'agit que du mouvement actuel & qu'elles ne concourent pas; mais, si ces quantités peuvent se réunir dans un instant, ou que, dans un tems un peu long, elles soient susceptibles de s'accroître & de s'accumuler, il faut y avoir égard: plusieurs petites passions peu sensibles, mais concourantes, peuvent quelquefois l'emporter actuellement sur une seule passion marquée & plus forte que chacune d'elles; de même une passion, d'abord foible, peut

tre exaltée par différens moyens & l'emporter dans la suite sur celles qui prédominoient.

12. Par exemple, un homme adroit qui en ayant observé un autre dominé par l'ambition auroit apperçû dans ce sujet les nuances de l'avarice & de l'amour du plaisir, pourroit le changer à l'aide de ces deux germes, au point de le rendre méconnoissable, il tâcheroit de lui prouver, &, encore mieux, de lui persuader que les femmes & l'argent sont les deux instrumens les plus puissans pour s'ouvrir la route des honneurs; ce qui ne seroit pas fort difficile, de notre temps; il feroit naître ou saisiroit toutes les occasions d'exciter & de nourrir ces passions secondaires, & de faire échouer tous les projets ambitieux, & pourvu que le sujet fût encore jeune & maniable, l'habitude produiroit son effet ordinaire; à force de jouir & d'amasser, il y prendroit goût, & bientôt, perdant de vue la fin, il deviendroit amoureux du moyen, & l'on verroit l'une ou l'autre des deux passions, ou toutes les deux, engloutir celle qui dominoit auparavant; voilà ce que le hasard fait quelquefois; or, ce que le hasard fait, la prudence humaine le peut en imitant ses moyens.

13. Il est donc prudent, de ne pas négliger les nuances, de tenir compte des petites quantités, surtout en Morale, & quand elles seroient inutiles actuellement, il est toujours bon de sçavoir qu'elles existent.

II. Ne pourroit-on pas proposer aux deux partis

un traité de paix dont l'unique condition feroit d'admettre de part & d'autre cette propofition double, moyenne & conciliante; *tous les êtres font analogues à certains égards & différens à d'autres;* les maffes d'êtres ou de manières d'être confidérées comme analogues, quand leurs différences n'importent pas actuellement, forment les *genres* que nous défignons par des noms communs ou génériques; que fi nous avons befoin de les confidérer & de les défigner aux autres, par leurs différences, nous imaginons des noms qui les fpécifient & les caractérifent, comme ce mot *Parifien* qui renferme virtuellement ceux-ci, *homme habitant de Paris*; expreffion où *homme* exprime *le genre* & *habitant de Paris*, *la différence*: cela pofé, que ceux qui fe font occupés des différences, les communiquent à ceux qui fe font occupés des analogies, & reçoivent de ceux-ci des analogies en échange; les partages feront égaux, les propofitions, ainfi doublées, feront exactes, la vérité fera des deux côtés, & toute difpute ceffera.

2. Mais un pareil traité ne fera jamais conclu, les hommes font moins divifés par leurs préjugés que par leurs paffions; il y a encore plus de tyranque de fots; & l'amour prétendu de l'égalité n'eft le plus fouvent qu'un nom honnête donné à la haine de la fupériorité d'autrui, à la crainte d'un plus fort

que ſoi, au déſeſpoir de devenir tyran ſoi-même, au défaut de génie ou de courage.

3. Laiſſons à chacun ſon opinion; réuniſſons les opinions oppoſées dans nos aſſertions, au lieu de les combattre, & la vérité, qui n'étoit pas plus d'un côté que de l'autre, ſe trouvera dans l'enſemble.

ARTICLE TROISIÈME.

Définitions.

I. UNE propoſition eſt un aſſemblage de mots deſtinés à exprimer un jugement.

2. Un jugement eſt un acte de l'entendement, par lequel nous affirmons ou nions, des choſes, ſoit leur exiſtence ſimplement, ſoit leur manière d'être, abſolue ou comparée; nous prendrons ici ce mot dans le dernier ſens.

3. Les élémens ou parties eſſentielles & conſtitutives du jugement & de la propoſition qui le repréſente, ſont; le ſujet, l'attribut & le verbe. Le ſujet eſt ce dont on affirme ou nie quelque choſe. L'attribut eſt la choſe affirmée. Le verbe exprime l'affirmation même ou la négation qui n'eſt que l'affirmation de la privation.

Par exemple dans cette propoſition; *les François ſont éveillés*, le ſujet eſt exprimé par les deux pre-

miers mots, l'attribut, par le quatrième, & l'affirmation, par le troisième.

4. Le verbe *être* n'est pas toujours visible dans les propositions, quoiqu'il y soit toujours au moins sous-entendu; par exemple dans les verbes actifs, neutres, &c. en un mot, dans tous ceux qui expriment une action, une passion, une qualité, un état, une habitude, & dont les tems simples sont formés par les différentes terminaisons d'un seul mot qui est la racine commune, le verbe est confondu avec l'attribut dans ce mot; mais il est toujours facile de le faire reparoître, en décomposant les mots de cette espèce; par exemple: cette proposition, *la France dormoit*, peut se traduire ainsi, *la France dormante étoit*, traduction où l'on voit que le mot *dormoit* n'est qu'une expression syncopée qui contient & masque en partie le verbe *être*.

5. Les différentes manières d'être des corps, brutes ou organisés, mis ou maintenus, en mouvement, ou en repos, peuvent être regardées comme actives ou passives; car, le mouvement & le repos qui n'est que relatif, ayant toujours une cause, une raison, nous sommes maîtres de désigner la cause & l'effet, en appellant *agens*, les corps mouvans ou arrêtans, & *patiens*, les corps mûs ou arrêtés; *action*, la manière d'être des premiers, & *passion*, la manière d'être des derniers: de plus, ces manières d'être peuvent être considérées dans *la faculté*,

dans *l'acte*, ou dans *l'habitude*. Ainsi, tout ce qu'on peut affirmer des divers sujets se réduit à ce qui suit; *la faculté d'agir ou de pâtir; l'action ou la passion actuelle; l'action ou la passion habituelle, considerées en elles-mêmes ou dans les sujets :* à quoi il faut ajouter *le temps, le lieu, le comment, le combien, l'existence simple des sujets, & la privation d'être, ou de manière d'être;* on verra, par la suite, l'usage que je ferai de cette analyse pour la simplification de la Grammaire.

6. S'il faut s'en rapporter au commun des Logiciens, on doit diviser les propositions en trois classes qui se subdivisent encore, selon qu'on les considère relativement à leurs parties *intégrantes*, à leurs parties *constitutives*, ou à leur *extension*.

7. Au premier égard, elles sont; ou *simples*, lorsqu'elles n'ont qu'un seul sujet & qu'un seul attribut, comme dans celle-ci, *les Anglois sont jaloux*; ou *composées*, lorsqu'il y a pluralité de *sujets* seulement; exemple, *Calonne* & *Brienne* sont *abbattus*; ou d'attribut seulement; *les Dauphinois sont aussi sages que courageux;* ou de sujets & d'attributs à la fois; exemple, *les Anglois* & *les François seront toujours ennemis & périront à la même époque.*

8. Au second égard, elles sont ou *incomplexes*, lorsque ni le sujet ni l'attribut, soit qu'il y ait unité ou pluralité, ne sont affectés d'aucune expression modifiante, comme dans les quatre précédentes; ou *complexes*,

ſi le ſujet, ou l'attribut, ou tous les deux ſont affectés d'expreſſions circonſtanciantes, limitantes, particulariſantes, & pour tout dire, modifiantes; expreſſions qui ſont ordinairement des noms ſubſtantifs avec leurs prépoſitions, des adjectifs, des pronoms relatifs ſuivis de verbes, des participes ou des adverbes, comme dans les ſuivantes qui répondent aux trois cas; *Louis XVI, aujourd'hui régnant, n'eſt pas ſevère; mais la ſévérité eſt inutile en France; dans un pays de douceur & d'urbanité, à quoi bon faire gronder le tonnerre.*

9. Quelquefois les propoſitions ſont à la fois compoſées & complexes; & les expreſſions modifiantes pouvant être affectées elles-même d'autres expreſſions modifiantes, une propoſition peut être en même tems compoſée, & *complexo complexe*; comme celle-ci; *le Roi de France a mérité l'adoration de ſes ſujets, en chaſſant de ſa préſence les fourbes qui lui en impoſoient, & s'eſt affermi ſur le trône en relâchant un peu de ſa prérogative, malgré les ſuggeſtions d'un Prince voiſin.*

10. Au troiſième égard, les propoſitions, ſimples ou compoſées, complexes ou incomplexes, ſe diviſent en ſingulières, particulières, & univerſelles ou générales; elles ſont ſingulières, lorſqu'elles ont pour ſujet une perſonne ou une choſe individuelle, telle perſonne, telle choſe, comme celle-ci; M. *Necker nous ſauve par ſes ménagemens*; elles ſont particulières,

quand elles ont pour ſujet une partie de quelque collection ou claſſe, s'il eſt exprimé par ces mots ; *quelques*, *pluſieurs*, *certains*, *des*, *il y en a*, *il y a des gens*, *tels*, comme la ſuivante ; *certains mécontens ne voient pas de trop bon œil la déférence de la Nobleſſe pour le* TIERS - ÉTAT : elles ſont générales, ou univerſelles, ſi elles ont pour ſujet la totalité d'une claſſe déſignée par ce mot *tout*, ou par une expreſſion indéterminée. Exemple : *Tout Roi qui ne prend conſeil que de lui-même, vivra & mourra comme Louis XI ; les Princes qui aiment leur devoir ne craignent point les conſeils imprimés, & ne gémiſſent pas, quand la preſſe gémit ; l'Art Typographique a bien multiplié les Conſeillers.* Je ferai voir bientôt que, dans la réalité, il n'y a point de propoſitions générales.

N. B. Je ne me ſuis point ſervi des mots, *genre* & *eſpèce*, parce que ces mots ne ſont pas auſſi commodes que le mot *collection* ; celui-ci eſt plus générique que le mot *genre*, vû qu'il convient à la fois au *genre* & à *l'eſpèce*, ſi par *eſpèce*, on entend un certain nombre *d'êtres* ou de *modes* qui ont quelque choſe de commun entr'eux, & qui différent des autres, préciſément par *ce* en quoi ils ſe reſſemblent ; ſans compter que le mot *genre* ſert quelquefois à déſigner le *ſexe* ; ce qui fait équivoque. De plus tous les noms génériques compris entre ces deux, *être* & *individu* ; qui déſignent les deux an-

neaux extrêmes de la chaîne Métaphyſique, peuvent être regardés comme *ſpécifiques* par rapport aux claſſes ou collections ſupérieures & comme *génériques* par rapport aux claſſes inférieures; par exemple le mot *homme* qui eſt *générique* relativement au mot *Européen* eſt *ſpécifique* par rapport à *animal* qui eſt *générique* relativement à *homme* & *ſpécifique* par rapport à *être organiſé* qui eſt *générique* relativement à *animal* & *ſpécifique* par rapport à *être* qui eſt *générique* par rapport à *être organiſé*, & n'a point de genre au deſſus de lui : de même le mot *Européen* qui eſt *ſpécifique* relativement à *homme*, eſt générique par rapport à *François* qui eſt *ſpécifique* relativement à *Européen*, & *générique* par rapport à *Pariſien* qui eſt *ſpécifique* par rapport à *François*, & *générique* relativement à *N*.... qui n'eſt qu'une *eſpèce* & n'a rien au deſſous de lui; ſi l'on veut ſe retrouver dans les catalogues des *Nomenclateurs*, il ne faut jamais perdre de vue ces filiations d'idées & de dénominations qui s'emboîtent, en quelque ſorte, les unes dans les autres; nous y reviendrons dans la ſeconde partie, au ſujet de la manière de diviſer le diſcours.

11. On a imaginé des noms pour exprimer les différences dont les propoſitions ſont ſuſceptibles par les différens dégrés d'extenſion de leurs ſujets; pourquoi n'en avoir pas inventé d'autres pour déſigner les différences réſultantes des différens dégrés d'extenſion de leurs attributs? ſi l'on peut affirmer une

ſeule qualité, d'un, de pluſieurs ou de tous les êtres ou modes individuels d'une claſſe, on peut auſſi attribuer à un, à pluſieurs, ou à tous les individus de cette claſſe ou de toute autre, telle qualité, quelques qualités, ou toutes les qualités d'un même ordre; par exemple, on peut attribuer à M. Necker, à quelques Miniſtres, ou à tous les Miniſtres, telle qualité, certaines qualités, ou toutes les qualités de l'homme d'État; cette conſidération eſt importante, comme nous le prouverons dans l'expoſé de notre induction.

12. Que ſi l'on adoptoit toutes ces diviſions, les 3 dernières combinées avec les précédentes, donneroient 9 combinaiſons, & ces 9, combinées avec les 16 qui réſultent des deux premières diviſions, donneroient déjà 144 combinaiſons, leſquelles multipliées par ces trois formes, *l'affirmative*, *la négative* & *la dubitative*, font en tout 432 formes dont une propoſition ſeroit ſuſceptible, mais, comme nous l'avons dit, les propoſitions incidentes, qui modifient les ſujets & les attributs des propoſitions complexes, peuvent elles-mêmes être modifiées par d'autres propoſitions incidentes qui peuvent l'être par d'autres encore, & ainſi de ſuite; enſorte que, pour chaque étage de *ſur-complexion*, l'on auroit 3 combinaiſons qui devroient multiplier le nombre de l'étage précédent; il faudroit donc multiplier par 3, au premier étage, le

nombre 432, ce qui donneroit 1296; au second étage, ce dernier nombre, ce qui donneroit 3888, & ainsi de suite.

13. Mais on peut simplifier ces calculs & réduire les quatre classes aux deux dernières dont les autres ne sont que d'apparentes variétés; en effet, lorsque je multiplie le sujet, l'attribut, ou tous les deux, je ne fais qu'en augmenter l'extension; car, 1°. quelque différence qu'il y ait entre les sujets ou les attributs simples, & ceux qu'on leur associe par les conjonctions *&* ou *ni*, il est toujours possible de comprendre les premiers & les derniers sous une expression collective qui désigne un genre dont ils pourront faire une partie désignée par le mot *quelques*; tel homme, tel homme, & tel autre homme; sont *quelques hommes*; telle qualité, & telle autre qualité d'une classe quelconque, *sont quelques qualités* de *cette classe*; en second lieu, quand je joins à l'attribut, au sujet, ou à tous les deux une expression circonstanciante ou modifiante, comme cette proposition incidente a toujours l'effet de particulariser le terme de la proposition fondamentale auquel elle est jointe, il est encore manifeste que je ne fais que diminuer l'extension de ce terme.

Par exemple, dans le premier cas, quand je dis, *les Anglois & les François*, c'est comme si je disois, *quelques Européens*; & quand je dis, *M. Necker a*

en propre l'application, la douceur & la constance, c'est comme si je disois, *quelques qualités de l'homme d'Etat*: dans le second cas, cette expression; *les Rois qui n'écoutent qu'eux-mêmes*, revient à celle-ci; *quelques individus, faisant partie de la classe désignée par le mot Roi, lesquels n'écoutent qu'eux-mêmes.*

14 De plus, à proprement parler, il n'y a point de sujet ni d'attribut incomplexes; lorsque je dis *tel Roi est bon*, si je ne joins pas mentalement au mot *Roi* quelques qualifications, ce mot n'est qu'un mot, & il ne devient significatif qu'au moment où je le réalise, en y joignant par la pensée ce qui distingue un Roi de toute autre espèce d'hommes, & le Roi dont nous parlons de tout autre individu, sans parler de la chose que nous affirmons de lui actuellement; il faut que nous sçachions *de qui* & *de quoi* l'on va parler, avant que d'écouter ce qu'on en va dire: il n'y a donc point de sujet réellement incomplexe.

15, Il en est de même de l'attribut, quand vous dites *bon*, vous exprimez une relation; mais il n'y a point de relation sans termes & il en faut au moins deux; *pour qui* ce Roi est-il bon? que si vous décomposez les qualificatifs en actions & en passions, comme il n'y en a point qui ne présente une double idée; sçavoir, celle du *patient* & celle de *l'agent*, outre le terme expressément désigné par l'attribut, il en sous-entend toujours un autre par

lequel cet attribut eſt modifié; il n'y a donc point non plus d'attribut véritablement incomplexe.

16 Ainſi, en déduiſant toutes les différences dont la propoſition eſt ſuſceptible, des différens dégrés d'extenſion du ſujet & de l'attribut, nous ſimplifierons beaucoup ſans rien omettre, & l'induction n'en ſera que plus facile.

II. L'explication d'un fait eſt tantôt la deſcription exacte de ce fait, c'eſt-à-dire, l'énumération complete & la détermination préciſe des circonſtances qui diſtinguent ce fait de tout autre; tantôt l'indication des faits analogues à ce fait, claſſés ou non claſſés, tantôt l'indication d'un fait général dont ce fait eſt une forme particulière; & ſi le fait eſt général, l'indication d'un ou pluſieurs exemples de ce fait; à cet égard, les hommes donnent dans un préjugé, ils appellent les cas particuliers, preuves des propoſitions générales, & les propoſitions générales, preuves des cas particuliers; ſi par *preuve*, ils entendent *épreuve*, ils ont raiſon, & en effet, le mot *probare* des Latins a les deux ſignifications; quand nous rencontrons un fait que nous n'avons point encore vu, il commence par nous étonner, & cet étonnement eſt d'abord aſſez agréable; puis il nous cauſe de l'inquiétude, & nous ne ſommes pas contens, que nous ne l'ayons claſſé, en le rapportant à des faits ſemblables qui nous ſont familiers; mais ce n'eſt là

qu'une *dénomination* & non une *preuve* ; de même, quand nous rencontrons une de ces formules générales, composées de termes collectifs, lesquelles s'appliquent à tout & promettent beaucoup, elles nous paroissent obscures ou douteuses, jusqu'à ce que nous en appercevions ou qu'on nous en donne un exemple ; or cet exemple qui étoit renfermé dans la formule, & qui en faisoit partie, n'en est point une *preuve*, mais un *morceau*, une espèce *d'échantillon* qu'on veut voir pour apprécier la proposition, comme on exige de ces gens qui font beaucoup de promesses vagues & d'étalage, qu'ils tiennent parole, au moins une fois, afin qu'on entrevoie ce qu'ils valent, & qu'on puisse faire fonds sur eux une autre fois.

2. Une explication est encore, soit l'indication d'un phénomène total dont le phénomène à expliquer fait partie, soit l'indication des faits contemporains ou précurseurs du fait assigné, soit enfin l'indication d'une serie ou progression dans le tems ou dans le lieu, de laquelle ce fait est un terme.

3. La cause efficiente d'un phénomène de mouvement ou d'une tendance est un autre mouvement ou une autre tendance, dont le premier est une conséquence nécessaire, c'est-à-dire, *constante*, lorsqu'il n'y a point d'obstacle.

4. Une cause occasionnelle est une condition sans laquelle, un ordre de choses étant donné, un phénomène ne peut avoir lieu ; par exemple, si ayant mis un

un livre ſur une table, je retire bruſquement cette table, le livre tombe; la cauſe efficiente de la chûte du livre ſera ſa tendance vers le centre des graves; & la cauſe occaſionnelle, l'action de ma main qui lève l'obſtacle à ſa chûte.

5. Une cauſe finale eſt un effet commode à celui qui lui donne ce nom, à ſes ſemblables, à tout autre être organiſé qu'il conſidère & auquel il prend intérêt: ainſi la queſtion des cauſes finales eſt une véritable diſpute de mots; cependant, quoique la conſidération de la fin, ne ſoit d'aucune utilité dans la recherche des cauſes, elle ne laiſſe pas d'avoir un avantage, c'eſt de diriger cette recherche vers la pratique; car il eſt clair qu'ayant reconnu les moyens employés par la nature pour arriver à ce que nous appellons *ſa fin*, quand cette fin ſera la nôtre, nous y arriverons en employant les mêmes moyens.

6. Un ſigne eſt un phénomène qui en annonce un autre, parce qu'il l'accompagne ou le précède toujours, médiatement, ou immédiatement, de près ou de loin, dans le tems, ou dans le lieu.

7. Ce peut être, s'il eſt queſtion du tems, un phénomène préſent qui étant la ſuite néceſſaire d'un phénomène précédent, avertit que ce dernier a eu lieu; ou, dans le paſſé, un phénomène qui précédoit, accompagnoit ou ſuivoit un autre phénomène; & s'il eſt queſtion de l'avenir, un phénomène actuel dont un autre eſt ordinairement la ſuite.

8. S'il s'agit du lieu; ce peut être la partie sensible d'un phénomène total dont l'autre partie qui est simultanée & qu'il annonce, est insensible.

9. Souvent ce signe n'est qu'un dégré perceptible d'une progression croissante ou décroissante, d'une partie d'un être à une autre partie, d'une époque de la durée de cet être à une autre époque, de cet être à un autre être, d'un lieu à un autre lieu, du passé au présent, du présent au passé, ou du passé à l'avenir; dégré qui étant comparé avec un autre dégré un peu distant, plus grand ou plus petit, fait deviner les autres dégrés, & avertit en quel sens croît ou décroît la progression, & donne une idée de son mouvement.

10. L'on voit que ce que j'appelle *signe* diffère peu de ce que d'autres appellent *cause*, & en effet, dans bien des cas, ce n'est qu'une seule & même chose, & nous prenons l'un pour l'autre.

J'aurois souhaité pouvoir donner un exemple pour chacun des cas que je viens de dénombrer, mais on sent aisément que cet article seroit devenu un volume; j'engage le lecteur à y suppléer par lui-même, ce qui ne sera pas difficile; au reste on en trouvera suffisamment dans la suite de cet ouvrage.

ARTICLE QUATRIÈME.

Analogie de plusieurs Sciences, laquelle n'a encore été que soupçonnée.

I. La Métaphysique n'est que l'Art de *trouver* & & d'indiquer les différences & les analogies des êtres, de leurs actions, de leurs passions, de leurs facultés, de leurs habitudes, de leurs états, de leurs mouvemens, de leurs tendances, & de toutes les circonstances possibles par lesquelles ces choses peuvent être variées.

2. L'Algèbre a pour objet la quantité en général, soit *discrète*, soit *concrète*, c'est-à-dire, *numérique* ou *étendue ;* elle considère les quantités comme égales ou inégales, &, dans ce dernier cas, elle en *détermine* les rapports.

3. L'Algèbre est fort analogue à l'art de peser; les deux membres d'une équation peuvent représenter les deux bassins d'une balance, savoir, le premier membre, le bassin de la gauche, & le second membre, le bassin de la droite; cela posé, étant donné un poids x, dont la quantité est inconnue, & qui se trouve mêlé parmi des poids connus, l'Algébriste profite des indications contenues dans l'énoncé du problême, lesquelles répondent aux poids connus, pour combiner ces poids, de manière que la balance soit en équilibre, c'est-à-dire, que les deux mem-

bres de l'équation soient égaux, le poids x étant à gauche; ensuite il dit: puisque la quantité du poids x que je cherche, augmentée ou diminuée de telle ou telles quantités, multipliée ou divisée par tel nombre, élevée à telle puissance ou abaissée à telle racine, est égale à la quantité des poids contenue dans le bassin de la droite, diminuée d'autant que l'autre est augmentée, augmentée d'autant qu'elle est diminuée, divisée par le nombre qui multiplie la quantité x, & multipliée par le nombre qui la divise, abaissée à la racine marquée par l'exposant de la puissance où x est élevé, enfin élevée à la puissance marquée par l'exposant radical de x, tous les poids de la droite étant connus; si on effectue la formule, x restera seul dans le bassin gauche, & sera égal au résultat.

L'Algébriste qui résout une équation ne fait donc en partie que ce que font tous les jours les diverses sortes de Marchands, lorsqu'avec un certain nombre de poids déterminés, ils ne peuvent pas former un poids égal à celui d'une marchandise à peser; avec cette différence toutes fois que les opérations de ces derniers se réduisent à l'addition & à la soustraction. Supposons, par exemple, qu'ayant une marchandise à peser, & que n'ayant pour cela que quatre poids qui soient entr'eux comme les nombres suivans; 1, 3, 9, 27, qui font partie de la progression Géométrique triple, on ait été obligé de placer dans le bassin gauche, le poids 3 avec la marchandise, &,

dans le baſſin de la droite, les deux poids 27, 1, l'on raiſonnera ainſi : puiſque le poids x n'a pu être en équilibre avec le poids $27 + 1 = 28$, que par l'addition du poids 3, il s'enſuit que ce poids 28, ſurpaſſe le poids x, de la quantité 3 ; ſi donc on ſouſtrait 3 de 28, on aura, 25, quantité du poids inconnu x.

On voit par cet exemple que pour avoir la quantité x, il faut la laiſſer ſeule dans le baſſin de la gauche ; tranſporter dans celui de la droite tous les poids connus ; ſouſtraire de ce dernier tout ce qu'il avoit fallu ajouter à x, & ajouter à droite tout ce qu'il avoit fallu retrancher de x, pour produire l'équilibre ou l'égalité ; en termes plus généraux, il faut, après avoir laiſſé x ſeul dans le premier membre, faire ſur le ſecond toutes les opérations inverſes de celles que x a dû ſubir, pour que les deux membres fuſſent égaux.

Cette règle avec la ſubſtitution eſt la baſe de l'art des équations ; or la ſubſtitution ſe fait ainſi ; quand il y a dans l'énoncé du problême, pluſieurs conditions qu'il eſt trop difficile de faire rentrer les unes dans les autres, & par conſéquent pluſieurs inconnues, on cherche en poids, partie connus, & partie inconnus, la valeur d'autant d'inconnues, moins une, qu'il y en a dans le problême, en les iſolant, comme nous venons de le faire, & l'on ſubſtitue à leur place ces valeurs dans toutes les équations où elles ſe trou-

vent ; cette opération réduit les inconnues à une seule, dont on cherche la valeur, en poids connus, par la première opération.

Cet art n'est que l'application & la transformation continuelle de ces axiômes ; *si de deux grandeurs égales, on retranche des quantités égales, les restes seront égaux ;* & si *on leur ajoute deux quantités égales, les sommes seront égales*, &c...;

N. B. Si l'on a bien saisi ces deux premières définitions, l'on doit sentir que la Métaphysique ayant pour objet la *qualité* en général, comme l'Algèbre a pour objet la *quantité*, on peut appeller cette dernière Science *la Métaphysique de quantité*, & la première, *l'Algèbre de qualité.*

4. La Physique générale a pour objet la connoissance des propriétés générales de la matière & du mouvement, & *l'estimation* de leur intensité absolue ou relative, à l'aide de mesures communes ; ce n'est donc qu'une combinaison des deux Algèbres, ce n'est que cette double Métaphysique *effectuée.*

5. La Logiqne est l'art de raisonner, mais *raisonner*, comme nous l'avons dit, c'est *trouver* des rapports, c'est *comparer* les êtres & les manières d'être selon leurs analogies & leurs différences de qualité ou de quantité, c'est classer, conjecturer, & conclure d'après des comparaisons.

6. La Grammaire est l'art de parler avec exactitude ;

or, parler exactement, c'eſt bien déſigner les rapports de nous à nous-mêmes, de nous aux autres êtres, & de ces êtres entr'eux, ſçavoir, *les analogies*, par des noms communs, *les différences* de *qualité*, par des noms ſpécifiques ou propres, & les différences de *quantité*, par des ſignes qui leur répondent; une Grammaire complete ne ſeroit donc que la double Métaphyſique *exprimée*.

7. La Lexique, ou art de faire les dictionnaires, art qui a ſes règles particulières & qui, par cette raiſon, mérite une dénomination diſtinctive n'eſt que l'art d'*aſſembler* avec ordre de bonnes définitions; or, une bonne définition eſt l'indication du genre & de l'eſpèce de la choſe définie, c'eſt-à-dire, des choſes qui lui ſont communes avec d'autres, & de celles qui lui ſont propres; ce n'eſt donc qu'un *aſſemblage* de ſignes, deſtinés à indiquer les analogies & les différences des êtres & des manières d'être.

8. Ainſi, ces ſix choſes, une Métaphyſique, un traité d'Algèbre, une phyſique générale, une Logique, une Grammaire, un Dictionnaire, ſont fort analogues, elles ont à peu-près la même baſe, & ne diffèrent guères que par la forme & l'étendue: nous avons conçu le plan d'un ouvrage où ces ſix choſes marcheront de front, nous en réſerverons l'exécution pour un âge plus avancé, nous contentant pour le moment d'aſſembler des matériaux.

9. Un inſtrument néceſſaire pour la conſtruction

de cet édifice, ce feroit une langue philofophique, défirée depuis tant de fiècles, une Langue qui défigneroit plus exactement les différences des êtres & des manières d'être, que les langues reçues qui étant, en partie forgées par le vulgaire & deftinées à fon ufage, ne tiennent compte que des différences les plus groffières; je crois qu'on fera quelques pas vers cette invention, en méditant les réflexions & les indications fuivantes.

10. L'homme eft averti de fon exiftence par le fentiment, & le fentiment a pour caufe, le mouvement: le fentiment fe divife en trois efpèces, ou modes; fçavoir, les fenfations des cinq ordres, les fentimens propremens dits, qui devenus *habituels* prennent le nom de *paffions*, & les penfées qui font les objets des trois facultés de l'entendement; or, ces différentes efpèces de fenfibilité, bien que compliquées & éprouvées enfemble peuvent être décompofées mentalement & réfoutes en élémens fimples *métaphyfiquement*, & l'on peut défigner ces élémens par des fignes fimples auffi, lefquels combinés & arrangés, comme nos différentes efpèces de fentiment, repréfenteront les maffes de fenfations, de fentimens & d'idées, éprouvées en même tems, ou plutôt immédiatement fucceffives.

11. Nous fommes avertis de l'exiftence des autres êtres, par les fenfations qu'ils occafionnent en nous,

& de leurs manières d'être, par l'espèce, l'intensité, le nombre & l'ordre de ces sensations; tel être n'est pour nous qu'une occasion de tant de sensations, de telles sensations, à tels dégrés, & de telle durée, qu'un grouppe de qualités sensibles; mais, comme chaque sensation simple est déjà désignée par un signe simple qui lui répond, l'être dont on veut parler, ou qu'on veut se rappeller, pourra être désigné par un grouppe de signes semblables qui retraceront toutes les sensations qu'ils représentent, & toutes les connoissances acquises sur cet être; grouppe qu'on pourra substituer au nom propre ou générique par lequel cet être est ordinairement désigné; il en donnera une idée plus exacte & plus complette que ce nom qui ne rappelle presque rien, & nous aurons déjà un Algèbree de *qualité*.

12. Mais cette langue seroit encore trop vague, il faudroit de plus imaginer des signes pour indiquer les différens *degrés* de ces qualités, comme nous en avons déjà pour indiquer la quantité des poids & de l'étendue; on y parviendra, en déterminant, par comparaison & de la manière que j'indiquerai plus bas, un certain nombre de dégrés, par exemple, cent, dans l'échelle de chaque qualité sensible, depuis un terme fixe & connu jusqu'à un autre terme aussi connu; on joindroit au signe qui indique la qualité, celui qui indique le dégré de cette qualité, & une personne qui auroit appris cette langue, en voyant ces

deux ſignes auroit une idée plus exacte que celles qui ſont réveillées par ces mots; rouge, aigre, dur, très-rouge, très-aigre, très-dur, un peu rouge, un peu aigre, &c., quand il y auroit pluſieurs qualités combinées, le ſigne de chaque qualité, avec le ſigne de ſon dégré, ſeroit combiné avec les ſignes des autres qualités & ceux des dégrés de ces qualités; or, ce qu'on auroit fait pour les ſenſations, il faudroit le faire auſſi par les ſentimens.

13. Cette double Algèbre rappelleroit très-bien les eſpèces, les dégrés, les combinaiſons, & l'ordre de ſucceſſion des ſenſations & des ſentimens auxquels nous devons l'idée de nous-mêmes & des autres êtres, & les repréſenteroit en très-petit volume; elle ne donneroit pas une exactitude rigoureuſe; mais elle auroit infiniment plus de préciſion que nos langues.

14. Cela poſé, toutes les queſtions ſe réduiſant à conſidérer les êtres comme différens ou comme ſemblables, & dans ce dernier cas, comme égaux & inégaux, & quand il s'agit de pratique, comme agréables ou déſagréables; dans les queſtions du premier genre, les claſſes d'êtres différens ſeroient déſignées, comme elles le ſont déjà, par des ſignes différens, & ceux de chaque claſſe d'êtres analogues ſous quelque rapport, par le même ſigne, ſavoir par celui qui exprime ce rapport, & comme on joindroit au ſigne de chaque claſſe, une ſuite de ſignes exprimant les différens dégrés de qualité des individus

compris dans cette classe, on verroit clairement toutes les séries, & l'on ne confondroit pas, comme on le fait, les êtres désignés par le même mot. Quant à ces termes vagues *beau*, *bon*, *utile*, *agréable*, & autres termes qui ne signifient rien, parce qu'ils ont pour chacun un sens particulier, ce qui plaît ou sert à l'un, nuisant ou déplaisant à l'autre, on les décomposeroit pour les réduire aux sensations & aux dégrés de sensations dont ils tirent leur origine.

15. Mais vous fatiguez votre imagination à pure perte, pourra-t-on me dire, ce que vous voulez faire, est fait, il y a long-tems, les langues sont précisément cette collection de signes, cette Algèbre de qualité que vous demandez; s'il est question de désigner un cheval, substituez à ce mot la description que M. de Buffon a faite de cet animal; vous aurez une bonne définition à la place de ce mot.

16. Je conviendrai, en premier lieu, que c'est bien là le but des langues, mais pourvu qu'on m'accorde qu'elles manquent ce but; elles contiennent trop & trop peu de mots; *trop*, parce qu'il y a une infinité de mots qui ne signifient rien du tout, ou dont la signification est mal déterminée, & une infinité d'autres qui distinguant des choses absolument analogues, & différentes seulement par le *dégré*, portent à croire qu'elles diffèrent par la *qualité*, comme ces mots; *Isle*, *Continent*; *Lac*, *Étang*,

& beaucoup d'autres femblables ; elles en ont *trop peu*, parce qu'elles manquent de termes, pour défigner les divers dégrés de qualités ; à cet égard, il refte prefque tout à faire.

17. En fecond lieu, les fignes figurés de ces langues font trop volumineux ; d'abord, pour défigner chaque fenfation, fes dégrés & fes combinaifons, des fignes plus fimples & fufceptibles de fe lier les uns avec les autres, formeroient, par la variété de leurs combinaifons, de leurs fituations, & de leurs arrangemens, un auffi grand nombre de combinaifons que les fyllabes figurées qui repréfentent les fyllabes fonores & compoferoient pour l'œil une langue plus expreffive que les nôtres ; les fenfations fimples & élémentaires, ne font pas en auffi grand nombre qu'on le penfe, ce font leurs dégrés, leurs combinaifons & leurs arrangemens qui font nombre ; or, comme le même figne ferviroit pour la qualité qui règne le long d'une férie, que les fignes des dégrés correfpondans feroient les mêmes pour toutes les féries, il ne faudroit pas un fi grand nombre de fignes *réels* qu'on feroit porté à le croire ; & un petit nombre de fignes de qualité ou de quantité, produiroit par la combinaifon, une infinité de mots *réels*.

18. Au refte, fi rebuté par les difficultés que préfentent au premier coup-d'œil, les analyfes qu'il

faudroit faire pour composer une pareille langue, on nous demande un supplément, nous nous ferons un plaisir de le donner; prenons le parti de mener une vie simple, laborieuse, & retirée, contentons-nous des à-peu-près, & nos langues suffiront; mais il n'en est pas moins vrai qu'elles ne suffisent pas à notre raffinement actuel; elles sont trop grossières pour nous, ou nous sommes trop *subtils* pour elles.

ARTICLE CINQUIÈME.

Véritable but de la Métaphysique & des Mathématiques.

1. La Métaphysique considérant les êtres selon leurs rapports de qualités, de tems, de lieu, &c. est la science des rapports de cause à effet; or, ce qui est *effet* dans la science spéculative, devient *but* dans la pratique, & ce qui est *cause* dans la premiere, devient *moyen* dans la dernière.

2. La Métaphysique est donc la Science des moyens généraux & communs, qui mènent à ces buts collectifs qu'on appelle, Métiers, Arts, Sciences, &c.; elle rend communs les moyens qui étoient encore particuliers, par l'ignorance, l'avarice ou l'envie des hommes; c'est elle qui se charge d'importer & d'exporter d'un art à l'autre, les connoissances, &

les procédés ; elle établit entr'eux des échanges, où chacun reçoit de tous & donne s'en rien perdre, c'est une sorte de Démocratie, ou de Christianisme.

3. Les classes que nous formons, en réunissant sous un même nom des êtres analogues, quant à la qualité désignée par ce nom, servent à abréger le travail en y mettant de l'ordre ; elles aident la mémoire, en lui donnant plusieurs prises, au lieu d'une ; & en avertissant dans quels grouppes de pensées, il faut aller chercher les idées individuelles ; ou les petites masses d'idées qu'on veut se rappeller.

II. Le jallonnement des séries, c'est-à-dire ; la détermination d'un certain nombre de dégrés ou de points dans l'échelle de chaque espèce de sensations ; avertit entre quelles limites il faut aller chercher une nuance donnée ; elle resserre les limites entre lesquelles nos organes sont forcés de tâtonner, diminue l'incertitude, augmente l'audace, & raffermit notre marche, dans la pensée, la parole & l'action.

2. Mais cet avantage appartiendroit sur-tout aux Mathématiques, dont nous avons donné l'idée dans l'article précédent, & qui n'auroient pas le défaut des Mathématiques ordinaires, celui de ne porter que sur des abstractions, des suppositions, des définitions, & de se réaliser tout au plus sur la matière brute, sans avoir de prise sur la matière organisée.

ARTICLE SIXIÈME.

Physiognomie intellectuelle ; ou Art de choisir les Pensées.

1. J'APPELLEROIS *Physiognomie intellectuelle*, l'art de deviner, à la premiere inspection, quel sera le produit d'une proposition, de voir, quand elle est générale, les cas particuliers qui en dérivent & de les en indiquer, & lorsqu'elle est particulière, si elle sera facile à généraliser, c'est-à-dire, si l'action ou la passion, la qualité, le mouvement ou la tendance dont elle est l'énoncé, pourra être affirmé d'un plus grand nombre d'êtres que celui qui est le sujet de la proposition ; c'est encore l'art de juger si une proposition est assez bien déterminée, & au cas qu'elle ne le soit pas, d'indiquer les cas où elle peut être affirmée.

2. Une pareille Science vaut beaucoup mieux qu'une imagination féconde qui jette au hasard des milliers d'idées hasardées & ne retient rien ; en fait d'idées comme d'action, une bonne vaut mieux que cent médiocres, & la qualité vaut mieux que la quantité : ce n'est pas à un million d'idées hasardées que Newton dut ce beau titre envié par tous, mais à la démonstration & à l'importance de quelques idées dont l'apperçu appartenoit à d'autres ; l'inven-

tion est le printems du génie, & le jugement ; sa maturité ; les deux facultés créatrices ont cela de commun, que les actes trop multipliés sont suivis de stérilité ; il faut sçavoir s'attendre, sous peine de ne produire que des avortons.

3. On prétend que M. de Buffon, lorsqu'il vouloit composer sur quelque matière ; attiroit chez lui deux hommes versés en ce genre & doués d'une tête active, faisoit adroitement tomber la conversation sur le sujet qui l'occupoit ; assistoit à leur invention sur ce texte, pompoit, digéroit, & s'assimiloit la partie la plus pure de leur production ; on trouve ce procédé injuste ; mais, s'il leur donnoit des éloges, je dis qu'ils étoient payés ; n'est-ce pas là le salaire dû à pareils gens & sur lequel ils comptent ?

4. Comme c'est par le jugement que l'homme est maître de lui-même ; qu'il démêle le bon du mauvais & sçait employer le premier ; l'homme inventif, lettré ou paysan, qui ne sçait pas se taire & digérer sa Science, est esclave né de celui qui l'écoute & sçait conclure ; qu'importe que les idées soient semées dans un cerveau ou dans l'autre, comme, dans un homme né inventif ou dont une passion échauffe & féconde actuellement l'imagination ; c'est la nature & le hasard qui sément ; le véritable propriétaire n'est pas celui dont le champ où la semence tombe porte le nom, mais celui qui se donne la peine de moissonner, de vanner & de serrer

le grain ; tous les inventeurs ſont à ſes gages, il repoſe ſa tête en faiſant travailler les leurs ; la tête d'un pareil phyſionomiſte eſt aux têtes ouvrières qui l'entourent, ce qu'en lui-même ſa tête eſt à ſon bras ; en un mot, tout eſt membre du génie.

ARTICLE SEPTIÈME.

Avis & Indications.

1. TOUT ce que l'homme peut obſerver en lui ou hors de lui, dépend du mouvement & de ſes circonſtances ; ainſi que de la quantité & des qualités de la matière mue, ſoit d'une partie à l'autre, dans les limites de ſon individu, ſoit de ſon corps à d'autres corps, d'un corps à un autre, ou de ces corps au ſien.

2. L'analyſe ne ſera donc terminée, & l'on ne ſera parvenu à l'axiôme que lorſque l'attribut de la propoſition ſera compoſé de la quantité & des qualités de la matière mue, avec les circonſtances de ſon mouvement ; encore avec cette condition, l'axiôme pourra-t-il être vrai ſans être univerſel, & il ne le ſera que lorſque le ſujet de la propoſition ſera la totalité des êtres corporels.

3. Or, les principales choſes à conſidérer, ſont, dans la matière, le nombre, la grandeur, la denſité, la figure, la ſituation, abſolue ou reſpective, la diſtance entre ſes parties &c. ; &, dans le mouve-

ment, la durée, l'étendue, la direction, & la combinaison.

II. Ce qui trompe la plûpart des Physiciens & des Moralistes, en cherchant la raison des phénomènes, c'est de ne jamais se faire cette question; le changement dont je cherche la raison, á-t-il son principe dans l'objet observé, dans l'observateur, ou dans tous les deux?

III. Si l'on veut creuser une théorie, sur-tout celles qui ont l'homme pour objet, il faut toujours remonter jusqu'à la première action & à la premiere passion, afin de dégager du composé qu'on examine, les élémens ajoutés par l'expérience, la réflexion & les maîtres de toute espèce; quand nous donnons l'instinct pour raison de ces choses que nous faisons sans essai & du premier coup, & qui sont nécessaires à notre bien-être, sans que nous connoissions cette nécessité même, on nous objecte que c'est un effet de l'habitude; mais toutes nos habitudes n'étant que le produit de la réitération de nos actions & de nos passions, dans toutes ces séries de manières d'être identiques ou analogues, il y a toujours un premier acte, ou si l'on veut un premier essai; or quelle en sera la raison? J'en vois deux; notre constitution actuelle, c'est-à-dire, toutes les qualités de notre corps, & celles de tous ceux qui l'entourent & le déterminent; or, la première est ce que j'appelle *l'instinct*.

IV. Pour trouver la règle à observer, le procédé à suivre, le moyen à employer, soit dans la spéculation, la parole, ou l'action, cherchez quelque cas où vous ayez produit au maximum l'effet demandé, ou un effet analogue; cherchez aussi à quelle disposition & à quel procédé vous l'avez dû, & de ces moyens naturels ou factices, faites-vous une règle pour les cas analogues.

ARTICLE HUITIÈME.

Est-il toujours possible d'être clair dans la Science générale?

I. UNE proposition universelle affirmative n'est qu'une collection de propositions particulières, qui ne sont elles-mêmes qu'une collection de propositions singulières, lesquelles sont l'énoncé de faits individuels ayant quelque chose de commun; si cette proposition est vraiment universelle, son attribut convient à tous les êtres ou modes designés par le terme collectif qui lui sert de sujet; ce doit être une passion, une action, une qualité, &, pour tout dire, un mouvement, en *acte*, ou en *faculté*, lequel se trouve par-tout; s'il est par-tout, il doit être très-commun, trivial; c'est donc, à cet égard, la faute de l'écrivain, qui tient une proposition de cette espèce, s'il n'est pas clair dans son exposé.

2. Pour l'être, il n'a qu'une chose à faire; c'est de montrer au peuple à qui il parle, la partie de cette proposition universelle qui est généralement connue, & qui se trouve toujours indiquée dans ses proverbes; & d'y ajouter par dégrés les parties de cette proposition qui n'ont pas été remarquées, en y rapportant, soit les observations déjà connues mais isolées, qui en font partie, soit de nouvelles observations, pour l'aggrandir, & en étendre les limites; en un mot, de bien montrer à tous l'analogie de ce qu'ils connoissoient déjà avec ce qu'ils ne connoissoient pas encore.

3. La premiere partie de sa démonstration paroîtra diffuse, triviale; la seconde, si elle n'est pas assez développée, paroîtra d'abord inintelligible au peuple, obscure aux esprits médiocres, sublime aux hommes admiratifs, & raisonnable seulement à ceux qui, ayant bien mûri & digéré leur expérience, touchoient la proposition par tous les points de sa circonférence, & n'avoient plus besoin que de l'apperçu général, que d'un bon énoncé, pour embrasser l'axiôme dans son entier; ceux-ci appelleront l'exposé ou le développement de cet axiôme, *la confirmation de leurs conjectures*, *l'histoire de leurs pensées*, *la théorie de leur expérience.*

4. Une circonstance qui permet encore à l'inventeur de se faire entendre, c'est qu'avec les formes particulières de la proposition universelle, il

trouvera presque toujours chez ses concitoyens quelque forme générale, que des esprits plus vifs, plus étendus & plus hardis que les autres auront risquée, poussés par cet instinct qui nous incite sans cesse à étendre nos sensations, nos sentimens, nos idées, notre être réel & idéal; mais il faudroit qu'il examinât avec soin ces formes banales; car, si celui à qui on les doit n'a pas bien vu le tout, l'énoncé de sa proposition sera défectueux, on y trouvera des termes particularisans ou figurés; ce qui est un grand défaut dans de pareilles propositions, les figures ne devant être qu'une sorte de préparation à un autre énoncé en style pur, simple, & sec; celui-ci doit être vague & ne contenir aucun mot déterminant, afin d'embrasser tout sans exception; puis on y doit joindre les circonstances de tems, de lieu, de qualité, de quantité, de figure, de situation, de distance, de direction, &c., qui les particularisent & les déterminent.

5. Par exemple; cette proposition, *les extrêmes se touchent*, qui, de tems immémorial, est dans le trésor commun, ne dit pas bien ce qu'elle veut dire; ce mot *extrême* présente l'idée de deux termes ou dégrés d'une progression, très-éloignés l'un de l'autre, de ses deux limites, d'une différence de quantité; au lieu qu'elle veut souvent désigner des qualités opposées qui s'excluent; ces mots, *se touchent*, ne valent guères mieux; cette expression

soins de l'esprit sont fort inégaux comme ceux du corps; voulez-vous être intéressant pour les premiers, vous serez obscur pour les derniers; que si vous pouvez vous résoudre à être clair pour ceux-ci, ceux-là vous trouveront insipide; *ainsi, être clairement ennuyeux*, ou *obscurément piquant*, voilà l'alternative; optez : 3°. qui peut se flatter d'être élémentaire pour des lecteurs précipités qui veulent courir dans les Sciences exactes, comme dans un roman? 4°. comment surmonterez-vous la résistance que vous opposeront ces gens qui ne veulent pas qu'on leur parle de Métaphysique, & vous le défendent en style plus métaphysique que le vôtre?

2. La première difficulté me paroît insurmontable; pour la vaincre, il faudroit définir & décrire à chaque pas, car on ne permet qu'aux professions nécessaires & peu estimées d'avoir une nomenclature à elles, pour exprimer leurs idées particulières; or, si vous prenez ce parti, vous allez devenir volumineux, immense, *Germain*, fatiguant, & par cela même obscur; rien ne l'est plus qu'un livre qu'on ne lit point.

3. Il seroit peut-être possible de lever la seconde, en cherchant un milieu entre les extrêmes de la série; mais où est ce milieu? & puis, les extrêmes n'en veulent point.

4. On peut, jusqu'à un certain dégré, vaincre la troisième, en rallentissant par dégrés, le cours

de sa pensée, & en trompant le lecteur par un titre & par des formes qui le fassent passer d'un genre à l'autre sans qu'il s'en apperçoive.

5. On tâcheroit de diminuer cette prévention du public contre la Science générale, en déduisant des grandes propositions, des conséquences applicables au genre sur lequel les dédaigneux ont laissé tomber un regard de bonté; afin de loger de mieux en mieux, dans leur tête, cette maxime qui est à la fois l'épée & le bouclier de la Métaphysique : Celui qui ne sçait qu'un art, ne peut servir ou attaquer les autres, quand la nécessité l'y force, qu'avec les instrumens & les armes particulières à cet art; tandis que celui qui est versé dans la Science générale secourt ou attaque chaque homme & chaque art, avec les moyens de tous; car, de même que la beauté n'est sous certain rapport que l'assemblage des traits les plus communs, la véritable Métaphysique, n'est que le résumé des Arts & Métiers, qu'un composé de la science du peuple, *qu'un rare assemblage des vérités les plus communes.*

CHAPITRE II.

De l'enchaînement des phénomènes & de l'analogie, les deux fondemens de l'Art de classer & de conjecturer.

I. L'UNIVERS sensible n'est qu'un enchaînement de phénomènes qui se succèdent sans interruption dans le tems, & le lieu; qui connoîtroit bien cet enchaînement, sçauroit tout ce qu'il est possible & tout ce qu'il importe à l'homme de sçavoir; car il n'est ni utile ni accordé aux plus profonds génies de découvrir les causes, les principes, c'est-à-dire, de sçavoir quel a été, dans cette suite de phénomènes, le premier de tous & quel fut le premier moteur; encore moins, de connoître les élémens & le Méchanisme intérieur des corps; ce qui lui est, à la fois, important & possible, c'est de remarquer l'ordre des phénomènes; car dans la classe de ceux qu'il ne peut ni empêcher ni produire, il pourroit, du moins, en voyant un phénomène, deviner ceux qui l'ont précédé, ceux qui l'accompagnent & ceux qui doivent le suivre; & parmi ceux dont il dispose, en produisant l'un, il auroit celui dont il a besoin.

2. Or, ce nombre infini de phénomènes, ou plutôt ce phénomène éternel, immense, unique,

toujours le même, toujours nouveau, qui se développe & se transforme ainsi, & dont l'observateur même fait partie, nous est presqu'entièrement inconnu; l'homme passe sans avoir rien vu; il a beau se prolonger en tous sens, & s'élancer vers les deux infinis par ses vastes désirs, à peine peut-il sortir de lui-même; avec toutes ses machines, il ne saisit que des points dans cette sphère qui n'est qu'un point dans le tout; encore, de ce peu qu'il pourroit entrevoir, la moindre partie frappe le sens & l'entendement, le reste échappe à tous deux; du moins, si les hommes connoissant mieux ce que peuvent la constance & l'harmonie, sçavoient se relayer, pour faire une garde continuelle dans la partie qu'ils occupent, ces espaces, où se perd l'individu foible & isolé, seroient peut-être remplis par l'espèce entière; car il s'agit moins d'étendre le domaine de la philosophie, que d'en rendre toutes les parties bien contiguës.

3. Mais l'ambition qui nous enfle, l'avarice qui nous resserre, l'amour du plaisir qui nous dissout, la paresse qui nous engourdit, & l'envie, la cruelle envie, qui nous tient perpétuellement divisés, abaissent un voile épais entre la nature & nous; de tems à autres, le génie nous prêtant la main, ce voile se lève, & la vérité paroît, mais elle disparoît aussi-tôt; le champ philosophique, autrefois si cul-

tivé, dans la partie qui nous eſt aſſignée, n'eſt plus qu'un vaſte déſert où l'on voit çà & là quelques débris de l'antique raiſon; l'hiſtoire de l'homme eſt pleine de lacunes, & notre Science eſt auſſi incohérente que nos ames; c'eſt ainſi que ſe rompt pour nous la chaîne indiſſoluble des phénomènes; voilà pourquoi l'homme eſt ignorant.

4. Cependant quelques génies du premier ordre, tranquilles au ſein des orages qui troublent la paix des empires, & ſupérieurs à ces craintes qui interrompent les ames foibles; ſpectateurs diſtraits des ſcènes frivoles & fugitives du théâtre de l'intérêt, & citoyens indolens du monde politique; mais l'œil fixé ſur les ſcènes éternelles du grand théâtre, & citoyens actifs du monde naturel, s'efforcent encore, dans leur mâle inſouciance, de lutter ſeuls contre l'ignorance commune, & demandent à la nature quelques vérités au nom de l'eſpèce humaine; mais c'eſt en vain que leur raiſon, guidée par l'analogie, tente de continuer l'opération que la puiſſance inviſible exécute en partie ſous leurs yeux; cette lueur eſt trompeuſe, & fait bientôt place à l'obſcurité; quand on pourroit démontrer que tous les êtres ne forment que deux claſſes ſymétriquement oppoſées, que toutes les tendances ſe réduiſent à deux forces, dont l'une eſt attractive & contractive, l'autre, répulſive & expanſive, que tous les phénomènes

peuvent être ramenés au mouvement alternatif composé des deux mouvemens produits par ces deux forces, lesquels vont, tantôt en croissant, tantôt en décroissant imperceptiblement ; & croissant de nouveau pour décroître encore ; si nous ne sçavions pas déterminer les dégrés dans cette longue & double série d'êtres & de mouvemens ; nous n'en serions guères plus avancés ; or, c'est précisément le cas où nous sommes ; il faut donc se résoudre à appeller *différentes* les choses qui le sont pour nos sens, & *analogues*, celles qui nous paroissent telles, renoncer à l'évidence, & nous contenter de fortes probabilités.

II. Quand j'ai dit que, dans l'homme, les sensations, les sentimens, les idées ; que, soit en lui, soit dans le tout, les qualités & les mouvemens naissoient les uns des autres, & s'engendroient réciproquement ; ensorte qu'on pouvoit mettre par-tout *vice versâ*, je crois avoir dit une vérité importante ; mais je l'aurois peut-être mieux énoncée en disant : telles qualités sensibles relatives à un sens, sont toujours précédées, accompagnées ou suivies de telles autres qualités sensibles relatives à ce même sens ou à d'autres sens ; dans chaque phénomène, chaque sens saisit ce qui lui appartient, & le mouvement est commun à tous ; par exemple, l'organe du tact, c'est-à-dire tout le corps, saisira la chaleur & l'humidité,

l'œil percevra la lumière & les couleurs, l'oreille; les sons, &c.

2. Et encore mieux; quand tels mouvemens sont excités immédiatement dans la matière de l'homme, ou dans les autres corps & transmis aux cinq organes des sens, ces mouvemens produisent dans l'homme un changement; or, de ce changement total, chaque organe; foyer de sensibilité, perçoit les qualités & les mouvemens qui lui sont propres & analogues.

3. Par exemple, lorsqu'un homme se met en colère, son corps devient plus gros, plus rond, plus chaud, plus dur; plus rouge; sa voix s'élève & se renforce, ses mouvemens se précipitent; or, tous ces phénomènes ne sont que des effets, ou, si l'on veut, des circonstances du mouvement expansif excité dans une matière molle, & perçues par trois organes différens.

4. Ainsi, le *vice versâ* supposé tant de fois entre les sensations, les sentimens & les idées, entre les qualités, les mouvemens & les tendances de toute espèce, signifie seulement; qu'un certain nombre d'affections excitées par tel ou tel mouvement, existent ensemble ou se suivent de près.

5. Il ne faut pas dire avec les anciens que le froid & le chaud produisent tels ou tels effets; ces expressions qu'on trouve fréquemment chez eux, ne sont pas exactes; le chaud & le froid ne sont point des causes, des êtres, des corps; mais des qualités sensi-

bles causées par certains mouvemens ; cependant ; comme dans les vicissitudes, & la prépondérance alternative des deux mouvemens généraux, expansif & contractif, à mesure que, l'un des deux succédant à son opposé, nous passons, des sensations, des sentimens & des idées d'une espèce, aux affections de l'espèce opposée, nous passons aussi du chaud au froid ou au contraire ; que d'ailleurs les sensations de chaud & de froid croissent & décroissent assez régulièrement avec les autres affections qu'elles accompagnent ; on a appellé *causes* ces changemens qui se faisoient en nous, ces sensations toujours *concomitantes* qui ne sont, à proprement parler, que des *signes*.

III. Le défaut des systêmes ordinaires d'histoire naturelle est de n'avoir pour but que la manière dont on nommera les individus des trois règnes, d'après des différences de propriétés peu applicables & la manière dont on rangera ces noms ; & les méthodes des Naturalistes, en rendant les Sciences de mots, plus faciles à apprendre, & en donnant à la mémoire la facilité d'embrasser une vaste nomenclature, n'ont fait que flatter notre maladie ; elles nous induisent à exercer cette faculté plus que notre jugement, & nous privent des avantages dont nous eussions joui, si, désespérant de loger tant de si-

gnes dans notre tête, nous eussions été forcés d'étudier les êtres, eux-mêmes, de n'en considérer qu'un petit nombre, de les examiner longtems, afin de les analyser complètement & d'une manière utile.

2. Quel doit donc être le résultat & le but de ces méthodes ? au lieu d'être un assemblage régulier de faits stériles ; elles doivent être un ordre fécond en vérités applicables ; elles auront cet avantage, si chaque *lieu* de cet ordre est motivé par une propriété usuelle ; & si elles sont tellement fondées sur des rapports à nos diverses manières d'être, qu'après un examen assez court des qualités sensibles des êtres, on reconnoisse promptement leurs propriétés usuelles, à l'aide de ces qualités prises pour signes.

3. On y parviendra en cherchant les rapports que peuvent avoir les qualités sensibles des corps, & les dégrés de ces qualités, d'une part, avec les trois foyers de la sensibilité & les dégrés de leurs affections, d'une autre part, c'est-à-dire ; avec les différentes espèces de sentiment qu'elles occasionnent, tant sur l'intérieur, que sur l'extérieur du corps.

4. Les différens problêmes particuliers dont la solution donneroit celle du problême total, pourroient donc être ainsi énoncés : *étant données telles ou telles qualités sensibles, relatives à un sens ou à plusieurs*

plusieurs sens, & l'intensité de ces qualités sensibles, relatives à ces sens, ou à d'autres sens les accompagnent constamment, & l'intensité de ces dernières qualités; voilà pour les sensations seulement, & en général, *quelles espèces & quels dégrés de sentiment des trois ordres, les êtres doués des qualités données, au dégré donné, produiront dans l'observateur & dans tout autre.*

5. S'il ne s'agissoit que de l'enchaînement des effets, sans recherche de causes, en donnant le nom général de *phénomène* à tout ce que l'homme peut percevoir, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, par les organes des sens & les autres foyers de sensibilité, la recherche pourroit s'énoncer ainsi: *un ou plusieurs phénomènes étant donnés avec leurs dégrés, quels sont les phénomènes qui les précèdent, les accompagnent ou les suivent constamment & en quel rapport le font-ils?*

6. Par exemple, s'il s'agissoit de cette recherche des formes que je me proposois après mon second essai, parce que je regardois la situation des parties de la matière comme une des circonstances les plus importantes, mais que j'ai étendue depuis, je proposerois ainsi le problème: *telles ou telles formes étant données, dans l'homme, dans les animaux, dans les trois règnes, sur la planète, dans notre tourbillon, dans le tout, quelles sont les autres*

qualités sensibles & les dégrés de ces qualités qui accompagnent constamment ces formes?

7. Pour procéder avec plus de facilité & d'exactitude, il faudroit décomposer, d'un côté, les formes compliquées & les résoudre en formes simples & élémentaires *par supposition*, dont toutes les autres ne fussent que des combinaisons & des dégrés; de l'autre, résoudre aussi les qualités composées, en qualités simples; puis rapporter les unes aux autres, les formes simples & les qualités simples, qui se trouvent toujours ensemble à des dégrés correspondans; cela posé, quand on proposeroit un assemblage compliqué de formes, comme chaque forme simple seroit le signe d'une qualité simple, la forme composée indiqueroit l'assemblage des qualités qui lui répondent, & quand il s'agiroit d'action, on grouperoit les formes simples, pour avoir des grouppes de qualités simples répondantes à ces formes.

8. On pourroit faire de semblables rapprochemens, en comparant, d'un côté, le tempérament ou quelqu'autre qualité, totale ou partielle, comme l'attitude, molle ou énergique, la couleur, la consistance, &c., & le dégré de cette qualité, avec le dégré de courage ou d'industrie, de vigueur ou de foiblesse, d'un animal, & même d'une plante (car les plantes ont aussi un peu de ces qualités) & en comparant de l'autre, les qualités analogues, to-

tales ou partielles, dans l'homme, avec son degré de courage & d'industrie, de vigueur ou de foiblesse.

9. Parmi ces qualités auxquelles on rapporte celles qu'on veut connoître, il est bon de choisir les plus générales, les plus communes & les plus constantes, telles que le chaud & le froid, la sécheresse & l'humidité, seules ou combinées ensemble, comme nous l'avons fait dans *La Balance*.

10. J'étois occupé de ces rapprochemens, de ces concomitances de qualités, qui ont lieu dans tout le collège des êtres organisés; j'avois pris, pour sujet de comparaison, les plantes d'un petit jardin, & quelques animaux; quand j'avois trouvé que deux qualités marchoient toujours ensemble dans les plantes, je passois aux animaux, & je trouvois aussi ces deux qualités presque toujours réunies; ce travail me fournit tant d'indications, tant d'observations nouvelles à faire, que rassasié de tant de richesses, je finis par rejetter toutes ces analogies dans le magasin d'où je venois de les tirer.

IV. Toutes les concomitances de qualités transportées par analogie, d'un individu, d'une espèce, d'un règne à l'autre, sont des espèces de *règles de trois*, ou plutôt *d'analogie*; je dis *d'analogie*, parce que ce nom leur convient beaucoup mieux qu'à celles auxquelles on le donne communément; celles-ci

ſont, à proprement parler des règles de proportion entre des choſes ſuppoſées analogues & par conſéquent comparables ſelon leur quantité ou proportion.

2. Par exemple, ſi ayant obſervé un grand nombre d'animaux, j'ai toujours trouvé, tant dans les eſpèces que dans les individus, que les animaux qui avoient la chair molle étoient timides, & d'autant plus timides qu'ils avoient la chair plus molle, que je rencontre enſuite un homme dont la chair ſoit extrêmement molle, je pourrai faire cette règle de trois : *Si chair molle donne timidité en tant d'animaux différens, que donnera-t-elle dans cet homme qui a, comme eux, la chair très-molle ;* nous avons trois termes connus, & par une ſimple comparaiſon du troiſième avec le premier auquel il eſt analogue ; nous trouverons le quatrième terme *timidité*.

3. Puis, s'il s'agit de l'intenſité, nous ferons une règle de proportion, en ſuppoſant qu'on ait conſtruit par obſervation l'échelle de chacune de ces deux qualités, & qu'on connoiſſe les dégrés de molleſſe & de timidité qui ſe correſpondent dans ces deux échelles ; car, trouvant dans cette échelle que tel dégré de molleſſe obſervé dans le ſujet humain propoſé, répond à tel dégré de timidité, j'en conclurai probablement le dégré de timidité de cet homme, & faiſant la même choſe pour un autre homme, je pourrai les comparer l'un à l'autre ſous ce rapport.

4. C'eſt un inconvénient des Mathématiques ordinaires qu'elles ne peuvent meſurer les qualités de la matière organiſée, dont les progreſſions ne ſont ni arithmétiques ni géométriques, & ne peuvent être trouvées que par tâtonnement & par approximation.

5. Les règles de trois de *quantité* donnent des réſultats déterminés, quant à l'eſpèce, & vagues, quant à la qualité, parce qu'elles ont pour baſe des rapports déterminés par ſuppoſition, leſquels ſont auſſi ſuppoſés conſtans, & dont les hommes ont tous la même idée.

6. Les règles de trois de *qualité* donnent au contraire un réſultat déterminé, quant à la qualité, & vague, quant à la quantité, parce que les rapports d'accroiſſement & de diminution des qualités concomitantes ne ſont pas conſtans, qu'au lieu d'être connus ou ſuppoſés, ils reſtent à trouver; qu'enfin le ſeul juge de ces rapports étant le ſentiment qui varie ſans ceſſe dans l'eſpèce & dans l'individu, il n'y a point encore de meſure commune & fixe à laquelle on puiſſe rapporter les dégrés de ſentiment ou leurs cauſes.

Ces vérités paroîtront beaucoup plus claires, quand nous aurons examiné le méchaniſme, les formes & les uſages du ſyllogiſme dont elles ſont la baſe.

CHAPITRE III.

Du Syllogisme.

NOUS distribuerons la matière de ce chapitre en sept articles; dans le premier, nous indiquerons le méchanisme, le but & les principales espèces du syllogisme; nous donnerons, dans le second, une démonstration oculaire du syllogisme classant; le troisième montrera les principales formes du syllogisme conjectural & une manière de le réduire; dans le quatrième, nous comparerons le syllogisme classant & le syllogisme conjectural, selon leurs analogies & leurs différences; dans le cinquième, nous ferons voir pourquoi ceux de la dernière espèce ne concluent pas rigoureusement; le sixième contiendra les usages de ces deux formes principales; dans le septième enfin, nous montrerons le méchanisme particulier & la prééminence du syllogisme définitif.

ARTICLE PREMIER.

Méchanisme, but & principales espèces du Syllogisme.

I. LE Syllogisme est un petit discours composé de trois propositions, dont le but est d'établir une

assertion, positive, ou négative, énoncée dans la dernière qui est une suite des deux premières; tel est le suivant : *Les Rois qui ne prennent conseil que d'eux-mêmes sont doublement aveugles ; or, Louis XI ne prenoit conseil que de lui-même ; donc Louis XI, &c.*

2. Des trois propositions du syllogisme, la première, dans l'ordre naturel des idées, est appellée *majeure*, soit parce qu'elle est la proposition fondamentale du raisonnement, soit, parce que son sujet doit contenir celui de la mineure ou au moins lui être égal; elle a ordinairement pour sujet une classe, c'est-à-dire, une collection d'êtres ou de manières d'être individuelles, dont on affirme l'attribut de la proposition mise en question; on l'établit par observation, par convention, définition, supposition, pétition, ou construction.

3. La mineure, seconde dans l'ordre naturel, qui a ordinairement pour sujet un individu ou une petite classe contenue dans celle qui est le sujet de la majeure, affirme cela même de son sujet, c'est-à-dire, qu'elle affirme que ce sujet est analogue ou identique avec celui de la majeure, & qu'on peut les désigner par la même dénomination; elle l'y classe en faisant voir que les actions & les passions, considérées en elles-mêmes, ou dans les êtres, lesquelles sont désignées par son sujet, ne diffèrent point ou diffèrent

peu de celles qui l'ont été par le sujet de la majeure.

4. La troisième proposition appellée *conséquence* n'est autre chose que la proposition même à établir, où l'on affirme l'attribut de la majeure, d'un sujet moins étendu qui est celui de la mineure, affirmation fondée sur l'identité ou l'analogie de ces deux sujets.

5. Le syllogisme affirmatif établit à l'aide de l'analogie, de l'identité, de l'égalité, & de l'enchaînement des phénomènes, c'est-à-dire, en montrant qu'ils s'accompagnent toujours, ou qu'ils se suivent constamment, dans le tems ou dans le lieu.

6. Le syllogisme négatif infirme à l'aide des exceptions, des différences, des oppositions, de l'inégalité, & en faisant voir que l'enchaînement des phénoménes, que les concomitances ou les successions, dans le tems & le lieu, ne sont pas réelles, ou qu'elles ne sont pas constantes.

II. Pour trouver les diverses espèces du syllogisme, au lieu de chercher les formes qui peuvent résulter des différentes manières de combiner & d'arranger les propositions, universelles & particulières, affirmatives ou négatives & leurs élémens, formes qui, à la rigueur pourroient se reduire à deux, sçavoir une affirmative & une négative, nous ferons mieux

de considérer les divers buts auxquels le syllogisme peut tendre, & les divers moyens qu'on emploie pour arriver à ces buts : une division établie sur ce fondement sera moins oiseuse que celles des scholastiques & touchera de plus près à la pratique ; or, ces différentes fins sont indiquées par l'attribut de la proposition mise en question, lequel, comme nous l'avons dit, est aussi celui de la majeure & de la conséquence, & les moyens sont indiqués par le sujet de la majeure & l'attribut de la mineure ; ces buts & ces moyens ont été dénombrés nº. 5 & 6. c'est ce dont on peut s'assurer par l'analyse du syllogisme donné pour exemple & des cinq suivans.

2. *Syllogisme mathématique, ou de quantité* ; ce syllogisme peut avoir pour objet ; ou l'égalité de deux quantités absolues, & dans ce cas, il la déduit de leur égalité à une troisième, cette troisième étant exprimée par le sujet de la majeure & l'attribut de la mineure, & les deux autres, par l'attribut de la majeure & le sujet de la mineure ; ou l'égalité de deux rapports, & alors il la conclut de l'égalité de ces deux rapports à un troisième, en suivant précisement la marche que nous venons d'indiquer, & qui est commune à toutes les formes ; or, dans ce dernier cas, le rapport mis en question peut être *Arithmétique* ou *Géométrique*, *direct* ou *renversé* ; ce qui donne quatre combinaisons, lesquelles jointes aux deux premières font six formes possibles ; & celles-

ci feroient douze, si on les multiplioit par les deux combinaisons que donnent l'affirmation & la négation; mais pour abréger, nous ne considérerons d'abord que le syllogisme affirmatif; de plus, comme il ne s'agit ici que d'une simple énumération dont nous allons négliger une grande partie, nous ne donnerons qu'un exemple qui aura pour objet l'égalité de quantité; *la quantité A est égale à la quantité B; or, la quantité C est égale à la quantité A; donc, &c.*

3. Syllogisme assimilant: *César ressemble à Alexandre; vous ressemblez à César, sous les mêmes rapports; donc vous ressemblez à Alexandre sous ces rapports.*

4. Syllogisme classant & dénominant; *ceux qui foulent les peuples au nom du Prince sont appellés concussionnaires: C.... a foulé les Peuples.... donc C..... doit être appellé concussionnaire.*

5. Syllogisme conjectural, de concomitance; *le penchant à la raillerie & la méchanceté marchent ordinairement ensemble; or, V..... étoit fort enclin à railler; donc il étoit au moins un peu méchant.*

Syllogisme conjectural de conséquence, ou éventuel physique: *un été très-chaud est ordinairement précédé ou suivi d'un hiver très-rigoureux* (a); *or,*

(a) Principe avancé plusieurs fois dans la *Balance Naturelle*, & qui n'est qu'une forme de la loi d'alternation, l'hiver a été tel que nous l'avions annoncé.

l'été de 1788 a été fort chaud, & l'hiver précédent avoit été fort doux; donc il étoit probable que l'hiver suivant seroit fort rigoureux; ce qui est arrivé.

Autre de même espèce; *les années immédiatement consécutives, se contrastent ordinairement pour le dégré de chaleur & d'humidité, sur-tout lorsque ces qualités sont excessives; or, l'automne, & le commencement de l'hiver de 1787 avoient été fort doux & fort humides; donc il étoit probable que les saisons correspondantes l'année d'après seroient froides & seches;* ce qui est encore arrivé.

Syllogisme, conjectural, éventuel, moral; *les passions opposées & contradictoires se succèdent immédiatement dans le cœur humain, sur-tout chez les individus fort sensibles, & principalement chez les femmes; or, Mme. de G...., est, dit-on, fort irritée contre nous; donc il est probable qu'elle s'appaisera bientôt.*

Syllogisme éventuel civil, *l'amour rend ceux qu'il domine faciles & prodigues; or, avant le mariage, les deux futurs sont beaucoup plus amoureux qu'après; donc ils sont plus prodigues, avant, que durant le mariage, & le Législateur qui n'a permis la donation entre vifs qu'à cette époque de facilité, est tombé dans l'inconvénient qu'il semble avoir craint.*

Syllogisme éventuel politique; *les personnages entre lesquels l'autorité est partagée, ne sont pas longtems amis; or, l'autorité est actuellement partagée entre M. N..... & les P.... donc il est probable que M. N..... & les P..... ne seront pas longtems amis.*

N. B. J'appuye un peu sur cette forme, parce que c'est celle qu'on employe le plus souvent & que je vais analyser avec le plus de soin.

6. Syllogisme définitif; *un Juge n'est autre chose qu'un homme chargé de faire droit aux Citoyens; or, un Conseiller au P...... n'est autre chose qu'un Juge; donc un Conseiller au P....., est un homme, &c.*

7. De ces cinq formes principales, nous renverrons la première aux Mathématiciens, notre manière de philosopher n'en ayant pas besoin & n'accordant rien aux définitions, ni aux pétitions; nous laisserons aussi la seconde qui n'est pas d'un fréquent usage, nous nous en tiendrons aux trois dernières formes qui sont d'un usage continuel, sur-tout les classans & les conjecturaux; & nous garderons pour la fin le syllogisme définitif, parce qu'il touche au sujet traité dans le chapitre suivant.

ARTICLE SECOND.

Démonstration oculaire du Syllogisme classant.

1. DANS le syllogisme suivant, *LES HOMMES qui défendent la patrie, sans rien exiger d'elle, méritent le nom de bons citoyens; or Catinat a défendu &c. donc Catinat a mérité &c.* Ces mots *méritent le nom de citoyens*, peuvent être ainsi traduits, *méritent d'être mis dans la classe des bons citoyens*; & ceux-ci; *CATINAT a défendu &c.* peuvent subir cette traduction; *Catinat est du nombre de ceux qui &c.* après avoir classé les défenseurs de la patrie parmi les bons citoyens, & Catinat, parmi les défenseurs désintéressés de la patrie, j'en conclus qu'il doit être classé parmi les bons citoyens. On voit, par ces traductions que *classer* n'est autre chose que donner à un sujet le nom d'une classe d'êtres ou de manières d'être, auxquels il ressemble par la qualité ou les qualités que désigne le nom de cette classe, & qu'on ne doit comprendre sous la même dénomination que ceux qui sont analogues à tous les égards exprimés par cette dénomination.

2. Cette analyse nous conduit à la démonstration oculaire du syllogisme classant qui n'est qu'une espèce d'emboitement. Ayez trois boëtes de différentes grandeurs; sçavoir, la plus grande A, représentant l'at-

tribut de la majeure; *bons citoyens*, qui sera aussi celui de la conséquence; une plus petite B représentant le sujet de cette majeure, *ceux qui défendent la patrie*, &c. qui sera aussi l'attribut de la mineure; enfin une boëte C plus petite que B, qui représentera le sujet de la mineure, *Catinat*, & celui de la conséquence. Cela posé, en mettant la boëte B dans la boëte A, vous énoncerez la majeure; si, ayant retiré de la boëte A, la boëte B, vous mettez dans cette dernière, la troisieme boëte C, vous énoncerez la mineure; enfin, si, ayant retiré la boëte C, de la boëte B, vous la mettez dans la boëte A, vous énoncerez la conséquence. Ce syllogisme *actif* revient à ce syllogisme *verbal*; le sujet de la majeure est contenu dans son attribut; or, le sujet de la mineure est contenu dans celui de la majeure; donc, à plus forte raison, le sujet de la mineure est-il contenu dans l'attribut de la majeure.

3. On voit ici pourquoi les scholastiques donnoient le nom de *moyen terme* au sujet de la majeure, *défenseurs désintéressés de la patrie*, auquel on compare alternativement l'attribut de la majeure & le sujet de la mineure; & le nom d'*extrêmes* aux deux autres termes qu'on lui compare, *bons citoyens*, & *Catinat*; dans notre syllogisme visible, ce moyen terme est la boëte B qui se trouve moyenne *physiquement* entre les extrêmes représentés par les boëtes A & C, puisqu'elle est contenue dans la première

& qu'elle contient la ſeconde. Notre exemple fait donc voir comment l'on s'y prend pour conclure que les deux extrêmes ſont l'un par rapport à l'autre ce qu'ils ſont par rapport au moyen terme.

4. C'eſt par une raiſon ſemblable que les Avocats appellent *moyens*, les propoſitions dont ils ſe ſervent pour appuyer leurs cauſes. Suppoſons qu'il ſoit queſtion d'une affaire criminelle ; Milon a tué Clodius, le fait eſt certain ; reſte le droit à juger ; de quoi s'agit-il ? de ſçavoir ſi Milon doit être rangé dans la claſſe des meurtriers puniſſables, ou dans celle des meurtriers exceptés par la loi ; les meurtriers qui n'ont fait que ſe défendre contre un aſſaſſin qui leur tendoit des embûches ſont exceptés par la loi ; voilà le moyen de Ciceron ; or ce moyen n'eſt autre choſe que la boëte B miſe dans la boëte A repréſentant la claſſe exceptée par la loi, & pour peu que Ciceron, par des circonſtances bien choiſies, parvienne à loger Milon dans la boëte B, celui-ci n'aura pas de peine à l'être dans la boëte A : l'adverſaire n'auroit autre choſe à faire que de déloger la boëte B, de la boëte A, ou la boëte C, de la boëte B ; ſoit en prouvant que la majeure de Ciceron eſt ſujette à exceptions & que le cas de Milon en eſt une ; ſoit, en accordant cette majeure & en faiſant voir que Milon ne fait pas partie du ſujet.

5. Cependant il ne faut pas croire qu'il ſoit abſolument néceſſaire que le ſujet de la majeure con-

tienne le sujet de la mineure, & soit lui-même contenu dans l'attribut de cette majeure ; comme notre exemple qui n'est qu'un à peu-près porteroit à le penser ; il suffit qu'il y ait égalité, pour que le syllogisme soit concluant, comme il arrive dans les propositions définitives où le sujet & l'attribut ne sont qu'une même chose, ou dans les deux premieres propositions des syllogismes mathématiques.

ARTICLE TROISIÈME.

Variétés du Syllogisme conjectural ; Manière de le ramener aux formes Mathématiques.

I. Ce syllogisme ayant pour objet une conjecture ; il est clair qu'il y en a autant d'espèces qu'il peut y avoir de manières de conjecturer ; or, les conjectures peuvent regarder le passé, le présent ou l'avenir ; le passé, comme dans les conjectures historiques, où il s'agit de sçavoir, tantôt, quelles ont été les causes d'un évènement, les motifs d'une action ; tantôt les circonstances concourantes, les élémens d'un fait ; le présent, lorsqu'il est question de deviner, par ce qui se passe dans un lieu, ce qui arrive dans un autre, comme dans l'art militaire ; l'insensible par le sensible, comme dans la médecine ; le *plus* par le *moins*, & le *moins* par le *plus*, comme dans les séries de qualités dont les divers dégrés sont contemporains ;

porains; enfin l'avenir, comme dans les prophéties que nous sommes forcés de faire à chaque pas dans le cours de la vie; soit quand il s'agit de deviner, par l'évènement actuel, les évènemens différens qui en seront la suite, ou, si l'évènement est continu, *le plus* ou *le moins* futur, &c.; or, quelque soit l'objet des conjectures & le tems qu'elles regardent, les syllogismes conjecturaux concluent toujours à peu-près de la même manière, la différence se réduit à mettre le verbe *être* à des tems différens.

2. Quand une conjecture est fondée sur des analogies de qualités sensibles & sur des concomitances ou successions constantes de phénomènes différens, ou de différens dégrés d'un même phénomène, on peut lui donner indifféremment la forme d'un syllogisme ou celle d'une règle de trois; par exemple, de cette règle de trois du chapitre précédent; *si chair molle a donné timidité en tant d'animaux, que donnera t-elle dans tel homme?* on auroit pu former ce syllogisme conjectural; *tous les animaux observés qui avoient la chair molle, étoient timides aussi; or, tel homme a la chair molle; donc il est probable qu'il est timide;* &, de ce syllogisme donné pour exemple de la quatrième forme, *les railleurs sont méchans*, &c. on auroit pu faire cette règle de trois; *si raillerie a donné méchanceté en tant d'hommes anciens & modernes, que donneront tant d'écrits caustiques de V.....?* Le quatrième terme est *méchanceté;* le

syllogisme conjectural n'est donc qu'une sorte de règle de trois ou d'analogie & vice versâ.

ARTICLE QUATRIÈME.

Comment les Syllogismes classans se changent en Syllogismes conjecturaux.

I. Les syllogismes classans ou dénominans diffèrent véritablement des syllogismes conjecturaux ; quand il n'est question dans les premiers que des noms qu'on doit donner à un être, à une manière d'être ou à plusieurs, dans ce cas, la question est frivole, & c'est ce qu'on appelle dispute de mots ; on la termine en convenant avec l'adversaire d'imposer aux choses les mêmes noms que lui, ou en lui montrant qu'il s'écarte de l'usage sans nécessité.

2. Mais, comme la plûpart du tems, les hommes tirent des conséquences, conjecturent, prophétisent, agissent, d'après ces noms imposés par eux ou par d'autres, parce qu'à ces noms qui ne sont que des espèces d'enseignes ou d'étiquettes, ils joignent mentalement des qualités qu'ils ont observées dans quelques particuliers désignés par ces noms ; que les hommes ont un penchant inné à réaliser les signes & à conclure des noms aux choses, les syllogismes classans rentrent souvent dans les conjecturaux, & ceux-ci dans les premiers ; ils naissent fréquemment les uns

des autres; & les diſputes ſur le mot deviennent par cette raiſon très-importantes.

3. Par exemple, dans ce ſyllogiſme; les repréſentans civils des différens particuliers s'appellent procureurs; or, Paul eſt procureur, donc Paul eſt un fripon. S'il ne s'agiſſoit que de ſçavoir ſi l'on donnera ou ne donnera pas à l'homme de la mineure le nom de procureur, ce ne ſeroit pas la peine de diſputer; mais, comme des gens à préjugés ont attaché la qualification de fripon à ce mot de procureur, non que les gens de cette profeſſion ſoient plus fripons que les autres; mais, parce que, chez une nation & dans un ſiècle où l'amour de l'or eſt la belle paſſion, la friponnerie des gens à qui l'on eſt forcé de confier des affaires d'intérêt conſidérables & en grand nombre, eſt plus ſenſible, plus ſouvent remarquée, plus odieuſe; effet qui porte à généraliſer, il n'eſt pas inutile de bien déſigner ceux à qui l'on doit attacher cette étiquette; ſans quoi un fat voyant paſſer un perſonnage reſpectable, & entendant dire qu'il eſt procureur, dira en lui même, voilà un fripon qui paſſe; concluſion auſſi impertinente que la majeure.

4. Il en eſt de même de ce mot *roi* qui a quelqu'analogie avec celui de procureur, quoique ce ne ſoit pas préciſément la même choſe; ce mot ſignifie pour les dévots un lieutenant de la divinité,

un demi-dieu, une forte de Pape laïc, impassible & infaillible; un lâche entendra par ce mot un homme fort qui commande à 300000 hommes & qui, par cela seul, conclut toujours bien; enfin un homme moins enthousiaste que le premier, & moins effrayé que le second, attachera ce signe à un magistrat suprême, première personne civile & politique, dépositaire de la force publique, général-né des troupes, législateur avec conseil, & gouvernant d'après des loix fondamentales plus anciennes que lui, ou d'après ses propres loix vérifiées par un corps d'hommes graves.

5. Si, dans la suite des tems, ce magistrat vient à déplaire ou à faire de grandes fautes; parmi les oisifs, les uns fanatiques renverseront aussi-tôt les autels du demi-dieu; ce sera pour eux un homme & peut-être quelque chose de moins; les lâches mépriseront & insulteront même l'homme qui n'est plus fort, nieront toutes ses majeures, & ne feront pas plus de graces à ses mineures & à ses conséquences; l'homme moyen respectera toujours une magistrature nécessaire à un peuple nombreux, il verra l'état, la république, dans l'homme de la nation; dans celui qu'elle choisit, maintint ou souffrit longues années; il augmentera la force de ses représentations, à mesure que l'obsession augmentera, & fera monter le soleil de vérité sur l'horison politique, à mesure qu'il verra

la raison royale décliner ; mais le peuple dégradé, abruti par des travaux excessifs, aura bien de la peine à détacher du grand mot les qualités que ses ancêtres y associèrent, & les épithètes qu'on lui fit épeller avec ce mot ; il méprisera l'homme qui lui ressemble, en adorant les trois lettres de son sobriquet, déduira de ces trois lettres toutes les vertus & toutes les connoissances, il en fera le sujet de ses majeures, un moyen, une boëte B, pour sa paresse & sa lâcheté ; tant est grande & invincible, dans ces ames grossières & terreuses, la force de l'association des idées.

6. Si donc les noms communs & génériques, en vertu des qualifications qu'on y associe, servent souvent d'attributs inamovibles à des majeures de syllogismes conjecturaux ; si ces noms mal choisis, mal déterminées, mal accompagnés, ou trop inflexibles, servent à tirer de mauvaises conséquences, à fonder des conjectures hazardées, à motiver de fausses prophéties, d'où dérivent des erreurs, des injustices, des sottises, des querelles, des regrets, des repentirs, les questions sur la nomenclature & les disputes de mots ne sont pas toujours aussi frivoles qu'elles le paroissent, & l'on ne sçauroit joindre aux noms communs trop de mots particularisans, singularisans & déterminans.

ARTICLE CINQUIÈME.

Défauts des Syllogismes conjecturaux.

1. La plûpart de ces syllogismes, fondés sur des analogies & des liaisons de phénomènes, qu'on employe à tout moment dans la conversation ou dans les livres, pour motiver ses assertions, sont réduits à la forme enthymématique, par la suppression de la mineure ou de la majeure; par exemple, si ayant avancé cette assertion; *les Rois doivent quelquefois consulter leurs sujets*, on veut la motiver, au lieu de donner un syllogisme en forme, on n'exprimera qu'une de ces deux propositions; les dépositaires de la force publique doivent consulter leurs commettans; les Rois sont dépositaires de la force publique. Mais quelque forme qu'on donne à ces raisonnemens, ils ne sont pas aussi concluans qu'ils le paroissent.

2. Car, ou les majeures de ces raisonnemens sont des propositions universelles, ou elles ne le sont pas; or, je dis que dans les deux cas, ces syllogismes sont de véritables sophismes.

3. En premier lieu, si la majeure est universelle, elle doit contenir la conséquenc qui n'est qu'une proposition particuliere; sans quoi elle ne seroit pas universelle; ce qui est contre l'hypothèse; mais si la conséquence est contenue dans la majeure, elle y est as-

firmée avec les autres propositions particulières dont cette majeure est la somme totale; or, si la proposition à prouver qui est la conséquence, est affirmée dans celle-là même qu'on employe à la prouver, la prétendue preuve n'est qu'une pure pétition de principe; en un mot, se servir, pour appuyer une proposition particulière, de la proposition générale qui lui répond, c'est dire; puisque vous ne voulez pas m'accorder la partie, accordez-moi le tout; c'est se reprendre pour faire encore pis.

4. En second lieu, si la majeure n'est pas universelle, elle est donc sujette à exceptions; il y a donc quelques-unes des personnes ou des choses comprises sous le nom générique, qui désigne son sujet, auxquelles l'attribut de cette majeure ne convient pas, & dont on ne peut l'affirmer; ainsi, quand on aura prouvé que le sujet de la majeure contient celui de la mineure, il ne s'en suivra pas qu'on puisse affirmer de ce dernier l'attribut de cette majeure; car, il pourroit être du nombre de ces choses ou de ces personnes exceptées, auxquelles cet attribut ne convient pas, & il faut encore prouver qu'il n'en est pas, comme si l'on n'avoit rien fait; donnons un exemple.

5. Dans ce syllogisme; *les lettrés sont envieux; or, G... est lettré; donc G... est envieux*, si la proposition *les lettrés sont envieux* est universelle, elle contient virtuellement cette proposition singu-

lière, *le lettré G... est envieux*; car, si l'on ne supposoit pas qu'elle la contient, on ne pourroit pas affirmer que tous les lettrés sont envieux; or, si la majeure contient cette conséquence, elle l'affirme avec toutes les autres propositions particulières dont elle est la somme, l'affirmation collective; mais, si la proposition qui doit prouver, affirme d'avance la proposition à prouver, elle la suppose, au lieu de l'établir; elle n'est donc qu'une pure pétition de principe.

6. Si, au contraire, la majeure n'est pas universelle, il n'y a que certain nombre de lettrés qui soient envieux, le reste des lettrés ne l'est pas; &, de ce que G... est lettré, il ne s'en suivra pas qu'il est envieux, parce qu'il pourroit se faire, qu'il fût de ce nombre de lettrés exceptés du sujet de la majeure, qui ne le sont pas, & il resteroit encore à prouver qu'il est du nombre de ceux qui le sont, comme si l'on n'avoit rien fait; on n'est donc pas plus avancé après, qu'avant le syllogisme, & ce sont au moins des paroles perdues.

7. Ainsi, que les majeures soient universelles ou qu'elles ne le soient pas, de pareils raisonnemens sont de véritables sophismes.

8. En troisième lieu, je dis qu'on ne peut établir de propositions universelles, dans les choses de fait dont on est obligé de partir pour conjecturer; que toutes celles auxquelles on donne ce nom, ne

le sont que par supposition, & par l'ignorance ou l'oubli de la manière dont elles se forment; quand vous dites, *tous les lettrés sont envieux*, j'ai droit de vous demander comment vous l'avez appris; est-ce par votre expérience, ou par oui dire, ou des deux manières? Supposons le dernier cas: ni vous, ni ceux qui vous ont fait part de leur expérience, n'avez observé tous les lettrés, de tous les tems & de tous les lieux; vous n'avez pas même observé tous ceux de la ville que vous habitez, & ceux que vous connoissez, vous n'avez point toujours été attaché à leurs pas; ainsi, en supposant même que vos observations personnelles ou empruntées aient été bien exactes, votre prétendue proposition universelle se réduit à cette proposition très-particulière; *quelques lettrés observés quelquefois par quelques personnes, en quelques tems & en quelques lieux, étoient envieux*; actuellement, achevez le syllogisme; *or, G,., est lettré; donc il est envieux*; vous sentez combien ce syllogisme est peu concluant.

9. Il n'est point de proposition universelle affirmative qu'on ne puisse réduire à une particulière, à l'aide d'une pareille analyse; & l'on a toujours droit de la faire; puisque tout ce que nous pouvons savoir, nous le tenons de nous ou des autres.

10. Les propositions universelles négatives sont exposées à la même réduction que les affirmatives; par exemple, dans ce syllogisme, *aucun lettré n'est*

envieux ; G... est lettré ; donc G... n'est pas envieux, la majeure se réduit manifestement à cette proposition particulière ; *quelques lettrés observés par moi ou par d'autres n'étoient pas envieux* ; mais, de ce que quelques lettrés observés par vous, ou par d'autres n'étoient pas envieux, il ne s'ensuit point qu'il ne s'en trouve pas d'autres qui le soient à votre insçu, & G... pourroit être du nombre de ceux-ci.

11. Les propositions exceptives ne sont pas plus faciles à etablir que les propositions universelles ; comment oseriez-vous dire, il n'y a que les lettrés qui soient envieux ? or, G... n'est pas lettré ; donc G... n'est pas envieux ; pour prouver affirmativement la majeure, il faudroit non-seulement avoir vu tous les lettrés, mais même tous les autres êtres, afin de s'assurer qu'il n'y a point d'envieux parmi ceux-ci, & que les lettrés seuls le sont ; or, cela ne pouvant être, il en résulte que l'exceptive ne peut être établie.

12. Mais si ces syllogismes qui seroient déjà des sophismes, quand même ils auroient pour majeures des propositions universelles, n'ont que des majeures particulières, que seront-ils donc ? Ne pourroit-on pas les regarder comme des *sophismes de sophismes* ? De quel usage pourront-ils être ? Ils existent, répondrai-je ; ils sont même d'un usage commun ; il en

est de ce moyen comme de tous les autres, quelque abus qu'on en puisse faire, il n'en est pas moins vrai que la nécessité les inventa, & que, dans l'origine, ils durent être utiles; ainsi, au lieu de les rejetter entiérement, nous en chercherons le véritable usage; mais auparavant, disons un mot des majeures des syllogismes classans & des mineures de ceux des deux espèces.

13. Les majeures des syllogismes classans ne sont point sujettes aux réductions dont nous venons de parler; la raison pourquoi celles des syllogismes conjecturaux y sont exposées, c'est qu'elles ne sont que des vérités de fait ou d'observation, lesquelles sont toujours susceptibles d'augmentation, quand elles n'excèdent pas, par leur énoncé, le nombre de faits qu'elles représentent, & de diminution, lorsque cet énoncé n'est en grande partie appuyé que sur des conjectures; dans le premier cas, ces propositions n'ont jamais toute l'extension qu'elles peuvent avoir; au lieu que les majeures des syllogismes classans sont établies par convention; je suis toujours le maître de donner tel nom qu'il me plaît à des objets que je désigne clairement; quand j'ai dit; je leur donne tel nom, tout est dit; mais, si les choses désignées par le sujet de la mineure n'étoient pas bien analogues à celles qui sont le sujet de la majeure, cette mineure ne vaudroit rien, & le syllogisme ne seroit pas concluant; car, j'aurois beau établir la ma-

jeure, le sujet de la mineure ne faisant pas partie des choses ou des personnes désignées par celui de la majeure, on ne pourroit affirmer du premier sujet l'attribut de cette dernière, inconvénient auquel les deux espèces de syllogismes sont également exposées; car, dans tous les deux, l'objet de la mineure est de classer son sujet sous la même dénomination que celui de la majeure, & l'analogie est la base commune de ces classifications.

ARTICLE SIXIÈME.

Véritable usage du Syllogisme conjectural & du Syllogisme classant; Balance de probabilité.

1°. En premier lieu, le syllogisme conjectural est un assemblage, une forme, un ordre, une manière d'arranger des analyses, c'est-à-dire, des masses de faits observés avec toutes leurs circonstances, & considérés, soit comme analogues, soit comme différens, selon qu'il s'agit d'affirmer ou d'infirmer, analyses qui ont pour but l'établissement d'une conjecture ou d'un pari.

2. Comme il y a des phénomènes qui marchent constamment ensemble, ou qui se succèdent toujours dans le tems ou dans le lieu, si ayant vu un phénomène souvent accompagné ou suivi d'un se-

cond, je vois un autre phénomène très-analogue au premier, je présume qu'il sera suivi ou accompagné d'un phénomène semblable au second.

3. Par exemple, dans le syllogisme cité, j'ai souvent remarqué que les personnes qui professoient les Lettres étoient envieuses ; je vois G... professer les Lettres ; je présume qu'il est envieux, comme ceux que j'ai vus.

4. La bonté du pari sera proportionnée à la bonté de la majeure & de la mineure ; or, la majeure sera d'autant mieux établie, que j'aurai observé un plus grand nombre de lettrés envieux, & la mineure le sera d'autant mieux, que j'aurai vu plus souvent G... professer les Lettres ; au contraire, le pari de celui qui gageroit contre moi, seroit d'autant meilleur qu'il auroit observé plus de lettrés qui n'étoient pas envieux, & que G... avoit, par ses occupations, plus d'analogie avec ceux-ci, & moins avec les premiers ; ce syllogisme n'est donc qu'un pari dont les chances peuvent ou doivent être estimées en nombres.

5. De plus, comme nos actions, nos passions, & leurs signes, sont susceptibles de plus & de moins, que d'ailleurs, du côté du petit nombre, l'intensité fait souvent compensation, nous ne pouvons guères nous dispenser de faire entrer dans le calcul les différens dégrés des choses affirmées, ou niées dans la majeure & dans la mineure, & cela

par les moyens que nous avons déjà commencé ; & que nous continuerons d'indiquer.

6. Nous ajouterons ensemble les nombres qui expriment les dégrés des signes d'envie que chacun des sujets a donnés en différentes circonstances, & nous aurons une somme pour chacun d'eux ; nous ferons de ces sommes particulières une somme totale, & la majeure sera établie ; puis, passant à la mineure, nous ajouterons ensemble les nombres qui expriment les dégrés des différens signes littéraires que G... a donnés ; de ces sommes particulières, nous ferons encore une somme totale, laquelle, ajoutée à la première, donnera une dernière somme qui exprimera les chances ou la probabilité de mon pari.

7. Pour avoir la probabilité du pari négatif, je formerai pareillement deux sommes, l'une avec les dégrés des signes que donnoient les lettrés qui n'étoient pas envieux, l'autre avec les analogies observées entre G... & ces derniers, & les dégrés de ces qualités analogues ; & des deux sommes ajoutées, je formerai une somme totale que je comparerai avec celle du pari affirmatif, & celui dont la somme l'emportera aura le pari le plus avantageux.

8. Que si je représentois par des poids les signes d'envie & de littérature, ainsi que les signes de non envie, & les analogies avec ceux-ci, ces poids étan

proportionnels aux dégrés de ces signes & de ces analogies; & que je misse ces poids dans les bassins d'une balance; savoir, dans celui de la gauche, les poids exprimant la probabilité du pari affirmatif, & dans celui de la droite, les poids exprimant les chances du pari négatif, l'état de la balance, après que les bassins auroient reçu leurs poids respectifs, indiqueroit le pari le plus avantageux.

9. Mais, il s'élève ici une difficulté; ces mots *les lettrés que j'ai vus n'étoient pas envieux*, se réduisent à ceux-ci, *je n'ai point vu d'envie dans les lettrés que j'ai vus*; laquelle ne prouve rien, parce qu'ils pourroient l'avoir été, dans d'autres momens où vous ne les observiez pas; vos non-visions n'étant rien de positif, ne péseront rien dans la balance conjecturale; une chose peut être ou avoir été, sans que vous l'ayez vue; on ne peut donc, dans les questions de fait, c'est-à-dire dans toutes, établir des propositions négatives par les moyens dont nous venons de parler, & il n'y a point de véritable contradiction entre ces deux propositions des parieurs; *tel a vu, mais tel n'a pas vu*.

10. Cependant, si Paul prouvoit que le nombre des lettrés doués de la qualité contradictoire à l'envie, c'est-à-dire du penchant à admirer & à louer, est aussi grand que celui des lettrés envieux, & que le penchant des premiers est aussi fort que celui

des derniers les affaires se rétabliroient, & le pari seroit égal; car, pourroit-il dire; je puis affirmer que j'ai vu des lettrés admiratifs, comme vous affirmez que vous avez vu des lettrés envieux; ma proposition est aussi directe que la vôtre; je puis même, s'il me plaît, vous faire présent de la négative, en vous faisant nier ma nouvelle proposition, & vous mettant à la bouche cette assertion, *il y a des lettrés qui ne sont pas admiratifs*; de plus, ma proposition infirme la vôtre, parce que, la qualité que j'affirme & celle que vous affirmiez étant contradictoires, elles s'excluent & ne peuvent exister en même tems dans les mêmes sujets: la véritable contradictoire d'une proposition affirmative, dont l'attribut est un terme qualificatif, n'est pas la négation de cette proposition, puisqu'on ne peut établir de négative; mais l'affirmation de la qualité opposée; ainsi, dès que j'affirme une qualité aussi réelle que la vôtre, & qui l'exclut, nous voilà au pair; j'ai vu aussi bien que vous; j'ai donc aussi des visions à compter, & des poids à mettre dans la balance; je démontre la frivolité de votre distinction entre les preuves directes & les preuves indirectes; l'indifférence n'est qu'un mot par lequel on peut tout-au-plus désigner les passions très-foibles; il n'y a point, à proprement parler, de milieu; tout être a nécessairement une manière d'être; s'il n'a pas celle d'une espèce, il

il à celle de l'espèce opposée, ou au moins il a une inclination, une tendance vers l'une ou vers l'autre; & si l'occasion se présente, il l'aura *actuellement*, surtout, quand il s'agit de passions comme ici; on peut donc toujours faire ce que j'ai fait.

11. Ces raisons sont spécieuses; mais nous ne sommes pas au bout; un troisième qui auroit écouté les deux adversaires, & qui auroit réfléchi sur l'égalité des paris, pourroit leur dire; si les opposés se succèdent dans le même homme, comme l'expérience nous l'apprend, les lettrés, comme les autres hommes, sont tantôt envieux, tantôt admiratifs, ils ne sont *ni l'un ni l'autre simplement*, mais *l'un & l'autre successivement*, & si Pierre est lettré, il est aussi, tantôt l'un & tantôt l'autre; vous avez tous deux raison, chacun dans votre sens, & tous deux tort de disputer.

12. Un quatrième, trouvant encore à parler, leur dira, parlez-vous des *actes* ou des *habitudes*? Est-il question de la *qualité* ou de la *quantité*? Il me semble qu'il s'agit entre vous de savoir si, à tout prendre, G... est plus fortement, plus longtemps, & plus souvent envieux, qu'admiratif, ou au contraire; or, pour le savoir, il faut considérer les habitudes & les prédominances, tant dans le sujet de la mineure que dans celui de la majeure; si en supposant les lumières & la bonne foi égales de part & d'autres, & ayant égard à l'intensité, au nombre

& à la durée des actions & des passions, signes de l'envie & de l'admiration, il se trouve que, dans le nombre total de sujets observés & désignés, tant par Pierre que par Paul, la somme d'envie l'emporte sur la somme d'admiration, la majeure du premier sera la meilleure; si de plus Pierre montre que G... professe plus longtems & plus attentivement les lettres que toute autre chose, il sera prouvé qu'il fait partie du sujet de la majeure, & son pari vaudra mieux que celui de Paul; si au contraire, il se trouve, calcul fait, que la somme d'admiration l'emporte, Paul aura l'avantage.

13. Mais un sceptique qui défendroit cette proposition; *il est incertain si Pierre est envieux ou admiratif*, auroit un avantage marqué sur les deux parieurs; car, pour appuyer l'une ou l'autre des deux affirmatives contradictoires, il faut satisfaire à deux conditions; sçavoir, établir la majeure, puis la mineure du syllogisme; au lieu que, pour ruiner l'une ou l'autre de ces propositions débattues, il suffit de ruiner ou la majeure ou la mineure indifféremment; les sceptiques ont donc l'avantage en toute dispute; mais un pareil avantage devient dans l'action un très-grand inconvénient, puisqu'il faut opter entre le pour & le contre, & se décider en faveur du parti le plus probable.

14. Nous touchons à la solution & nous voyons la source de la plûpart des disputes; les hommes

& les choses sont composés de contraires ; de qualités qui s'excluent réciproquement & ne peuvent exister dans les mêmes individus, en même tems, mais qui peuvent fort bien y être dans des tems différens ; comme on l'observe tous les jours, sur-tout dans les personnes très-susceptibles qui passent rapidement d'un extrême à l'autre ; un homme superficiel fixe un objet pendant une minute, il ne le regarde que par un seul côté qui le frappe, & se prévient ; il ne le regardera plus que par ce côté ; il remarque donc la qualité de cet objet la plus frappante, c'est-à-dire ; celle dont il est le plus vivement, le plus longtems & le plus souvent affecté ; puis il soutient que cette qualité y est seule ou au moins dominante ; arrive un contradicteur qui n'a considéré le même objet que par le côté opposé, & n'a été frappé que de la qualité contraire ; soit parce qu'il étoit plus disposé à remarquer cette qualité que toute autre, soit parce qu'en effet elle étoit prédominante dans les circonstances où il examinoit l'objet ; il n'y voit que cette qualité marquée, & en conclut qu'elle y est seule ou habituellement prédominante ; & sa conclusion se trouve aussi fausse que celle de son adversaire, quoiqu'elle la contredise ; parce qu'ils sont abusés tous deux par le même sophisme appliqué à deux qualités opposées.

Dans notre exemple, l'un ne voyant que des

lettrés envieux, ou ne voyant les lettrés que dans les circonstances où l'envie les domine, par exemple, un jour où ils ont essuyé à la fois une critique qui s'adresse à eux, & un éloge au profit de leurs rivaux, ne verra dans les lettrés que l'envie, & jugera la classe envieuse; l'autre ne voyant que des lettrés admiratifs de leur métier, & n'observant les autres lettrés que dans les circonstances où ils le sont, comme un jour d'éloges pour eux, & de critiques pour leurs adversaires, ne verra dans les lettrés que l'admiration, & décidera que la classe est admirative; ils se tromperont tous deux également, même quand l'un des deux rencontreroit juste, parce qu'ils ont suivi des routes semblables quoiqu'opposées; la vérité est dans cette proposition double & moyenne: *les lettrés sont tantôt envieux, tantôt admiratifs.*

15. Que faut-il donc faire pour bien juger cette classe & établir une bonne majeure? Faire de bonnes analyses; s'il ne s'agissoit que d'un seul individu qu'on pût observer aisément, il faudroit le considérer dans le plus grand nombre de momens, de lieux & de circonstances possibles; compter, d'un côté, tous les signes d'envie, & multiplier chacun de ces signes, par son intensité & sa durée; compter, de l'autre, tous les signes d'admiration multipliés de même; faire deux sommes totales, l'une d'en-

vie, l'autre d'admiration, & les comparer; on le qualifiera d'envieux, si la première l'emporte, surtout s'il l'est dans les circonstances où tous les autres hommes sont admiratifs, & en supposant qu'il n'ait pas des lumières supérieures; si la seconde l'emporte, on le traitera d'admiratif, principalement s'il l'est dans les circonstances où les autres hommes sont envieux; dans l'un ou l'autre cas, on aura fait son bilan relativement à ces deux passions; on voit qu'il ne s'agit ici que du *plus* ou du *moins*, que d'une comparaison de *quantité* dans des *qualités* opposées.

16. S'il est question d'une classe & d'observation, il faudra prendre aussi le plus grand nombre possible d'individus de cette classe, & les considérer dans le plus grand nombre de situations & de circonstances possible; opérer sur chacun d'eux, comme sur le précédent, c'est-à-dire, faire une somme d'envie, & une somme d'admiration pour chacun, afin d'avoir son bilan; puis ajouter toutes les sommes d'envie d'un côté, & de l'autre toutes les sommes d'admiration, pour avoir deux sommes totales; enfin comparer ces deux sommes pour avoir le bilan de cette classe; elle sera qualifiée d'envieuse ou d'admirative, selon que la première ou la seconde de ces deux sommes l'emportera; car cet excès montrera laquelle des deux passions prédomine habituellement dans la totalité des individus dont cette classe est composée.

17. Dans ces deux cas, nous avons été obſervateurs, & il faut toujours l'être, quand cela ſe peut; mais la choſe n'eſt pas toujours poſſible, & l'on eſt ſouvent réduit à conjecturer, faute de tems ou de moyens, néceſſité dont il s'agit dans ce chapitre; par exemple, s'il s'agit de deviner laquelle de ces deux paſſions, l'envie ou l'admiration, prédomine habituellement dans un individu qu'on n'a pas eu la commodité d'analyſer ſous ce rapport, on commencera par le claſſer, en cherchant avec quels autres individus il a le plus d'analogie, par ſes paſſions, ſes actions, par ſes manières d'être habituelles; puis l'on cherchera par l'opération précédente, ou plutôt l'on aura appris de longue main par des opérations ſemblables, laquelle des deux paſſions oppoſées prédomine habituellement dans la claſſe à laquelle on aggrège cet individu, & on lui donnera celle des deux qualifications qui convient à cette claſſe; telle eſt la marche la plus ſûre.

18. On la ſuit bien à peu-près; car la première choſe que nous faiſons, à la vue d'une perſonne ou d'une choſe inconnue, c'eſt de chercher à quoi elle reſſemble, de la rapporter à une claſſe; puis de ſa reſſemblance à cette claſſe, nous inférons qu'elle aura encore d'autres analogies avec elle; & ſi quelqu'une des qualités de cette claſſe nous vient en tête, nous ne manquons pas de l'attribuer auſſitôt à l'objet claſſé; par exemple, à l'égalité de la marche,

à l'air assuré d'un inconnu, nous le jugeons militaire; le voilà classé; aussitôt nous y joignons cette majeure; or, *les militaires sont courageux;* & la conséquence est, *donc cet homme est courageux*; conséquence très-hasardée.

19. Nos mauvais raisonnemens viennent 1°. de ce que nous nous contentons d'un trop petit nombre d'analogies, pour classer les sujets particuliers & établir nos mineures; 2°. de ce que les classes qui servent de sujets à nos majeures ne sont que des exagérations; deux ou trois lettrés nous auront un peu déprimé, *les lettrés sont envieux;* le dépit, est un multipliant, quand il s'agit de blâmer; un inconnu a quelques analogies avec ces deux ou trois sujets; nous l'enrôlons aussi-tôt parmi les lettrés, & d'un second saut, parmi les envieux; telle est la marche exagérative & précipitée des passions.

20. On a dû voir dans le dernier exemple que, si les propositions générales que j'appelle majeures, sont les premières dans l'ordre naturel des preuves, vu qu'elles doivent avoir été établies avant le moment d'en faire usage, les mineures sont les premières, en tems, dans le cours de la vie : la première chose que nous faisons toujours quand nous voulons deviner les qualités d'un objet inconnu, c'est de le classer, & la seconde, de lui appliquer le qualificatif de la classe, où nous l'avons placé; ainsi, pour proceder avec sagesse, il faut arrêter son esprit jusqu'à ce

qu'on ait rassemblé un grand nombre d'analogies de l'objet inconnu avec d'autres; puis le classer, & ne lui attribuer que ce qui est propre à tous les individus de cette classe, sans exception.

21. Résumons, en repassant rapidement sur notre trace & revenant au résultat. La bonté d'une conjecture dépend de celle du syllogisme conjectural qui l'établit, & qui tire son nom de ce but auquel il tend; or, la bonté du syllogisme est proportionnelle à la solidité de sa majeure; la bonté de la majeure dépend de l'exactitude du terme qualificatif qui exprime son attribut & qu'on applique à la classe qui est le sujet de cette majeure; mais les qualificatifs se tirent des prédominances habituelles, comme nous l'avons dit, parce que tout est mêlé & composé de contraires; & ces prédominances ne peuvent être déterminées que par un patient examen du plus grand nombre possible d'individus de cette classe, dans le plus grand nombre de circonstances possible, examen dont le résultat montre la somme la plus forte; or, un pareil examen est une véritable analyse. 2°. La bonté du syllogisme conjectural dépend aussi de la solidité de sa mineure, condition à laquelle le syllogisme classant est également assujetti; or, cette mineure affirmant que son sujet, qui est aussi celui de la proposition à prouver, de la conséquence, fait partie de la classe qui est le sujet de la majeure, n'a de solidité qu'en proportion du nom-

bre & de la force des analogies qu'on peut découvrir & montrer entre les personnes ou les choses désignées par les deux sujets, c'est-à-dire, qu'en proportion du nombre & de l'intensité des actions, des passions, des manières d'être, des signes qui leur sont communs, or, la connoissance de ces analogies ne peut être le fruit que d'un mûr examen de ces deux sujets dans toutes les circonstances possibles; examen qui n'est encore qu'une analyse.

22. L'analyse est donc l'ame du syllogisme & le fondement des conjectures qu'il exprime; de plus, ce genre de raisonnement n'est autre chose qu'une forme, qu'une manière d'arranger & de présenter des analyses, comme nous l'avions avancé.

II. En second lieu, non seulement le syllogisme sert à *présenter* en peu de mots le plan d'une recherche, d'un traité, d'un mémoire, d'un discours, d'un sujet qu'on se propose de développer, mais il sert encore *à représenter* l'ordre & le résultat d'un sujet déjà traité, sans repasser sur les véritables preuves; & ce double usage est commun au syllogisme conjectural & au syllogisme classant.

2. Car, toute la force d'une proposition générale est dans l'exactitude de l'énumération des propositions particulières dont elle est la somme, & dans l'exactitude des observations particulières, dont ces dernières propositions sont l'expression, & qui en

font la base ; en beaucoup de circonstances où cette énumération n'est pas nécessaire, on se dispense de la faire, on se contente de l'indiquer, & l'on se sert des termes collectifs de la proposition générale comme d'une formule qui les représente.

3. Il en est de même du syllogisme ; toute sa force est dans la solidité des propositions, générales & particulières dont il est l'assemblage ; mais, comme nous venons de le dire, quoique la valeur de ces propositions soit dans l'étendue & la justesse des analyses qui en font la substance, on n'a pas toujours besoin de faire ces analyses actuellement, & souvent il suffira de les indiquer ; dans les cas semblables, où l'on n'a pas besoin de décomposer le syllogisme, & où il suffit de montrer l'ordre & les limites de ses élémens, au lieu de dénombrer les cas particuliers, on les prend en masse à l'aide de termes collectifs, & l'on n'en présente que l'ordre & le résultat dans une formule composée de trois autres ; tel est ce syllogisme auquel se réduit la milonienne, & dont nous parlions plus haut.

4. C'est à peu près ainsi qu'après avoir examiné avec soin, un homme, une chose, un sujet, un livre, un plan, un projet, on forme son résultat, & on le dépose dans sa mémoire ; quelque tems après, si l'on vient à vous demander ce que vous en pensez, vous donnez votre sentiment ; mais quelquefois vous ne vous rappellez pas dans le moment les rai-

sons sur lesquelles vous l'avez appuyé ; vous le donnez sans le motiver ; cependant ce jugement n'en est pas moins bon, & l'on ne peut conclure, de ce que vous en avez oublié les motifs, qu'il est hasardé ; il n'appartient qu'aux génies du premier ordre, de s'élancer, à chaque instant, à l'origine des choses & à la source des connoissances ; il n'est donné qu'à eux d'avoir toujours leur science sous leur main ; il faut proportionner les instrumens aux puissances & à leur but ; celui qui n'a que des facultés & des vues médiocres, doit se contenter de machines de même qualité ; un instrument trop aigu blesseroit ses novices & foibles mains.

5. Mais ces résultats que nous avons mis en réserve après l'examen, ne sont vrais que pour nous, & tout le monde n'est pas obligé d'y ajouter foi ; les scholastiques avoient & ont encore raison de crier aux disputeurs confus & verbeux qui se perdent dans une glose éternelle, *en forme en forme* ; ces formes donnent à l'esprit humain la facilité de saisir l'ordre & l'enchaînement des propositions & des idées qu'elles expriment, pourvu toutefois qu'on n'oublie pas que le raisonnement est dans les analyses & non dans la forme, qui n'en est que la charpente & le squelette ; un raisonneur qui la donneroit pour une preuve seroit aussi judicieux qu'un avocat qui présenteroit aux juges, comme un moyen victorieux, la table de son

plaidoyer ; car le syllogisme n'est, à proprement parler, que la table d'un véritable raisonnement.

6. Il en est de ces résultats qu'on se passe de main en main, & qu'on reçoit sans les vérifier, comme de ces sacs de 600 liv. ou de 1200 liv. qui circulent dans le commerce des années entières sans être ouverts ; les honnêtes gens, c'est-à-dire, les gens riches veulent bien s'en payer, parce qu'ils risquent peu, & ne craignent point de doutes impertinens ; quelques fripons profitent de cet excès de confiance pour y mettre du plomb, & malheur au pauvre qui est obligé de les délier pour les dépenser en détail ; homme tranchant & décisif, homme riche de la foi publique, qui nous donnez vos dogmes en payement, *vous jugez du contenu sur l'étiquette du sac* ; vous sçavez ce que vous y avez mis, & puis, vous êtes vous-même tout étiquette ; mais nous qui l'ignorons, devons nous en juger ainsi ? ne nous sera-t-il pas permis de vérifier ? car, tant qu'on ne se payera point de nos mots, nous ne pourrons pas nous payer des vôtres.

7. Ainsi les formes de raisonnement dont il faut le plus se défier sont précisément celles qui ont le plus de cours ; ce sont celles où les fripons osent mettre le plus de plomb ; ils savent qu'une raison particulière ne prévaut jamais contre la particule *on*, le meilleur sujet de la meilleure des majeures, pour

le commun des hommes ; à moins qu'on ne ſçache oppoſer cette particule à elle-même, en la mettant à la tête de celles qui la combattent & ſe faiſant fabriquant de maximes reçues ; le plus ſage eſt de ne ſe payer de ces formules courantes, qu'après avoir compté pièce à pièce, comme nous l'avons fait dans les analyſes que nous venons de propoſer pour modèle.

ARTICLE SEPTIÈME.

Du Syllogiſme définitif.

1. Les meilleurs Syllogiſmes & les plus concluans ſeroient les Syllogiſmes définitifs, c'eſt-à-dire, ceux dans leſquels le ſujet & l'attribut de la majeure, & celui de la mineure ſeroient tellement identiques qu'on pourroit les ſubſtituer l'un à l'autre indifféremment, & qu'ils ne ſeroient au fonds qu'une même choſe conſidérée ſous différens rapports ; or, pour que les majeures au moins euſſent cette qualité, il faudroit que l'attribut ne fût qu'une définition exacte du ſujet, c'eſt-à-dire, une définition compoſée du genre & de différences ſi nombreuſes, ſi exactes, & ſi caractériſtiques, que cette définition ne pût convenir qu'au ſujet défini.

2. Par exemple, dans ce Syllogiſme, la colère conſidérée dans la matière de l'homme, n'eſt autre

chose qu'un mouvement expansif, par lequel le sang se porte de l'intérieur à l'extérieur, du centre à la circonférence, avec une très-grande vîtesse; or, une douleur quelconque excitée dans les parties extérieures, par un être brute ou organisé, produit ce mouvement brusque du sang vers les extrêmités, en vertu de cette loi assez générale dans notre machine, qui le fait se porter vers les points d'irritation; donc une pareille douleur doit donner à l'homme de la disposition à se mettre en colère, ce qui est conforme à l'expérience; donc, si, par un moyen quelconque, tel que le vin, une bonne nouvelle, un discours animé, un geste précipité, une action vive & ardente, l'on rappelle le sang aux extrêmités, en soi ou dans les autres, on fera naître cette disposition; ce qui est encore vrai: si la définition exacte de la colère, considérée matériellement, est contenue dans ces mots, *mouvement rapide du sang, de l'intérieur à l'extérieur*; que le mot *mouvement* exprime le *genre*; que ces mots *rapide du sang, de l'intérieur à l'extérieur*, désignent trois différences, sçavoir celle de la matière même, sa vîtesse & la direction du mouvement; en sorte qu'on puisse toujours mettre l'un à la place de l'autre, il s'ensuivra toujours, de ce qu'un pareil mouvement est excité dans un homme, qu'il s'emportera, ou qu'il sera disposé à s'emporter, & de son emportement, ou de sa disposition à s'em-

porter, s'ensuivra également le mouvement du centre à la circonférence, c'est-à-dire, qu'on pourra toujours, dans la mineure & la conséquence, affirmer de leur sujet, le sujet ou l'attribut de la majeure indifféremment, & que, dans les deux cas le syllogisme sera concluant; or, la supposition faite dans l'exemple s'écarte peu de la réalité, aussi le résultat est-il assez généralement vrai.

3. Reste à trouver un moyen de faire toujours des définitions, où le sujet & l'attribut de la majeure soient identiques.

CHAPITRE IV.

Induction Baconienne.

CE Chapitre sera divisé en six articles; le premier contiendra un apperçu du *Novum organum* de Bacon; j'expliquerai, dans le second, quelques termes obscurs employés par ce Philosophe; un exposé succinct de sa méthode occupera le troisième; dans le quatrième, je montrerai le fort & le foible de cette méthode; le cinquième sera employé à résoudre une objection qui naît du sujet; le sixième enfin offrira au lecteur un résultat consolant & propre à le préserver du pyrrhonisme.

ARTICLE PREMIER.

Idée du Novum organum.

1. Le Chancelier Bacon qui avoit probablement sous les yeux les vérités exposées dans le dernier article, quoiqu'elles ne soient pas positivement exprimées dans ses écrits, donne dans son *Novum organum*, une méthode qu'il juge infaillible dans la recherche des causes, & qui n'est au fonds qu'une manière de faire des définitions exactes, ou du moins qui semble y mener; cet ouvrage estimé avec raison est composé de trois parties très-distinctes, quoique très-cohérentes & tendantes au même but.

2. Dans la première qui nous a paru manquer un peu d'ordre, il montre le véritable objet de la science, note les diverses causes de nos erreurs, & travaille, comme il le dit lui-même, à nettoyer l'aire de l'entendement humain.

3. La seconde est consacrée toute entière à son induction, dont il s'agit ici, & dont nous allons décrire le procédé.

4. Dans la troisième, il désigne parmi les exemples & les faits sans nombre, qui s'offrent à l'observateur, ceux qu'il faut choisir pour marcher avec sûreté & facilité dans l'induction, l'application, & l'exécution.

5. Nous ne dirons rien de la première partie, qui

qui nous paroît la moins utile ; il nous semble beaucoup plus simple de montrer tout-d'un-coup la véritable route, en disant à celui que l'on veut diriger : *cinglez vers le Nord*, que de faire lentement le tour de l'horison, en montrant l'un après l'autre les 32 rhumbs de la Boussole, pour dire 31 fois, *ce n'est pas là*, *ce n'est pas là*, &c. & une seule fois, après avoir bien fatigué son disciple, *c'est-là* ; à l'imitation de ces philosophes discrètement impuissans qui font profession d'enseigner l'art de ne point marcher de peur de tomber ; l'art de ne rien trouver ; que, si avant que d'endoctriner un homme, il est utile de purger son entendement de préventions & de phantômes, on y réussira moins en lui disant qu'il a des préjugés & en lui en faisant la longue & humiliante énumération, qu'en travaillant sans bruit à côté de lui & lui montrant sans affectation, à l'heure de la moisson, les fruits plus abondans d'une meilleure méthode ; il en est de la recherche de la vérité comme de l'agriculture ; gardez vos indications verbales pour les sujets dociles ; mais travaillez en silence à côté du routinier opiniâtre ; si vous réussissez, il sera trop heureux de vous imiter.

5. Nous laisserons aussi au traducteur le plaisir de donner la troisième partie qui est plus intéressante, en lui conseillant toutefois de supprimer certaines choses peu dignes d'un si grand homme, telles que ; *l'horreur du vuide*, *l'immobilité de la terre*, *l'esprit*

inné qui réside dans tous les corps tangibles, brutes ou organisés, qui travaille dans leur intérieur & les pulvérise, ainsi que l'esprit branchu, l'esprit encaqué, &c. & un assez grand nombre de termes scholastiques; toutes choses que ne supporteroient pas les personnes même qui exigent qu'on leur donne Bacon tel qu'il est.

6. Nous porterons toute notre attention sur la seconde partie qui est notre principal objet, & nous n'en donnerons que le sommaire, mais sans rien retrancher d'essentiel; comme cette partie a un peu besoin d'éclaircissement, nous prendrons la parole de tems en tems, & de peur qu'on n'attribue nos erreurs à Bacon, s'il nous arrive de tomber dans quelqu'une, nous les désignerons par un B & nous par un A.

ARTICLE PREMIER.

Explication de quelques termes employés dans la Méthode.

I. *Bacon.* *Etant donnée une nature quelconque, trouver sa forme, c'est-à-dire; une nature convertible en cette nature donnée, laquelle soit la limitation d'une nature plus commune qui doive être regardée comme son véritable genre.*

S. ANTOINE. Telle eſt la manière dont il ſe propoſe le problême; cet énoncé n'eſt pas des plus clairs, encore ai-je eu ſoin d'en paraphrâſer la fin qui, dans l'original, eſt une véritable amphibologie; l'obſcurité vient des termes qui nous paroiſſent mal choiſis; afin de pénétrer dans ſa penſée, attaquons ſa langue & ſubſtituons un inſtant à ſes mots, ceux que nous entendons mieux & dont nous avons l'habitude.

3. Ce mot, *forme* qu'il ſubſtitue au mot *Quidditė* des ſcholâſtiques, eſt peut-être moins barbare, mais il ne vaut guère mieux; puiſque ce mot ſignifie dans la langue vulgaire, *le réſultat de la ſituation reſpective des parties d'un corps ou d'un ſyſtême de corps*, pourquoi lui donner une autre ſignification? Certes, c'eſt un mal d'introduire de nouveaux mots ſans néceſſité, même lorſqu'on a de nouvelles idées à exprimer, parce que ces idées n'étant le plus ſouvent, en métaphyſique, que de nouveaux rapports entre des choſes connues ou du moins des choſes comparables à ces dernières, il eſt toujours facile de les exprimer par des aſſociations de mots uſités, & par des compoſitions de termes, dont la racine exiſte déjà dans la langue, & qui ſe conforment à ſon génie, comme nous le faiſons quelquefois; c'eſt encore un mal inutile de choiſir des mots étranges & barbares, quand on peut en employer

de familiers & d'harmonieux, la vérité n'ayant besoin ni d'épouvantail ni de cacophonie; mais encore vaut-il mieux choquer des oreilles efféminées, en évitant les longueurs par l'usage d'un mot unique & barbare, que d'occasionner par l'emploi d'un même mot en deux sens différens, une équivoque que des siècles entiers ne léveront pas. Dans le monde philosophique, la véritable barbarie est l'ambiguité des termes, la confusion des idées, & l'erreur qui en dérive; on y est toujours assez poli, quand on est vrai, utile, clair & précis.

4. Le mot *nature*, dont Bacon se sert pour expliquer le premier, est bien autrement sujet aux équivoques; quelqu'un a observé quil avoit au moins quatre acceptions différentes dans notre langue; ce seroit déjà trop de deux.

5. Au mot *nature*, je substituerois ceux-ci, *qualité sensible*, ou simplement *qualité*; c'est-à-dire, *sensation*; ce que nous éprouvons à l'occasion des objets, comme chaleur, couleur, saveur. Au lieu de *forme*, je dirois *essence*, quoique ce mot ait déjà vieilli avec la Philosophie qui, s'étant mise à la mode, bien que sur le retour, & ne voulant plus s'occuper de recherches difficiles, n'a plus besoin de pareils mots; on voit, par le seul méchanisme de ce mot, qu'il signifie ce qu'est la chose en elle-même, indépendamment des diverses manières de

ſentir; B. car la véritable différence qui eſt entre le mot *nature* & le mot *forme*, c'eſt que le premier exprime une relation à l'homme, & la forme, une relation à l'univers; A, l'un déſigne ce que les ſens apperçoivent, & qui varie avec la ſenſibilité des ſujets, tant dans l'eſpèce que dans l'individu, & ſes différentes parties; l'autre indique ce que la raiſon, à force de comparer les ſenſations, a extrait des phénomènes, ce qu'elle y a trouvé de commun & de conſtant; par exemple, s'il eſt queſtion de la chaleur, en ſuppoſant que le mouvement alternatif ſoit la véritable forme de cette qualité, (*a*) ce mot *chaleur* déſigne une qualité ſenſible, une ſenſation, une manière d'être de l'individu ſentant, laquelle eſt changeante comme lui; au lieu que le mot *forme*, déſigneroit ce mouvement même conſidéré dans l'être matériel, & abſtraction faite des circonſtances qui le modifient; cependant, afin que notre expoſé s'écarte le moins qu'il eſt poſſible de celui de Bacon, & que ce philoſophe ſe reſſemble davantage à lui-

(*a*) Nous ne prétendons pas ici que le mouvement alternatif ſoit la véritable forme de la chaleur, mais nous le ſuppoſons pour donner un exemple; il s'agit moins pour le moment, de la recherche même que de la manière de la faire; or, pour l'expliquer, tout exemple eſt bon; nous expoſerons ailleurs notre ſentiment particulier ſur cette queſtion.

même, j'employerai ses deux termes, après les avoir définis, mais dans ce chapitre seulement où il est question de lui. (*a*)

(*a*) Depuis un siècle, un assez grand nombre de Philosophes ont tenté la traduction du *novum organum* & y ont échoué, parce qu'ils n'ont pas commencé par s'assurer du dictionnaire de l'Auteur; en lisant la première page de la seconde partie, où Bacon semble se piquer d'obscurité, j'ai d'abord apperçu ces deux mots qui les avoient arrêtés, & je les ai traduits aussitôt, comme je viens de le faire, pour me frayer la route & la frayer aux autres. Une autre expression qui ne doit pas leur avoir fait moins de peine, & qui en faisoit beaucoup à Diderot, c'est celle-ci, *la Nature naturante*; mais, d'après notre définition, l'on doit voir que ces mots barbares signifient, ce qui, dans la matière brute des corps extérieurs & dans la matière organisée de notre corps, occasionne nos différentes sensations. Une chose qui empêchera longtems, & peut-être toujours, les grandes vérités de parvenir aux dernières classes de la société, c'est que, pour entendre la langue, l'espèce d'algèbre que ceux qui découvrent ces vérités, sont obligés d'imaginer pour simplifier les questions n'ayant as trouvé dans la langue vulgaire l'instrument dont ils avoient besoin, il faut avoir déjà fait seul le même chemin qu'eux, & être devenu presque leur égal, ou du moins être destiné à le devenir; car, s'il est déja si difficile de comprendre ce que veulent dire certains Écrivains, qui, à force de confusion & d'obscurité, ont l'art de vous faire méconnoître ce que vous connoissez le mieux, comment parviendra-t-on à entendre les choses qu'on ignore, ou

6. Ce que j'ai dit plus haut doit faire entendre ce qu'il veut dire par *convertible en la nature donnée*, cela signifie que la nature & sa forme sont tellement identiques, qu'elles peuvent être indifféremment sujet & attribut d'une proposition universelle, affirmative; en sorte qu'on pourroit dire également, *la chaleur est un mouvement alternatif*, ou *le mouvement alternatif est la chaleur.*

---

dont on est encore fort loin, exprimées en style algébrique & équivoque? or, ceux qui se sentent capables d'avancer la science, trouvant par expérience qu'il est plus agréable & plus glorieux de produire que de traduire, laissent là leur prédécesseur, ne se croyant pas plus obligés de l'interpréter aux autres, qu'il ne s'est cru lui-même obligé d'interpréter à ses contemporains une foule de Philosophes Grecs & Latins extraits & cités dans ses écrits; Philosophes qu'il n'a pas toujours bien compris; ils le laissent donc & se frayent eux mêmes une autre route. Le public, c'est-à-dire, ce grand nombre de particuliers, dont chacun s'arroge le droit de juger les motifs & d'estimer la portée de ceux dont il exige des leçons, sans s'être informé si l'ouvrage dont il commande la traduction ne contient pas un ordre de ne le point satisfaire; ce public, dis-je, qui se croit juste en récompensant ceux de ses membres dont il a besoin, en proportion des services qu'il s'imagine en tirer, doit-il trouver injuste ceux qui aspirent au prix le plus noble? le travail & le prix doivent être proportionnés; la dette sociale est réciproque, & la loi doit être commune.

7. Ces mots, *la limitation d'une nature plus commune qui puisse être regardée comme son véritable genre*, signifient que la forme doit être quelque manière d'être générale, spécifiée par des différences qu'il faudra déterminer; passons à la méthode.

ARTICLE TROISIÈME.

Exposé de la Méthode.

B. 1. Il faut rassembler de tous côtés des observations exactes & en grand nombre.

2. B. Il ne faut pas s'en fier à sa mémoire seule pour les retenir, mais les mettre par écrit.

3. Comme l'entendement seroit effrayé, & en quelque sorte, tiraillé par ce grand nombre de faits divers, il est à propos d'y mettre de l'ordre, A, en les grouppant à l'aide de l'analogie, & en les ordonnant relativement à la nature dont on cherche la forme.

4. B. La provision faite & bien rangée, pour en tirer parti, on fera comparoître devant l'entendement un tableau de sujets dissemblables, qui n'aient rien de commun entr'eux que la nature proposée; A, il y a ici un tableau de cette espèce qu'il appelle *table de comparution*.

5. B. Faites comparoître devant l'entendement

les sujets les plus semblables entr'eux, à la nature donnée près, laquelle ne s'y trouve pas; &, comme ce seroit à n'en point finir, si l'on ne faisoit un choix, préférez ceux qui ressemblent le plus aux précédens, & joignez-les à ceux-ci pour les comparer plus aisément. A, seconde table de comparution où les sujets de la seconde espèce sont rapportés à ceux de la première.

6. *B*. Parcourez les exemples où la nature donnée croît, & ceux où elle décroît, soit dans le même sujet, soit en différens sujets. A, troisième table qui a pour objet les différens dégrés de la nature donnée.

7. *B*. Cherchez, à l'aide de ces tables, une nature qui soit toujours présente, absente, croissante & décroissante avec la nature donnée, & qui soit la limitation d'une nature plus commune.

8. *B*. Pour y parvenir, vous rejetterez toutes les natures qui ne se trouvent pas dans quelqu'exemple où se trouve la nature donnée, qui se trouvent dans quelqu'exemple où elle n'est pas, qui croissent dans ceux où elle décroît &c....; par exemple, si je dis, en cherchant la forme de la chaleur; *rejettez la ténuité*, c'est comme si je disois; *on peut rendre chaud un corps qui n'est pas ténue*, ou *on peut ôter la chaleur à un corps ténue*. *A*. Table de rejection contenant plusieurs exemples de cette opération.

9. *B*. Après avoir ainsi exclu & rejetté toutes les natures qui ne soutiennent pas les épreuves, on trouvera enfin pour résultat la véritable forme bien déterminée, laquelle sera telle, que la nature donnée & cette forme pourront être universellement affirmées & niées l'une de l'autre.

A. En sorte qu'on pourra dire *affirmativement : tout ce qui alterne est chaud ; tout ce qui est chaud alterne ; & négativement : rien de ce qui n'alterne pas, n'est chaud ; & rien de ce qui n'est pas chaud, n'alterne* ; & *exceptivement ; il n'y a que ce qui alterne, qui soit chaud ; il n'y a que ce qui est chaud qui alterne.*

10. *A*. Si la forme supposée à ces conditions, le sujet & l'attribut de la proposition définissante seront identiques ; ils ne seront qu'une seule & même chose considérée, tantôt dans l'homme sentant, tantôt dans la matière organisée de son corps, tantôt enfin dans la matière brute dont le mouvement se communique à cette dernière.

ARTICLE QUATRIÈME.

Jugement de la Méthode.

I. TEL est le fonds de la méthode de Bacon ; au premier coup-d'œil, on y reconnoît cette belle sim-

plicité qui est le caractère distinctif du génie ; & pourvu qu'on n'exige pas de rigueur géométrique, elle peut être d'un grand secours dans la recherche des causes ou plutôt des *raisons* ; mais j'ai bien peur que cette simplicité même ne lui fasse tort dans l'esprit de certaines gens ; qu'y-a-t-il, dira-t on, de si extraordinaire dans cette méthode ? ce n'est, après tout, qu'un développement de ce vieux principe de l'école ; *dati effectûs causa vocari debet illud quo posito ponitur, quo sublato tollitur, quo crescente crescit, quo decrescente decrescit effectus* ; principe plus vieux que l'école même ; &, puis, qu'est-ce qui ne sçait pas que la cause d'une chose est ce qui est toujours présent, absent, croissant & décroissant dans les mêmes sujets qu'elle ; il n'est pas de paysan qui ne fasse tous les jours de ces raisonnemens ; il y a donc beaucoup d'hommes de génie.

2. *Tous les jours*, j'en conviens, mais non pas toutes les heures, encore moins, toutes les minutes ; le génie & le sens le plus commun se touchent de fort près, & ne diffèrent que par la quantité ; le premier consiste, moins à faire de ces choses que les autres hommes ne peuvent faire, qu'à faire souvent & à chaque instant ce qu'ils font aussi, mais plus rarement, qu'à faire *mieux* ce qu'ils ne font que *bien*, à réunir en soi la totalité des moyens dont chacun d'eux ne possède qu'une partie ; ce n'est qu'une raison ordinaire, mais simple, pure, ferme,

toujours d'accord avec elle-même & de tous les momens ; or, rien de plus rare que cette harmonie & cette continuité de sens commun.

5. Il n'est pas si facile qu'on le pense, de se faire une méthode des opérations faciles, & de la suivre constamment ; l'homme naturellement avide de nouveauté, & frappé de l'extraordinaire, s'en amourache, & dédaigne les choses communes qu'il possède depuis l'enfance, qu'un long usage avilit à ses yeux & dont la source étoit en *lui*-même ; au lieu de joindre ses nouvelles acquisitions aux anciennes, pour grossir son trésor de moyens, il quitte un moyen pour courir à l'autre qu'il abandonne encore pour courir à un troisième, dissipe ainsi sa raison, à mesure qu'il acquiert & revient de ses recherches plus pauvre qu'il n'étoit parti.

4. Le défaut des scholastiques n'étoit pas precisément d'être ignorans, mais de savoir mal, de faire un puérile usage de ces vérités précieuses léguées au genre humain par leur maître Aristote, de babiller au lieu d'observer, *de prouver* au lieu *d'éprouver* ; quelle sagacité ne falloit-il pas pour démêler des axiômes à travers ce cahos de conceptions & de termes barbares ? quel coup-d'œil, pour appercevoir ces diamans ensevelis depuis deux mille ans dans la poussière de l'école, que ces enfans se renvoyoient entr'eux & avec lesquels ils jouoient depuis tant d'années ? Le principe objecté appartenoit à Bacon

puisqu'il a sçu le voir & le transmettre ; nous en hériterons nous-même, si nous sçavons l'embrasser en entier & le rendre commun ; la vérité luit pour tous comme l'astre dont elle est l'image ; qui de nous oseroit dire : *le soleil est à moi?*

II. Mais ces éloges sont trop vagues ; pour apprécier, comme il faut, la méthode de Bacon, & en découvrir à la fois les avantages & les inconvéniens, repassons sur ses neuf préceptes, en les appliquant à la nature proposée.

Premier, second & troisième. Ces trois premiers sont d'une utilité si claire, que je n'ai rien à y ajouter.

Quatrième, si nous remarquons avec soin ce qu'il y a de commun entre ces sujets dissemblables presqu'en tout, ces choses communes qui le sont seules, seront plus visibles parmi les différences, & nous feront entrevoir la forme plus aisément.

Cinquième, ne voyant point, dans ces sujets semblables presqu'en tout aux précédens, où la nature donnée ne se trouve pas, ces choses communes qu'on avoit remarquées dans les sujets dissemblables, où elle se trouvoit & qu'on soupçonnoit être la forme, on verra ce soupçon confirmé.

Sixième, si ces choses communes croissent & décroissent dans tous les sujets avec la nature donnée, la probabilité sera encore plus forte.

Septième, en supposant toujours que la chaleur soit la nature proposée, & qu'on ait trouvé que le mouvement alternatif seul satisfait aux conditions requises; si la chaleur n'est jamais sans mouvement alternatif, ce sera une preuve que le mouvement alternatif est la raison nécessaire de la chaleur, & l'on pourra regarder comme bien établie, cette proposition affirmative, *tout ce qui est chaud, alterne*; cette négative; *rien de ce qui n'alterne pas, n'est chaud*; & cette exceptive, *il n'y a que ce qui alterne qui soit chaud.*

De même, si l'alternation ne va jamais sans chaleur, ce sera une preuve que l'alternation est raison suffisante de la chaleur, & l'on pourra faire fonds sur cette proposition affirmative, *tout ce qui alterne est chaud*; sur cette négative, *rien de ce qui n'est pas chaud n'alterne*; & sur cette exceptive, *il n'y a que ce qui est chaud qui alterne.*

Et, si l'alternation ne croît & ne décroît jamais sans que la chaleur croisse & décroisse en même tems; ou au contraire, ce sera un surcroît de preuve.

Huitième, si l'on doutoit encore, il faudroit parcourir un grand nombre de faits, & si l'on rencontroit quelqu'exemple où la nature donnée se trouvât sans la forme supposée, c'est-à-dire, la chaleur sans l'alternation, un seul exemple de cette

espèce suffiroit pour établir cette proposition contradictoire; il y a *quelque corps chaud qui n'alterne pas*, laquelle détruiroit sans retour cette proposition, *tout ce qui est chaud alterne*, avec la négative & l'exceptive qui lui sont subordonnées, & elle prouveroit que l'alternation n'est pas la raison nécessaire de la chaleur.

De même, si l'on rencontroit un exemple où l'alternation se trouvât sans la chaleur, cet exemple suffiroit pour établir cette proposition contradictoire, *il y a quelque corps alternant qui n'est pas chaud*; laquelle détruiroit sans retour cette proposition affirmative, *tout ce qui alterne est chaud*, avec la négative & l'exceptive qui lui sont subordonnées, & elle prouveroit que l'alternation n'est pas la raison suffisante de la chaleur.

Enfin si l'on rencontroit un exemple dans lequel l'alternation fut décroissante, tandis que la chaleur est croissante, ou croissante, tandis qu'elle est décroissante, cet exemple suffiroit pour exclure sans retour la forme soupçonnée, & pour montrer que ces deux choses *alternation* & *chaleur* sont indépendantes l'une de l'autre, quoique simultanées.

9. Mais si la forme supposée soutenoit toutes ces épreuves, il seroit très-probable qu'elle seroit la véritable forme, on auroit une définition exacte & complete de la chaleur; le mouvement alternatif, ar-

tribut de la propoſition définitive, & la chaleur qui en eſt le ſujet, ſeroient parfaitement identiques, la directe & l'inverſe ſeroient également vraies les propoſitions ſemblables fourniroient des majeures ſans exception, & ſi les mineures avoient la même perfection, de ces majeures découleroient des conſéquences certaines & rigoureuſes, des conjectures fondées, des prophéties infaillibles; de plus, ſi, de ces deux choſes, chaleur & altemation, l'on avoit ou l'on produiſoit l'une, on ſeroit sûr d'avoir ou de produire l'autre; quels précieux avantages! hâtons-nous d'en jouir en réglant toutes nos recherches ſur ce modèle; quand le pourrons-nous?

I. *Jamais*; tout l'édifice porte ſur un faux ſuppoſé dont Bacon paroît ne s'être pas apperçu; la ſuppoſition détruite, l'édifice de certitude qu'elle ſoutenoit croule pour toujours; or, l'on ſentira le foible de l'hypothèſe, pour peu qu'on ſe rappelle le réſultat de l'analyſe que nous faiſions dans le chapitre précédent; ce mot, *tous*, diſions-nous, dont nous faiſons le ſujet de ces prétendues propoſitions univerſelles ſignifie *quelques*, c'eſt-à-dire, s'il s'agit de l'homme, un grand nombre tout au plus, & s'il s'agit de l'univers, un très-petit nombre, car, non ſeulement on ne peut jamais être aſſuré d'avoir parcouru tous les ſujets compris ſous un terme générique,

que ; ce qui feroit pourtant néceffaire ; pour qu'on eût droit de dire que la nature donnée & la forme fuppofée vont *toujours* enfemble, mais nous fommes très-certains que nous ne pouvons parcourir tous ces fujets & faire d'énumérations complètes ; il n'eft pas en notre pouvoir d'en confidérer un feul dans toutes les circonftances qui peuvent le modifier ; que fera-ce de plufieurs ? que fera-ce de tous ? en tout fujet, ce que nous n'avons pas vu, égale tout, hors ce que nous avons vu ; c'eft-à-dire ; tout, moins prefque rien.

2. Que fi nous voulons recourir aux exclufions, nous n'en ferons pas plus avancés ; pour trouver par cette voie *la nature naturante*, la véritable forme, il faudroit que nous puffions être certains d'avoir rejetté toutes les natures, hors une feule ; car, fi une fois nous avions prouvé que ce ne font pas les autres, il faudroit bien à la fin que ce fût celle-là ; & l'on pourroit regarder comme bien établies, ces deux exceptives ; *il n'y a que ce qui alterne qui foit chaud, il n'y a que ce qui eft chaud qui alterne* ; mais il n'eft pas plus poffible de parcourir toutes les natures, hors une, qu'il ne l'eft de parcourir tous les fujets ; on ne fera donc jamais fûr qu'on ne rencontrera pas un exemple d'un corps chaud qui n'alterne pas, ou d'un corps alternant qui n'eft pas chaud, exemple qui fuffiroit pour détruire l'exceptive, & pour rendre tout le travail inutile. Ainfi, tant s'en faut que nous

puissions, à l'aide des exclusions & des rejections ; sçavoir ce que sont les choses, que nous ne pouvons pas même sçavoir par ce moyen, tout ce qu'elles ne sont pas ; nous n'apprendrons cela qu'en partie.

3. La portion que l'homme embrasse est toujours plus petite que celle qu'il ne voit pas ; quelque soit son expérience, s'il sort du cercle de choses qu'il a long-tems parcouru, cercle toujours fort petit, comme les choses ignorées sont toujours en plus grand nombre que les choses connues, les chances de la nature & de la fortune sont toujours plus nombreuses que les nôtres, & il est toujours plus vraisemblable que nous nous tromperons, qu'il ne l'est que nous devinerons juste ; si les règles doivent être appuyées sur le plus grand nombre de faits & les exceptions, sur le plus petit, il est clair que l'exception est toujours de notre côté, conclusion très-conforme à l'expérience ; car dans les choses qui nous intéressent vivement, & qui excitent notre attention, nous avons beau compter, beau mesurer, beau péser, il arrive presque toujours que l'évènement nous surprend, quant au fonds, à la manière, ou au dégré ; après bien des calculs, il se trouve que nous réussissons ou échouons par hasard ; puis les chances favorables ou contraires que nous saisissons avant ou après la décision, nous servent à montrer après-coup notre prudence à qui veut nous entendre.

4. Toutes ces prétendues propositions universelles, affirmatives, négatives, ou exceptives, ne sont donc au fonds que des propositions particulières dont on ne peut déduire de définitions exactes, de conséquences certaines, de conjectures fondées.

5. Ce n'est pas tout; je dis que dans le cas même où nous pourrions établir des propositions universelles, il n'en résulteroit pas encore de certitude complète; car, de ce que la nature donnée & la nature assignée comme forme, sont toujours présentes, absentes, croissantes, & décroissantes, en même tems, dans les mêmes sujets, il ne s'ensuit pas rigoureusement que la dernière soit la raison nécessaire & suffisante de la première, & qu'elles soient identiques; car il se pourroit faire qu'elles ne fussent toutes deux que des conséquences simultanées & constantes de quelque phénomène antérieur qu'on n'apperçoit pas, ou des parties différentes & simultanées d'un phénomène total dont le reste nous échappe; dans cette supposition, la forme assignée soutiendroit l'épreuve des exclusions, & les conséquences auxquelles elle serviroit de fondemens, n'en seroient pas moins incertaines.

6. Bacon a donc trop présumé de l'esprit humain, lorsqu'il a cru que sa méthode pourroit conduire à une certitude absolue; il est étonnant que celui qui, le premier parmi les modernes, est revenu à ce

principe d'Ariſtote : *Nihil eſt in intellectu quin prius fuerit in ſenſu*, n'en ait pas vu la conſéquence la plus immédiate ; ſi toutes les vérités ne ſont en dernière analyſe, que des faits, que des ſenſations abſolues, comparées, ou combinées, il s'enſuit que la marche des ſciences eſt progreſſive & accumulative ; car, nos obſervations, & nos réflexions, nos analyſes réelles & mentales, ont beau être exactes, elles ne ſont jamais complètes ; il reſte toujours dans un objet des faces à conſidérer, & plus nous y découvrons de choſes, plus nous voyons qu'il nous en reſte à découvrir ; en tout ſujet, l'on peut repréſenter par deux tas, ce que nous ſçavons & ce que nous ne ſçavons pas ; à gauche, notre mince part, à droite, celle de la fortune ; peu à peu, la première groſſit aux dépens de la dernière, la ſcience avance en s'étendant, l'intelligence de l'homme empiète ſur le domaine du haſard, le jour va croiſſant, depuis l'aurore de la Poëſie ſauvage, juſqu'au midi de la philoſophie expérimentale.

7. Mais un triple malheur attaché à notre condition met un terme à nos progrès ; 1°. à meſure que la maſſe d'obſervations prend de l'accroiſſement, ces tas monſtrueux & chimériques déſignés par nos propoſitions générales, vont toujours en diminuant, & ces pincées d'exceptions que nous avions placées auprès, deviennent avec le tems des monceaux qui

grossissent aux dépens des premiers, & finissent par les engloutir; 2°. à mesure que le soleil de vérité s'avance vers l'occident, il laisse dans l'ombre les régions orientales; nous découvrons une infinité de choses, surprenantes, curieuses, jolies; mais ces grandes & belles vérités que les peuples naissans apperçûrent d'abord, & dont l'ombre nous guide encore à notre insçu, disparoissent peu-à-peu, & se cachent sous les mots primitifs de nos langues, à mesure quelles se composent & se surcomposent; jusqu'à ce qu'un génie profond les retrouve en fouillant au pied de l'arbre grammatical & mettant les racines à découvert; 3°. enfin, quand un certain nombre de vérités ont brillé, le jour décroît, & nous retombons dans la barbarie.

8. Si l'on me demande à quelle époque nous sommes, je répondrai qu'à juger du présent & de l'avenir, par le passé, le siècle des exceptions, des négations, du tâtonnement, est le soir, l'hiver, la vieillesse de la philosophie; les nations, comme les individus, végètent, sentent, raisonnent & meurent un instant après, pour renaître, mourir & renaître encore; le jour du doute est la veille de leur mort, la science est encore neuve, mais les sçavans ne le sont plus; nous voilà rassasiés; cependant ce que les peuples ne feront plus, quelques individus peuvent l'être, & ils ne seront point entendus. La seule méthode qui ne soit point sujette à vieillir, c'est d'at-

tendre & de ne tirer jamais que des conséquences provisionnelles; mais, comme je viens de le faire voir, tout périt, & le tems lui-même rend le tems inutile; il n'y a donc point de méthode infaillible.

9. Voilà des vérités dont Bacon ne me paroît pas avoir saisi l'ensemble, ce grand homme étoit fait sans doute pour le voir, & s'il ne l'a pas vu, c'est qu'étant venu dans la matinée du jour qui va finir, il avoit, sous l'apparence du doute, une confiance que nous n'avons plus; ainsi, sans croire à des méthodes rigoureuses qui n'existent point, confessons qu'il a augmenté les probabilités, & que nous devons beaucoup à son génie.

ARTICLE CINQUIÈME.

Réponse à une objection qui naît du sujet.

1. Un raisonneur de profession, étonné de voir qu'en Méthaphysique, comme en Mathématique, la marche du raisonnement, sur-tout de celui qui procéderoit par définitions, n'est qu'une suite de transformations ou de traductions des propositions générales, sera peut-être tenté de réitérer cette question; pourquoi arrivons-nous à des résultats certains, dans la dernière de ces deux Sciences, & n'en obtenons-nous que d'incertains dans la première?

2. Ma réponſe ſera bien ſimple; j'ai prouvé que les définitions métaphyſiques & les majeures dont elles ſont la baſe, ne ſont point exactes, & qu'elles promettent plus qu'elles ne tiennent; chacune de ces propoſitions contient un peu de faux; que ſi on les transforme, pour en tirer des conſéquences, comme la traduction ne peut être parfaite, il s'y mêlera encore du faux, il en ſera de même à une ſeconde traduction, à une troiſième, & ainſi de ſuite; en ſorte que, dans une longue ſérie de raiſonnemens, vous aurez, au commencement de la file, une preſque-vérité, & une groſſe erreur, à l'autre bout; ſi l'on ſuppoſe que la petite erreur négligée au commencement ſoit *additive*, & que toutes les différences ſoient égales, l'erreur totale égalera le nombre des raiſonnemens multiplié par une des différences; &, ſi les petites quantités de faux vont en ſe multipliant les unes par les autres, tous les petits facteurs étant égaux, l'erreur finale & totale égalera la puiſſance de la première marquée par le nombre des termes; à moins qu'à chaque raiſonnement l'on ne faſſe une petite correction qui empêche l'accumulation ou la multiplication d'avoir lieu.

3. D'un autre côté, les définitions des Mathématiciens, roulant ſur des ſuppoſitions, ils ſont fort à leur aiſe; ces définitions ſont exactes, & les conſéquences ou traductions de ces définitions le ſont

aussi; en un mot, ils mesurent très-exactement ce qui n'existe pas, &, à peu-près, la matière brute; si j'eusse admis l'hypothèse de Bacon, comme j'admets celle des Mathématiciens, son traité auroit eu la rigueur mathématique, &, si je rejettois les suppositions mathématiques, comme celle du Philosophe anglois, les traités de cette science ne contiendroient non plus que des à-peu-près, ce qui est vrai; les propositions de l'ordre mathématique ont pourtant cet avantage, qu'elles s'écartent moins de la réalité, au moment de l'application, que les propositions de l'ordre métaphysique; parce que les suppositions fondamentales s'en écartent fort peu; mais, s'il s'agissoit d'appliquer les Mathématiques aux êtres sensibles, nous serions bien loin de compte; car, s'il est facile de mesurer, par la pensée, des lignes sans largeur, des surfaces sans épaisseur, &c., & de mesurer, à-peu-près, des corps brutes, dans le réel, il ne l'est pas autant de toiser le sentiment, c'est pourtant de cela qu'il s'agit.

4. Car, de quoi s'agit-il, en tout problême, projet, systême, qui a l'homme civilisé pour objet? de déterminer la quantité de bonheur durable résultante d'un ordre de choses suivi ou à suivre, pour la totalité des citoyens; or, le bonheur est composé de sensations, de sentimens, & d'idées agréables, avantages qui résultent d'un exercice libre, modéré, alternatif, de toutes nos facultés; le

meilleur systême est donc celui qui procure au grand nombre la plus grande somme possible d'affections agréables, en laissant à chacun la plus petite mesure possible de liberté pour nuire, & la plus grande possible pour être utile aux autres; mais si le sentiment & les signes qui le décèlent sont immensurables, quant à l'intensité, au nombre & à la durée, comment nous y prendrons-nous pour estimer les doses de bonheur public, & dans cette impossibilité, comment pourrons-nous apprécier les projets & les systêmes suivis ou à suivre ? S'il suffisoit de compter les hommes, comme des bœufs & des moutons, à l'exemple de nos politiques, s'il ne s'agissoit que de lever des impositions par tête & de faire des rôles de capitation, l'opération ne feroit déjà pas des plus faciles; cependant avec de la patience & de l'intégrité, on pourroit approcher du but; mais quand il est question d'évaluer les forces d'un État, d'estimer le courage, l'industrie, la droiture des citoyens & le bonheur qui en doit être la récompense, de calculer les forces physiques & morales d'une Nation, & de la comparer à d'autres, suffiroit-il de compter les têtes ? sont-elles toutes égales ? cette question si simple nous montre l'utilité de ces calculs Politiques si vantés de nos jours, où l'on n'oublie jamais que le seul élément nécessaire.

5. Jusqu'ici, au défaut de Mathématiques sentimentales qui déterminent l'intensité de nos affections, d'après la mesure de leurs signes bien reconnus, nous ne pourrons juger les prépondérances, soit dans les individus, soit dans les nations, que dans les cas où les sommes étant fort inégales, les différences sont sensibles au premier coup-d'œil; à-peu-près, comme quand il s'agit de mesurer la matière brute; car quoique nous ne puissions, sans mesure, juger laquelle de deux maisons à-peu-près égales est la plus grande, nous ne laissons pas de le voir au premier coup-d'œil & sans mesure, lorsqu'elles sont fort inégales.

6. J'ai poussé un peu mes conséquences, afin de faire voir que ces théories épineuses ne sont pas un vain assemblage de formules inapplicables, mais la véritable clef de toutes les autres, & de montrer combien sont voisines les Sciences qui paroissent le plus éloignées.

ARTICLE SIXIÈME.

Résultat consolant.

I. MAIS s'il n'y a point de certitude parfaite pour l'homme, quel parti faudra-t-il prendre ? renoncerons-nous entièrement à la recherche de la vérité,

pour nous jetter tête baissée dans la confusion & nous abandonner à l'impulsion du hasard ? Non, pas plus que nous ne renonçons aux choses de l'usage le plus commun, quoiqu'aucune d'elles ne soit parfaite; nous obéirons à cet instinct qui nous montre un *mieux* au delà du *bien*, & nous fait trouver les moyens d'y arriver; puisque nous trouvons déjà des probabilités plus grandes les unes que les autres, quelque fortes que soient les vraisemblances qu'on nous présente, fût-ce celle qui résulte de la méthode exposée ci-dessus, nous devons croire qu'il peut y en avoir de plus grandes encore & tâcher de les trouver; c'est ce que nous allons faire, après avoir mis en état de service nos deux meilleurs instrumens, sçavoir les progressions & la méthode des contraires.

2. Mais, au lieu de chercher, dans la matière brute, des propositions peu lucratives, de nous jetter d'abord à perte de vue & hors du cercle où la vérification est possible, nous partirons de notre individu, centre & mesure naturelle de toute science susceptible d'être vérifiée & appliquée; car, de même que, dans les calculs arithmétiques, les grandes sommes d'entiers, ou les quantités fractionnaires, se forment par l'unité, mesure commune, qui se plie & se replie sur elle-même ou se divise & se subdivise, dans les calculs moraux, le sentiment individuel est l'unité à laquelle il faut tout rapporter, tout comparer, afin de voir ce qui est au dessous de cette

mesure, & ce qui la déborde ; peu à peu, nous nous éloignerons de nous-mêmes, & passant avec lenteur, des choses qui nous sont familières à celles qui nous sont inconnues, nous aggrandirons insensiblement le cercle de nos conjectures ; afin que nos propositions générales puissent envelopper dans leur orbe tout ce qu'il est donné à notre foiblesse de saisir.

CHAPITRE V.

Des Progressions.

Ce chapitre sera subdivisé en quatre articles ; dans le premier, nous montrerons l'universalité des gradations, la nécessité, la difficulté, & la possibilité de les observer ; le second indiquera la manière de suppléer au défaut d'observations, d'expliquer & de prédire les phénomènes ; le troisième contiendra la théorie, la construction & l'usage de notre table des époques ; dans le quatrième, nous donnerons une image qui réalisera, en quelque sorte, les idées abstraites dont ce chapitre est rempli, fournira un point d'appui à la raison & fixera ces idées dans la mémoire.

ARTICLE PREMIER.

Universalité des gradations, ou progressions; nécessité, difficulté, & possibilité de les observer.

I. TOUTES les connoissances que nous pouvons acquérir sur nous-mêmes & sur les autres êtres, se réduisent à des qualités sensibles, que chacun de ces organes irritables ou foyers de sensibilité dont le corps humain est composé, perçoit à sa manière, & auxquelles nous donnons différens noms relatifs à la situation de ces foyers, à leur figure, & à leur façon de percevoir.

2. Ces qualités sont susceptibles d'augmentation & de diminution, de plus & de moins; soit en différens individus ou en différentes parties du même individu, dans le même tems; soit dans les mêmes parties du même individu, en différens tems.

3. Il y a donc deux choses à considérer dans chaque qualité sensible; sçavoir, son espèce ou sa différence & son intensité; nul être ne peut être connu que par telle qualité, & cette qualité est nécessairement à tel dégré; ce ne seroit donc pas assez de connoître cette qualité, si l'on n'en connoissoit aussi la mesure; ainsi, en toute question qui

touche à la pratique, il s'agit toujours de la qualité & de la quantité.

4. Or, quand on a une suite de termes croissans ou décroissans, leur ensemble prend le nom de *Gradation*, de *Progression*, ou de *série*, noms que nous employerons indifféremment.

5. On pourra donc considérer les différences dont les qualités sont susceptibles, quant à leur mesure, soit d'un individu à l'autre, ou d'une partie à une autre partie du même individu, dans le même tems, soit d'un tems à un autre tems, dans les mêmes parties individuelles, comme formant des progressions dont chacune a son maximum, son minimum & ses dégrés intermédiaires; dans les questions qui auront pour objet la qualité d'un être, il s'agira de l'espèce de la progression; dans celles qui auront pour objet la quantité, il s'agira d'un terme de cette progression formée par la suite des différences d'intensité dont cette qualité est susceptible; enfin, dans les questions qui seront traitées comme elles doivent l'être, il s'agira de l'espèce & du terme.

6. Ainsi, les vérités que nous allons exposer sur les progressions, sont d'un usage fort étendu, & même applicables à toutes les recherches.

II. Les gradations naturelles sont faciles à deviner, le plus simple raisonnement y conduit; mais cela ne

suffit pas ; pour les connoître véritablement, il faudroit les observer ; or, que d'obstacles s'y opposent ; l'incohérence de nos études, notre impatience, notre inquiète & frivole curiosité font partie de ces obstacles, & ce n'est pas tout ; cette foule d'objets contemporains ou rapidement successifs qui attaquent nos organes & assiégent, en quelque sorte, notre entendement, tous à la fois, partagent notre attention & nous empêchent d'en suivre aucun dans toute la durée d'une progression : de plus, la sphére de nos sens est très-bornée ; en deçà & en delà d'un certain champ assez étroit, nous ne voyons plus rien ; *le trop & le trop peu* dans la matière, dans le mouvement, ou dans nos propres dispositions, rendent l'observation également impossible, difficile, ou inutile ; la vîtesse est-elle trop grande, nous sommes obligés de prendre des termes fort éloignés dans l'espace ; est-elle trop petite, pour appercevoir le mouvement, nous sommes forcés de prendre de grands intervalles dans le tems ; dans l'un & l'autre cas, l'entre-deux est nul pour nous ; enfin, disons-le, cette loi, à laquelle tous nos foibles organes sont assujettis, & en vertu de laquelle ils ne peuvent percevoir que des différences un peu marquées, ne nous permet pas de considérer longtems le même objet sans dégoût, & nous force à le quitter pour le revoir ; mais, tandis que l'homme se partage ou s'arrête, la nature, qui est toute entiere

dans chaque partie de son ouvrage ; & ne se pose jamais, poursuit sa marche, dans une lente silencieuse uniformité ; nous restons en arrière ; le tout nous échappe ; nous ne saisissons, tout plus, dans les progressions, que des momens, des termes éloignés, des sommes ; des résulta dont notre paresse ou notre impuissance profite mais nous ignorons toujours le secret de ces ac imulations & de ces dégradations insensibles qui f l'ame de ses opérations.

2. Souvent même, nous laissons passer les me leurs momens sans en profiter ; a-t-on fait, par exer ple, tout ce qu'il étoit possible pour bien examin dans les plantes ; cette fécondation du pistile p les poussieres des étamines, admise par tant de ge & si rarement observée ; cependant une suite n interrompue d'observateurs toujours frais & bi d'accord remédieroit à la foiblesse d'un seul, produiroit une sensibilité permanente & une pens continue comme l'œuvre dont nous cherchons procédé.

Il est surprenant que les observateurs de prof sion & sur-tout les Botanistes ne se soient jam avisés de faire corps, ou n'ayent pas été assez zé pour se combiner & se distribuer de manière faire une garde continuelle comme les Militaires les Marins ; afin de prendre la nature sur le fa croit-on que la connoissance d'une seule opératio

acqu

acquise par cette vigilance, ne vaudroit pas bien les poisons physiques & moraux que notre patiente avarice tire des deux Indes, ou la gloire de tuer quelques esclaves inconnus.

ARTICLE SECOND.

Manière de suppléer, dans les conjectures & les explications, au défaut d'observations sur les séries naturelles.

I. Si nous voulons nous en tenir à des conjectures, au défaut d'observations, nous pouvons penser que la matiere, les mouvemens & les tendances sont, dans la partie invisible d'une opération naturelle, à peu-près les mêmes que dans la partie visible; car lorsque, par l'accumulation des masses, le rallentissement, ou l'accélération du mouvement, les résultats de la premiere deviennent sensibles, ils sont fort analogues à ceux des opérations dont on a vu le procédé; si le commencement, la fin, ou toute autre partie d'une opération est imperceptible pour le sens, nous devons croire, par analogie, que cela dépend de quelques circonstances particulières; comme la distance, l'interposition des autres corps, le défaut ou l'excès de la masse ou de la vîtesse, & non présumer que la matière, les tendances & les mouvemens y soient différens, les phénomènes sensibles

n'étant que des dégrés marqués, que des somme de plus petits phénomènes qui ne le sont pas; l'univers est par-tout le même, en petit comme en grand; il n'y a point d'iste dans l'univers, point de loix solitaires, point de loix variables, point de loix naines; des loix sujettes au changement, ou constantes, mais particulières à quelque région de l'univers, influeroient de proche en proche, altéreroient celles qui règnent dans la partie où nous sommes & troubleroient l'ordre que nous voyons; pour que l'ordre soit permanent dans un canton, il faut qu'il le soit dans tous les autres; les différences dans les loix qui gouvernent les petits corps, venant à s'accumuler, produiroient aussi des altérations visibles dans celles auxquelles les grands corps sont assujettis.

2. Ne disons pas que les forces universelles, comme l'attraction, n'agissent que sur les grandes masses; car les grandes masses sont composées de petites; ce sont des combinaisons idéales de choses réelles; l'attraction totale d'une planète est nécessairement la somme des attractions propres à ses différentes parties; il seroit bien singulier que les forces agîssent sur les sommes qui n'existent point & qu'elles n'agîssent pas sur les corps réels dont ces sommes sont composées; comment se résoudre à croire que l'action du soleil qui est expansive & répulsive à la surface du globe, comme nous le voyons

à chaque instant, soit attractive, du soleil à la terre? comment croire que le soleil, placé à trente millions de lieues de nous, attire notre planète, & que les parties de cette planète, qui se touchent & adhèrent visiblement, ne s'attirent pas? vous dites, que deux grands corps toujours séparés s'attirent constamment; & moi je dis que deux corps, que j'ai vu d'abord séparés & qui se sont réunis sous mes yeux, se sont attirés; vous avez pour vous une hypothèse assez commode, & j'ai pour moi autant d'observations qu'il y a autour de moi de molécules visibles dans les corps solides.

3. Ainsi, nous devons penser que les mêmes loix gouvernent les grands & les petits corps, loin de nous comme près de nous; nous ne serons donc point téméraires quand nous partirons d'une hypothèse qui n'est qu'une observation continuée.

4. Dès que nous voudrons connoître la partie insensible d'une progression dont nous tenons une partie sensible, il nous suffira de la prolonger de part & d'autre par la pensée, en augmentant ou diminuant la quantité de matière, la vîtesse, l'intensité des tendances invisibles dont l'effet est visible, selon que nous en serons avertis par ce que nous connoissons.

5. Nous observerons, dans cette partie sensible, deux dégrés un peu éloignés l'un de l'autre; par la comparaison de ces deux termes, nous connoîtrons

dans quel ſens la qualité, la tendance, le mouv ment va en croiſſant ou en décroiſſant, de qu côté eſt le maximum ou le minimum; car il e clair que le premier ſera du côté du plus gran des deux termes ou dégrés comparés, & le dernie du côté du plus petit; par le même moyen, o ſçaura de quel côté eſt le maximum ou le mini mum de la qualité, du mouvement, de la tendanc contraire, ces deux derniers termes devant être ſi tués dans un ordre contraire à *celui* des deux au tres; de plus, la promptitude ou la lenteur, ave laquelle croît ou décroît la qualité régnante le long de la progreſſion, indiquera ſon dégré futur d'affoibliſſement dans le minimum, ou d'exaltatior dans le maximum & ſa durée.

6. Que ſi, entre deux termes comparés, il y avoit une génération ou une deſtruction, l'on en ſeroit averti par une ſecouſſe; car, ſi la nature marche par nuances imperceptibles, en montant d'ur minimum à un maximum, & en redeſcendant di dernier au premier, tant qu'elle conſerve un être, une forme, une qualité, ſouvent elle engendre ou détruit par une convulſion (*a*); & les deux for-

(*a*) Le *Tout* ſemble avoir ſes maladies, ſes convulſions, ſes criſes, ſa convaleſcence, ſes habitudes, ſa ſanté, comme le corps humain; lorſqu'une de ces quatre qualités, la chaleur, le froid, l'humidité, la ſécherеſſe, pèche par excès

mes les plus ordinaires de ces secousses sont l'ignition & la fermentation qu'on peut regarder comme les deux colonnes de *non ultrà* du monde scientifique ; dans ce cas, il faut s'arrêter & avouer ingénument son ignorance.

7. La règle que nous venons de donner nous servira dans une infinité de circonstances ; soit dans l'explication des faits bien constatés ; soit dans les conjectures sur le présent, le passé l'avenir, l'absent & l'insensible.

8. Souvent la prédiction ou conjecture ne sera que l'indication d'un terme d'une progression dans les sensations, les sentimens, les pensées, les ac-

---

ou par défaut, ceux des êtres organisés auxquels ce dégré est contraire, périssent ou au moins souffrent par millions, & ceux à qui il est favorable naissent en aussi grand nombre, ou jouissent, s'ils sont déjà nés ; c'est le contraire dans le cas opposé ; or, ce que l'on observe dans un individu, ayant lieu dans des règnes entiers, & le corps humain n'ayant point de privilège à cet égard, on peut dire de la somme ce qu'on a dit de la partie ; l'analogie porte à croire que les minéraux sont aussi affectés de ces grands excès, en proportion de leur susceptibilité qui paroît très-foible ; il est rare qu'une de ces quatre maladies ne soit pas suivie des trois autres, comme cela est arrivé dans les quinze mois qui viennent de s'écouler ; les quatre excès ayant eu lieu dans cet ordre ; très-humide, très-sec, très-chaud, très-froid, succession qu'on observe aussi dans les maladies & les passions du corps humain.

tions, les discours de l'homme seul ou en société dans le tems, dans le lieu, dans les séries de qualités, de mouvemens, & de tendances, d'une partie à l'autre, dans le même individu, d'une époque de sa durée à une autre époque, dans les séries d'êtres dont nous connoissons une partie.

9. Souvent aussi l'explication d'un phénomène physique, moral, domestique, politique, n'est que l'indication d'une progression dont ce phénomène est un terme.

10. Les premiers dégrés d'un phénomène commençant & croissant, lesquels ne sont pas encore sensibles pour le commun des hommes, seront saisis par un homme plus sensible, plus attentif, plus exercé, aidé de ses semblables, ou des animaux dont les organes ont plus de perspicacité que les siens, ou enfin à l'aide d'instrumens qui rendront les progressions plus sensibles, par la dilatation & & la contraction alternative d'un fluide qui passe d'une grande capacité dans une petite, ou par des combinaisons de leviers, droits, circulaires, ou mixtes, dont le bras le plus court est vers l'origine du mouvement, & le plus long bras, vers l'index que l'observateur consulte.

Par exemple. Si ayant vu, après quelques jours d'un tems clair & fin, l'azur du ciel blanchir, ou de petits nuages en forme de ballots, courir d'un point de l'horison au point opposé, l'on

voit aussi l'un ou l'autre de ces deux phénomènes, ou tous les deux, croître du jour au lendemain, entre deux époques de la journée très-différentes, on peut conjecturer que le tems se couvrira de plus en plus, & qu'il finira par pleuvoir.

11. Au contraire, si ayant observé deux dégrés un peu distans, vers le maximum d'un phénomène, on trouve le dégré postérieur en tems plus petit que l'autre, cette différence annonce que ce phénomène décroît, & que son opposé commence à croître.

Par exemple, le tems ayant été pluvieux ou seulement couvert pendant plusieurs jours, si les nuages commencent aujourd'hui à se détacher, à se morceler & à s'éclaircir, & que demain nous observions que la grandeur & l'opacité, ont toujours été en décroissant, mais entre deux époques de la journée très-différentes, comme entre le matin d'un jour & le soir du lendemain, il sera probable que le tems continuera de s'éclaircir & qu'il finira par être serein.

N. B. J'ai dit, entre deux époques différentes de la journée, à cause des habitudes de l'athmosphère qui rendroient le pronostic faux, si elles avoient lieu; il arrive quelquefois, & on a pu l'observer au mois de Juin 1788, qu'on a le même tems plusieurs jours de suite à-peu-près à la même heure; & que les températures se contrastent pro-

digieusement, du matin au soir; par exemple; aujourd'hui la matinée aura été, seche, claire, & calme; vers une heure, le tems se couvre; à trois, des nuages épais, noirs, & tout d'une pièce; à quatre, un orage violent; à neuf, beau tems: le lendemain, même succession d'opposés; le surlendemain encore & ainsi de suite.

Au contraire, en Automne il arrivera souvent, plusieurs jours de suite, l'une de ces deux choses; ou il tombera le matin une petite *pluie*, & *il* fera beau l'après midi; ou le brouillard se tenant d'abord fort haut, il fera beau le matin & pleuvra l'après midi.

En réfléchissant sur le premier exemple, nous sentirons que la première pluie enfante les suivantes; dans la matinée, chaude & sèche, le soleil réduit en vapeurs l'eau dont la terre a été imbibée la veille; à l'heure où le produit de son action accumulée est le plus grand possible, il élève ces vapeurs jusqu'à la région froide; elles s'y condensent & retombent en pluie; succession qui doit se répéter jusqu'à ce que la chaleur diminue sensiblement, ou qu'un vent un peu fort & continu chasse l'humidité ailleurs.

En général, on peut assigner deux causes principales de ces retours périodiques; l'une est la révolution diurne; l'autre, l'accumulation des matières douées de la qualité qui a regné, faite dans la

région même où les retours ont eu lieu, si le tems a été calme, ou dans celle d'où le vent souffloit, si l'atmosphère étoit en mouvement.

12. *Corps humain :* Si, après avoir suivi de l'œil mental, un individu de l'espèce humaine, depuis l'âge d'un an, jusqu'à celui de dix-huit, & considéré que sa forme va toujours en s'allongeant & se détirant, du premier âge au second; je prends la vie humaine en sens contraire, je verrai l'homme se ramassant & s'arrondissant de plus en plus, à mesure que je rétrograde, & comme, en suivant la même marche, pour la consistance, je le vois aussi s'amollissant de plus en plus, j'arriverai au moment où il n'est encore qu'une masse arrondie, qu'une bulle d'un fluide à peine congelé; conjecture qui s'accorde avec l'observation; & je soupçonnerai que la rondeur des formes dépend, à la fois, de l'intensité de la force expansive, & de l'intensité de la mollesse de la matière; soupçon que nous verrions confirmé en parcourant les séries, & qui se convertira en assertion dans le livre de la Physiognomie.

13. *Cœur humain :* Quand un homme est irrité, si sa colère croît lentement & par dégrés, on peut croire qu'elle ne sera pas excessive, mais durable; si elle augmente brusquement, elle ne sera pas durable, mais violente & fougueuse; nous supposons que cette passion ne trouve ni de nouveaux stimu-

sans, ni de nouveaux obstacles, & que le sujet est abandonné à lui-même, loin de la cause extérieure d'irritation.

14. *Esprit humain.* Dans l'intervalle qui sépare deux repas, par exemple, le dîner & le souper, il y a quatre époques distinctes, où les facultés intellectuelles s'exercent avec plus ou moins de vigueur, de souplesse, & de promptitude; immédiatement après le repas, le cerveau a tout son ressort; dans l'affaissement général que nous éprouvons au fort de la digestion, le cerveau s'affaisse aussi, & les idées se brouillent; peu à peu, les nuages se dissipent & la tête recouvre sa force; enfin, si l'on reste trop long-tems sans manger, la tête redevient foible, jusqu'à ce qu'en satisfaisant de nouveau l'appétit, l'on diminue l'excessive irritation de l'estomach. Or, plus chacune de ces différentes époques & la qualité qui lui répond, sont distinctes & marquées, plus l'époque & la qualité opposées le sont aussi; &, plus chaque qualité a d'intensité, plus les qualités opposées se succèdent rapidement; on s'appercevra aisément de ces variations périodiques, si l'on examine un sujet très-sensible, qui a l'estomach foible, aux époques de la plus grande & de la moindre vigueur; l'observation de deux dégrés pris entre deux époques, fera connoître vers qu'elle époque l'on marche actuellement; si le dégré postérieur en tems est plus fort

que le précédent, ce sera un signe qu'on avance vers le maximum, & l'on pourra graduer sur cet accroissement la difficulté des sujets qu'on médite; dans le cas opposé, on s'occupera de sujets de plus en plus faciles; ces considérations sont importantes pour les penseurs de profession; & doivent les diriger dans la distribution du tems & de la force cogitative.

15. *Lieu.* Durant ma Campagne de *Terre-Neuve*, dans la traversée de cette Isle à Marseille, au matin que nous croyions être encore fort loin de terre, nous vîmes avec étonnement le chien du vaisseau courir aux sabords, & s'y tenir assez longtems, en levant le nez & flairant avec beaucoup d'action; deux heures après, nous sentîmes nous-mêmes l'odeur des Orangers & des Citronniers dont la côte de Portugal est couverte; & comme cette odeur alloit en augmentant, quoique le Soleil s'élevât sur l'horison, circonstance qui l'auroit affoiblie, si elle eût été seule, nous jugeâmes que nous approchions de terre; ce qui se trouva vrai.

16. *Saisons.* On peut, jusqu'à un certain point, prévoir & prédire si la qualité dominante d'une saison, sera hâtive ou tardive, forte ou foible; de longue ou de courte durée; si dans les alternations du matin au soir, du jour à la nuit, d'un jour, d'une semaine à l'autre, qui ont lieu dans le tems où cette qualité commence à croître, elle

croît rapidement & brusquement, c'est un signe qu'elle sera hâtive, forte, mais peu durable & bientôt vaincue par son opposée; si, au contraire, elle croît lentement, il est probable qu'elle sera tardive, foible, & durable.

17. Par exemple, si, du commencement de l'Automne, au mois de Décembre, dans les alternations diurnes, le froid d'une soirée est beaucoup plus grand que celui de la veille à pareille heure; si, dans les balancemens, d'un jour, de plusieurs jours, d'une semaine, ou de plus longue durée, le froid augmente de beaucoup à chaque fois qu'il reprend; il sera fort âpre cet hiver là; il durera peu, & sera promptement suivi d'un tems fort doux; les années 1776 & 1789 en sont la preuve; au contraire, les hivers où le froid est tardif, & croît lentement, se prolongent & s'avancent dans le Printems.

18. Cette règle n'est qu'une transformation du principe suivant : la chaleur dans les corps n'est autre chose qu'un mouvement *expansivo-alternatif*, causé par l'action de la force expansive luttante, avec supériorité, contre la force contractive; de maniere que les vibrations soient très-rapides, & que, dans chaque vibration composée des deux mouvemens contraires, le mouvement expansif l'emporte sur le mouvement contractif & le déborde en dehors; au contraire, le froid n'est autre chose qu'un mouve-

vement *contractivo-alternatif* qui a lieu, lorſque la force contractive luttant avec avantage contre ſon oppoſée, dans chaque vibration le mouvement contractif l'emporte ſur ſon oppoſé, & le déborde en dedans; mais on ſent que la contraction & le froid qui l'accompagne doivent avoir un terme; car, les particules des corps s'approchant de plus en plus finiroient par ſe toucher tout-à-fait & par ſe faire obſtacle réciproquement; c'eſt, peut-être, par cette raiſon qu'on ne trouve point, dans la nature, de froid dont l'intenſité réponde à celle de certaines chaleurs, par exemple, à celle du fourneau d'un volcan, ou à celle du foyer des grandes lentilles: or, dans les petites vibrations que font les molecules des corps qui ſe dilatent, le mouvement expanſif déborde d'autant plus ſon oppoſé, que la chaleur eſt plus grande & qu'elle croît plus rapidement; de plus, la dilatation totale d'un corps, depuis le moment où il commence à s'échauffer, juſqu'à celui où il commence à ſe refroidir, eſt égale à la ſomme de ces petits excès du mouvement expanſif ſur le mouvement contractif; excès en vertu deſquels chaque demi-vibration appartenante au premier ſe termine à un point plus éloigné du centre, que la demi-vibration immédiatement précédente; il faut faire la même analyſe pour le froid, mais en oppoſant les directions & les termes.

19. Ce principe n'eſt qu'un développement de

la loi d'alternation; mais, pour bien saisir l'esprit de cette loi, il faut non seulement concevoir deux gradations croissantes & deux décroissantes, dans chaque vibration, révolution ou période, mais encore des augmentations & des diminutions graduelles & alternatives, dans l'amplitude, la vîtesse, & la durée de ces vibrations; reste à découvrir en quel rapport se font ces accroissemens & ces décroissemens; or, la loi ne doit pas moins régner dans les balancemens diurnes, hebdomadaires, mensaux, annuels, séculaires, que dans les vibrations insensibles des parties infiniment petites de la matière dans les parties infiniment petites du tems & du lieu, & que dans les vibrations sensibles de la région moyenne, entre les deux infinis, où nous sommes placés; si donc nous connoissions l'ordre & la suite de ces dernières, nous pourrions, en nous élevant à la connoissance des périodes majeures, faire un pas vers l'infiniment grand, & aussi-tôt un autre vers l'infiniment petit, par la connoissance des périodes mineures, car, en conséquence du principe qui est la base de ce chapitre, après avoir reconnu, par observation, la loi régnante dans la partie moyenne de la progression, il suffiroit de prolonger par la pensée cette partie moyenne & sensible, à droite & à gauche, en augmentant ou diminuant les tems, les espaces, les portions de matière, en rallentissant ou accélérant les mouvemens, suivant

le rapport & la gradation indiquée par cette loi : mais j'ai fait voir qu'il existoit une relation étroite entre les révolutions des astres & les balancemens de l'atmosphère, entre ceux-ci & les alternations ou vicissitudes observées dans les sensations, les sentimens, les idées, les facultés, les actions, les passions, les habitudes, physiques & morales, surtout dans les mouvemens & les tendances d'un homme bien constitué, souple & tempérant avec connoissance de cause, qui se laisse aller à l'impulsion de la nature & tourne sans effort avec le monde à la voix de l'instinct ; ainsi, en étudiant avec soin les périodes de nos fonctions naturelles & les variations régulières du sens intime qui s'y rapportent, il ne seroit pas impossible de prévoir & de prédire les météores de quelque durée pour une longue suite d'années.

II. Quand il s'agira de rendre raison des mœurs actuelles d'une nation, on remontera vers son origine & l'on suivra, dans sa durée, la progression croissante de cetaines qualités, & la progression décroissante des qualités opposées dont la diminution doit résulter de l'augmentation des premières ; & au contraire.

2. Mais il y a sur ce sujet, bien des préjugés & des abus de mots ; chacun appelle *vertus* les qualités

qui lui plaisent, celles dont il a besoin dans les autres, celles qu'il se connoît, auxquelles il aspire, dont il se pique, qu'il a entendu louer, ou qu'il voit le mieux récompensées; & donne le nom de *vices* aux qualités opposées; l'un déclame pour les premières, l'autre pour les dernières, & l'on ne s'entend jamais; tâchons de fonder nos qualifications sur des notions plus précises.

3. Si les qualités masculines dominent dans un naturel, vous aurez; force, courage, franchise, simplicité, grossièreté, férocité, barbarie; si les qualités féminines l'emportent, vous aurez; foiblesse, lâcheté, masquée tout-au-plus par les gestes forcés du point d'honneur, fourberie, duplicité, subtilité, vanité, douceur, mollesse, lumières, &c. ce que l'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre, & *vice versâ;* des hommes-femmes & des femmes-hommes sont également des monstres; séparez les deux sexes tout-à-fait, vous les rendrez sauvages; rapprochez-les entièrement, chaque individu devient tout sexe; il y a par-tout du mal & du bien, des inconvéniens & des compensations; prenez le mêlange que vous préférez; ou bien décidez, si vous l'osez, lequel du sexe fort ou du sexe fin, a droit de donner son ton à l'autre, & de le forcer à se rapprocher de lui; mais sur-tout ayez soin de n'être d'aucun sexe, sans quoi vous seriez suspect de partialité.

lité. Laissons donc là les qualifications flatteuses ou insultantes des moralistes, avec leur idiôme vague, &, pour nous exprimer en physiciens, parlons de force & de foiblesse, de qualités masculines & de qualités féminines.

4. Cela posé, pour sçavoir si l'un des deux sexes s'est approché de l'autre, & s'en approchera encore; ou si les deux sexes se sont affoiblis ou fortifiés en même tems, & quels changemens ils subiront à cet égard, il faudra prendre, dans la durée de cette nation, un certain nombre de termes, deux à deux, & séparés par un intervalle assez grand, comme un siècle ou un demi-siècle, pour reconnoître quelles sont les qualités qui ont toujours été en croissant ou en décroissant; par ce moyen, l'on sçaura, jusqu'à un certain point, ce qu'il fut, ce qu'il est devenu & même ce qu'il deviendra; si, en comparant, d'une époque à l'autre, la stature, les armes, le costume, les discours, les actions, les occupations, les goûts, les manières, les modes, les usages de toute espèce, enfin les maximes de cette nation, l'on trouvoit que la taille moyenne a diminuée en hauteur, largeur & épaisseur, que les armes sont plus légères, que les habits, les usages, les goûts sont devenus tous féminins, que les parures augmentent en qualité & en quantité, que les écrits se multiplient, que la politesse méchanique & la subtilité de l'œil, de l'es-

prit, de la langue, croissent de jour en jour; on pourroit dire que cette nation *s'efémine*; en seroit-elle pire? je l'ignore; mais je penserois que non, je soupçonne qu'il faut acheter les vertus d'un sexe ou de l'autre, par les vices du même sexe, & que la balance morale est toujours à peu-près en équilibre.

III. Toute sensation est un changement: tout changement vient de mouvement; & comme la cause doit être proportionnelle à l'effet, il est probable que la sensation est, toutes choses égales d'ailleurs, proportionnelle à la quantité de mouvement qui l'occasionne, soit dans les organes irrités, soit dans les stimulans; or, si, considérant la suite des couleurs du prisme Newtonien, depuis le rouge jusqu'au violet, je porte ma vue, d'abord sur le rouge, puis sur le verd, je sens que mon œil & mon esprit se reposent, qu'ils sont de moins en moins affectés; or, le mouvement produit dans l'œil & dans l'organe intérieur devant être proportionnel à celui qui le cause, & d'ailleurs cette diminution de sensation & de mouvement ayant lieu dans tous les individus, ce qui empêche de l'attribuer aux différences particulières, j'en conclus que Newton avoit la vraisemblance pour lui, lorsqu'il prétendoit que les rayons rouges sont plus *forts* que les verds & les violets; on ne doit pas oublier que, d'après notre définition,

la force eſt en raiſon composée de la maſſe, de la vîteſſe, en *acte*, ou en *faculté*, de la conſiſtance, de l'élaſticité, &c., & de toutes les qualités qui étant ſeules ou réunies dans un corps, le mettent en état d'en maîtriſer un autre qui n'a ces qualités, ni en même nombre, ni au même dégré.

2. Cet apperçu peut nous fournir deux réſultats; le premier, c'eſt qu'en promenant nos organes le long d'une ſérie de ſenſations, de l'un des cinq ordres, de pluſieurs, ou de tous, nous ſçaurons, par l'intenſité graduelle des affections, en quel ſens & en quelle proportion à peu-près, croît ou décroît la quantité de mouvement qui les occaſionne; le ſecond, c'eſt qu'on pourra promener, de la plus grande vîteſſe au repos, de la force à la foibleſſe, de la roideur à la ſoupleſſe, de la plus grande ardeur au plus grand froid, &, de toute autre qualité à la qualité oppoſée, & ramener en ſens contraire, nos ſens, notre cœur ou notre eſprit, en promenant la force vitale & toutes nos facultés actives ou paſſives ſur des ſéries de ſenſations, de ſentimens & d'idées, d'occupations, d'exercices, d'alimens chauds ou froids, ſecs ou humides, forts ou foibles, & les ramenant en ſens contraire.

ARTICLE TROISIÈME.

Théorie, construction & usage de notre Table des Époques.

I. Les alternations progressives, auxquelles tous les êtres sensibles, & même tous les êtres organisés sont assujettis, dérivent des mêmes causes que la double progression annuelle d'où résulte la prédominance alternative des quatre qualités communes; le chaud-humide; le chaud-sec; le froid-sec; & le froid-humide; elles n'en diffèrent que par la quantité de matière, la vîtesse, l'amplitude & la durée, que comme *l'espèce* diffère du *genre*: les premières peuvent donc se rapporter aux dernières, & se diviser comme elles en quatre époques répondantes aux quatre saisons & aux quatre qualités primitives composées qui répondent à ces saisons; or, avec ces qualités, marchent d'autres grouppes de qualités sensibles, dont les unes étant apperçues peuvent faire deviner les autres.

2. Il faut considérer celles de ces quatre qualités qui dominent dans chaque être ou classe d'êtres, à chaque époque du tems & du lieu; puis chercher les autres qualités sensibles qui accompagnent ces qualités générales à leurs époques respectives, dans les animaux, les végétaux, les minéraux les plus susceptibles de variations, la terre superficielle, &

même dans son intérieur ; enfin examiner si ces correspondances sont constantes & universelles, & classer ces qualités particulières dans les mêmes colonnes de la table que leurs corrélatives, comme nous l'avons fait.

3. Etudiez une de ces progressions, dans des êtres organisés doués d'une grande sensibilité, & d'une certaine grandeur ; afin que la quantité & les qualités de la matière, la durée, l'étendue & la vîtesse des mouvemens y soient très-sensibles, par exemple, celle de la vie humaine ; observez avec soin toutes les qualités sensibles, les mouvemens & les tendances ou appétits, avec leurs dégrés, qui répondent aux quatre âges de l'homme & qui sont communs à tous les individus ; puis comparez cette progression à toutes les autres, c'est-à-dire, comparez les qualités qui répondent à chaque époque de la première, aux qualités qui répondent à chaque époque correspondante & de même nom, dans toutes les autres progressions, vous trouverez qu'aux époques semblables répondent des mouvemens & des qualités fort analogues, non *absolument*, mais *relativement* ; ce qui signifie que les qualités qui répondent à deux époques d'une progression sont à peu-près en proportion avec celles qui répondent aux deux époques semblables d'une autre progression ; en sorte qu'on peut dire : Les qualités de la jeunesse sont à celles de la vieillesse, ce que celles de l'été sont à celles

de l'hiver ; ce que celles du tempérament bilieux sont à celles du tempérament phlegmatique ; donnons des exemples.

4. *Progression de lieu.* Si je déplace par la pensée les peuples placés sous les différens climats, en différentes situations relatives à la mer & aux Continens ; à différentes expositions & élévations ; dans des pays plus ou moins chauds ou froids, secs ou humides, unis ou inégaux, creux ou convexes, boisés ou découverts, cultivés ou en friche, abrités ou venteux, parce que ces différentes circonstances qui *changent* ou modifient les qualités des régions, les empêchent de se suivre, comme elles se suivroient, si elles étoient l'effet du climat seul ; si je les déplace, pour en former une série de régions dont les qualités se succèdent, depuis le chaud-humide, jusqu'au froid-humide inclusivement, comme dans l'échelle de la vie humaine, nous verrons les qualités de ces peuples devenir de moins en moins enfantines & de plus en plus *séniles* ; par exemple, les François, comparés aux Anglois, ont quelque chose d'enfantin, dans le caractère & les manières, & les derniers ont quelque chose de vieux ; mais ces qualités ne sont pas particulières à notre espèce ; elles sont communes à tous les êtres organisés, animaux ou plantes, qui ont un caractère de jeunesse dans les pays où la chaleur est tempérée par l'humidité, & de vieillesse, dans ceux où le froid & l'humidité concourent,

5. *Progression de tems.* On se sent plus de qualités de jeune homme, on est plus expansif, plus ouvert, plus sincère, plus indiscret, plus cordial, plus entreprenant, le matin & au printems, que l'hiver & le soir; & si l'on embrasse d'une seule vue tout l'ensemble des êtres organisés, on trouvera que la nature a un air de jeunesse, une expression, une physionomie souriante, aux premières époques, & les apparences contraires, dans les dernières.

6. *Séries d'êtres.* Si vous examinez l'échelle d'animalité, ou encore mieux, d'organisation & de sensibilité, vous trouverez que, toutes choses égales d'ailleurs, un animal a d'autant plus d'intelligence & de sensibilité, que sa matière est plus molle, plus souple & d'une texture plus déliée, en deçà d'un maximum, c'est-à-dire, que sa matière a plus d'analogie avec celle de l'enfant & de la femme, car, ce que l'enfant est à l'adulte, la femme l'est à l'homme, & l'homme aux animaux dont la chair est très-compacte; beaucoup de susceptibilité, d'irritabilité, de sensibilité, de vivacité, d'imagination, de mouvemens qui n'ont quelquefois pas même pour but la santé, qui n'ont qu'un but faux, ou qui vont mal à un bon but.

7. *Echelle humaine.* Si l'on parcourt toutes les suites de différences dont la machine humaine est

susceptible, soit en différentes parties du même individu, & en différens individus, dans le même tems, soit dans le même individu, en différens tems, en différens lieux, en différentes circonstances; soit dans les sociétés d'hommes rapportées aux tems, aux lieux & à tout ce qui peut les modifier, on trouve que, plus la matière d'un individu approche de celle de l'enfant, pour la chaleur, la densité, la consistance, la texture, la couleur & les autres qualités sensibles, plus aussi cet individu approche de l'enfant, pour l'irritabilité, la sensibilité, les qualités du cœur & de l'esprit; que si sa matière a les qualités opposées, il a quelque chose de vieux, dans les sentimens & les pensées.

8. En général, si l'on trouve dans un être, principalement dans un être sensible, & sur-tout dans un homme, des qualités qui conviennent à une époque d'une de ces progressions, on en trouvera d'autres, dans cet homme, appartenantes à cette époque; par exemple, si un homme comparé à d'autres hommes du même pays, du même tems, du même âge, de la même condition & suivant le même régime, &c., a des qualités enfantines relativement à eux; par exemple, s'il est gourmand, on pourra parier qu'il a encore d'autres qualités de cet âge, qu'il est bavard, curieux, indiscret, irritable, mobile, &c.

9. D'où il ſuit que, ſi l'on veut donner à ſoi, aux autres hommes, aux autres animaux, aux autres êtres organiſés, une qualité quelconque, il faut chercher à quel âge de la vie humaine répond cette qualité, & quelles ſont les autres qualités de cet âge, ſur-tout les qualités dominantes & communes à tous les êtres, chaleur, froid, humidité, &c., & ſuivre le régime phyſique & moral qui donne ces dernières qualités; il eſt probable que les autres s'enſuivront; or, ce que nous diſons de la vie humaine, peut être dit de toute autre progreſſion ſemblable.

10. Lorſque, dans un art quelconque, Peinture, Poéſie, art d'écrire, on a pour but la deſcription d'un objet qui fait un article d'une de nos quatre colonnes, ou qui peut y être rapporté, comme, un des quatre âges du jour, de l'année, de la vie d'un homme ou d'un peuple, les époques de lieu, les tempéramens, les arts eux-mêmes, ſelon l'eſpèce de faculté qu'ils exercent principalement, les perſonnes ou les nations illuſtres, célèbres ou fameuſes, avec les ſenſations, les ſentimens & les idées qui dominent en elles, & les caractériſent; il faut entourer cet objet qui eſt la fin & le centre de l'œuvre, d'acceſſoires analogues tirés de la colonne où il ſe trouve, les combiner avec des acceſſoires de la colonne oppoſée, & met-

tre, entre deux, des accessoires des colonnes intermédiaires, pour faire passage.

11. Tel est l'esprit de notre Table des Epoques, qui ne sera pas seulement utile aux médecins, aux moralistes, aux politiques; mais encore aux romanciers, aux poëtes, aux écrivains de toute espèce, ainsi qu'aux peintres, musiciens, artistes, hommes de tous les ordres. Pour établir l'hygiène & la morale, il auroit peut-être suffi de bien observer les grouppes de qualités qui se montrent à chaque époque d'une seule progression, la connoissance de ces grouppes auroit conduit à deviner toutes *les* qualités qui appartiennent aux autres époques de cette progression, & même, toutes les autres progressions; mais le plus sûr est d'observer un grand nombre de ces progressions, leurs époques & les qualités corrélatives.

12. Si l'on se défioit encore des règles que nous venons de donner, pour deviner la partie insensible d'une progression dont on a observé la partie sensible, il seroit facile de les vérifier : choisissez une progression qui soit sensible dans toute sa longueur; par exemple, celle que notre sens intime parcourt en passant de la crainte à la colère, & revenant en sens contraire; la progression de lieu, celle de la vie d'un homme ou d'un peuple; appliquez, à ces dernières, les règles proposées, &

à l'aide d'une partie, tâchez de deviner l'autre, par le moyen de ces règles, comme si vous ne la connoissiez pas; si elles se soutiennent par tout & donnent des conjectures conformes à la réalité, on sera fondé à les appliquer aux progressions qui ne sont sensibles qu'en partie, pour deviner le reste.

ARTICLE QUATRIÈME.

Image qui donne une sorte de réalité aux idées abstraites dont ce Chapitre est rempli.

I. QUAND l'homme parcourt les gradations naturelles, entraîné par un penchant plus fort que sa volonté, il se précipiteroit dans le progrès à l'infini, s'il n'avoit qu'une seule faculté; mais l'imagination vient à son secours; elle plante, en quelque sorte, des piquets, de distance en distance, donne ainsi des points d'appui à sa raison, & il s'arrête.

2. De plus les idées générales sont vagues & les mots qui les expriment embrassant un trop grand nombre de choses, ne représentent rien à l'esprit précisément, parce qu'ils représentent trop & n'indiquent rien en particulier; la mémoire a peu de prise sur de pareilles idées, à moins qu'on ne leur donne un corps & une figure en les appliquant, soit à un cas

particulier de l'ordre physique, lorsqu'il s'agit de la qualité, ou à des figures géométriques, lorsqu'il s'agit de la quantité, comme ici.

3. De plus, toute proportionnalité de mouvement, de tendance, d'espace, de temps, de manière d'être quelconque, se rapporte naturellement à des ligne parallèles; car, si l'on représente les différentes quantités par des lignes, & qu'on coupe ces lignes par d'autres lignes parallèles entr'elles; les portions des premieres lignes, renfermées dans chacun des espaces compris entre parallèles, seront proportionnelles à toutes les autres lignes, partielles ou totales, renfermées aussi dans des espaces parallèles, grands ou petits, *& vice versâ.*

4. De même, si ces lignes qui représentent des quantités proportionnelles sont coupées de manière qu'elles soient proportionnelles entr'elles, comme les quantités qu'elles représentent, les lignes tirées aux points de division seront parallèles entr'elles.

5. Mais de toutes les espèces de lignes parallèles, les plus aisées à décrire, sont les circonférences concentriques; les différentes périodes, grandes & petites, composées de deux progressions simultanées de mouvemens, dont l'un croît tandis que l'autre décroît, & qui ne diffèrent que par la quantité de matière, la vîtesse, l'amplitude & la durée, pourront donc être représentées par des circonférences concentriques.

6. Que si on les divise toutes en quatre parties égales, à l'aide de deux diamêtres qui se croisent à angles droits, les quatre points de division dans chacune, représenteront les quatre époques de chaque période répondantes aux quatre saisons du jour & de l'année & correspondantes entr'elles; chaque demi-circonférence représentera la durée de l'accroissement de l'une de ces deux qualités opposées, le froid & le chaud, & la circonférence opposée, le tems de son décroissement; la proportionnalité des parties d'une circonférence aux parties semblables des autres circonférences, rappellera ces proportions que j'ai indiquées entre les qualités régnantes à deux époques d'une période, & les qualités régnantes aux deux époques semblables de toute autre période.

7. Pourvu toutefois qu'on se persuade que ces proportions & progressions ne sont ni arithmétiques, ni géométriques; ces figures, comme je l'ai dit, ont pour but de fixer le jugement & la mémoire; ailleurs ce sont des limites imaginées par la foiblesse humaine, entre lesquelles elle renferme, encadre, serre, pour ainsi dire, les corps, les mouvemens & les tendances immensurables, pour les mesurer à peu-près; limites sur lesquelles notre jugement a plus de prise, parce que toutes leurs propriétés ne sont que des conséquences, des formes variées de nos suppositions, & que nous n'en

tirons, à proprement parler, que ce que nous y avons mis.

CHAPITRE VI.

Manière de vérifier les conjectures par la substitution des contraires.

1. Si, ayant un phénomène à expliquer, & le voyant toujours accompagné d'un autre phénomène plus général; en sorte qu'ils ne se montrent jamais l'un sans l'autre, qu'ils croissent & décroissent ensemble, toujours à peu-près en même rapport; que, frappé de cet accord, j'eûsse donné pour raison du phénomène à expliquer, le phénomène toujours concomitant, supposant qu'il n'est qu'un cas particulier de ce dernier limité par quelques circonstances, & que je doutasse de mon explication, je considérerois le phénomène contradictoire au phénomène à expliquer, c'est-à-dire, un phénomène, tel, que s'excluant & se détruisant l'un l'autre, ils ne puissent exister dans le même instant individuel, dans le même individu; or, si ce dernier phénomène étoit toujours accompagné d'un autre phénomène plus général qui excluât le phénomène assigné comme raison ou signe du phénomène à

expliquer ; en ſorte qu'ils n'allaſſent jamais l'un ſans l'autre, qu'ils crûſſent & décrûſſent toujours en même tems, j'en conclurois que mon explication eſt aſſez bonne, & que j'ai ſaiſi, ſinon une cauſe, du moins un ſigne ; ce qui ſuffit.

2. Par exemple, j'ai obſervé que la colère, dans l'homme, étoit toujours accompagnée d'un mouvement bruſque du ſang vers les extrêmités du corps, mouvement indiqué par la rougeur & le bouffiſſement du viſage, la tenſion générale de la peau, la force du pols & des extrêmités ; je vois que ce ſentiment & ce mouvement ne vont jamais l'un ſans l'autre, qu'il y a un rapport conſtant, entre leur étendue, leur énergie & leur durée ; je ſoupçonne fortement que ce mouvement eſt la cauſe ou du moins le ſigne infaillible de ce ſentiment ; je vais même juſqu'à croire que la colère n'eſt que le ſentiment de ce mouvement ; mais, pour m'en aſſurer, je conſidère la crainte, paſſion tellement oppoſée à la colère, qu'elles n'exiſtent jamais en même tems dans le même individu, & qu'elles ſe détruiſent l'une l'autre ; or, obſervant que la crainte eſt toujours accompagnée & en raiſon d'un mouvement diamétralement oppoſé à celui qui accompagne la colère ; ſçavoir, des extrêmités vers le cœur, mouvement dont je ſuis inſtruit par la pâleur & le flétriſſement du viſage, le relâchement général de la peau, la foibleſſe du

pols & des extrêmités ; j'en conclus que mon explication, ma conjecture étoit bonne.

CHAPITRE VII.

Induction Antonine, ou Ondulation intellectuelle.

I. T*OUTES les grandes vérités sont dans le monde, il y a longtems*, disoit Rousseau, *il y a quelques années*, en outrant une assertion de Paschal, *il n'est point de véritable progrès de raison dans l'espèce humaine ; ce que l'on gagne d'un côté on le perd de l'autre ; tout le tems que vous employez à vous approprier la science d'autrui est autant de perdu pour en acquérir une qui soit à vous.*

2. Pour sentir tout-d'un-coup la valeur de cette assertion, il suffit de comparer Rousseau lui-même avec un Hottentot, & de demander s'ils raisonnent également bien, même sur les choses de première nécessité ; car, si nous trouvons qu'il y ait un progrès d'intelligence, du sauvage au philosophe, il nous sera peut-être permis de prolonger un peu la gradation, & de supposer que la nature, après avoir composé la tête de Rousseau, n'en sera pas resté là ; de plus, il est assez probable que l'art de penser est susceptible de se perfectionner comme tous les autres, qu'il

qu'il y a un progrès d'intelligence, de la naissance d'un peuple à sa maturité, comme, de la naissance de l'homme à l'époque où l'expérience & les facultés naturelles composent la plus grande somme possible, comme d'un homme à un autre homme, comme d'un moment à l'autre dans le même individu.

3. Ce grand homme ne faisoit pas attention qu'on auroit pu lui demander à quelle époque précise sa proposition avoit dû commencer à être vraie; car si elle l'étoit avant qu'il l'eut énoncée, c'étoit une de plus, raison forte pour en espérer d'autres; sans compter que cette assertion vague, appliquée à tous les genres indistinctement, n'est qu'une traduction un peu élégante de cette autre; *tout est dit*, qui est le bouclier des envieux & des paresseux; & qu'elle mène à des conséquences qui n'étoient pas encore dans le monde, entr'autres à celle-ci; Adam & Eve étoient des Mathématiciens passables & d'assez bons Physiciens électrisans.

4. J'ai dit que les propositions familières aux Sceptiques, lesquelles tendent à établir dogmatiquement l'incertitude, avoient sur les propositions positives, l'avantage de deux moyens contre un; mais ce qui doit nous consoler, c'est que, pour ruiner cette foule de propositions dubitatives, décourageantes & l'expression ordinaire d'une orgueilleuse impuissance, il suffit de les opposer à elles-mêmes,

dès que tout est incertain, je puis douter de l'incertitude même, ou si je l'admets, j'ai lieu de croire qu'il se trouvera d'autres propositions aussi admissibles & aussi certaines que celle qui affirme que tout est incertain; si vous affirmez que *tout est dit*, je vous objecterai que cela même a été dit il y a plus de deux mille ans.

5. La proposition de Rousseau a donc besoin d'être distinguée & déterminée; sans quoi, elle se réduiroit, comme toutes les propositions de même espèce, à une phrase sonore & stérile.

6. Si nous nous en tenons aux vérités collectives de l'ordre moral, que Paschal avoit en vue, en ce sens, une vérité nouvelle est ordinairement la généralisation d'une proposition particulière déjà connue, l'indication des cas particuliers qui manquent à une proposition générale déjà circulante dans le commerce, ou simplement un meilleur énoncé d'une proposition générale ou particulière, déjà existante, qui en étend ou en resserre les limites, ou qui, sans en changer l'extension, en remontre ou en montre mieux la valeur; or, il est clair que, si le peuple auquel parle le Philosophe ne voit pas tous les cas particuliers que la proposition enveloppe, un nouvel énoncé contient du vieux & du neuf; sçavoir, ce que le peuple y voyoit, ce qu'il n'y voyoit pas, & le contraire de ce qu'il croyoit y voir.

7. La société des gens du commun est nécessaire

à un Métaphysicien ; dans la vie active qu'ils mènent, obligés, à chaque instant, de réaliser, & de vérifier leurs pensées, occupés d'une seule chose, ils disent ce qu'ils viennent de faire, & vont faire ce qu'ils viennent de dire ; de plus, n'entendant point du tout l'Algèbre du penseur, ils le forcent, sous peine d'ennui, à descendre des hauteurs métaphysiques & à s'humaniser un peu avec les détails du monde réel ; enfin, comme ils touchent sans cesse aux choses de première nécessité, c'est par eux seuls qu'il peut connoître la valeur de ses théories.

8. Dans les fréquens entretiens que j'ai eus avec ces hommes qui nous paroissent ignorans, je me suis apperçu qu'ils possédoient chacun une portion des grandes vérités de l'ordre physico-moral, & que la totalité possédoit à peu-près toute la portion de vérité qui leur seroit immédiatement utile & suffisante dans un meilleur ordre de choses ; il s'agit donc moins de leur enseigner des vérités nouvelles que de rendre publics les biens particuliers, d'étendre avec précaution & en marchant du connu à l'inconnu, le patrimoine commun & d'arrondir insensiblement le champ philosophique ; tel sera l'objet & le mouvement de ce Chapitre.

9. Nous le diviserons en six articles, dont le premier contiendra l'exposé de notre induction ; le second, quelques observations sur la marche de

cette induction; le troisième, des réductions & des tables dont l'usage abrégera & facilitera l'opération; le quatrième, la manière de déterminer l'intensité des qualités sensibles, & des affections intérieures qu'elles accompagnent & décèlent; le cinquième, les réponses à quelques objections auxquelles notre méthode est exposée; le sixième, les preuves de la possibilité d'un tarif des esprits.

ARTICLE PREMIER.

Exposé de l'Induction Antonine.

En parcourant, il y a quelques mois, les campagnes d'une province de France, pour me rafraîchir la tête, après une longue méditation, je rencontrai un paysan de ma connoissance, qui, de sa main calleuse, serra ma main lettrée, & la sentant fléchir sous la sienne, me dit en souriant, que vous êtes mols, vous autres bourgeois de Paris: le rustre avoit raison, je le quittai aussitôt; son observation m'avoit un peu piqué, elle me fit donc réfléchir; il l'avoit semée en terre assez & trop féconde, d'autant plus que j'étois alors dans le passage d'un extrême à l'autre, circonstance où l'esprit, comme la terre, rend cent pour un; elle produisit les réfléxions suivantes.

1°. En m'examinant avec soin, je reconnus en

moi un amolliſſement & un affoibliſſement général, dans le phyſique & le moral, qui avoit occaſionné la réflexion du payſan; & dès-lors, je ſoupçonnai que le caractère s'amolliſſoit en même-tems que le corps; c'eſt-à-dire, qu'en même-tems que la peau, la chair, le ventre, le cerveau, & tout le ſyſtême intérieur & extérieur s'amolliſſoient, l'homme avoit moins de patience, de courage, de jugement, de force de cœur & d'eſprit; qu'il étoit plus ſuſceptible, plus irritable, plus ſenſible aux injures de l'air, du régime & des hommes, moins capable de les ſupporter ou de les repouſſer, plus pareſſeux, plus timide, plus porté à fuir qu'à combattre.

2°. Repaſſant doucement ſur la trace de ma vie antérieure, je me rappellai que, par les vents & les températures humides, qu'aux heures du jour, dans les ſaiſons de l'année, dans les lieux où le climat, la ſituation, l'expoſition, l'inclinaiſon, la figure, & la nature du ſol, le voiſinage des eaux raſſemblées en grande maſſe & ſtagnantes, des végétaux grands & ſerrés, la multitude des habitans rendent humides, l'air, les alimens & le corps médiatement ou immédiatement, j'avois ſenti ma ſubſtance phyſique & mon caractère s'amollir en même-tems; que dans mon enfance, aux époques des fonctions naturelles qui rappellent au dedans la chaleur, les humeurs & la ſenſibilité, dans l'affaiſ-

ſement qui ſuit la fièvre, l'yvreſſe, les repas, les jouiſſances trop vives, trop multipliées & trop fréquentes, & certaines paſſions, comme l'amour, l'eſpérance, l'admiration, la joie, la colère, &c.; qu'en me nourriſſant de volaille, de ſoupe, & en général, d'alimens humides & mols, dans une vie ſédentaire, oiſive, ombratile, timide, contemplative & paiſible; qu'en un mot, dans les tems, dans les lieux, dans les circonſtances, dans l'uſage des moyens, pris un à un, ou combinés deux à deux, trois à trois &c., en quelque ordre qu'ils fuſſent diſpoſés, où le ſyſtême de la fibre & des ſolides qu'elle compoſe étoit amolli & relâché, ſoit, par la prédominance de l'humidité aqueuſe ou graiſſeuſe, ſoit par toute autre cauſe, le caractère ſe détendoit & s'amolliſſoit en même tems que le corps; que, dans les circonſtances oppoſées, j'avois ſenti le phyſique & le moral ſe retendre en même tems; me rappellant encore qu'en paſſant par dégrés du premier état phyſique au ſecond, j'avois ſenti un raffermiſſement graduel du corps & de l'ame, & qu'en revenant en ſens contraire, le caractère s'étoit auſſi affoibli par dégrés, je voyois déjà ma conjecture prendre de la baſe; conſidérant enfin que, dans les momens, où par une évacuation abondante & ſubite du ſang ou des autres humeurs, tout le corps ſe relâchoit tout-à-coup, l'ame s'affaiſſoit auſſi ſoudainement; qu'au contraire, dans la pléthore de la

colère & de toute autre passion expansive, physique ou morale, il y avoit une tension, un affermissement subit du corps & de l'ame, j'osai m'arrêter un peu à ce soupçon.

N. B. Il ne s'agit ici que de certains dégrés de tension & de relâchement ; dans les extrêmes, le corps se dissout & l'homme périt ; dans les dégrés voisins de ces extrêmes de part & d'autre, on éprouve des effets qui se ressemblent à quelques égards ; car si, dans un grand relâchement, on ressent une grande paresse & une grande timidité, dans l'érétisme qui résulte d'une continence excessive, ou d'une constitution, physique ou morale, qui a des effets semblables, comme la fibre se contracte excessivement, les matières coagulées & durcies s'arrêtent dans les vaisseaux & principalement dans le canal intestinal ; le mouvement *rétrograde* ayant lieu & la force vitale étant rappellée trop fortement à l'intérieur, on éprouve une sorte de *spasme haineux* ; on devient taciturne, ombrageux, défiant, impatient, difficile, pointilleux, querelleur, état qui se rapproche, en quelque chose, de celui qui résulte des causes contraires, en vertu de la succession des opposés, mais qui en diffère en ce qu'il est un mêlange continuel de colère & de crainte, qui rend alternativement fort & foible, & qui rapproche le caractère de celui du tigre ; au lieu que l'autre rend plus constamment *mouton* ; dans la ré-

gion moyenne, c'est-à-dire, dans les dégrés voisins du milieu, est situé l'homme ferme & modéré; il va & vient doucement dans un espace assez étroit, il a un peu de latitude pour se promener entre les deux limites, & diversifier son existence; il ne s'agit donc, dans notre induction, que de l'intervalle compris, de part & d'autre, entre les derniers dégrés de ce champ étroit que le sage ne passe point & les dégrés voisins des extrêmes, dont je parlois plus haut; champ très-vaste où balance la plus grande partie de l'espèce humaine.

3°. M'éloignant peu-à-peu de moi-même, je commençai à comparer les autres individus entr'eux; j'opposois les sexes, les âges, les tempéramens, les régimes, les qualités, les états, les habitudes, les situations, les conditions, les professions, mes amis & mes ennemis, mes supérieurs, mes égaux, mes inférieurs, mes liaisons actuelles & anciennes, mes voisins, les étrangers, les habitans des diverses parties de la France, de l'Europe, de la Terre; j'opposois les Anciens & les Modernes, les Peuples naissans & les Peuples mourans; & profitant de cette vigueur mentale dont tout homme sensible peut être doué s'il le veut, & de cette facilité que nous éprouvons à remuer l'Univers par la pensée, je divisois l'espèce hnmaine en deux armées, l'une à ma gauche, l'autre à ma droite; subdivisant chacune en bataillons ou grouppes d'individus analogues dé-

signés par les mêmes noms; les deux premiers âges de la vie, d'un côté, avec tous les grouppes qui leur correspondent par les qualités, & que, par cette raison, j'ai placés dans les deux premières colonnes de la Table des époques, & de l'autre côté, les deux derniers âges, avec les grouppes corrélatifs: cela posé, je transportois tout-à-coup, une femme délicate, une brebiette de l'isle Saint-Louis, parmi des muletiers; un enfant parmi des hommes faits; un blondin parmi des femmes hommasses; un phlegmatique, parmi des bilieux de Provence ou d'Afrique; un eunuque, parmi des cordeliers; un bourgeois de Paris, parmi des marins; un lettré, parmi des grenadiers; un françois d'aujourd'hui, parmi les francs de Clovis; un officier de la garde du Pape à côté de Caton l'ancien; puis, laissant les différens grouppes à leur place, je renversois l'opération & mettois un muletier, parmi des femmes délicates; un adulte ferme & compact, parmi des enfans; un africain bilieux, parmi des phlegmatiques de Paris, &c.; ensuite défaisant tous ces grouppes, je formois des séries, une d'âge, une de tempéramens, une de climats, &c.; où la consistance alloit en se graduant d'un minimum à un maximum; enfin, de toutes ces séries, je n'en formai plus qu'une seule composée de toute l'espèce humaine, anciens & modernes; de manière que l'in-

dividu le plus mol fût à une extrêmité de la file & le plus dur à l'autre, tout le reste de l'espèce remplissant l'entre-deux; pour estimer le dégré de consistance des peuples, anciens ou trop éloignés, je considérois leurs alimens, les fatigues qu'ils supportoient, leur régime pris en total, sçachant très-bien qu'il existe une relation étroite entre le régime qu'un homme préfère, qui lui convient, qu'il peut supporter & le dégré de consistance de sa chair; qu'il ne peut résister à une *vie dure* si sa substance ne l'est aussi; & qu'une *vie molle annonce* un corps mol, ou amollit bientôt l'homme *tout* entier; or, après avoir réuni, opposé, gradué, renversé de position, remué & tourmenté en mille manières cette multitude d'individus observés par moi ou par des hommes que j'estime, je voyois partout la consistance du corps & celle de l'ame paroître & disparoître en même tems, croître & décroître ensemble & exister à des dégrés correspondans, soit dans le même sujet, soit en différens sujets.

4°. Je laissai l'espèce humaine & passant aux espèces d'animaux qui ont avec nous une très-grande analogie, pour l'organisation, les besoins, les facultés, les passions, les actions, les habitudes, & l'industrie, je voyois les espèces dont la chair est molle & la fibre lâche, trembler & fuir devant celles dont

la chair eſt compacte & la fibre élaſtique ; celles-ci les pourſuivant, mais fuyant, à leur tour, devant celles qui, toutes choſes égales d'ailleurs, avoient la chair encore plus compacte, & la fibre plus élaſtique ; les phénomènes vitaux ne me paroiſſoient que le réſultat d'aſſemblages plus ou moins compoſés & compliqués, de fluides plus ou moins congelés ou dégelés, de reſſorts plus ou moins trempés, de cordes plus ou moins élaſtiques, plus ou moins tendues, & miſes en jeu par le ſoleil & les autres ſtimulans, ſupérieurs ou inférieurs ; ſoit en différentes parties du même individu, ou en différens individus, dans le même tems, ſoit dans les mêmes parties du même individu, en différens tems.

5. La probabilité augmentoit par dégrés ; mais je doutois encore ; pour m'affermir, & de peur d'être forcé de rétrograder, j'appellai à mon ſecours & je remis devant mes yeux ces propoſitions triviales qui me guident habituellement ; 1°. *Ce qui conſerve, continue ou augmente un être ou une qualité, doit être ſemblable à ce qui a commencé cet être ou cette qualité ; ſans quoi il n'y auroit pas continuation ou augmentation, mais diminution ou deſtruction ;* ce qui eſt contre l'hypothèſe ; ainſi, pour trouver ce qui commence une choſe, c'eſt-à-dire, de quelle matière, de quel mouvement, de quel méchaniſme, elle eſt le réſultat, il faut chercher ce qui la continue ou l'augmente ; 2°. *ce qui diminue*

ou détruit une chose, doit être l'opposé de ce qui la commence, la conserve ou l'augmente; sans quoi il n'y auroit point diminution ou destruction, mais continuation, ou augmentation; ce qui est contre l'hypothèse; 3°. *ce qui diminue une chose doit être analogue à ce qui la détruit; car, la diminution est un commencement de destruction, & si l'on continue cette diminution, il viendra un moment où la destruction aura lieu, du moins sensiblement.*

Une conséquence prochaine & rigoureuse de ces axiômes, c'est que si on étudie avec soin une portion sensible de la progression d'un être ou d'une qualité, par le méchanisme de cette partie, l'on connoîtra les causes de la génération & de la destruction de cet être ou de cette qualité, que la progression soit croissante ou non; car, si elle est croissante pour l'organe, par exemple, elle sera aussi décroissante pour l'esprit, qui la parcourt en sens contraire, & *vice versâ*; la raison de l'accroissement sera la même que celle du commencement, mais avec augmentation dans les doses; le contraire de cette raison sera celle de la destruction, & *vice versâ*.

Or, trouvant, après avoir appliqué ces axiômes, qu'au lieu d'ébranler ma supposition, ils ne font que la confirmer, ma confiance est encore augmentée d'un dégré.

6°. Je résume toutes les opérations précédentes; & considérant que dans toutes les gradations de dif-

férences que parcourt mon individu ; que, dans toutes les séries possibles d'hommes, d'animaux, de tems, de lieux, de passions, d'actions, de fonctions, de manières d'être, de circonstances, d'agens, de moyens, &c. ces deux choses, *mollesse du corps* & *mollesse du caractère*, commencent & cessent, croissent & décroissent, sont au maximum & au minimum, dans le même temps, soit dans le même sujet, soit en différens sujets, que les dégrés égaux ou peu différens de consistance dans la matière du corps donnent des analogies très-fortes dans celle du caractère, & les différences fort grandes dans l'une, des différences très-marquées dans l'autre, j'en déduisis ces trois soupçons ; ou ces deux choses sont des conséquences simultanées d'une troisième ; ou elles ne sont qu'une seule & même chose, ce qui signifie que ces mots, *mollesse du corps* désignent l'état de sa matière, & ces mots, *mollesse du caractère*, l'état de l'individu sentant, le sentiment même qu'il a de cette mollesse ; ou enfin, la mollesse du caractère & celle du corps sont les parties simultanées & ordinairement inséparables d'un phénomène dont je ne vois qu'une partie, & en ce cas, la qualité extérieure sera le signe de la qualité intérieure & du sentiment qui l'accompagne : de ces trois soupçons, je préférerois le dernier, comme plus modeste & suffisant ; car, sans me jetter dans une

recherche que j'ai démontrée impossible, il me suffit de sçavoir qu'en produisant une de ces choses j'aurai l'autre.

7°. J'observe, que, soit en moi, soit dans les autres hommes & dans les animaux qui nous ressemblent, la chaleur de la chair & de la peau, sensible au tact, répond ordinairement à la chaleur du caractère, c'est-à-dire, à la vivacité des sensations, des sentimens & de la pensée, de tous les mouvemens soit intérieurs soit extérieurs; je vérifie ce second soupçon, & comme il soutient toutes les épreuves indiquées pour le premier, j'en tirerai cette conjecture; *celui qui est habituellement chaud au tact par dehors, l'est aussi par dedans*; car les qualités de toute espèce passent alternativement du dedans au dehors; à des époques différentes de celles où je touche l'extérieur, & quelquefois au même instant, il doit avoir le cœur & le cerveau chauds & par conséquent être vif, ardent, impétueux, colère, & inventif.

8°. J'observe que les individus, qui ont un physique grossier, c'est-à-dire, dont les membres sont volumineux & d'une texture fort grossière, ont le caractère & l'esprit grossiers, c'est-à-dire, qu'ils ne sont affectés que par des sensations marquées, & ne réfléchissent que sur celles-là, qu'ils ne saisissent dans les personnes & les choses, que les différences &

les analogies les plus frappantes ; & qu'au contraire, les personnes dont le physique est fin & délié, ont le caractère & l'esprit d'une grande finesse ; je fais passer cette proposition par le creuset & je l'adopte.

9°. Je remarque que les mouvemens du cœur & de l'esprit d'un homme sont ordinairement analogues pour la vîtesse, l'amplitude, la durée, l'énergie & les vicissitudes, aux mouvemens des parties extérieures, & principalement à ceux du visage ; car toutes les parties de l'intérieur & de l'extérieur, tiennent les unes aux autres, dans cette machine qui est parfaitement une, & d'ailleurs les deux principaux foyers des mouvemens que nous appellons *moraux* sont le cœur & le cerveau, mais sur-tout ce dernier organe qui semble être le principe & la fin de tous les mouvemens ; en sorte que tous les mouvemens accompagnés de sensations & de sentiment semblent s'y répéter en se réduisant proportionnellement, du grand au petit, & se transmettre, de cette partie aux autres, du petit au grand, comme dans les deux jambes inégales d'un compas de réduction ; ainsi, les sentimens & les pensées qui ne sont que les résultats de certains mouvemens, doivent se répéter en dehors plus en grand, mais dans une sorte de proportion avec le mouvement initial, pour la vîtesse, l'amplitude, l'énergie & la durée ; cependant malgré

cette probabilité, je ne me dispense pas de vérifier ma conjecture par les moyens indiqués.

N. B. Ce numéro rentre un peu dans le septième, vû que, dans le corps humain, le mouvement vif & la chaleur naissent l'un de l'autre & existent ensemble, de manière qu'en produisant l'un on a presque toujours l'autre; & qu'au contraire, le mouvement lent & le froid s'accompagnent; en sorte qu'à bien des égards, la chaleur considérée dans l'être sensible n'est que le sentiment de l'accélération du mouvement, & le froid, que le sentiment de son retardement.

10°. Enfin, de soupçon en soupçon, je passe en revue toutes les qualités de la matière du corps, qui peuvent avoir quelqu'analogie avec le moral & toutes celles du caractère qui se présentent à mon esprit, &, après avoir vérifié les concomitances par l'observation, je trouve que, soit dans l'espèce humaine, soit dans les autres animaux, ces qualités de la matière & du mouvement sont ordinairement accompagnées des qualités morales corrélatives; & de cette opération qui ne laisse pas d'être longue, je recueille ce soupçon assez probable: *les qualités de la matière sont ordinairement accompagnées des qualités morales qui portent le même nom & qui sont susceptibles d'analogie avec elles;* & la plupart des épithètes physiques dont on se sert pour qualifier

lifier les sentimens, les pensées & les personnes qui en ont l'habitude, ne sont point des expressions *figurées*, comme on le pense, mais des termes *propres*; qui désignent les causes, les raisons, ou du moins les signes; les premiers hommes, qui ont formé les Langues, d'après les inspirations de l'instinct, & les plus simples opérations de la nature, qui n'étoient pas éblouis, comme nous, par une foule d'observations inutiles & de maximes ou de signes conventionnels, ayant été portés à désigner les affections morales & les qualités de la matière intérieure qui les accompagnent, par les mêmes mots qui servent à désigner les qualités de la matière extérieure qui accompagnent les premières, dérivent des mêmes causes, & n'en sont que le prolongement visible.

Cette marche est analytique & rigoureuse autant qu'elle peut l'être; car, ma proposition générale se trouve n'être qu'une collection de propositions particulières toutes vérifiées par l'observation.

II. Actuellement, si l'on veut tirer parti de la proposition générale, il faudra la transformer en l'étendant; puis la résoudre en propositions particulières, dont les sujets ou les attributs ou les uns & les autres soient différens de ceux des propositions particulières dont la partie vérifiée de cette proposition générale étoit la somme; on y parviendra,

en suivant la même gradation, le même ordre que nous venons de suivre, c'est-à-dire, en affirmant tour-à-tour chaque attribut particulier des sujets ou des classes qui n'avoient pas été comprises dans l'énumération d'individus observés dont la collection faisoit le sujet de cette proposition vérifiée ; puis, nous affirmerons, soit des sujets anciens, soit des nouveaux, des attributs, des qualités, ou manières d'être qui n'avoient pas été comprises dans les énumérations désignées par ces expressions générales ; *les qualités de la matière, les qualités du caractère.*

La conjecture aura d'autant plus de base que *les* sujets & les attributs ajoutés par supposition aux sujets & aux attributs classés par l'observation, auront plus d'analogie avec eux ; que la partie de la proposition générale, établie par l'expérience, aura plus d'étendue, & que la partie conjecturale qui la déborde, en aura moins.

III. Quand on aura ainsi généralisé une proposition particulière, en grande partie, par l'observation, & en petite partie, par conjecture, comme nous venons de l'indiquer, si l'on veut faire part aux autres de son travail, la meilleure marche sera de décrire toute l'opération telle qu'on l'a faite ; car, s'il n'est pas toujours vrai qu'il faille mener ceux qu'on enseigne par la route qu'on a suivie soi-même ; parce qu'à l'époque où l'on est familiarisé avec un pays réel ou intellectuel, on est de

plus en plus dispensé de certaines précautions encore nécessaires à ceux qui le sont moins; cependant, quand on professe la science que d'autres ont inventée ou la sienne propre, il est indispensable de suivre la méthode que suivit l'inventeur même en abordant la première fois à ces régions inconnues; parce que les commençans ne peuvent se contenter de ces demi-preuves dont une longue habitude fait des preuves entières, pour les gens exercés; ensuite on reversera le produit de la proposition, partie réelle, partie conjecturale, sur les Arts, les Sciences & les Métiers, pour leur montrer le *pourquoi* de ce qu'ils font, & le *comment* de ce qu'ils pourroient faire, rendre communs les procédés particuliers, ajouter des procédés nouveaux aux anciens, & classer le tout.

ARTICLE SECOND.

Observations sur la marche de notre Induction.

I. En considérant de près le méchanisme & la marche de notre Induction, l'on verra que nous n'avons fait que transformer cette proposition individuelle & singulière: *Antoine de la Salle, Lettré, d'une complexion assez délicate, avoit senti son corps & son caractère s'amollir à la fois, dans tel tems, dans tel lieu, dans telles circonstances;*

en cette autre : *dans un grand nombre d'animaux ; les qualités de la matière sont ordinairement accompagnées des qualités du caractère, désignées par les mêmes mots ;* à laquelle je suis arrivé en substituant, dans la première proposition, au lieu du sujet individuel & singulier *la Salle*, ce sujet plus étendu : *un grand nombre d'animaux* ; & au lieu de cet attribut particulier, *mollesse de la matière de son corps accompagnée de la mollesse du caractère* ; cet autre attribut plus général : *qualités de la matière accompagnées des qualités du caractère, désignées par les mêmes mots.*

2. Ainsi on généralise une proposition individuelle & particulière, en substituant, dans la proposition qui exprime les passions & les actions, les mouvemens, les tendances, d'un individu, ou d'une collection d'individus, considérés simplement comme existans, comme simultanés, ou comme successifs, à la place du sujet & de l'attribut, un sujet & un attribut plus étendus exprimés par des termes généraux ; ce qu'on n'a droit de faire, qu'après avoir reconnu & montré ce qu'il y a de commun, entre les parties de ce sujet & celles de cet attribut collectif.

3. Or, je n'ai pas fait cette substitution tout-d'un-coup ; j'ai commencé par généraliser le sujet, en prenant les êtres par masses de plus en plus grandes & en marchant de proche en proche ; j'ai pris mon individu, pour centre & pour point de

départ, je m'en suis éloigné peu-à-peu, en passant des hommes les plus voisins de moi, aux hommes les plus éloignés par le tems, le lieu, ou la manière d'être, & finissant par les animaux qui ont beaucoup d'analogie avec l'homme, & dès-lors, la première concomitance de qualité physique & de qualité morale s'est trouvée généralement vraie & bien établie; après quoi, j'ai pris une seconde qualité de la matière que j'ai rapportée à une qualité du caractère, de même nom, & je suis parvenu à généraliser leur concomitance, comme celle des deux premières; j'en ai joint une troisième & ainsi de suite, & la somme de ces concomitances ainsi ajoutées a été exprimée par ces mots génériques, *qualités de la matière accompagnées des qualités du caractère, de même nom*.

4. Ainsi, soit qu'on ait une proposition particulière à généraliser, ou qu'ayant une proposition générale suspecte, on prenne le parti de la décomposer & de la résoudre en propositions particulières pour en vérifier toutes les parties, on commencera par généraliser un attribut particulier, en l'étendant, par une sorte d'ondulation lente, sur tous les sujets dont l'expérience & l'observation nous auront appris qu'il peut être affirmé; on fera la même épreuve sur un second attribut; puis, sur un troisième & ainsi de suite; mais il faut

bien se souvenir que ces mots *tous les sujets*, signifient un grand nombre de sujets, & ceux-ci, *proposition générale ;* une proposition particulière fort étendue, & que quelque étendue qu'on lui donne par la suite, il n'en résultera jamais qu'une conjecture pour toute la partie non vérifiée par observation.

5. La plûpart des hommes, dans la recherche des causes ou raisons, pèchent par un excès d'audace ou de timidité ; le fait est que, pour inventer & assurer ses inventions, il faut réunir en soi ces deux qualités ; les précautions & les délais excessifs ne sont pas toujours l'excès le moins dangereux ; certes, on n'a droit d'affirmer publiquement une proposition générale, qu'après lui avoir fait subir toutes les épreuves que j'ai indiquées, & ce n'est encore qu'une source de probabilités ; mais une preuve qu'une sage audace à conjecturer est utile à l'avancement des sciences, c'est que je n'aurois pas fait ainsi la revue de toutes les qualités de la matière du corps humain & de celles du caractère qui s'y rapportent, ni celles de tous les sujets dont ces concomitances peuvent être affirmées, si je n'avois soupçonné que ma proposition étoit générale ; sans l'observation, la conjecture eut porté sur le vuide, mais aussi, sans la conjecture, l'observation n'auroit pas eu lieu, & l'on ne s'en seroit pas avisé ; ces deux choses, sans être contraires, naissent l'une de l'autre, se servent réciproquement,

doivent être réunies, & se succéderont naturellement, si on laisse agir librement ses facultés naturelles.

6. A cet égard, l'espèce humaine se divise en trois classes; une composée d'hommes qui ne sont que hardis; une seconde, d'hommes trop timides; & une troisième peu nombreuse, de gens qui sont l'un & l'autre; les premiers, dans ce grand nombre de hasards auxquels ils s'exposent, attrapent en courant beaucoup d'erreurs & quelques vérités parmi; les seconds, semblables au *paresseux* du Brésil, après bien des irrésolutions & des tentatives, font enfin deux ou trois pas, en poussant des cris plaintifs, & tombent épuisés par ce grand effort; mais ceux de la troisième classe exercent alternativement les facultés opposées qu'ils ont reçues, & gardent un juste milieu entre la précipitation des premiers, & la lenteur des derniers, sçavent lire le futur dans le passé, l'absent dans le présent, l'insensible dans le sensible; suivre le pas de la nature pour vivre actuellement, la dévancer un peu pour n'être point surpris; la marche du hasard est trop lente & trop monotone; il est des cas qu'il ne présenteroit peut-être pas deux fois en mille ans, & quoique le gros des événemens soit assez uniforme, il n'est pas de jour qui ne présente un petit nombre de cas nouveaux & faits pour étonner quiconque ne s'est pas aguerri par de fréquentes excursions dans la région des pos-

sibles ; une sage industrie sçait aller doucement au devant des événemens, en s'abandonnant à cette curiosité que la nature a mise en nous pour cette fin : il ne suffit pas de voir ce qui *est* ; car alors tout se réduiroit au plaisir du spectacle, à l'existence méchanique ; il faut encore sçavoir ce qui *peut être*, de peur que le lendemain ne nous prenne au dépourvu.

7. Il est donc utile de généraliser les faits bien constatés & bien décrits, & de les convertir tout d'abord en propositions générales, mais *seulement* par provision & pour se faire un ordre d'observations, pour sçavoir ce qu'on doit chercher, & pour avoir quelque chose à chercher, mais à condition qu'ayant déposé en silence dans sa tête ces soupçons provisionnels, on ait la sagesse de ne les affirmer publiquement qu'après les avoir vérifiés, & de graduer l'intensité de l'affirmation sur le nombre & l'exactitude des preuves ou épreuves.

ARTICLE TROISIÈME.

Réductions & Tables dont l'usage abrège & facilite l'Induction.

1. POUR abréger & faciliter de plus en plus l'opération inductive, je dois lever une difficulté qui arrête

long-tems les analystes les plus subtils, plus long-tems encore les esprits qui ne sont qu'étendus, & toute la vie, les autres hommes; il s'agit de cette diversité dans l'énoncé des propositions, qui empêche souvent d'en bien distinguer le sujet ou l'attribut, & de les réduire à une seule & même forme pour y appliquer une seule & même règle susceptible de se diversifier comme elles, de les suivre dans toutes leurs métamorphoses, & de s'ajuster à toutes leurs formes; diversité dont la source est ce besoin de changement qui nous fait une loi de varier les formes du discours, & quelquefois aussi la diversité même des composés de corps, de mouvemens & de circonstances, qui nous oblige de varier les composés grammaticaux destinés à les représenter; quand une proposition est reçue dans le commerce, ou à mesure qu'elle y entre, chaque personnage, dont la tête a une activité propre, l'applique aux objets qu'il connoît le mieux, ou la moule sur son caractère; il lui donne une forme particulière, & trop souvent il l'exprime en termes choisis dans une langue assez mal faite; il déguise ainsi pour les autres des vérités claires pour lui, & les hommes même de bonne foi disputent long-tems, en disant la même chose, jusqu'à ce que s'appercevant de l'équivoque des mots, & après bien des efforts pour se traduire réciproquement & se faire une langue commune, ils en viennent à bout & s'entendent enfin.

2. Quand il s'agit de ſtyle, d'art, de perſuaſion, de plaiſir, tendons à la variété; bien perſuadés que l'honnête ambition qui travaille à rendre agréable aux hommes & la vérité & celui qui l'expoſe, eſt un ſentiment plus légitime que le déſir ſec & orgueilleux de dominer qui porte certains philoſophes à s'exprimer toujours en formules, & pour en donner un exemple, en ſtyle *Ariſtoulique*; comme s'il ſuffiſoit de convaincre les hommes pour s'en faire écouter, s'en faire aimer ou craindre, les déterminer & les faire agir; mais quand il s'agit moins de l'expoſition que de la recherche même, il eſt à propos, pour ſimplifier, de ſe faire de bonne heure, certains modèles, certains moules généraux auxquels on puiſſe ramener toutes les propoſitions & tous les raiſonnemens, avec la précaution de ne s'y tenir qu'après avoir long-tems eſſayé ſi les raiſonnemens & les propoſitions de tous les ordres y rentrent ſans qu'il ſoit néceſſaire de rien forcer; par la ſuite on ſera maître de rapporter à ces moules tout ce qu'on pourra inventer ou apprendre; avec le tems on ſe trouvera aſſez exercé à ces traductions pour les faire ſur le champ; & l'eſprit étant moins occupé à faire ces rapprochemens, on pourra porter toute ſon attention ſur la recherche même; or, pour conſtruire ces moules, il faut avoir continuellement ſous les yeux les vérités ſuivantes.

3. Les êtres réels, y compris notre individu, ſont

ſujets-nés des propoſitions, ſingulières, particulières, ou génerales; car, toutes les connoiſſances étant originaires des ſenſations que les divers êtres occaſionnent en nous, il eſt clair que l'énoncé de ces connoiſſances eſt toujours, quelque forme qu'on lui donne, l'affirmation des manières d'être, actives ou paſſives, ſimples ou compoſées, de ces êtres, conſidérées ſimplement comme exiſtantes, ou comme identiques, analogues, différentes, comme s'accompagnant ou ſe ſuccédant, conſtamment ou inconſtamment, immédiatement ou médiatement, dans le tems, ou dans le lieu, comme égales ou inégales, enfin, comme agréables ou déſagréables; il eſt vrai que cet ordre eſt ſouvent troublé dans les diverſes conſtructions de phraſes, que les hommes ont imaginées; ſouvent une propoſition aura pour ſujet formel, un mouvement, une tendance, une qualité, un état, une habitude, une manière d'être individuelle ou collective, exprimée par un ſubſtantif abſtrait; mais d'abord, comme toutes ces choſes ſont néceſſairement relatives, à un, à pluſieurs ou à tous les êtres, on peut toujours rétablir l'ordre, en remetant le véritable ſujet & le véritable attribut en leur *lieu* logique; 2°. quelque compoſé que ſoit un ſubſtantif abſtrait, comme il a pour élémens les manières dêtre, actives ou paſſives, dont il eſt originaire, & que ces choſes ont été

néceſſairement obſervées dans les êtres paſſés, ou conjecturées des êtres réels ou poſſibles, on peut toujours attribuer ces manières d'être aux êtres à qui elles appartiennent; on peut toujours donner ces êtres pour ſujets aux propoſitions; & cette traduction ſera poſſible; ſoit que l'attribut ſoit une manière d'être, affirmée ſimplement, ou pluſieurs manières d'être, comparées, ſelon l'eſpèce, la quantité, le tems, le lieu, &c.

4. Par exemple cette propoſition: *l'avarice & l'injuſtice marchent de compagnie*, ſous-entend ces mots *dans les hommes*, elle peut être traduite ainſi; *dans un grand nombre d'hommes, les actions & les paſſions d'avarice ſont conſtamment accompagnées ou ſuivies d'actions & de paſſions propres à l'injuſtice*, ou de cette manière; *les hommes qui ſont avares ſont en même tems injuſtes;* de même cette propoſition, *il y a beaucoup d'avares en France*, équivaut à celle-ci; *beaucoup de François ſont avares.*

5. Si nous prenons la première propoſition pour majeure & la ſeconde pour mineure, nous aurons un ſyllogiſme dont la conſéquence probable ſera; *donc il y a beaucoup d'injuſtice en France*; or, j'ai fait voir qu'on pouvoit ramener tous les raiſonnemens conjecturaux à la forme de celui-ci; & d'ailleurs tous les ſujets de propoſitions ſe réduiſent à des noms propres ou collectifs d'êtres ou de ma-

nières d'être, comme je viens de le dire; il sera donc toujours facile d'appliquer les règles de notre Induction.

II. Il ne feroit peut-être pas facile aux personnes peu exercées de généraliser de mémoire, comme nous le faisons quelquefois; nous ne devons cet avantage qu'à l'habitude & à la précaution prise de longue-main de bien imprimer dans notre esprit les élémens de nos énumérations futures; il sera toujours plus facile & plus sûr de le faire par écrit; mais, pour mettre de l'ordre dans son travail on aura soin de préparer trois Tables.

1°. Une table de sujets qui sera facile à construire, si l'on a bien saisi l'esprit de notre méthode; les articles se suivront dans cet ordre: d'abord son propre individu; ceux dont on est entouré; ses compatriotes; les hommes des autres lieux & des autres tems; ensuite les animaux, d'abord ceux qui nous ressemblent le plus, puis les plantes qui ressemblent le plus aux animaux; les minéraux, les grandes masses de terre, d'eau & d'air, la planète prise en total; le tourbillon solaire, l'univers sensible, &c., car cet univers s'étend & s'étendra encore.

2°. Une table d'attributs. Ces attributs renfermeront tout ce que l'homme peut affirmer de lui-même & des autres êtres, c'est-à-dire, l'existence &

la manière d'être ; or, ces connoissances dérivent de trois sources qui sont celles des trois modes de la sensibilité ; sçavoir, les organes des sens, siéges des sensations ; les viscères de la région épigastrique, siéges des passions proprement dites & les organes du cerveau, siége de la pensée ; tout ce que nous sçavons se réduit à ces trois manières d'être : il faudra donc, pour opérer avec précision, les diviser en leurs classes, espèces & sous-espèces.

3. Ces deux tables suffiroient si l'univers étoit toujours le même ; mais comme tout y change sans cesse, qualités, quantités, situations, formes, directions, nous avons encore besoin d'une table de ces circonstances, de ces choses communes, dont les diverses quantités, combinaisons, situations opèrent la diversité des individus dans le même tems & du même individu en différens tems.

La première table ne peut être bien faite que par un Naturaliste capable de distribuer les trois règnes de la nature en leurs genres, classes, familles, espèces, variétés, à l'aide de différences & d'analogies nombreuses & bien marquées ; je me serois volontiers chargé de la partie qui regarde l'homme considéré, soit comme individu isolé & subissant, quoique seul, différens changemens, soit en relation avec les autres individus humains, & avec les animaux domestiques ; j'ai même donné un essai de cette table dans la Balance ; elle servoit de plan

à cet Ouvrage; mais le grand nombre de faits anciens ou nouveaux que j'y ai classés; les observations, les expériences & les applications de toute espèce occupant l'attention, auront empêché de voir les branches de notre arbre encyclopédique sous les feuilles, les fleurs & les fruits dont nous avons tâché de les couvrir, comme on les eût vu dans ces livres moins pleins où règne un éternel hiver, & où l'ordre est plus apparent, précisément, parce qu'il y a moins de choses; les hommes en cela imitant la nature qui nous montre le squelette & la charpente des végétaux, quand elle n'a plus rien à nous donner.

La seconde & la troisième table me paroissent fort avancées dans la table des choses communes qui termine la quatrième partie du même ouvrage.

ARTICLE QUATRIÈME.

Manière de mesurer les qualités sensibles & les affections qu'elles décèlent; Mathématiques sentimentales.

I. COMME ces mots de *mollesse* & de *fermeté* dont je me suis servi dans l'exemple auquel j'ai appliqué avec détail le procédé de l'Induction, n'ex-

priment que des relations sans termes connus & constans; qu'ils peuvent également indiquer différens dégrés d'une même qualité dont le nom générique est *consistance*; que les deux termes sont souvent appliqués à un même dégré de consistance par différens individus dans le même tems, ou par le même individu en différens tems, selon qu'ils le trouvent trop grand ou trop petit, relativement à eux, à leur but ou à un terme quelconque de comparaison; il s'en suit que ces deux mots & leurs semblables ne désignent *rien de fixe*; *ils* seroient trop vagues, si nous en restions là, & nous exposeroient nous-mêmes à l'objection que nous faisions aux politiques: pour donner à la recherche plus de précision & de réalité, il faudroit, comme nous l'avons dit, déterminer l'intensité, le nombre & la durée des actions & des passions, des qualités sensibles, des manières d'être; sçavoir le premier élément, pour comparer les *actes* & les deux derniers pour comparer les *habitudes* : occupons-nous d'abord de l'intensité.

2. Or, l'essentiel du problême est de déterminer des points de ralliement dans les séries infinies; de marquer, dans l'échelle de chaque qualité sensible, un ou plusieurs termes fixes auxquels on puisse rapporter les différens dégrés de cette qualité, qu'on peut observer dans les différentes parties du même individu,

dividu; ou en différens individus dans le même tems; ou dans les mêmes parties du même individu en différens tems; dégrés dont la suite forme l'échelle de cette qualité. Au premier coup-d'œil, cette entreprise paroît téméraire; mais, comme elle est déjà exécutée pour une & même pour plusieurs espèces de qualités sensibles, on entrevoit qu'elle peut l'être pour toutes ou presque toutes les autres.

3. Les Musiciens ont senti que les différens noms qu'ils donnoient aux dégrés de l'échelle sonore, ne rappelloient aucun son en particulier, & que chacun de ces noms pouvoit convenir à tous les sons possibles, suivant les cas, tel son n'ayant pas plus droit que tel autre son d'être appellé *ut*, *re*, *sol*, &c. & chaque son pris dans une octave déterminée, pouvant faire tour-à-tour, dans d'autres octaves, les fonctions de tous les dégrés de celle-ci, pour peu qu'on élève ou que l'on baisse le tout ensemble, ou qu'on change de ton & de mode; ils se sont donc fait un terme fixe, un point de départ & de réunion, à l'aide d'un instrument qu'ils nomment *Diapason*, instrument qui leur sert à conserver leur place à peu-près dans l'échelle musicale; car, la distance où les sons doivent être les uns des autres, pour que leur succession soit agréable, étant déterminée par la nature, & toujours à peu-près la même, entre les limites d'une octave assignée, dès

que j'ai donné le nom de *la* au son choisi pour terme fixe, je puis aussi appeller *la* le dégré qui est à l'octave en dessus ou en dessous & lui donner toujours le même nom; je ne pourrai plus, sans m'écarter de mon hypothèse & confondre tout, le donner à un autre son, & je me ferai toujours entendre aux autres, en nommant un son quelconque, pourvu que je dise dans quelle octave au dessus ou au dessous du son fixe, il est placé; sans ce Diapazon, une orchestre pourroit le prendre un jour trop haut & le lendemain trop bas; image assez *fidèle du solitaire* qui, ne prenant jamais le *la* de la société qui l'entoure, est aujourd'hui, fier & orgueilleux devant elle, & le lendemain, soumis & timide.

4. De même, les Physiciens se sont faits deux termes fixes dans l'échelle de chaleur; sçavoir, celui de la glace & celui de l'eau bouillante; ils construisent leurs thermomètres sur les mêmes principes & avec les mêmes dimensions respectives, afin que les dégrés de dilatation ou de condensation indiqués par-tout, étant, sinon égaux, du moins proportionnels, représentent des effets semblables & que ces instrumens soient comparables.

5. Cependant, comme en tout Art & sur-tout en morale, une machine qui n'est pas l'homme même ou quelqu'une de ses parties, n'est ni assez portative ni assez commode, les Musiciens de profession tâchent de se bien mettre dans l'oreille le *la* du Diapazon;

ils le retrouvent au besoin sans cette machine; mais, s'ils viennent à le perdre, elle le leur rend; & d'ailleurs ils ne le conservent peut-être, que parce que la machine les redresse de tems en tems.

6. Il seroit à souhaiter que les personnes armées de thermomètres, de baromètres, d'hygromètres & d'anémomètres, fissent, pour les variations de la température, ce que les Musiciens font pour les différences des sons; qu'ils tirassent le même service de leurs instrumens respectifs, en s'exerçant à reconnoître & à désigner un dégré quelconque dans les échelles ou suites de différences que forment la chaleur, l'humidité, la pesanteur de l'air, & la force du vent, dans leur accroissement & leur décroissement; par ces exercice, ils feroient de leur corps un *Pantomètre* dont ces différentes machines, tirées de la matière brute, seroient le régulateur composé.

Il faudroit suivre la même marche pour toutes les autres qualités sensibles; imaginer d'abord des instrumens, pour fixer le *la* de chaque espèce de qualité dans la matière brute & se garantir ainsi de l'incertitude où jetteroient les variations du sentiment, puis s'exercer à retrouver ce *la*, pour le fixer dans chaque organe respectif, de manière à pouvoir se passer de l'instrument, & fixer de même les autres dégrés de chaque suite ou échelle de qua-

lité ; je prouverai, dans l'appendix de la seconde partie, la possibilité de pareils instrumens, sur-tout relativement à la consistance.

7. Mais je crois qu'il faudroit s'attacher principalement à mesurer les mouvemens ; car 1°. toutes nos affections dépendent de l'espèce, de l'amplitude, du dégré de vîtesse, de l'énergie, de la durée, de la direction, du foyer & de l'ordre de succession des mouvemens excités dans la matière intérieure de notre corps par les stimulans, intérieurs ou extérieurs ; de plus tous les solides étant immédiatement contigus, & tous les vases pouvant se communiquer leurs fluides respectifs, les mouvemens imprimés aux parties intérieures se communiquent aux parties extérieures, & ceux qui sont propres à chaque espèce d'affection doivent se répéter au dehors, sinon avec égalité, du moins avec leurs différences caractéristiques & avec proportion ; ainsi en observant & déterminant les différences véritables & les circonstances des mouvemens extérieurs auxquels tiennent les affections, on pourra deviner & déterminer les différences d'espèce & d'intensité de ces dernières. 2°. De toutes les qualités sensibles, les mouvemens qui sont les plus importans sont, aussi les plus faciles à mesurer ; nous avons déjà plusieurs instrumens pour mesurer leur durée, & par conséquent leur vîtesse, lorsque l'espace est connu. Le plus simple

de tous eſt le pendule, compoſé d'une balle de plomb de 6 à 7 lignes, ſuſpendue par un fil de 3 pieds 8 lignes $\frac{1}{2}$, qui donne à Paris la ſeconde, en tems moyen, & peut donner toute autre partie du tems, ſelon qu'on allonge ou raccourcit le fil.

8. Muni de cet inſtrument de facile conſtruction, ſi je veux meſurer le tems d'une de ces vibrations, d'un de ces mouvemens alternatifs dont l'enſemble compoſe la vie méchanique du corps humain; je tiens le fil, entre le pouce & l'index, d'abord un peu court; puis je le laiſſe doucement gliſſer entre ces deux doigts, juſqu'à ce que ſa longueur me donne une vibration égale en tems à celle dont je veux déterminer la durée; enſuite, pour avoir le rapport de ce tems à une ſeconde, me rappellant que, dans les pendules ſimples, les tems des vibrations ſont comme les racines quarrées des longueurs, je fais cette proportion: la racine quarrée de 3 pieds 8 lignes & demie eſt à 60 tierces, tems de la vibration du pendule ſimple de cette longueur, comme la racine quarrée de la longueur trouvée par obſervation, eſt au nombre de tierces que dure la vibration donnée par cette longueur; ou bien celle-ci: 3 pieds huit lignes & demie ſont à 3600, quarré de 60 tierces, comme la longueur du pendule trouvée par obſervation, eſt au quarré du nombre de tierces contenues dans la durée de la vibration *humaine* que je meſure; la racine quarrée de ce dernier nom-

bre donnera le nombre de tierces demandé : au fond, l'on pourroit s'épargner tout ce calcul, en prenant pour mesure des tems & des vîtesses, les longueurs même du pendule trouvées par observation ; ce qui seroit plus commode & suffisant.

9. De tous les mouvemens alternatifs du corps humain, les plus propres à ces observations seroient ceux qui, étant d'une étendue très-sensible, sont susceptibles d'une certaine égalité & continuité, comme la marche, le balancement des bras, les battemens du cœur & des artères, le mouvement des doigts en écrivant, celui de la parole dont les tenues sont plus longues ou plus courtes, selon que l'esprit & le caractère sont plus lents ou plus vifs, &c.

10. Il faudroit aussi rendre comparables les instrumens imaginés pour mesurer les qualités sensibles ; on leur donneroit cette perfection, soit en les construisant tous sur un seul & même étalon, soit en les vérifiant à l'aide de poids, lorsque cette vérification seroit possible, la force de pésanteur ne variant, aux différentes latitudes, à différentes élévations au dessus du niveau de la mer, & à différentes distances des grandes montagnes, que d'une très-petite quantité que nous pouvons négliger dans cette théorie où les à-peu-près sont suffisans.

11. Nous pouvons croire, d'après ces indications, que l'exécution de l'entreprise proposée n'est pas impossible ; passons aux détails du procédé.

II. Le problême ne laisse pas d'être compliqué, il s'agit de mesurer des masses de qualités sensibles qui accompagnent & décèlent des masses de sentimens ou affections intérieures appartenantes à des masses d'individus considérés dans des masses de momens & de circonstances ; comment faire tant de comparaisons d'un seul coup ? aussi nous garderons-nous bien de l'entreprendre ; comme l'esprit humain ou l'œil intérieur, semblable en ceci à l'œil extérieur, ne peut se fixer que sur un seul objet, dans un instant individuel ; que d'ailleurs il n'en peut comparer que deux, dans deux instans immédiatement consécutifs, pour simplifier & faciliter l'opération, nous décomposerons tous ces faisceaux ; nous ne prendrons d'abord qu'une chose de chaque espèce pour comparer brin à brin ; puis le procédé bien expliqué, nous recomposerons les touts, les *genres* analysés, par la restitution successive de toutes leurs *espèces*.

2. Ainsi, ne prenons d'abord qu'une seule passion, *la joie*, par exemple, & ne la considérons que dans un seul instant individuel d'un seul individu, supposons le mien ; de toutes les qualités sensibles qui peuvent accompagner & déceler cette passion, ne prenons que les mouvemens, & de toutes les circonstances du mouvement, ne considérons que la durée.

3, Cela posé, je choisis, dans une portion assez considérable de ma vie, un certain nombre de momens de joie excessive; je détermine, par la méthode indiquée ci-dessus, les différens tems de mes mouvemens, qui répondent à ces différens instans; & ajoutant ensemble, soit les longueurs du pendule, soit les tems qu'elles indiquent, je divise la somme par le nombre des momens ou des observations; ce qui me donne un terme moyen de durée répondant au terme moyen pris entre les maximum de joie.

4. S'il se trouvoit que la vîtesse des mouvemens ne fût pas égale, proportion gardée, dans toutes les parties de mon corps, inégalité qu'on observe dans les méditatifs chez qui la concentration excessive de la chaleur & du mouvement dans la tête, rend souvent la pensée & la parole promptes, tandis que les mouvemens extérieurs & inférieurs sont assez lents, on prendroit, pour chaque moment, la longueur du pendule répondante à la vîtesse de chaque partie, & de la somme de ces longueurs divisée par leur nombre, on tireroit un terme moyen de durée répondant au terme moyen des maximum de joie.

5. Je choisirai aussi plusieurs momens de joie très-foible; je déterminerai, de la même manière, les tems moyens propres à chacun de ces momens

& de la somme de ces dégrés divisée par leur nombre, je déduirai un terme moyen pris entre les minimum de joie.

6. Puis, ajoutant ces deux termes moyens extrêmes & divisant leur somme par deux, j'aurai un medium de durée ou une longueur moyenne de pendule répondante à un medium de joie, laquelle me servira de premier terme fixe; j'y joindrai les deux autres, & j'en aurai déjà trois; j'appellerai *grande joie* tous les mouvemens de cette passion indiqués par des longueurs du fil, plus grandes que cette longueur moyenne; & *foible joie*, tous ceux qui répondront à des longueurs moindres que cette longueur moyenne; & comme ces expressions *grande* & *foible*, seroient encore trop vagues, pour déterminer les différens dégrés qu'elles désignent collectivement, je marquerai, à l'aide du pendule, quelques points entre le medium & les deux termes extrêmes; je ferai du tout une sorte de mesure singulière, d'étalon individuel auquel je pourrai rapporter, soit mes divers dégrés de joie, soit ceux des autres individus.

7. Actuellement, au lieu de nous en tenir à la durée, joignons-y les autres circonstances du mouvement, telles que l'amplitude, la direction, le foyer, &c., &, au lieu de ne prendre pour signes de la joie, que les mouvemens, employons toutes les qualités sensibles qui peuvent accompa-

gner & décéler cette passion, comme le volume; la figure, la consistance, la situation, la proportion, les couleurs, la chaleur, &c., nous aurons des signes plus nombreux, plus composés, plus longs, plus difficiles à observer, mais aussi plus certains; quand à la grandeur & à la vîtesse des mouvemens, seront jointes la densité, la consistance & l'élasticité de la matière, nous aurons, non seulement la vivacité de ces mouvemens, mais leur force, *méchaniquement* parlant.

8. Nous n'avons pris que des momens; cependant les mouvemens de joie ont une certaine *durée*; cette passion, comme toutes les autres passions, comme tous les phénomènes possibles, va d'abord en croissant depuis un minimum jusqu'à un maximum, puis en décroissant, du dernier terme au premier; nous prendrons, dans sa durée totale, un certain nombre d'instans égaux & également éloignés, sçavoir le maximum, le minimum & quelques autres situés entre ces limites, nous déduirons pour chacun de ces momens, un terme moyen, soit de vîtesse, soit de consistance, ou de toute autre qualité sensible qui accompagne & décèle la passion; puis ajoutant tous ces termes & divisant la somme par leur nombre, nous aurons un terme moyen total qui, multiplié par la durée entière de la passion, donnera le dégré de la qualité sensible prise pour signe, répondant à un mouvement de joie pris en total.

9. Et, comme les habitudes ne sont que le produit de la répétition des mêmes actions ou des mêmes passions, pour avoir la joie habituelle, nous compterons les mouvemens de joie qui ont eu lieu dans une portion de la vie, où il n'est rien arrivé d'extraordinaire, & nous en ferons une somme.

10. Mais, comme les opposés se succèdent dans l'homme, physique & moral, il ne suffira pas de calculer la quantité de joie répandue sur une portion de la vie, pour avoir la gaieté habituelle, il faudra déterminer, par la même méthode, la quantité de tristesse qu'on a éprouvée dans le même tems, balancer ces deux passions l'une avec l'autre, en comparant leurs doses habituelles, & juger l'individu habituellement joyeux ou triste, selon l'espèce de la passion dont la dose est la plus forte & la quantité de cet excès.

11. On fera la même chose pour tous les couples possibles de passions symétriquement opposées, les unes expansives, les autres contractives, qui nous font sans cesse vaciller d'un extrême à l'autre; comme, appétit & aversion, amour & haine, espérance & crainte, admiration & mépris, &c.; & l'on jugera qu'un individu a été habituellement affecté d'amour ou de haine, de crainte ou d'espérance, d'admiration ou de mépris, dans telle portion de

sa vie, selon que l'une ou l'autre de ces passions opposées aura dominé dans cet espace de tems, & d'autant plus, que l'excès de la passion prépondérante, aura été plus grand.

12. Jusqu'ici, nous n'avons travaillé que pour nous; l'étalon que nous venons de construire pourra nous servir à nous comparer totalement à nous-même, en différens tems, ou partie à partie dans le même tems, à comparer les autres individus au nôtre, ou à les comparer entr'eux, après avoir passé par nous-même, & pris notre propre individu pour terme moyen de comparaison; mais, dans une société, cette mesure ne suffiroit pas; nous aurions besoin en outre d'une mesure commune, d'un étalon public, auquel chaque membre de la société put rapporter les dégrés de chaque passion observée en lui ou dans les autres, & les désigner par des termes affectés aux différens crans de cet étalon & généralement reçus; or, on auroit cette mesure commune, en faisant, pour chaque couple de passions du plus grand nombre possible d'individus de cette société, ce que nous avons fait pour les couples du nôtre, & en préférant, dans le choix des sujets d'observation, les maximum & les minimum; quand on auroit trouvé un terme moyen pour chaque couple de passions de chaque individu, la somme de ces termes moyens divisée par leur nom-

bre donneroit un terme moyen, commun, public, & fixe; on rangeroit tous les résultats sur de grandes tables, divisées en autant de colonnes subdivisées elles-mêmes en deux parties, qu'il y a de couples de passions opposées; le long de ces demi-colonnes, seroient marqués autant de dégrés possibles qu'on auroit pu observer de termes moyens, de termes extrêmes, & d'intermédiaires, pour chacun de ces couples; plus il y auroit de ces dégrés, mieux la morale seroit déterminée; & quand les termes moyens, trouvés par observation, ne seroient pas les milieux réels de cette société, ces termes étant fixes & connus, on pourroit toujours y rapporter les autres dégrés, & en les désignant par des termes consacrés, l'on s'entendroit assez bien.

13. Or, ce qu'on auroit fait pour une petite société, on pourroit le faire pour une grande; car, de même que, de la somme des étalons qui servoient aux différens membres d'une société, pour se comparer à eux-mêmes ou aux autres, divisée par leur nombre, est resulté l'étalon public pour cette société, la somme des étalons d'un certain nombre de sociétés, divisée par leur nombre, donneroit l'étalon d'une *société de sociétés*; on auroit donc, en marchant, du petit au grand, du simple au composé & de proche en proche, une suite d'étalons de plus en plus généraux, pour les individus, les fa-

milles, les cotteries, les villes, les parties du monde, les siècles, les âges, &c.

Je n'entreprendrai pas de dénombrer tous les usages qu'on pourroit tirer de ces mesures; il me seroit plus facile d'en montrer la nécessité que d'en déterminer le nombre; cependant j'en indiquerai quelques-uns, pour engager les personnes qui m'auront bien entendu à perfectionner l'art dont je viens de jetter les fondemens.

III. Il seroit facile de sçavoir à peu-près *quelle est l'influence des qualités de l'atmosphère sur les sentimens & les idées*, sur la constitution physique & morale de l'homme, en comparant ensemble les termes moyens qu'on auroit trouvés à différens dégrés de chaque qualité générale de l'air extérieur, par des observations faites sur des sociétés très-nombreuses; comme ces termes moyens auroient été pris entre des individus fort différens, en différens tems & en différens lieux, il seroit probable que les différences observées dans les qualités sensibles prises pour signes des affections intérieures ne viendroient, ni des différences individuelles dans la constitution physique ou morale, ni de l'impression continue du climat, ni de l'éducation, ni des usages, ni des préjugés, ni d'aucune habitude semblable, mais de la cause générale que l'on soupçonne; d'ailleurs on pourroit s'en assurer en prenant pour objets de

tes comparaisons, un grand nombre de sociétés fort différentes par le tems, le lieu & la constitution habituelle, & si les différences attribuées à la température étoient par-tout à peu-près les mêmes, on pourroit croire qu'elles lui appartiennent.

2. De même, les différences remarquées entre les termes moyens de deux individus, de deux sociétés, ou d'un plus grand nombre, observées dans le même tems, dans le même lieu, par la même température, dans les mêmes circonstances à peu-près, appartiendroient & pourroient être attribuées à ce qu'il y a de particulier & de propre dans leur constitution physique ou morale.

3. En un mot, étant données ou soupçonnées, les causes & les circonstances qui déterminent l'espèce & le dégré de nos affections, pour connoître l'influence de chaque cause efficiente ou occasionnelle, il faut choisir un individu ou une société telle, que le terme moyen de l'affection ou des affections regardées comme l'effet à expliquer, y soit toujours le même, quand la cause, simple ou composée, à laquelle on l'attribue, est au même dégré, & croissant ou décroissant, quand cette cause croît ou décroît; puis comparer ensemble les différens termes moyens des qualités sensibles répondans aux termes moyens des affections & les rapporter aux différens dégrés de l'échelle des variations que subit la cause assignée; ou, s'il s'agit d'une cause très-géné-

rale, prenez une société très-nombreuse & rapportez les variations de son terme moyen aux variations de la cause générale ; on sera d'autant mieux fondé à le faire que ces termes moyens sont les résultats d'une infinité de différences particulières qui se sont balancées & compensées dans les sommes totales.

4. Quand on auroit une fois déterminé les sentimens dont l'habitude constitue le bonheur, spécifié les signes qui décèlent ces sentimens & indiqué la manière d'en déterminer l'intensité, il *seroit facile* de calculer le produit net, en espèces *sentimentales*, d'un changement quelconque, individuel, domestique, civil, ou politique ; pour le connoître, il suffiroit de chercher, par le procédé que j'ai décrit, le terme moyen de chaque passion, bonne ou mauvaise, de balancer le nombre, l'intensité & la durée des passions symétriquement opposées, pour connoître celles qui prédominent habituellement dans les différens couples, & la quantité de leur excès; en un mot, de faire, avant & après l'évènement, le bilan moral de l'individu ou de la société dont il s'agit, & de comparer les deux résultats.

5. Je n'ai pas besoin d'ajouter que notre manière de déterminer l'intensité des qualités sensibles seroit utile à la médecine ; cela est évident, la langue de cet art, aussi vague que celle de tous les autres, doit cette imperfection au défaut de mesure commune

mune à laquelle on puiſſe rapporter & les dégrés des qualités ſenſibles & les termes deſtinés à les indiquer; on ne pourroit, à la vérité, exiger que le médecin meſurât un à un tous les ſymptômes, vingt machines à la main; mais ſi, en s'exerçant proviſionnellement, à l'aide de ces machines, il donnoit, en quelque ſorte, un point d'appui à ſes ſens & à ſon entendement, ſi, de temps à autres, voulant voir au juſte & en détail, ce qu'il ne voit qu'en gros & à peu-près, il s'occupoit ſeulement de l'énumération des choſes à conſidérer, l'idée ſeule qu'il ſe formeroit de la complication des cauſes, & de l'importance des plus petites quantités, le forceroit à y regarder de plus près; il eſtimeroit avec plus de préciſion la force des ſymptômes &, par ce moyen, celle des affections intérieures & cachées; il jugeroit, avec plus de pénétration & de capacité, des nuances imperceptibles & des enſembles difficiles à embraſſer.

6. S'il reſte encore au lecteur quelques doutes ſur l'importance & même ſur la néceſſité de cette théorie, ils ſeront bientôt diſſipés, pour peu qu'il daigne fixer ſon attention ſur le raiſonnement ſuivant.

7. Ou les inſtrumens & les ſignes du bonheur ſont proportionnels à la naiſſance, à la fortune, aux dignités, à la conſidération & aux autres avantages

extérieurs dévolus aux personnes sages qui ont eu le bon sens de choisir, pour être engendrées, conçues, portées, & mises en lumière, un moule noble & opulent, plutôt qu'un moule gueux & roturier; & alors les loix ne seroient qu'un moyen, aussi efficace qu'odieux, d'éterniser le plus injuste des partages, de perpétuer un ordre de choses où le plus heureux seroit celui qui travaille le moins, où la bassesse & la misère, où la faim actuelle, la faim de prévoyance, & l'honorable épithète de *manant* sont le prix assuré d'un travail excessif & de première nécessité.

8. Ou le bonheur a d'autres causes & d'autres signes que ces biens visibles qui en imposent à tous, & deviennent, par le préjugé commun, nécessaires à ceux même qui les méprisent & qui n'en avoient pas naturellement besoin; & alors tout cet appareil de loix, qui a pour base la répartition, la propriété mobile ou permanente, personnelle ou héréditaire, de ces prétendus biens, n'auroit qu'un but illusoire & porteroit sur le vuide; quelque sages que fussent les dispositions du législateur, quelque justes, en apparence, que fussent les décisions des juges chargés d'appliquer les loix, les jussions du premier & les sentences des derniers se réduiroient à un vain son, & ne toucheroient point à la question du bonheur public.

9. La meilleure des institutions seroit celle où la quantité de bonheur seroit proportionnelle à la mise de chaque citoyen, non pas à son travail réel, car les facultés naturelles, civiles & politiques n'étant pas égales, la dette n'est pas la même pour tous, mais à ses intentions démontrées de travailler & de servir ses concitoyens, selon ses facultés personnelles.

10. Une institution passable seroit celle où il y auroit quelque proportion entre le mérite & la récompense; car il ne faut pas exiger l'impossible.

11. Une institution détestable seroit celle où il n'y auroit aucune proportion entre ces deux choses, comme. . . .

12. Or, pour faire la répartition avec équité, pour rendre les gains proportionnels aux mises, il faudroit qu'on pût déterminer, jusqu'à un certain point, ces gains & ces mises, c'est-à-dire, qu'on pût connoître à des signes certains, & évaluer, d'un côté, les intentions, de l'autre, les sentimens dont l'habitude constitue le bonheur.

13. Hors delà, ces grands mots de *raison*, *d'équité*, de *juste proportion*, dont les deux partis nous étourdissent, ne sont que des mots vuides de sens.

14. Si ces déterminations sont impossibles, même en gros, non seulement, les avantages de telle

société sont douteux, mais ceux de la société en général seront toujours fort incertains.

15. Si elles sont possibles, il faut s'en occuper.

16. Tel est mon but, & c'est à la somme des moyens qui tendent à ce but que je donne le nom de *mathématiques sentimentales*, dont le véritable objet est de déterminer à peu-près la quantité du bonheur public, en mesurant les signes de ce bonheur, connus ou à connoître.

17. Lorsque, calcul fait, la quantité de malheur ou de sentimens pénibles, ce qui est la même *chose*, l'emportera sur la quantité de sentimens agréables ou de bonheur, il faudra changer la constitution; c'est le cas où nous sommes; mais ici la différence des deux sommes est visible; notre théorie ne regarde que les circonstances où elle seroit plus difficile à déterminer.

18. Il ne faut pas que ce grand nombre de mesures nous effraie; avec de l'ordre & de l'activité, ce travail auroit une fin; d'ailleurs si l'on vouloit que *l'arpentage moral* se perfectionnât rapidement, rien n'empêcheroit d'en faire un métier, comme on en a fait de la musique, de la danse, & de tant d'autres arts, utiles à la vérité, puisqu'ils nourrissent la bonne humeur, augmentent nos jouissances & entretiennent ainsi la double santé publique, mais moins essentiels que celui-ci.

19. Enfin il s'agit moins ici d'aller toisant chaque homme & pesant fibre à fibre que de s'exercer, avant l'action, pour agir avec plus de dextérité; de placer fréquemment la mesure à côté du sens & de l'entendement, afin de pouvoir, dans l'exécution, mesurer sans mesure; car ceux qui ont le plus souvent la mesure en main sont aussi ceux qui peuvent le mieux s'en passer.

ARTICLE CINQUIÈME.

Réponse à quelques objections qu'on pourroit faire contre notre méthode inductive.

1. LA bonté des propositions que nous avons invoquées comme axiômes au nº. 5 de l'exposé, consiste dans leur universalité, leur clarté, leur trivialité; ces qualités dépendent de la simplicité de ces mots dont elles sont composées : *être*, *qualité*; *semblable*, *opposé*; *commencer*, *conserver*, *continuer*, *augmenter*, *diminuer*, *détruire* : il est inconcevable qu'on n'en fasse pas usage; je ne dis pas fréquemment, mais toujours & par-tout; cependant, telle est la foiblesse de l'homme, qu'il se lasse de pain & de vérité; il lui faut des ragoûts & des mensonges, pour réveiller ses facultés assoupies & lui faire sentir sa double existence.

2. Ces propositions sont incontestables; cependant je ne serois pas étonné qu'on cherchât à les infirmer & qu'on crût les ébranler par cette objection : il y a

des qualités qui n'augmentent avec la quantité de matière, que jusqu'à un certain point, qui, passé ce point, diminuent, à mesure qu'on force la dose & finissent par disparoître : mais cela prouve seulement qu'en donnant la quantité de matière comme raison unique de cette qualité, on a mal supposé, & qu'avec la quantité de matière, il y a quelqu'autre cause ou circonstance concourante à cet effet, plus importante que cette quantité, & qui, au delà d'un certain point est diminuée, puis détruite par l'augmentation de la dose.

3. Par exemple, il y a des substances *que le feu* ou les dissolvans attaquent mieux en petite qu'en grande quantité, parce que les petits corps ont, relativement à leur solidité, plus de surface que les grands; ce qui livre à l'agent un plus grand nombre de passages ; or, si doublant la quantité de la matière passive & celle de l'agent, vous en concluez que la qualité produite par le feu ou le dissolvant, doit être double ; votre induction est mauvaise ; elle suppose qu'il n'y a qu'une seule cause, ou que la surface, raison concourante, sera doublée en même tems que la solidité; mais, comme, au contraire, cette surface est relativement beaucoup moindre, l'une des deux causes concourantes n'étant pas doublée, le résultat composé des deux ne doit pas l'être non plus; l'on conçoit un point où, la surface devenant trop petite par rapport à la

masse, l'agent ne pourra plus du tout opérer sur la matière qu'on lui soumet, & la qualité n'aura pas lieu, du moins sensiblement; même quand on iroit toujours augmentant la quantité de cet agent en même proportion que la masse de matière à décomposer.

4. Il en faut dire autant de toutes les objections qu'on pourroit faire contre nos axiômes, elles ne peuvent rouler que sur de semblables équivoques; d'ailleurs, où trouver des propositions plus évidentes pour les ruiner, & même aussi évidentes pour les combattre?

II. Quand je dis que la mollesse du caractère dépend de celle du corps, je n'entends pas que celle-ci soit cause unique de la première, & c'est sans déroger au pouvoir des causes morales; car, d'abord, si cette mollesse du caractère n'est que le sentiment même de la foiblesse résultante de la mollesse, & s'il y a, dans le corps humain, d'autres causes de foiblesse que la mollesse, il est clair que le sentiment de ces choses produira aussi la foiblesse de caractère; or, physiquement parlant, ces mots *force* & *foiblesse* signifient une quantité de mouvement plus ou moins grande, c'est-à-dire, un produit plus ou moins grand, de la masse, par la vitesse; mais la masse elle-même est composée du volume & de la densité; ainsi un animal, dont la

chair feroit auffi compacte que celle d'un autre animal, mais dont le corps feroit plus petit & dont les mouvemens feroient plus lents, feroit plus foible que celui-ci; toutes chofes égales d'ailleurs, plus le produit fait, du volume, de la denfité, de la confiftance, de la vîteffe, & même, de l'élafticité, fera grand, plus l'animal fera *refpectivement* fort & *naturellement* courageux; comme le produit eft très-compofé, une qualité, quoique portée au plus haut dégré, peut être compenfée par une, plufieurs, ou toutes les autres; par exemple, il peut arriver que deux animaux A & B foient conftitués, de manière que, la chair du premier ayant beaucoup plus de confiftance que celle du fecond, & que celui-ci ayant plus de volume, de denfité, de vîteffe, d'élafticité ou de *ton*, que l'autre, le premier facteur ou élément foit balancé, ou même plus que compenfé dans le produit total, par les quatre autres facteurs, & qu'en conféquence, l'animal B quoique plus mol, foit, tout fupputé, plus fort *méchaniquement*, & *naturellement* plus fort de caractère, que l'animal A.

2. De plus, le caractère dépend quelquefois moins de la force méchanique & originelle, que du fentiment *travaillé* qu'on en a, que de la force *idéale* qui peut réfulter de l'idée vraie ou illufoire, qu'on s'eft faite de fa force phyfique, de fon adreffe, de fon bonheur, en un mot, de fa fupériorité phy-

fique & morale ; car, bien que la force méchanique & originelle soit la cause la plus ordinaire de la force idéale, cependant, comme l'énergie de la volonté augmente beaucoup la force organique, actuelle ou habituelle, que cette énergie dépend, soit d'un spasme dans le cerveau, dans le cœur, ou dans tout le reste du corps, soit du nombre, de l'espèce, de l'intensité, de la continuité d'action des stimulans physiques & moraux qui agacent nos organes, excitent nos passions & produisent nos mouvemens, & d'une infinité de causes qui se multiplient, se compliquent, & s'entr'aident, dans l'état de société ; quelquefois l'effet composé de ces causes accidentelles qui se succèdent sans relâche les unes aux autres, la répétition des actions & des passions amenant l'habitude, l'emporte sur celui des causes naturelles ou premières en date & l'Hercule de la nature tremble devant l'Hercule de l'art ou celui du hasard.

3. Par exemple, la foiblesse physique produit naturellement la vanité ; or la vanité très-exaltée par un modèle ou par tout autre moyen peut produire une énergie de caractère qui rende l'homme vain supérieur à la crainte de la mort & de la douleur, maux qu'il ne voit qu'en songe, & le rendre à la longue le maître, physique du moral, domestique ou public, civil ou politique, guerrier ou litté-

taire, de ses supérieurs naturels; sur-tout dans l'état de société très-avancé, où la multitude & la variété des situations met l'homme qui sçait combiner & s'attendre, à portée de choisir ses heures de génie ou de courage & d'opposer sans cesse son fort au foible de ses adversaires; dans un état où les avantages de la naissance, de la fortune, de l'extérieur, de l'esprit, de la réputation, mettent la foiblesse à portée de multiplier ses machines, parmi cette foule d'hommes qui n'ayant pas la force de vouloir deux jours de suite la même chose pour leur propre compte, sont vendus par leur indolence *au plus actif*, & se trouvent trop heureux de charger les autres du fardeau de leur volonté & d'échanger leur force physique contre la force morale qui leur manque.

4. Que sert à Antoine sa stature d'Hercule, si le grêle & féminin César sçait lui persuader qu'il n'a rien de mieux à faire que d'être son lieutenant?

5. Que servit à tel philosophe sa carrure & sa consistance d'athlète, si son frêle antagoniste, forcé par les circonstances, de raffermir son corps & son caractère par la fatigue & le danger, accoutumé dès l'enfance à de longues opérations, instruit par la variété de ses situations, conseillé sans cesse par sa foiblesse & sa pauvreté même, travaille pendant vingt années à réunir la masse & le *ton* qui lui manquoient, à la souplesse & à la vîtesse qu'il a reçues,

réussit enfin & parvient à faire prédominer les qualités acquises sur les qualités naturelles; sur-tout si, ayant pesé la vie de l'homme civilisé, & ne la regardant que comme une sorte de longue maladie qu'on peut tout-au-plus pallier par la gloire ou la volupté, il a choisi la première pour unique palliatif & s'est placé dans une alternative effrayante pour le commun des hommes,

6. Dans un homme de lettres, & même, dans un guerrier spéculatif, chez qui les parties extérieures & inférieures sont ordinairement molles & peu nourries, parce que l'action trop forte & trop continue de la tête attire dans cette partie, le sang & les autres humeurs, aux dépens des extrêmités, le spasme qu'occasionne la réitération des mêmes mouvemens dans le cerveau, produit la répétition des mêmes idées, & cette répétition, l'opiniâtreté, la constance de volonté.

7. Le caractère peut donc être ferme, quoique le corps soit mol.

8. Ces objections ont plus d'apparence que de force, car 1°. dans les classes les plus nombreuses la consistance du corps & la force physique, qui en résulte, est une partie plus sensible de la force morale, que dans les autres; ainsi la majorité est en faveur de notre opinion; d'ailleurs, il ne s'agissoit pas, dans l'induction, de toutes les causes concourantes à la force morale, mais d'une seule à laquelle je n'at-

tribue que ce qui lui appartient, je n'exclus pas celles dont je ne fais pas mention, je ne fais que les ôter un inſtant de devant mes yeux, pour mieux conſidérer celle dont je m'occupe ; enfin, c'eſt moins ici la recherche entière que le commencement du travail & un exemple de la manière dont on peut la faire.

III. Il ne faut pas croire qu'il ſuffiroit, pour détruire la probabilité de notre induction priſe en total, de l'attaquer en détail, de la décompoſer, *de rejetter* d'abord chaque partie une à une, comme peu vraiſemblable, puis le tout, ſous prétexte qu'une ſomme de probabilités foibles ne peut donner qu'un tout de même eſpèce que ſes parties.

2. Par ce ſublime raiſonnement qu'on appliquoit à mon dernier eſſai, l'on pourroit conclure, de ce qu'une ſurface d'un pouce quarrée n'eſt pas viſible à une lieue de diſtance, qu'une montagne élevée de 500 toiſes ne l'eſt pas non plus à cette diſtance ; car, pourroit-on dire, la ſurface de la montagne eſt compoſée d'un certain nombre de pouces quarrés ; or, par l'hypothèſe, chaque pouce quarré eſt inviſible, la ſurface totale n'eſt donc qu'un compoſé de parties inviſibles ; mais le tout doit être de même qualité que ſes parties ; donc la montagne eſt inviſible.

Item. Un ſoldat eſt foible, or une armée eſt un compoſé de ſoldats ; c'eſt donc un compoſé de choſes

foibles; & le tout devant être de même nature que ses parties, il s'ensuit que l'armée est foible aussi. Le sublime raisonnement!

3. C'est pourtant, par des raisonnemens de cette espèce qu'on veut bannir de la jurisprudence, les semi-preuves, quelque soit leur nombre, sous prétexte qu'on s'expose en les employant à punir des innocens; il n'y a point de projet, d'établissement, de loi manifestement utile, qu'on ne pût ruiner ainsi, en l'attaquant en détail & prouvant que chaque élément du composé n'est pas parfaitement bon, parfaitement évident.

4. S'il existoit en effet des preuves parfaites, on ne devroit point en adopter d'autres, mais, comme on peut corrompre deux méchans & les endoctriner assez bien pour qu'ils ne se contredisent point, que dans les preuves d'une autre espèce, qui ne sont pas toutes égales, il y a une gradation de probabilité, on est souvent contraint de se contenter de grosses masses formées de petites preuves; les criminels s'arrangent ordinairement, pour qu'il n'y ait point contr'eux de démonstration géométrique.

5. Si vous vous contentez d'un petit nombre de foibles indices, un grand nombre d'innocens seront punis; si vous ne décidez que d'après un grand nombre d'indices très forts, vous aurez beau faire, il y aura toujours quelques méprises cruelles, parce

qu'un infortuné sans assurance est quelquefois accablé par un perfide concours de circonstances dont le tableau l'étourdit & le rend muet ; enfin, si vous exigez des preuves complètes, tous les innocens le seront.

6. En effet tous les raisonnemens que vous employez pour prouver que la société n'a pas droit d'infliger la peine de mort, prouveroient également qu'elle n'a pas droit d'infliger la plus petite peine personnelle ; la société, dites-vous, n'est jamais rigoureusement certaine de porter un jugement dont elle ne puisse être forcée de revenir par des informations ultérieures ; donc elle n'a pas droit non plus d'infliger une peine de telle nature, qu'elle ne puisse plus dédommager la victime de sa méprise.

7. A cela je réponds qu'on ne ressuscite pas plus l'honneur d'un homme que son cadavre ; *Themis semble salir tout ce qu'elle touche ;* elle a beau laver ses mains comme Pilate, après avoir lancé ses oracles, notre honneur n'en est pas plus net ; la tache y est, & il ne reste plus qu'à mettre l'homme au rebut ; car, l'infamie fait d'un étourdi, un dépiteux, d'un dépiteux, un méchant, & d'un méchant, un scélérat : quant à ses réhabilitations qui arrivent si tard, elles n'effacent point la note imprimée par ses attouchemens ; il est difficile à l'homme de se

mettre à réestimer ce qu'il s'est habitué à mépriser ; la malignité humaine aime mieux croire l'argument qui condamne & dégrade que l'argument qui justifie & relève.

8. Or, les preuves que vous employez pour les délits de la petite espèce ne valent pas mieux que les autres ; la société n'a donc pas plus droit d'infliger la plus petite peine personnelle, que la peine capitale ; mais si elle ne févit jamais, les méchans assurés de l'impunité vont marcher tête levée, en se riant de vos formules, les innocens trembleront, il n'y aura plus de sûreté, ni de sécurité.

9. Donc la société a droit d'infliger la peine de mort, s'il y a des classes où la peine pécuniaire est impossible, l'infamie nulle, & la vie pénible, une habitude ; car, on peut appeller *juste* ce qui est utile au grand nombre, or, il vaut mieux pour le grand nombre, se contenter des moyens déja établis quoiqu'imparfaits, au risque de condamner de loin en loin quelques innocens, que de les condamner tous à coup-sûr en exigeant des preuves impossibles à établir, & assurant ainsi l'impunité à la ruse & à la violence ; de deux maux qui nous pressent & que nous ne pouvons éviter à la fois, il faut choisir le moindre, & non préférer le plus grand, sous prétexte que le plus petit est inévitable ; la population de nos contrées comparée à ces nations de 600 hommes qui s'épient & se déchirent dans les

déserts de l'Amérique septentrionale, prouve que nos formes juridiques ne sont pas entièrement inutiles, & dans la plûpart des jugemens qu'on a été obligé de réformer en dernier lieu ; ces formes n'ayant point été suivies ; on n'en peut rien conclure contre leur bonté.

10. Il en est des preuves qui ne sont que des accumulations, que des faisceaux de faits ; comme des sensations sur lesquelles elles sont appuyées ; de même que les impressions *sensibles*, faites par les corps extérieurs sur le nôtre, sont une *somme* de petites impressions dont chacune seule ne *le seroit* pas ; les démonstrations assez bonnes pour qu'il soit plus sage de s'y tenir que de ne se tenir à rien ; démonstrations qui ont pour principes & pour base des sensations, sont composées d'une infinité de preuves ; c'est-à-dire ; de faits dont chacun considéré seul ne fait pas démonstration.

11. Quand les termes qualificatifs sont destinés à exprimer des différences *d'espèce*, de *qualité*, ceux qui ne conviennent pas au petit nombre, ne conviennent pas mieux au grand ; & alors il est vrai que le tout est de même nature que ses parties ; mais si ce mot *nature* désigne l'effet du nombre, de la quantité, comme force & foiblesse, probabilité, invraisemblance, le terme qui ne conviendroit pas aux parties de la somme peut fort bien convenir au tout lorsque l'effet suffisant & total qu'il

désigne

désigne est dans l'ensemble & non dans les parties, dont chacune ne produisant qu'une partie de l'effet nécessaire, ne mérite pas le nom affecté à l'effet total. Cette distinction doit nous guider dans la réfutation de tous les paralogismes de même genre.

12. C'est aux gens qui prétendent posséder des vérités évidentes, des démonstrations rigoureuses, qui prétendent pouvoir établir des propositions universelles, qu'on a droit d'opposer des exceptions en petit nombre; parce qu'en effet, il ne faut qu'un seul exemple contradictoire pour ruiner la proposition impérieuse qui n'excepte rien; mais nous qui ne cessons de dire & de montrer que toutes les propositions génerales par *l'énoncé* sont particulières *de fait*, nous qui ne regardons ces propositions que comme des expressions qui désignent des masses de faits, de sensations, qui indiquent les chances d'un pari, nous qui ne donnons que comme *probable* une assertion appuyée sur mille observations, nous ne sommes point exposés à la voir ruiner par une seule exception.

Par exemple, si cette proposition universelle, *tous les avares sont injustes*, est détruite par cette proposition particulière, *il y a quelques avares qui ne sont pas injustes*, dans ce syllogisme conjectural ou pari : *mille avares observés étoient injustes; or, Pierre est avare; donc il est probable que Pierre est injuste*; quand vous me montreriez

cent avares qui ne fussent pas injustes, comme deux propositions particulières, dont l'une est affirmative, & l'autre négative, ne sont point contradictoires, parce qu'elles peuvent être toutes les deux vraies, ou toutes les deux fausses, pour deux personnes différentes dans le même tems, ou pour la même personne, dans des tems différens, votre exception ne fait, avant l'évènement ou la vérification de ma conjecture, que diminuer la probabilité; &, pour que le pari fût égal, il faudroit que vous me présentassiez mille hommes aussi avares que les miens qui ne fussent pas *injustes*; votre pari seroit d'autant meilleur que votre nombre excéderoit davantage le mien, les temps & les dégrés étant toujours supposés égaux; mais si j'ai parié d'après un plus grand nombre de chances, quand bien même l'évènement ou la vérification, me seroit contraire, il ne s'ensuivroit pas que le pari étoit mauvais, mais seulement que j'ai perdu ayant beau jeu, ce qui arrive tous les jours, les évènemens les moins probables ne laissant pas d'être possibles & d'avoir lieu contre toute vraisemblance.

13. En un mot, dans toute science de raisonnement, c'est-à-dire, dans tout métier & à toute heure, il ne faut point chercher d'évidence complète; si l'on pouvoit se passer de conjectures, nous serions trop heureux; mais, comme, à chaque pas, nous

sommes forcés de deviner ce qui fut & ce qui doit être, il faut bien s'exercer à un métier que nous ne sommes pas maîtres de ne point faire, mais avec méthode : soyons prudens, sans craindre l'avenir, afin de voir plus nettement, d'avoir moins à craindre, & d'être à même de choisir, dans ce mélange de biens & de maux, non du bien sans mal, ce qui est impossible, mais la plus grande somme possible de biens, avec la moindre somme possible de maux. Tel est notre but dans cette induction.

ARTICLE SIXIÈME

Possibilité d'un Tarif des Esprits.

I. IL nous reste à parler d'une matière que nous ne traitons qu'à regret; nous avions avancé, soit verbalement, soit par écrit, qu'il ne nous paroissoit pas impossible de faire un tarif de la pensée & du style, tel qu'on pût comparer les esprits & les évaluer avec plus de précision & de justice qu'on ne le fait ordinairement, en employant des qualifications sans motif & sans base, sans terme & sans mesure : cette assertion a été prise pour une menace; ce n'étoit point notre intention, nous souhaitions seulement procurer, aux Conseillers du Parlement philosophique, le plaisir de juger sans être injuste ou téméraire, plaisir bien rare! l'entreprise doit nous

paroître aujourd'hui moins difficile que jamais; cependant de nouvelles réflexions nous obligent d'y renoncer pour le moment; dans la balance politico-littéraire, l'esprit & l'éloquence nous semblent portés à un prix exorbitant, on n'a point égard, dans l'estimation d'un Citoyen, à ces qualités, justice, courage, patience, douceur, complaisance, commisération, qualités vraiment sociales, & qui, chez un peuple moins usé, feroient plus que compenser ces qualités, brillantes & anti-sociales qu'on estime presque autant que l'or; en indiquant ainsi les moyens de péser & d'apprécier l'esprit de chaque homme, nous sémerions le dépit, l'injustice, la haine, le malheur, & cette mauvaise graine rendroit cent pour un; nous nous contenterons donc d'effleurer ce sujet pour montrer seulement que la proposition n'étoit pas absurde.

2. D'abord, il est clair que le génie différenciel est proportionnel, toutes choses égales d'ailleurs, au nombre & à la délicatesse des différences qu'un homme saisit dans un tems donné; mais, comme il s'agit moins ici de la justesse & de la sagacité, que de l'étendue d'esprit, quoique ces deux qualités s'engendrent & se supposent réciproquement jusqu'à un certain point, je ne considérerai que la dernière qui a un rapport plus immédiat avec l'objet de notre induction.

3. Pour peu qu'on m'ait suivi avec attention, on a dû entrevoir qu'en étendant par dégrés ma proposition individuelle, je déterminois les rayons des différentes sphères d'esprit & mesurois leur capacité, ou, si l'on préfère une image encore plus familière, je marquois & comptois, en quelque sorte, les traverses de l'échelle intellectuelle: promenez un jeune homme sur diverses matières, où tout le monde peut, s'il le veut, avoir des connoissances, comme la Morale ou la Physiologie, sciences dont chacun porte en soi le maître & le traité; plus il sautera d'échellons, du premier élan, plus à cet égard il aura d'étendue d'esprit; mais, comme on peut généraliser, soit les sujets seulement, soit les attributs, soit les uns & les autres, on peut encore distinguer, dans ces génies vigoureux, trois portées différentes; le premier rang est visiblement occupé par ceux qui font le double saut, du premier coup, en quelque point qu'on les place, bien entendu que les uns ni les autres ne généraliseront à la manière des enfans & des femmes, en concluant tout-d'un-coup du particulier au général, & nous donnant des résultats amoureux, dépiteux, timides, excessifs, passionnés & stériles, mais qu'ils nous montreront des cas particuliers dans tous les plans qu'ils laisseront au dessous d'eux en montant & des faits nouveaux en redescendant; or, plus à

égale capacité, ces derniers faits seront nombreux; exactement prévus, faciles à réaliser, généralement & constamment utiles, plus il y aura de vrai génie; titre sublime qui n'est mérité que par quiconque unit en soi, grandeur & justesse dans le choix du but, grandeur & justesse dans le choix des moyens.

4. En un mot, comme ces qualités de la pensée; nombre, intensité, justesse, étendue, force, durée, distinction, clarté, sont susceptibles de plus & de moins aussi bien que les qualités sensibles, qu'en dernière analyse, la pensée a pour objet les êtres physiques; que les opérations de l'entendement sur la copie du monde réel sont fort analogues à ses opérations sur l'original par l'entremise de l'organe de la vue; on peut, jusqu'à un certain point, nombrer ces qualités, les mesurer, les apprécier, comme les qualités sensibles, & parconséquent, en faire un tarif. Il n'y auroit pas plus de difficulté à en faire un du style qui en est la représentation, mais je plaindrois fort les infortunés qui abuseroient de ces indications pour désoler des personnes simples & bonnes qui ne sçauroient qu'aimer & être utiles; il ne s'agit pas d'être spirituel, plus spirituel qu'un autre, mais de travailler sans relâche à se surpasser, à devenir de jour en jour, plus judicieux & meilleur que soi-même.

CHAPITRE VIII.

Des Questions.

LA matière de ce chapitre sera distribuée en six articles; dans le premier nous montrerons les causes de l'obscurité des questions & de l'apparente fécondité des disputeurs; le second contiendra deux exemples de la manière la plus commune de poser & de résoudre les questions; le troisiéme indiquera une méthode facile à suivre dans la solution des diverses questions; nous spécifierons, dans le quatrième, les différentes manières d'envisager les questions pour les résoudre plus aisément & se donner des idées nombreuses, vraies, utiles, claires, & bien déterminées; nous donnerons, dansle cinquième, un exemple frappant des absurdités où tombent ceux qui ne considèrent qu'un côté en chaque question; le sixième enfin contiendra l'énoncé de la plus générale de toutes les questions; ce qui, avec l'art de les limiter exposé dans les articles précédens, terminera & fermera, en quelque sorte, notre sujet.

ARTICLE PREMIER.

Causes de l'obscurité des questions & de l'apparente fécondité des Disputeurs.

1. UNE erreur n'est souvent qu'une vérité égarée; remettez en son temps, en son lieu, à son dégré, telle proposition qui vous paroît absurde & qui l'est peut-être relativement à votre individu, vous en ferez une grande vérité; chaque vérité semble avoir son sol, sa saison, son point de maturité; l'art suprême est de saisir ce point, & la loi des convenances est la seule éternelle, la seule qui ne souffre point d'exception.

2. Il est doux, il est beau d'inventer, de créer; mais il est, peut-être, plus utile &, sans contredit, plus difficile de déterminer les vérités déja connues, de les placer, de les encadrer, de les ajuster aux temps, aux lieux, aux hommes & aux choses, l'invention est quelquefois un bienfait du hasard & du tempérament; mais les déterminations exigent des actes de volonté positifs, une longue suite de pareils actes, une rare & silencieuse patience, c'est-à-dire, la première, & peut-être l'unique vertu.

3. Les vérités les plus nécessaires ont été d'abord senties & conçues; les premiers hommes ayant l'instinct pour guide, & pour aiguillon la nécessité,

les ont trouvées sans peine & exprimées avec la même facilité; placés plus près de la nature, occupés de peu d'objets tous importans, pourvus d'organes tout neufs, riches de temps & plus pressés de manifester leur pensée que de la cacher, ils ont vu nettement & parlé avec la même netteté; depuis, les hommes & les intérêts s'étant multipliés & croisés en mille manières, la soif d'acquérir, de se distinguer, de dominer, de jouir exclusivement, les faux besoins, les passions, les préjugés, ont dépravé & voilé les cœurs, faussé les jugemens, altéré la pure simplicité de la langue originelle, & enseveli les vérités primitives & radicales sous des monceaux d'expressions vagues, perfidement polies, stériles ou mensongères.

4. L'homme est un; les mouvemens, en vertu desquels il sent, pense, parle & agit, étant imprimés à des organes tous contigus, les divers jeux de cette machine compliquée se rangent naturellement à la même mesure & se mettent à l'unisson; le cerveau qui compose les signes & l'instrument de la parole qui les produit au dehors doivent se monter au ton & prendre le mouvement du cœur & des autres organes; mais pressé de tous côtés par les causes secondes & soumis à l'action successive ou combinée de ces grands corps qui roulent autour de lui, l'homme tout entier est aussi forcé de se mettre à l'unisson du système dont il fait partie &

qui ne sçait s'il veut subsister ou mourir ? triste vérité qu'on voudroit se cacher, mais dont l'exemple placé sous nos yeux, attire nos regards & les fixe malgré nous ! sur le soir de cette courte journée que dure chaque république, à mesure que les ames s'affaissent, peu-à-peu, le sophisme se substitue au sentiment, la parole à l'action, le signe à la chose, le moyen à la fin, l'apparence à la réalité, ce bel art, qui sembloit inventé pour achever l'homme en lui donnant un organe de plus, pour effacer les limites du temps & de l'espace, & perpétuer l'image de la vertu secondé par le génie; cet art est devenu la plus forte de ses entraves; il la comprime, il la resserre, il l'étouffe dans le germe, il n'est plus qu'un instrument de perfidie & de mensonge employé à faire oublier cette langue énergique que parlent tous nos membres ; aujourd'hui chaque mot a deux sens pour chaque homme; l'un qu'il montre aux crédules, l'autre qu'il se réserve pour tromper à son aise; & une infinité d'acceptions encore dans ses différens momens.

6. Delà, l'obscurité des questions les plus importantes & l'irrésolution où l'on vit; d'où viens-je ? où suis-je ? où vais-je ? il n'est pas un seul d'entre nous qui pût répondre à ces trois questions, même en les restraignant à cette vie; eh qui pourroit, dans ce cahos de jargons & de systêmes disparates, marquer un point de départ, un point d'arrivée,

& mesurer l'entre-deux? quelle dépense, quel luxe de pensées, de paroles & d'actions, sans qu'on puisse deviner le produit net de cet appareil? les uns regorgeant de moyens, cherchent des buts à ces moyens, d'autres surchargés de projets, cherchent des moyens à ces buts, & par dessus tout, un déluge de mots; des hommes doués de facultés immenses, nés pour penser & agir comme des dieux, vivent dans une longue perplexité; ils végètent dans une obscure indolence, radotent avant le temps, d'un air sententieux, & arrivent à la vieillesse, sans avoir sçu par où commencer.

7. Voilà le mal peint de couleurs assez noires, & les causes entrevues; pensons au remède; est-il impossible? non, il n'est que difficile; ce doit être l'opposé des causes du mal, nous le verrons sortir de l'analyse de ce dernier; car, les contraires s'engendrent, se réfléchissent & se montrent réciproquement; ce remède est de tout aligner, de tout centrer, de tout déterminer; mais pour trouver les principes de cet art difficile, il faut, d'un second élan, remonter à la source cachée d'où les erreurs & les maux de toute espèce semblent ruisseler sur l'espèce humaine.

8. On assigne ordinairement pour causes de l'obscurité des questions & de l'éternité des disputes, l'ignorance, le défaut de mémoire, défaut qui rentre un peu dans le premier, l'inattention & le

II. Si vous prenez la peine d'écouter attentivement, soit deux hommes d'esprit pointilleux, soit les deux hommes qui se parlent en nous, disputans avec chaleur sur une question, & rendus féconds par deux passions opposées ou par la même passion agissant selon deux directions contraires, vous reconnoîtrez que la facilité qu'éprouvent les deux hommes, intérieurs ou extérieurs, à soutenir alternativement le pour & le contre en toute question, vient de l'indétermination, du vague de la proposition affirmative adoptée par l'un & de sa contraire défendue par l'autre: tous les *jours*, *vous* voyez entrer un expansif qui, à son ordinaire, prend la parole le premier & lâche une assertion hardie, soit en l'appuyant de raisons, c'est-à-dire, de faits comparés & analogues, soit en opinant du bonnet & donnant, pour majeure, la force de ses poumons; un contractif, à qui il parle & qui doit se trouver là, choqué de son ton dogmatique, ne manque pas de lui opposer des objections, des exceptions, c'est-à-dire, des cas particuliers où la proposition vague doit être niée; l'expansif réplique en montrant des cas où elle doit être affirmée; à ces cas, l'autre oppose aussitôt des cas défavorables, & ainsi de suite; en sorte que, chacun des deux fixant obstinément la vue sur les cas qui appuyent son assertion, ne voulant pas voir ceux qui sont pour

son adversaire ; étant plus occupé de ses réponses que de ce qu'on lui dit & du fond de la question, ils tombent tous deux, poliment ou impoliment, dans une dispute interminable.

2. La dispute, comme il est aisé de le voir, vient de ce que chacune des deux propositions a été affirmée d'une manière simple & vague, sans les distinctions nécessaires, & sans égard à sa contraire, comme si celle-ci n'étoit pas vraie dans les cas opposés à ceux qui appuyent l'autre ; si dès le commencement, on eut distingué les cas où la proposition affirmative est vraie de ceux où elle ne l'est pas, en indiquant les circonstances opposées entr'elles ; ou encore mieux ; si l'on avoit tellement particularisé tous les sujets & tous les attributs, que chaque attribut ne pût être affirmé ou nié que d'un seul sujet, on eût commencé à traiter la question générale, on eût tari la source des disputes ; & ceux qui seroient venus ensuite n'auroient point eu d'opinion à soutenir pour se distinguer ; mais leur tâche se seroit réduite à continuer l'énumération commencée, en indiquant un plus grand nombre de cas de part & d'autre, ou en spécifiant un plus grand nombre de sujets & d'attributs ; enfin, si on avoit voulu appliquer la solution générale à un cas particulier bien désigné, il auroit fallu le rapporter à ceux des cas compris dans l'énumération, auxquels il ressemble le plus, &

affirmer ou nier la propoſition ſelon qu'elle doit l'être dans ce cas avec les reſtrictions qui lui conviennent.

Mais cette diſcuſſion eſt encore trop générale, il faut donner des exemples, ſous peine de tomber nous-même dans la faute que nous relevons.

ARTICLE SECOND.

Exemples de la manière la plus ordinaire de poſer & de réſoudre les Queſtions.

I. UN pere, près de faire voyager ſon fils, mais doutant un peu de l'utilité des voyages, s'imagine que pour ſe tirer d'incertitude, & découvrir le meilleur parti, en cette affaire, il ſuffira de s'adreſſer à une académie & de faire décider par elle, lequel eſt le mieux écrit, de deux diſcours prouvant en gros, l'un, que les voyages ſont bons, l'autre, qu'ils ne valent rien.

2. Ce bon pere a d'excellentes intentions, mais il ſe trompe dans le choix des moyens & ſon argent pourroit être mieux placé : ſa queſtion eſt moins d'un pere que d'un citoyen, moins d'un citoyen que d'un homme ; ainſi énoncée, elle regarde tous les hommes de tous les tems & de tous les lieux, & tous les voyages, de toutes les manières, de toutes

les durées, dans tous les pays & dans toutes les circonstances possibles; or, lorsqu'il n'est question que d'un individu, pourquoi faire intervenir toute l'espèce humaine? lorsqu'il ne s'agit que d'un point; pourquoi vouloir embrasser une sphère? une pareille question est insoluble, & par conséquent indiscrète; mais faisons parler deux jeunes concurrens sur ce vaste sujet & écoutons ce qu'ils vont nous dire.

3. — Les voyages détruisent ou diminuent ce stupide étonnement; cette admiration niaise que portent en tous les lieux les hommes qui n'ont rien vu, & qui pensent plus rarement qu'ils ne digèrent; d'utiles excursions diminuent aussi cette crainte puérile qu'ils ressentent à la vue des visages, des objets, & des mouvemens nouveaux; les voyages accoutument au changement, habitude nécessaire, car; tout change dans l'univers, & la vie uniforme est une vie contre nature; à force de voir & de tâter des hommes, on se place dans cet heureux milieu entre la confiance outrée de l'étourdi qui se jette à la tête & la circonspection excessive de l'homme timide; on perd peu-à-peu l'air gauche & embarrassé, on acquiert une honnête assurance, on prend de la base & l'on se met d'à-plomb. — Oui, mais, en détruisant l'admiration, ils tarissent la source de toute science; ils rendent moins irritable, moins susceptible, moins sensible, moins attentif & par conséquent moins docile; en accoutumant au changement,

le corps & l'ame, les voyages en donnent le besoin à tous deux, ils rendent nécessaires les grands changemens, les petits devenant une habitude & ne suffisant plus; ils augmentent l'inquiétude, la turbulence, la mobilité de caractère, ils rendent sujet à l'ennui & au dégoût, détruire l'admiration, c'est nous priver de mille jouissances & étouffer le germe du bonheur; ils rendent donc dédaigneux, dépréciateur, pointilleux; sans compter qu'en durcissant le front ils nous ôtent cette noble honte, la *cause*, le signe & l'effet de la vraie délicatesse, *qui* a sa source dans un sentiment exquis des moindres convenances, & dans un esprit non moins étendu que pénétrant qui apperçoit, en toute occasion, une infinité de manières possibles de les manquer; honte aimable exprimée sur la joue par une teinte purpurine qu'on peut appeller *la couleur de la vertu*, & qui s'efface à mesure qu'elle s'enfuit avec la pudeur, les graces naïves & la jeunesse; les voyages hâtent la vieillesse & la font accourir avec sa laideur & ses vices; ils détruisent jusqu'au respect humain, source de la plûpart de ces vertus sociales qui valent mieux que des vices impudens,. & dont il faut bien se contenter faute de mieux.— En promenant l'œil & la pensée sur des contrées, des loix, des mœurs, des manières, des formes de police différentes, les voyages ébranlent l'imagination, mettent la tête en mouvement & forcent à réflechir, peu à peu ils

détruisent l'entêtement national; le patriotisme des sots, sorte d'égoïsme grammatical & géographique qui nous fait trouver meilleur que tout le reste, ce qui porte le même nom que nous & gît sur la mappemonde à côté de ce nom; l'abondante variété des objets donne à la longue l'esprit de distinction, de choix & d'ordre; ce qui est un grand avantage; car, si l'être heureusement constitué, à qui tout paroît bon & beau, vaut mieux pour lui-même, il est moins propre à servir les autres, ce prodigieux appétit n'étant pas fort commun. — Oui; mais ils accoutument à voir du même œil tous les établissemens humains, à mépriser également toutes les religions, tous les gouvernemens, tous les usages, à détester toute autorité, à dédaigner tous ces riens de société, petits en eux-mêmes, mais grands par l'intention, qui rendent le commerce plus facile, ajoutent aux vertus l'aisance & la grace qui les fait pardonner, les couvrent d'un vernis aimable qui aide les hommes attroupés à glisser les uns sur les autres sans se heurter; en un mot, l'expérience nous montre que les hommes qui ont voyagé sont impérieux, dogmatiques, tranchans, obstinés, tyrans dans le commerce, & ne reconnoissent d'autre maître qu'eux-mêmes. — Les voyages exercent au danger, à la fatigue, à supporter la faim & la soif, les alternations du chaud & du froid, & toutes les vicissitudes de la température; ils sèchent & raffermissent

notre substance, fortifient le corps, le cœur & la tête; ils apprennent à *attendre* & à *souffrir*, les deux premiers arts de la vie humaine. — Oui; mais en fortifiant la constitution, ils endurcissent l'ame; car, moins on est exposé à souffrir, moins l'on croit ou l'on veut croire à la douleur d'autrui; ils émoussent la sensibilité, ils détruisent cette demi-foiblesse d'où naît le double besoin de servir & d'être servi qui rend si doux le commerce des femmes & qui est la base de toute société; ils relâchent le lien de l'habitude & en même tems celui de la famille & de la patrie; ils accoutument à ne s'occuper que de soi & isolent l'ame, car rien n'est plus seul qu'un voyageur; ils font d'un homme né pour toutes les vertus, un frondeur, un athée, un hâbleur, un citoyen tiède, un fils rebelle, un célibataire, ou si quelque infortunée se laissant éblouir par l'éclat du *récitatif*, veut voir de près l'homme qui fait taire les autres, un époux tyrannique, un père despote, enfin un mauvais citoyen, & ce qui est pis encore, un ami républicain; il me faut *à moi* un compagnon qui prenne plaisir à me contempler, quand je n'ai plus rien à lui dire ni à me dire, ou quand j'écris des paradoxes à la J. J.; j'ai besoin *moi* d'un inséparable, d'un complaisant, d'un domestique, d'un ami-chien qui reste là pour me tenir compagnie quand je rêve à la Suisse, & qui vienne me lécher après avoir été battu; il est

si doux de brailler, de bailler, de ne rien dire & de ne rien faire à l'unisson; il est si doux d'avoir quelqu'un à tracasser, qu'ai-je besoin *moi* d'un homme qui résiste aujourd'hui & qui part demain? — *Vous*, je croyois qu'il s'agissoit de la patrie; si, cependant cet homme pouvoit lui être utile en vous laissant rêver ou pester seul, cela feroit une sorte de compensation; on ne peut être tout à vous & tout à tous; & puis nous ne sommes pas nés pour nous entre-regarder & nous entr'aider à ne rien faire; & puis nous sommes du même sexe; toutes ces affections exclusives me sont suspectes, & me paroissent autant de crimes contre la société; vivre en un ou vivre en deux, se caresser soi-même ou caresser ses outils, il n'y a pas grande différence, c'est toujours de l'égoisme; c'est dans tous qu'il faut être & se sentir; les voyages étendent les vues en partageant l'attention; ils abattent les idoles de notre cœur & de notre esprit; ils aggrandissent la sphère des sentimens & des pensées, & détruisent ainsi l'égoisme individuel, l'égoisme domestique, l'égoisme amical, l'égoisme de corps & l'égoisme patriotique; ils extirpent l'esprit exclusif; or, de même que la meilleure manière de se servir soi-même est de servir les autres, le véritable patriotisme est l'amour de l'espèce entière; celui qui hait les ennemis de sa nation, haïra ses rivaux dans sa patrie & dans

son corps ; parce qu'à la paix lui restera l'habitude & le besoin de haïr ; le meilleur citoyen est le meilleur homme, & le meilleur homme est celui qui est pour tous un outil commode, un instrument universel ; tel est l'effet des voyages ; vous m'avouerez que dans le choix des avantages de l'amitié, vous n'avez pas été heureux, & que le trait est plus éloquent que judicieux, si toutefois la première qualité peut aller sans l'autre, même dans un discours académique. — *Bon pour tous*, dites-vous, n'en croyez rien, votre cosmopolite ne le sera pas même pour lui ; celui qui ne sçait pas se tenir au poste marqué par la nature, la patrie & la fortune, ne trouvera jamais sa place ; qui passe sa vie à se fuir, s'atteindra malgré soi, & dans ses courses le souci sera chambrée avec lui ; un moyen sûr de manquer le bonheur, c'est de le chercher partout ; il est *ici* & non *là*, il est en nous-même, où il n'est nulle part. — C'est selon ; si par hasard, le bonheur étoit dans le changement même, comment le fuiroit-on en cherchant le changement ? or, l'homme est le plus mol de tous les grands animaux, la mollesse de sa substance est pour lui la cause & le signe du besoin de changer ; il est né perfectible, il ne se perfectionne que par la réflexion, mais ce sont les changemens qui réveillent la faculté de penser, qui en aiguisent l'instrument, & fournissent

les meilleurs matériaux ; l'homme est presque le seul animal qui puisse voyager impunément ; L'homme est donc voyageur-né ; de plus les étrangers sont bien reçus partout, pourvu qu'ils ne fassent pas de trop longues stations ; tant que vous êtes nouveau, tout va bien, rien de si parfait que l'homme qui vint hier & qui part demain ; mais, si vous restez, on sera bientôt las de vous : eh bien, il est sage de passer sa vie à être étranger, nouveau & caressé comme tel ; les inconvéniens & les maux qu'on va quitter ne sont presque rien, l'espérance les allège ; les pires sont ceux qui doivent durer, alors tout l'avenir pèse sur chaque heure ; pour être content de soi & des autres il faut changer souvent d'hommes & de maux ; *glissez mortels, n'appuyez-pas*, sinon les bons mots se changeront en sottises, l'esprit en bavardage, le jugement en pédantisme, les vertus en défauts & les défauts en crimes ; dès que l'on arrête ses regards sur le tableau de la société, le mesquin de la nature perce bientôt le mince vernis dont l'imagination le couvroit & l'on se refroidit, arrivent le dégoût, le mépris, la haine, le malheur ; or, la meilleure manière de glisser sur le monde moral est de glisser sur le monde physique ; enfin la planète dont nous faisons partie ne reste pas un instant au même point de son orbite, les parties de cette planète se meuvent sans cesse dans toutes les directions imaginables, la substance même de

notre corps eſt toute compoſée d'atômes voyageurs qui ne ſont que ſe prêter pour une heure ; qui ne ſont, pour ainſi dire, qu'entrer & ſortir, *que pouvons-nous faire de mieux que d'imiter le tout dont nous faiſons partie, & les parties dont nous ſommes le tout ?* Quoi de plus ſage, que d'obéir à l'inſtinct univerſel ? voyageons donc.— Tout ce fracas de raiſonnemens eſt plus impoſant que ſolide ; que nous importe après tout que notre concitoyen aille ſuer & trembler alternativement & qu'il commence par trembler ? que nous importe qu'il *connoiſſe* les Lapons & les Hottentots, qu'il admire les Taïtiens à nos dépens ? L'eſſentiel eſt qu'il nous connoiſſe & nous aime ; croyez-en Rouſſeau mon modèle auquel je voudrois bien reſſembler en ne reſſemblant à rien : tel aime les Tartares pour être diſpenſé d'aimer ſes voiſins, & mon maître aimoit beaucoup les Spartiates qui ne ſont pas très-voiſins. Croyez-vous, Monſieur, que le globe terreſtre & ſes parties brutes aient des devoirs à remplir, & que le nôtre ſoit d'imiter leur vie morale ? ne ſeriez-vous pas ſans fortune, cela détache un peu de la patrie ?— Monſieur, avez-vous voyagé ? — non ; le raiſin n'eſt donc pas encore mûr (a) ?

4. Quand deux philoſophes de vingt-cinq ans

(a) C'eſt ainſi que finiſſent toutes les diſputes.

parleroient ainsi, je n'y vois pas grand mal; cette volubilité d'invention est de leur âge; s'ils avoient déjà l'esprit de distinction, ce seroient des vieillards, des monstres de précocité; d'ailleurs, si chaque discours manque la question, les deux pris ensemble en saisissent une partie; réunis ils peuvent servir à former un tableau à deux colonnes, pour balancer les avantages & les inconvéniens communs à toutes les espèces de voyages. Mais les hommes graves qui, par des problêmes si vaguement proposés, donnent lieu à un flux & reflux de discours sans terme & sans mesure, ne me paroissent pas excusables; ils ne voyent donc pas qu'une question ainsi énoncée, sans être limitée par aucune circonstance particulière, est d'une étendue infinie; de plus, ces discours devoient-ils être composés, jugés, extraits & annoncés par des gens qui n'avoient pas voyagé? il me semble qu'il auroit été bon de voyager d'abord pendant quelques années, afin d'apprendre par le sens intime, quels sont les effets, physiques & moraux, communs & particuliers, des voyages, de partir ensuite de cette connoissance, pour deviner à peu-près les différentes mesures, le *plus* & le *moins* de ces effets, dans les autres hommes, & de venir enfin exposer son sentiment: nous ne manquons pas d'esprit, quand aurons-nous le sens commun?

5. Que de queſtions implicitement renfermées dans cette queſtion ſi vaguement énoncée! de quelles eſpèces de voyages parlez-vous? par terre ou par mer? à pied ou à cheval? en quel pays, au nord ou au midi, à l'orient ou à l'occident? combien dureront-ils? de quelle manière & avec quelle vîteſſe les fera-t-on? qu'entendez-vous par *utile?* eſt-ce à ſa gloire, à ſa fortune, à ſa ſanté, à ſon moral, ou à ſon bonheur? quel eſt le terme ou quels ſont les termes des rapports exprimés par ce mot *utile?* eſt-ce à lui, à ſes parens, à ſes amis, à ſes compatriotes, au genre humain, que ſes voyages le ſeront? à quel dégré, dans quel temps, combien de temps, & de quelle manière le seront-ils? qu'eſt-ce que ce jeune homme? ſpécifiez-nous ſon pays, ſon tempérament, ſon âge, ſon régime, ſa condition, ſon éducation, ſes maîtres, ſes livres, ſes ſociétés, ſa profeſſion, ſes habitudes; afin qu'on puiſſe entrevoir le tour d'eſprit & le caractère que ces élémens peuvent conſtituer? dites-nous à quoi il eſt deſtiné, dans quel temps, dans quel lieu, dans quelles circonſtances vous le placez? ira-t-il ſeul ou accompagné? &c, &c, voilà donc une infinité de cas à dénombrer, de combinaiſons variées à conſidérer, à analyſer & à déterminer; comme la plûpart des élémens de la queſtion ſe trouvent dans tous les cas,

mais à différens dégrés & dans un ordre différent, le nombre de cas ne peut être déterminé, d'abord à cause de la multitude des élémens, puis, parce qu'on ne les connoît pas tous; cependant chacun de ces cas, soit connus soit inconnus, demanderoit une solution particulière, du moins quant à l'ordre & aux dégrés.

6. Que si une tête saine & mûre entrevoyant les cas les plus ordinaires & les plus analogues à ceux où se trouvent le questionneur, son fils & les juges, s'amuse à les déterminer avec précision & à résoudre la question pour ces cas-là, il composera un excellent discours qui ne sera pas lu; attendu qu'il sera fort long, & qu'aux Académies, le *plus* donne le *moins*; ces Messieurs, ayant eu soin d'exclure du concours ceux qui traitant la matière à fonds, sont forcés d'être d'une concise prolixité; sans considérer que les limites qu'ils prescrivent, pourroient à peine contenir les questions qui naissent de leur question; à peine, tous les points interrogans qui doivent les terminer: de plus, comme le terrein est cher, l'homme de jugement qui méprise le verbiage supprimera l'attirail académique & fera marcher son discours en corps serré & bardé de raisons; mais, comme ce ne sera plus qu'un discours utile, il n'aura point de prix; il n'est donc ni sage ni profitable de débattre une question dans ou devant une Académie.

7. Il en eſt de même de cette queſtion du luxe; ſi ſouvent & ſi vaguement traitée; quelques-uns définiſſent le luxe, *l'aſſemblage des choſes inutiles au bien-être*, & quelques années après, oubliant leur définition, ſe font cette queſtion : *le luxe eſt-il utile?* queſtion qui revient à celle-ci : *l'inutile eſt-il utile?* & contient une contradiction dans leur ſens ; mais ſi particulariſant la queſtion, je vous montre tel peuple, tel homme né ſans territoire, pour qui le luxe eſt un moyen de ſe procurer les choſes néceſſaires à la vie; ſi je vous en montre la ſource dans trois ſentimens naturels à l'homme, l'amour de la nouveauté, un goût vif pour les objets brillans qui en effet flattent le ſens & réveillent la ſenſibilité; enfin le déſir de ſe faire admirer, & de convertir à ſon uſage la force, l'induſtrie & le courage des admirateurs : ſi je vous montre le goût du luxe beaucoup plus vif chez certains ſauvages que chez les peuples auxquels vous le reprochez, vous conviendrez ſans peine qu'il faut diſtinguer.

8. La plûpart des queſtions phyſico-morales qui ont pour ſujet un terme collectif, & pour attribut un qualificatif vague, comme ceux-ci : *bon*, *utile*, *meilleur*, *moins bon*, *mauvais*, *inutile*, *pernicieux*, *plus ou moins mauvais*, c'eſt-à-dire, pour ſujet, une collection de perſonnes ou de choſes dont on ne déſigne aucune, &, pour attribut, un terme expri-

mant une qualité ſans ſpécifier cette qualité ni ſon dégré, une relation ſans en déſigner les termes, ni aucune circonſtance; ces queſtions, dis-je, reſſemblent à cette queſtion de l'ordre phyſique: *les acides ſont-ils bons?* que vous répondiez, ils ſont bons, ou ils ſont mauvais, vous n'aurez ni tort ni raiſon, & vous aurez à la fois tort & raiſon: il faut diſtinguer en diſant: telle doſe de telle matière acide, à tel dégré, adminiſtrée de telle manière, eſt *utile*, c'eſt-à-dire, *ſaine*, à tel dégré, pour tel être, en tel tems, en tel lieu, en telles circonſtances; mais les acides avec les circonſtances oppoſées à celles qui étoient déſignées par le ſujet, ſont pernicieux pour les êtres & les cas ſpécifiés par l'attribut & *vice verſâ*; par exemple, un verre de jus de groſeilles, avec deux tiers d'eau, & adouci par le ſucre, eſt ſain, pour un bilieux, en Eſpagne, dans les grandes chaleurs de l'été; mais certes, une pinte d'eſprit de nître fumant & bien concentré, ne vaut rien pour un phlegmatique, au cœur de l'hiver, à Tornea; le ridicule & l'abſurdité où l'on tomberoit en affirmant la propoſition particulière que je viens de nier, appartient pourtant à cette propoſition affirmative trop générale & trop vague: *les acides ſont bons*; puiſqu'elle s'y trouve renfermée; & cette abſurdité n'eſt qu'égale à celles des maximes ou propoſitions de l'ordre moral, générales & vagues, qui répondent

à cette dernière, comme celle-ci ; *Les voyages sont bons* ; car, en accumulant les excès & les circonstances défavorables, j'aurois fait sortir de celle-ci une proposition particulière aussi absurde que celle que jai tirée de la maxime physique ; & remarquez qu'il ne seroit pas nécessaire d'outrer tout, comme je l'ai fait, mais qu'il suffiroit d'une seule opposition très-marquée, quant à l'espèce ou au dégré, entre quelque partie du sujet & quelque partie de l'attribut, pour loger une maxime particulière impertinente dans une maxime trop vague & *l'en* faire sortir.

9. Il faut donc toujours distinguer & spécifier, par provision, les sujets & les attributs.

ARTICLE TROISIÈME.

Méthode d'approximation à suivre dans la solution de ces questions.

1. En nous jettant dans la question générale, comme nos Académiciens, nous ne ferions que nous précipiter avec eux dans un abyme sans fonds ; car, comment prouver en peu de mots : que tous les voyages sont bons ou qu'ils sont tous mauvais ; ou que ceux qui peuvent être bons, le sont pour les uns & ne le sont pas pour les autres ; ou que ceux qui le sont pour tel individu, dans tel tems, dans

dans tel lieu, dans telles circonstances, à tel dégré, & de telle manière, ne le sont plus, si l'on change la manière, le dégré & les autres circonstances; qu'enfin ils le sont à différentes mesures, selon les individus, la manière, le dégré, la durée, le nombre & les autres circonstances, & *vice versâ* par-tout: ce seroit à n'en jamais finir; le plus court & le plus facile c'est de particulariser la question pour la limiter & de la restreindre à un seul individu, ou peuple; encore la trouverons-nous assez compliquée; comme il ne s'agit ici que d'un exemple, nous ne prendrons qu'un individu.

2. Notre attention doit se porter sur trois objets ou chefs principaux: 1°. nous devons sçavoir au juste ce que nous voulons faire, avoir un but fixe, sçavoir de quelle manière doit vivre notre jeune homme, à quelle profession il est destiné par les autres ou par lui-même; puis chercher les qualités qui tendent le mieux à ce but, & en faire une exacte énumération; 2°. nous en ferons une autre des qualités, actuelles & habituelles, du sujet, qui sont le résultat composé de l'ardeur, ou de la froideur, de l'humidité ou de la sécheresse, de la force ou de la foiblesse & des autres qualités de son tempérament, de ses opinions, de son caractère, de sa condition, de ses relations, & de toutes les circonstances qui l'ont modifié & le modifieront encore; 3°. nous chercherons, d'un côté, quelle pourra être par la

fuite l'influence des causes & des circonstances qui agissent actuellement sur lui, au cas qu'il reste dans son pays, de l'autre, quel effet produiront sur lui des voyages proposés, ou quels voyages il faudroit lui faire faire pour lui donner les qualités qui lui manquent, lui ôter celles qu'il a de trop, &, quant aux bonnes qualités qu'il possède, mais en mesure peu convenable, exalter celles qui sont trop foibles & affoiblir celles qui sont trop fortes, mais en rabattant de part & d'autre, ou en laissant des deux côtés, ce qui revient au même, les effets communs du tems & de l'âge.

3. Cela posé, 1°. si calcul fait, il se trouve qu'il possède, en nombre & à un dégré suffisans, les qualités convenables à sa destination, il vaudroit mieux qu'il se tint chez lui; à quoi bon s'exposer, quand tout va bien, aux effets toujours incertains du changement & au chagrin de voir, à son retour, les qualités qu'il possédoit au dégré convenable, diminuées de nombre ou d'intensité, ou exaltées à un point qui en fait des vices? 2°. si, compensation faite des avantages & des inconvéniens attachés aux voyages désignés, il se trouve que les premiers l'emportent, c'est-à-dire, qu'ils peuvent lui ajouter les qualités qui lui manquent, lui ôter les mauvaises, augmenter ce qui pèche par défaut dans la mesure des bonnes, & diminuer ce qui pèche par excès, on lui fera faire ces voyages;

3°. si l'on obtient le résultat contraire, on lui en fera faire d'autres, & si tous ne promettent rien de mieux, on le retiendra encore à la maison.

4. Il n'est pas question ici d'éloquence, mais d'observation & de calcul.

5. Or, notre Table des Epoques pourroit servir à faire ces analyses & à résoudre le problême du premier coup; pour peu qu'on y classât les différens voyages en les rapportant aux quatre qualités communes, composées, & aux qualités du corps, du cœur & de l'esprit qui correspondent à ces qualités; ce qui sera toujours facile en profitant de ce que nous avons dit sur les qualités des différens lieux, sur les effets des exercices & du régime; car alors, en cherchant, dans cette table, les qualités nécessaires à la profession du jeune homme & les dégrés de ces qualités, on trouvera, dans les colonnes où sont ces qualités, les moyens & les circonstances qui les donnent, y compris les voyages: que si les voyages étoient déjà fixés, on les chercheroit dans la table, & s'ils se trouvoient dans la même colonne que les qualités requises, ce qui indiqueroit qu'ils les produisent, à-peu-près au même dégré, on adopteroit ces voyages; s'ils se trouvoient dans la colonne opposée, il faudroit les exclûre; si enfin il ne s'en trouvoit aucun dans la colonne des qualités désirées, il faudroit exclûre toute espèce de voyages.

6. Supposons que le sujet proposé soit un adolescent, très-blond, très-phlegmatique, très-doux, très-paresseux, très-timide, de noble extraction & destiné à la profession des armes, il est clair d'abord que toute espèce de voyages seront utiles à un pareil homme, qu'ils sécheront & consolideront sa substance, raffermiront son cœur & son esprit ; mais il ne faut pas croire que des voyages dans les pays chauds lui seront tous bons & pour toujours, par cette raison seule qu'ils échaufferont & dessécheront sa substance ; ils ne le seront qu'*actû*, & pourront lui nuire par la suite ; car, de même que, dans toutes les petites périodes de la vie, année, journée, heure, maladie, passion, le froid & le chaud se succèdent en nous, cette alternation a aussi lieu dans les grandes périodes ; de plus, le balancement du chaud au froid est d'autant plus ample, que celui du froid au chaud l'a été précédemment ; on reperd ainsi ce qu'on croyoit avoir gagné ; &, non seulement un phlegmatique qui auroit passé sa jeunesse dans les pays chauds, & qui reviendroit dans les pays froids, vers l'âge viril ou l'âge moyen, redeviendroit phlegmatique, en vertu du décroissement naturel de la chaleur qui a lieu, depuis l'été de la vie jusqu'à la mort ; mais il le seroit beaucoup plus que s'il n'avoit pas fait ces voyages, & l'on n'auroit fait qu'exalter les vices moraux attachés à ce tempérament, au lieu de les diminuer ; ainsi de

pareils voyages ne pourroient lui être utiles que dans le cas où il devroit rester toute sa vie dans les pays où on lui fait passer sa jeunesse; des régions de température moyenne vaudront mieux dans le cas opposé, sur-tout si les habitans de ces contrées sont actifs & guerriers.

7. Au contraire, si on nous donne un homme robuste, noir, sec, anguleux, à ressort, inquiet, turbulent, malicieux, téméraire, effronté; que ce soit un cadet de famille voué à l'état ecclésiastique, gardez-vous de le faire voyager, les voyages de toute espèce & principalement dans les pays chauds & secs, ne feroient qu'augmenter ces vices physiques & moraux; à moins que l'on ne disposât les choses, de manière à le matter par la dépendance, la discipline, la mauvaise fortune & même par les maladies; car un valétudinaire vertueux est moins malade qu'un méchant robuste, & il n'y a pas de meilleur moyen, pour adoucir un caractère dont la violence vient d'une surabondance de vie & d'une tension excessive, que d'affoiblir & de relâcher tout le corps.

8. On s'y prendroit à-peu-près de même pour résoudre la question du luxe; on chercheroit, d'un côté, quelles sont les qualités qui contribuent au bonheur; & de l'autre, si celles qui naissent du luxe ou l'enfantent, sont compatibles avec les premières;

on résoudroit la question pour tel homme seul, puis pour tels peuples, enfin pour tels siècles.

9. En général, soit qu'il s'agisse des voyages, de l'introduction ou de l'encouragement du luxe, ou de tout autre changement, étant donné un sujet, un composé, physique, ou moral, individuel ou collectif, avec toutes ses qualités & celles qu'on désire trouver dans ce composé; si, après l'avoir analysé avec soin, l'on trouve que les qualités existantes & les qualités requises sont semblables, en même nombre & en même dégré, il ne faut rien changer; si au contraire, les premières sont opposées aux dernières, pour l'espèce ou le dégré, il faut placer le composé dans les circonstances & le modifier par les moyens indiqués dans la colonne où se trouvent les qualités opposées à celles qu'on veut lui ôter, ou ce qui est la même chose, les qualités requises; que si le changement étant donné, on demandoit quel effet il produira, on trouveroit cet effet indiqué dans la colonne où est placé ce changement, & comparant les qualités qu'il produit avec celles qu'on désire, on jugeroit s'il sera avantageux ou non; simplifions encore.

II. J'ai dit que les qualités, ou du moins les principales, étoient communes à tous les hommes & qu'ils ne différoient sensiblement que par l'intensité

de ces qualités, que par la prédominance, actuelle ou habituelle, des unes ou des autres; il n'est donc jamais question d'introduire, dans un composé humain, des qualités qui n'y étoient pas, ni d'en ôter qui s'y trouvoient, mais seulement d'exalter ou d'amortir celles qui s'y trouvent déjà; ainsi, pour peu qu'on ait sous sa main une table où soient dénombrées les diverses qualités dont l'homme est susceptible & leur dégrés, avec les signes de ces qualités & de ces dégrés, on verra bientôt dans un composé, lesquelles sont foibles ou dominantes, soit absolument, soit relativement à un but proposé; il ne s'agira donc plus que d'exalter les premières & d'affoiblir les dernières au dégré requis; or, on en trouvera les moyens dans notre Balance & dans cet Essai: notre table des époques indique, pour chacune des qualités qu'il nous importe le plus d'étudier, trois limites; sçavoir le maximum, le dégré moyen & le minimum qui répond au maximum de la qualité opposée; & comme dans les alternations annuelles, diurnes, horaires, instantanées, nous passons deux fois par le dégré moyen; sçavoir une fois, quand le mouvement expansif va en croissant, le contractif allant en décroissant, & une autre fois, quand celui-ci va croissant, l'autre décroissant à son tour; cette table nous donne six points, quoi qu'il n'y en ait que quatre d'apparens; les deux maximum & les deux medium; parce que les deux minimum sont, en

quelque forte, couverts par les maximum; plus on marquera de points entre ces premières limites, en déterminant les signes qui leur répondent par les moyens que j'ai indiqués dans l'induction, plus la morale sera méchanique & déterminée.

2. Mais, pour rendre le travail plus facile, il feroit à propos d'y mettre un peu d'ordre. On rangera donc toutes les qualités concourantes au but proposé, dans une première colonne avec leurs dégrés à-peu-près, puis dans une seconde, les qualités du sujet donné avec leurs dégrés, en faisant répondre les articles de celle-ci aux articles de la première, espèce à espèce, dégré à dégré; on comparera les dégrés des qualités rangées dans la seconde colonne avec les dégrés des qualités correspondantes de la première; l'on placera, vis-à-vis chaque couple de termes comparés, le résultat de la comparaison, & la suite des résultats formera une troisième colonne; or, chaque résultat ne sera autre chose, que la différence entre les dégrés d'une qualité requise, & les dégrés de la qualité correspondante observés dans le sujet; quand les dégrés seront égaux, on mettra un zéro vis-à-vis dans la troisième colonne; si l'intensité de la qualité existante excède celle de la qualité requise, on marquera cet excès avec le signe *plus*; si l'intensité de la première est trop petite, on marquera son défaut avec le signe *moins*, si le résultat total tout compensé se trouve être zéro

ou à-peu-près, cela signifiera qu'il n'y a rien à faire & que tout va bien; sinon, l'on dressera une quatrième colonne, où l'on rangera par ordre les dégrés des qualités produites par le changement ou moyen proposé; on comparera chaque article de cette colonne avec les résultats correspondans de la troisième, comme on a comparé ceux de la seconde avec ceux de la première; les résultats de ces comparaisons formeront, par leur suite, une cinquième colonne, que l'on comparera, article à article, avec la colonne des qualités requises; or, s'il se trouve, calcul fait, que la somme des excès & des défauts de celle-ci soit compensée, à-peu-près, par la somme des défauts & des excès de la cinquième colonne, de manière que le résultat total soit zéro, ou à-peu-près, la spéculation ne sera pas mauvaise & l'on adoptera le moyen proposé: si la différence par excès ou par défaut est considérable, il faudra le rejetter & & en essayer un autre.

3. Prenons garde de donner ici dans un préjugé que ces expressions algébriques pourroient faire naître, c'est de croire que les qualités contraires doivent s'exclûre & se détruire dans notre calcul; le fait est qu'elles sont toutes nécessaires à tous les hommes, dans tous les cas imaginables, pourvu que ces cas soient de quelque durée, ne fût-ce que pour se fournir un point d'appui & se faire dos les une aux autres, mais elles ne le sont pas toutes à l'excès

ni au même dégré : tout notre calcul ne doit donc rouler que sur des dégrés, & chaque colonne, prise de haut en bas, doit être divisée en deux moitiés, l'une pour les qualités de la classe expansive, l'autre pour celles de la classe contractive, ces qualités opposées pouvant & devant même souvent exister, dans le même homme, à des dégrés égaux, dans des tems différens, & étant également nécessaires au but proposé, à des dégrés inégaux, dans le même tems.

4. N'espérons pas non plus faire des composés tels, que toutes leurs qualités concourent à un but *assigné*; il y a par-tout des avantages & des *inconvéniens*; quand les premiers dominent sensiblement, il faut adopter les moyens proposés; si les derniers l'emportent, il faut les rejetter; mais lorsque les deux sommes sont presqu'égales, comme cela ne laisse pas d'arriver quelquefois, la sagesse humaine est en défaut, & il faut s'en rapporter à la fortune & compter sur pire ; cependant cela ne dispense pas de faire, quelquefois avec ordre, ce que nous faisons tous les jours sans ordre, & ce que nous croyons utile, puisque nous le faisons.

III. J'ai plus d'une raison, pour insister comme je le fais, sur la nécessité de restreindre la signification des termes qualificatifs, en déterminant l'espèce, le nombre & les circonstances des êtres

auxquels ces termes se rapportent, ainsi que l'espèce, le nombre & la mesure des qualités qu'ils désignent.

1°. Si le vague des mots ne produisoit d'autre mal que de réduire quelques oisifs à babiller un peu plus longtemps sans s'entendre, ce seroit peu de chose; mais, comme ces mots sont d'un usage continuel dans la société ; que dans nos raisonnemens, ils nous déterminent; qu'ils influent sur ceux qui nous gouvernent & nous font porter la peine de leurs méprises, je crois qu'ils méritent autant d'attention que les loix qu'ils rendent, tantôt nécessaires, tantôt inutiles & dont ils sont les représentans; par exemple, si un ministre trompé par des gens intéressés dont il s'est formé une haute idée & qui lui montrent les avantages du luxe en phrases imposantes, se jette tout d'un côté & l'encourage chez une nation qui n'a pas besoin des autres, les termes vagues employés dans le conseil donné à ce ministre, enfantent une erreur, de fausses mesures, des sottises politiques, des injustices qui mordent dans le vif & frappent dans le physique de tout un peuple.

2°. Il ne sera pas difficile de prouver que les termes qualificatifs sont importans, si je montre qu'il n'y en a pas d'autres; or, rien de plus facile; tout ce que nous pouvons affirmer se réduit à l'existence des êtres ou de leurs manières d'être, actives

ou passives, car les privations ne sont rien de substantiel, & ces manières d'être ne peuvent être affirmées que d'êtres réels; car il n'y a point de manière de n'être pas; mais puisque toutes nos connoissances nous viennent par les sens, nous ne connoissons pas les êtres autrement que par leurs manières d'être, par leurs apparences, par leurs qualités sensibles, & toute notre science se réduit à cela; ainsi, affirmer d'un être une manière d'être, c'est dire qu'une manière d'être est jointe à plusieurs autres, considérées collectivement, auxquelles on a donné un nom, ainsi & les choses affirmées & celles dont on les affirme, c'est-à-dire, les sujets & les attributs nominaux des propositions, soit qu'ils désignent des individus ou des collections d'individus, représentent des grouppes de termes qualificatifs, comme les choses qu'ils représentent sont des masses de qualités sensibles.

3°. Toutes les formes de questions possibles peuvent être ramenées à celles qui sont énoncées par une proposition qualificative, & que nous avons choisies pour sujet d'analyse; c'est une suite du numéro précédent; quand je demande si le luxe est utile, c'est comme si je demandois s'il doit être rangé dans la classe des choses utiles, & la seconde question est aussi facile à convertir en la première, car ces termes qualificatifs étant destinés à exprimer ce qu'il y a de commun entre un

certain nombre d'êtres ou de manières d'être ; désignent toujours des classes, & les classes supposent toujours quelque chose de commun qui peut être exprimé par un terme qualificatif ; de plus, quand je demande si le luxe est utile, c'est comme si je demandois quels sont les effets, les phénomènes, les sentimens qui accompagnent ou suivent constamment le luxe ; si ces sentimens étant agréables, j'ai désigné les moyens qui produisent des sentimens agréables par le mot *utile*, la seconde question revient à la première.

Cette distinction reçue de science spéculative & de science pratique, de théorie & d'action, est aussi vaine que tant d'autres ; il n'est point de proposition ayant une forme théorique à laquelle on ne puisse donner aussitôt une forme pratique par le seul changement de l'énoncé ; & *vice versâ* ; la proposition théorique dit ; tel phénomène est constamment précédé, accompagné ou suivi de tel autre, & la pratique dit ; si vous voulez tel phénomène, produisez tel autre qu'il accompagne ou suit constamment ; il n'y a de différence entre les deux énoncés que de donner le nom de *but* au phénomène postérieur ou simultané que la théorie appelle *effet*, *conséquence*, *concomitance*, & le nom de *moyen*, au phénomène qu'elle nomme *cause*, *antécédence* ; les deux énoncés seront donc toujours faciles à transformer l'un dans l'autre.

On auroit tort de tirer cette distinction de la différence d'activité : l'action du cerveau est toute aussi réelle & au moins aussi pénible que celle de la main & de tout autre membre extérieur ; l'organe intérieur & l'organe extérieur sont mûs par la même force ou puissance agissante, tantôt au dedans, tantôt au dehors ; la distinction entre la théorie & l'action n'a d'autre but que d'avertir qu'il faut que les mouvemens du cerveau soient semblables à ceux que la main peut réaliser, & qu'ils passent de l'intérieur à l'extérieur, parce qu'*on ne vit pas immédiatement de pensées*, quoique l'opération qui fait vivre doive être immédiatement précédée de la pensée.

Le cerveau est à la main ce que le dessinateur qui donne le trait est à l'homme machine qui promène un outil le long de ce trait ; ce sont deux actions qui se suivent & la première mérite autant ce nom que la dernière ; mais le commun des hommes qualifient d'oisifs ceux qui ne remuent pas les mêmes membres qu'eux, ou dont ils ne voyent pas l'action ; le peuple s'est rangé lui même dans la classe des bêtes de somme, en n'appellant *travail*, *pratique*, que les mouvemens méchaniques qui ressemblent le plus à ceux de l'animal qu'il chasse devant lui ; comme homme, le contemplatif a autant droit de penser sans agir que le manœuvre d'agir sans penser ; dans le fait tous deux sont oisifs,

mais à demi; & des deux demi-hommes, dont chacun n'exerce qu'une partie de ses facultés, on feroit un homme complet; si, toutes fois, il n'étoit pas utile que l'un remuât le bras seulement, l'autre, le pied, un autre, le cerveau, & que chacun se mît tout entier dans le membre qu'il fait agir, afin de perfectionner l'art qui s'y rapporte.

En un mot, le vrai & le bon ne sont qu'une seule & même chose considérée en deux instans différens; l'un, où l'on étudie l'enchaînement des phénomènes, pour amasser des moyens; l'autre, où l'on profite de cette étude pour aller au but; le premier regarde la réalité des êtres, des manières d'être & de leurs rapports; le second, l'utilité; ensorte qu'il y a une correspondance symétrique entre ces deux quadrilles de mots:

Vérité, Certitude, Clarté, Précision.
Utilité, Sûreté, Facilité, Œconomie.

ARTICLE QUATRIÈME.

Manière de considérer les questions, pour les résoudre plus aisément & se donner des idées nombreuses, vraies, utiles & bien déterminées.

I. TOUT est composé dans la nature; car, tout change, un être simple seroit absolument immuable;

il en est de même dans le discours qui doit être la fidèle image de la nature, & qui la représente toujours en quelque chose, même quand il la représente mal.

2. Ces noms qui servent de sujets ou d'attributs aux propositions mises en question, désignent toujours des composés; car ils expriment des êtres ou des manières d'être prises individuellement ou collectivement; or, les êtres, comme je viens de le dire, sont tous composés; n'en exceptons pas même les masses d'élémens, assemblages des principes & des débris de tous les composés, berceau & tombeau de tout ce qui vécût, vit ou vivra; il n'est rien de pur; & si ces masses l'étoient ensorte qu'il y eût trois grandes masses, une d'eau, une d'air & une de terre, parfaitement homogènes & isolées, elles ne pourroient se mêler que par les bords qui se toucheroient; les parties situées au centre de chaque masse auroient un chemin immense à faire pour rejoindre celles qui, dans les autres masses, seroient situées loin des limites communes; d'ailleurs, chaque composé, mort ou vivant, étant nécessairement plongé dans l'un des trois réservoirs, ne pourroit réparer la triple perte qu'il fait continuellement, si la matière de chaque réservoir n'étoit un mêlange des trois espèces qui entrent dans ce composé; en un mot, si tout n'étoit pas mêlé, les composés ne pourroient ni se former,

mer, ni subsister, nous ne verrions pas ces continuels & rapides changemens de formes, & le monde ne seroit pas tel qu'il est; donc il y a de tout dans tout & par-tout; donc toute masse de matière, solide & fluide, est composée.

3. Mais si tous les êtres réels sont composés, il faut bien que les manières d'être le soient aussi; chaque partie d'un tout a sa manière d'être individuelle, sinon, quant à la substance, du moins quant à la figure, à la situation & aux autres circonstances; & ne fût-elle qu'un atôme indivisible, elle seroit un composé pour notre esprit qui peut y considérer plusieurs qualités ou circonstances; or, la manière d'être de chaque tout ne doit être que la somme des manières d'être de ses différentes parties; si donc la manière d'être de chaque partie peut être considérée comme composée par rapport à nous, à plus forte raison, la somme de ces manières d'être ou la manière d'être totale le sera-t-elle.

4. Ainsi tout nom propre désignant un tout individuel, être ou mode, doit être regardé comme composé, sçavoir, de tous les noms qu'on a donnés ou qu'on pourroit donner aux parties du tout qu'il représente.

5. Les noms collectifs, soit génériques, soit qualificatifs, ne sont que des assemblages de noms propres, comme les tous abstraits qu'ils désignent ne sont que des assemblages mentaux de tous réels qui

sont très-composés ; il y a donc ici une sur-composition, & les noms collectifs sont des composés de composés.

6. Or, tout ce que l'homme peut saisir & désigner se réduit à ce que nous venons de considérer.

7. Donc, êtres, & modes ; noms, propres, collectifs, & qualificatifs ; tout est composé, dans le monde, & dans les langues.

8. De plus, toute proposition pouvant avoir une forme pratique, soit qu'elle l'ait d'abord, ou qu'on la lui donne par une transformation, désigne un rapport de moyen à but ; par exemple, dans cette proposition *le luxe est utile* ; ce mot *luxe* désigne un *moyen* ; & ce mot *utile*, un *but* quelconque ; or nous avons fait voir que les sujets & les attributs, que les termes des propositions de toute espèce désignoient des masses ; ainsi le mot *luxe* désigne un moyen collectif, une masse de moyens, & ce mot *utile*, une masse de buts.

9. Qu'est-ce donc que résoudre une pareille question ? c'est décomposer le tout mental indiqué par ce mot *luxe*, & le tout indiqué par le mot *utile* ; c'est montrer séparément tous les moyens particuliers ou singuliers désignés par le premier & tous les buts particuliers ou individuels désignés par le second ; puis comparer, un à un, chaque moyen, bien spécifié, à chaque but bien indiqué ; enfin montrer quels moyens mènent ou ne mènent pas, mènent mieux ou plus mal à chacun de ces buts.

10. Ainsi, en général, résoudre une question énoncée dans une seule proposition, c'est décomposer le sujet & l'attribut de cette proposition ; comparer une à une chaque partie du sujet avec chaque partie de l'attribut, & montrer la convenance ou la disconvenance, (espèce & dégré,) entre les parties respectives ; pour traiter la question générale, il faudroit faire toute l'opération ; mais, dans les questions particulières, & toutes le sont, il suffit de comparer & de rapporter les unes aux autres pour les *commesurer*, les parties du sujet & de l'attribut désignées & spécifiées par le cas particulier ou individuel qui a fait naître la question.

II. Ce n'est pas tout ; voilà bien une manière de limiter les questions ; reste à les centrer & à aligner tous les moyens.

1. Nous y parviendrons en déterminant les buts collectifs auxquels doivent tendre toutes les masses de moyens, puis les parties ou élémens de ces touts & les diverses circonstances qui les varient ; & alors ces mots, *bon*, *utile*, *mauvais*, *inutile*, *meilleur*, *plus mauvais*, &c. mots auxquels chacun donne un sens particulier dérivé de ses penchans, naturels ou acquis, de ses préjugés, de sa croyance, de sa double constitution, auront une signification déterminée, du moins à-peu-près ; or, ce but collectif est le bonheur qui, décomposé une première fois, a pour masses élémentaires les plus grandes sommes possibles de

ſenſations, de ſentimens & d'idées agréables, avec les plus petites ſommes poſſibles d'affections déſagréables, c'eſt-à-dire, ſeulement la doſe néceſſaire pour que les affections oppoſées puiſſent exiſter; car, les oppoſés ne peuvent exiſter l'un ſans l'autre, le monde, ainſi que l'homme qui en eſt à la fois une partie & une image, ſemble coupé en deux moitiés adoſſées l'une contre l'autre, dont l'une ne peut agir ſi l'autre ne réagit, qui ſe ſervent mutuellement de point d'appui, & c'eſt par cette ſymétrique oppoſition que l'univers & l'homme ſe maintiennent en équilibre & reſtent debout.

3. Ou ſi le tout indiqué paroît encore trop général, trop vague ou trop bon, le but collectif doit être d'augmenter le nombre & l'intenſité de ces avantages qui ſont les élémens, les moyens, ou au moins les repréſentans du bonheur; ſanté, vigueur, agilité, ſoupleſſe, adreſſe, beauté, courage, eſprit, vivacité, éloquence, réputation, puiſſance, liberté, ſûreté, ſécurité, &c. il faut que toutes les ſpéculations aboutiſſent là, ſi l'on ne veut battre l'air à pure perte & parler à vuide.

4. Mais les buts particuliers qui ſont les débris de la décompoſition du but collectif, ſont eux-mêmes compoſés, lors même qu'il ne s'agit que d'un individu; ces buts ſe réduiſent à changer, à modifier des compoſés; &, pour changer ces compoſés, il faut connoître leurs élémens & les cauſes de leurs variations.

5. Or, pour connoître un tout déterminé considéré d'abord comme immuable, il faut connoître le nombre de ses élémens différens, les qualités de chacun & l'intensité de ces qualités; la quantité de matière, s'il s'agit des corps, la figure, la situation absolue & respective, la distance, l'arrangement, & si on le regarde comme composé de parties mobiles & comme variable en qualité & en quantité, les diverses combinaisons que peuvent former, pris un à un, deux à deux, trois à trois, &c. les divers élémens, répétés ou non, soit restans au même dégré, soit augmentés ou diminués dans leur quantité de matière ou l'intensité de leurs qualités, les diverses figures & situations que chaque élément peut prendre, les figures qui peuvent résulter de toutes les manières possibles d'arranger les élémens de toutes leurs combinaisons possibles à toutes leurs distances possibles; à quoi il faut ajouter toutes les différences qui peuvent résulter des variations dans la vîtesse, la direction, l'étendue, la durée, le concours, l'opposition, la combinaison des mouvemens, &c.

6. Il nous est assez facile de décomposer les touts abstraits; ils sont de notre fabrique & nous sçavons ce que nous y avons mis; par exemple, nous sçavons que la proposition est composée de trois parties; sçavoir, deux termes & le verbe; nous

ſçavons auſſi que le ſyllogiſme eſt compoſé de trois propoſitions où l'on diſtingue quatre élémens différens, ſçavoir, le verbe *être* qui s'y trouve trois fois, une fois dans chaque, les deux termes extrêmes de comparaiſon qui y ſont chacun deux fois, & le terme moyen auquel on les compare, qui s'y trouve auſſi deux fois ; tant que le ſyllogiſme ne ſubit d'autre variation que le déplacement de ſes élémens ſuppoſés invariables, nous pouvons nombrer & ſpécifier ces variations ; mais, ſi les élémens ſont ſuppoſés variables, comme ils le ſont en effet, puiſque ces élémens ne ſont autre choſe que des noms qui déſignent des êtres ou manières d'être conſtamment variables, nous tombons dans le même inconvénient que ſi nous avions d'abord conſidéré les choſes même, ſans paſſer par les mots.

7. Or, je n'ai pas beſoin de dire qu'il eſt impoſſible de connoître tous les élémens d'un compoſé réel ; nous ne pouvons, à chaque ſtation, conſidérer qu'un point, il faudroit l'éternité pour faire le tour & ce ne ſeroit pas trop de toute l'eſpèce humaine ; nous ne pouvons donc tout au plus, en chaque queſtion, conſidérer que la partie du moyen individuel répondante à la partie de l'effet ou du but, qui nous intéreſſe ; mais, comme, en tout compoſé, chaque partie eſt modifiée par toutes les autres parties, comme elle les modifie, il faudroit connoître le

tout, pour bien connoître cette partie qui nous touche; nous ne pourrons donc avoir, de cette partie même qu'une connoissance imparfaite; nous ne sçaurions donc être trop sobres à juger du méchanisme intérieur de ces corps dont nous ne pouvons pas même embrasser toute la surface, & nous astreindre avec trop de sévérité à observer l'enchaînement des phénomènes dans le tems & le lieu, la seule chose que nous puissions saisir.

III. La solution de la plûpart des questions, dépend beaucoup de la manière de les énoncer; comme ce qui produit l'incertitude dans la doctrine & l'irrésolution dans la conduite, est l'indétermination des mots dont l'énoncé vulgaire de ces questions est composé, si vous changez cet énoncé en un autre où le sens des mots soit bien déterminé, où les antécédences, les concomitances & les conséquences des choses soient bien montrées, où l'on spécifie bien le concours singulier des circonstances qui constitue le cas individuel dont l'observation ou la prévision donne lieu de proposer la question générale, la question particulière sera aussitôt résolue que proposée.

2. Par exemple, si l'on dit en parlant d'un homme riche entouré de gens qui ne le sont pas: lui sera-t-il avantageux d'augmenter son luxe? on pourra traduire ainsi l'énoncé; est-il prudent d'exal-

per l'envie des hommes en brillant à leurs yeux; d'avancer sous leur nez ce qu'ils convoitent *en leur criant tacitement, misérable, voilà ce que tu n'as pas?* est-il prudent de sonner la cloche, pour appeller les affamés, les flatteurs, les escrocs & les assassins? est-il sage de multiplier les points par où la douleur nous touche en nous donnant de ces choses dont l'habitude dégoûte & dont la privation est plus douloureuse que la possession n'est agréable, &c.? voilà pour infirmer, accuser, désapprouver, & dissuader.

3. S'il s'agissoit d'établir, de défendre, d'approuver & de persuader, & qu'on prit pour sujet les voyages; on pourroit dire, est-il utile de fortifier son physique & son moral, de se déniaiser, de quitter son pays pour le retrouver nouveau, plus beau & meilleur?

4. On voit que tout l'artifice de ces énoncés solutifs consiste à choisir les meilleurs effets du moyen collectif désignés par le sujet de la proposition, mise en question, ou de ne montrer que les parties de ce moyen qui produisent un bon effet, lorsqu'il s'agit d'établir, de défendre, de louer, de persuader; &, dans le cas opposé, à montrer les pires effets du moyen collectif désigné par le sujet, ou à ne faire voir que les parties de ce moyen qui ont de mauvais effets. Si les effets montrés dans le premier cas peuvent compenser tous les maux qui les accompagnent ou les sui-

vent, pour l'individu ou le peuple que la question regarde dans les circonstances données, la question est dès-lors décidée affirmativement; si les maux l'emportent, elle l'est négativement; mais si l'on se contentoit de montrer le côté favorable ou le côté défavorable, au lieu de balancer les avantages avec les inconvéniens, ce ne seroit plus alors qu'un prestige semblable à celui de ces disputeurs cités plus haut, lesquels étalent, multiplient & grossissent les avantages du parti qu'ils appuyent, tandis qu'ils en cachent & diminuent les inconvéniens, en faisant le contraire pour le parti opposé.

IV. Bien des gens ne sçavent par où s'y prendre, quand il s'agit de résoudre une question, non qu'ils manquent de jugement, d'invention, d'esprit, mais parce qu'ils voyent tous les objets simples ou confus; ils n'apperçoivent pas ces différences qui écartent & isolent les parties du sujet; sous ce rapport, les touts intellectuels ont de l'analogie avec les touts réels; quand vous regardez un édifice de fort loin, vous le voyez confusément; vous n'en distinguez pas même la figure, vous n'y voyez rien; en approchant, vous démêlez d'abord cette figure, puis celle des grandes masses; en approchant encore, vous distinguez des masses de plus en plus petites; & de fort près, vous distinguez enfin & comptez les assises des pierres qui le composent;

mais si vous approchez trop, vous voyez une infinité de parties dont la multitude vous assiège à la fois, & l'esprit se confond une seconde fois; en un mot, vous voyez tant de choses que vous ne voyez plus rien; il est donc une distance moyenne dont cet édifice doit être considéré, pour être vu comme il doit l'être.

2. Il en est de même des édifices de l'imagination, que la raison considère; au premier coup-d'œil donné à un sujet, on voit trouble; à mesure qu'on le considère, on y découvre des parties, des différences de plus en plus petites, jusqu'à un point de maximum où l'on voit le mieux possible, & au delà duquel, découvrant une infinité de petites différences & de petites analogies, on retombe dans la confusion.

3. Mais à quel signe peut-on reconnoître ce champ, ces limites, *quos ultrà citràque nequit consistere rectum*, & d'où chaque sujet doit être vu; ce signe est celui même que je viens d'indiquer; la nature qui nous à placés entre les deux infinis, pour les dimensions & les facultés, a marqué la position & les limites de ce champ, en plaçant en dehors un sentiment désagréable de confusion, d'incertitude & d'irrésolution qui nous force à y rentrer; mais ce champ varie de position & d'étendue, non seulement, en différens individus dans le même tems, mais dans le même individu en dif-

férens tems, & l'instinct marque, pour chaque instant de chaque individu, la portée de son entendement; les plus puissans génies sont ceux qui, du plus loin, comptent le plus d'assises, qui voyent à la fois de près & de loin, dont le champ de vision mentale est le plus vaste & qui sçavent le mieux, en toute circonstance, s'arrêter à ce point situé entre le *trop* & le *trop peu*.

4. Cette similitude entre la vue oculaire & la vue mentale ne doit pas nous étonner; quand nous réfléchissons, nous ne faisons, sur les images ou souvenirs des objets, que les mêmes opérations que nous ferions sur ces objets même s'ils étoient là; c'est la même puissance qni agit sur les deux extrêmités opposées d'un même organe; ce sont les mêmes facultés, les mêmes actes, les mêmes habitudes, les mêmes instrumens; il n'y a de différence que dans la qualité des matériaux & l'intensité de la puissance; dans l'observation, les matériaux sont meilleurs, parce que les objets présens peuvent nous détromper; au lieu que, dans la réflexion, la matière est fort mêlée, & si une fois elle se trouve mauvaise, nous aurons beau comparer, combiner, tourner & retourner ces idées de mauvais alloi, les composés ne vaudront pas mieux que leurs élémens; mais aussi, dans le premier cas, l'action de la puissance est très-partagée

à cause du grand nombre d'objets qui assiégent les organes & de parties qu'elle est forcée d'animer en même tems; au lieu que dans le second, elle peut se concentrer toute à l'intérieur, toute en un seul point; dans le premier cas, les composés sont donnés, le monde que nous considérons est fait, il faut le prendre tel qu'il est, il n'y en a point d'autre; dans le second, la puissance se donne ce qui lui plaît, elle choisit dans le réel, compose & s'assortit.

5. Ainsi la plus grande partie des *moyens* & des obstacles est commune à l'observation & *à la* réflexion; il seroit donc à propos de se faire des tables de réflexion comme d'observation; or, la nature, nous en a donné une de ce dernier genre; les tables de réflexion seront d'autant plus parfaites, que les articles en seront plus semblables à ceux de la table naturelle, & l'ordre, plus convenable à l'individu, au peuple, ou au siècle auquel elle est destinée; car si le monde réel est le mieux rangé qu'il est possible pour le tout ensemble, il ne l'est pas toujours le mieux possible pour chacun; & il est sage d'avoir son monde *vrai* pour *observer*, & son monde *utile* pour *jouir*.

6. Cependant, comme les points de réflexion pourroient être en trop grand nombre, il faut se borner à ce qui est immédiatement utile, je crois

qu'on s'éloignera peu de la sphère d'utilité en se faisant les questions suivantes, lorsqu'il s'agira de résoudre un problême de fait ou de droit.

1°. Le corps du fait est-il vrai? s'il y en a plusieurs, il faudra se faire, pour chacun, cette question ainsi que les suivantes.

2°. Est-il décrit bien exactement? Quelles en sont les circonstances; comme, tems, lieu, manière, quantité, figure, situation, distance, combinaison, arrangement, &c.?

3°. Quels sont les faits antécédens, concomitans & conséquens?

4°. Si c'est un fait individuel, ou particulier, de quel fait plus général est-il un cas singulier ou particulier? & s'il s'agit de Jurisprudence, sous quel titre & paragraphe de loi se range-t-il? à quels cas désignés ou exceptés, expressément ou tacitement, se rapporte-t-il?

5°. Quelles sont dans le code, naturel, civil, ou politique, la forme générale & les circonstances limitantes dont le concours, singulier ou particulier, constitue la forme, individuelle ou particulière, du fait proposé; afin qu'on distingue ce qui, dans ce fait, est commun, général, constant, de ce qui est propre, particulier, passager.

6°. Quels sont les faits analogues déja connus, dans la même partie du même genre, dans une autre partie de ce genre, dans les genres voisins,

dans les genres éloignés, dans tous les genres; soit, dans le lieu & dans le tems où nous sommes, soit, dans les autres tems & dans les autres lieux?

7°. Quelles sont les applications utiles qu'on peut tirer de ce fait; soit en l'étendant latéralement; soit en passant par le principe & redescendant? quelles sont ces applications dans les différens champs dénombrés & indiqués dans le n°. précédent?

8°. Si le fait proposé est général, *quelles en* sont les antécédences, les concomitances *& les* conséquences constantes?

9°. Dans la même supposition, quelles en sont les formes particulières connues & les applications nouvelles, dans tous les genres possibles?

Supposons actuellement que la question soit d'abord revêtue de la forme pratique.

10°. Le fait proposé étant regardé comme un moyen, quel en est le but, l'intention, le motif? à quel autre but peut-il tendre? ou à quel but tendroit-il mieux?

11°. Etant donné un but, quels sont les moyens qui tendent à ce but? n'y auroit-il pas de meilleurs buts?

12°. Etant donnés à la fois le but & les moyens; chercher si ces moyens y tendent; quels moyens y tendroient mieux ou simplement d'au-

tres moyens; soit, pour les employer seuls, soit pour les joindre aux premiers?

ARTICLE CINQUIÈME.

Exemple frappant des absurdités où l'on tombe en ne fixant son attention que sur un côté de chaque question.

IL n'y a point d'individus; & il y a des individus. Car, 1°. la substance de notre corps est tirée d'un réservoir commun où elle retourne en entier après la mort; le corps se renouvelle sans cesse, à l'aide d'une matière extraite du même réservoir, auquel elle emprunte & rend à chaque instant; ainsi, & la matière employée à nous commencer, & la matière employée à nous continuer, sont également communes; la substance de notre corps ne lui est donc pas particulière; & à cet égard, il n'y a point d'individus.

2. Dirons-nous que l'individualité est dans la forme? mais d'abord la forme n'est rien de réel, rien de substantiel; ce n'est que le résultat de la situation des parties, qu'une manière de les considérer; si l'on y regarde de plus près, l'on reconnoîtra que l'homme change continuellement de forme, qu'aux différentes époques de la vie, de

l'année, de la journée, des fonctions naturelles; des passions, il ne fait que s'enfler & se desenfler, s'arrondir & s'allonger; à mesure que le sang se porte du dedans au dehors ou du dehors au dedans; notre corps n'a donc point de forme qui soit à lui, & par conséquent l'individualité ne peut être dans cette forme.

3. Mais peut-être sera-t-elle dans le sentiment; voyons. Il y a des causes physiques & morales qui affectent en commun des sociétés entières, & l'action de ces causes est continue; de plus il y en a toujours quelqu'une qui agit, par exemple, la température; or, ces causes très-apparentes doivent nous en faire soupçonner d'autres moins sensibles qui nous affectent aussi en commun & continuellement; mais, si une foule de sentimens nous sont communs, la manière d'être qu'ils constituent, du moins en partie, est commune, & l'individualité est encore détruite.

4. Je regarde rompre un homme, je souffre; cependant je ne suis point actuellement rompu & je ne l'ai jamais été; dites que je me forme l'idée du supplice par l'imagination; j'en conviens, mais toujours est-il certain que je souffre sans être touché; or, j'appelle *mon corps* un assemblage de matière tel, qu'on ne peut le toucher, avec une certaine force, sans que je souffre ou que je jouisse; je n'ai pas d'autre manière de m'en assurer & de

m'en

m'en certifier la propriété ; mais je souffre tandis qu'on frappe le patient ; donc, ou, de ce que je souffre, tandis que le corps que je dis *mien* est touché, vous ne pouvez pas conclure que ce corps est à moi ; ou vous êtes forcé de conclure aussi de ma *compassion* pour le rompu, que son corps est mien ; je ne suis point moi, où je suis tous les deux ; de plus, supposons que j'aie mal au doigt, tandis que je regarde ce supplice ; je cesse de sentir ce mal ; mais si je ne sens pas ce doigt enflé, tandis que je suis très-affecté des coups portés au patient, ce doigt m'appartient beaucoup moins dans ce moment là que le corps du supplicié ; puisque je ne prends possession des corps que par le sentiment ; je perds mon doigt, j'acquiers le corps du patient, puis je le perds & je recouvre mon doigt ; ainsi il faut dire que mon individu n'est nulle part, ou qu'il est dans tous les corps qui sont touchés, tandis que je souffre, & qu'il s'associe tour-à-tour avec toutes les parties de la matière, brute ou organisée, dont le mouvement occasionne en moi le sentiment ; or, dans les deux suppositions, il n'y a point d'individu.

5. Ainsi cette proposition, *il n'y a que des individus*, mise au jour par Bacon, enflée par Buffon & répétée par tous les échos du siècle, est, je ne dis pas, une erreur, mais une absurdité, puisqu'elle contredit les notions les plus claires.

6. Cependant je reçois un coup de poïng ; je suis presque sûr que ce n'est pas mon voisin qui l'a reçu ; je suis presque aussi certain de ne me l'être pas donné ; car je m'aime assez pour me le refuser : un autre me hait, je lui rends haine pour haine & je veux lui nuire, ma volonté éprouve une résistance qui est le principe de cette haine ; je suis bien sûr que l'objet que j'aime sçavoir *moi* & l'objet de ma haine ne sont pas le même ; je distingue fort bien & les deux sentimens, & les deux objets de ces sentimens opposés : je suis triste & je vois des gens qui se réjouissent ; je ris & j'en vois d'autres qui pleurent ; j'ai des désirs, on me fuit, je n'en ai point, on me poursuit : dans tous ces cas, je sens nettement qu'il existe d'autres êtres que moi, qu'il y a des volontés hors de la mienne ; c'est par le sentiment du concours ou de la résistance à mes volontés & par l'apperçu du signe d'un sentiment opposé à celui que j'éprouve actuellement, mais semblable au signe de ce sentiment opposé que j'ai éprouvé dans d'autres tems, que je démêle mon individu d'avec les autres & que j'apprends qu'il y en a un grand nombre qui ont une volonté, une existence à part ; *il y a donc des individus.*

7. *Ainsi il n'y a que des individus & il n'y en a point ;* ce qu'il falloit démontrer.

8. *Quorsum hæc* ? Me dira-t-on, où tendez-vous ? Au but indiqué par le titre ; une distinction

assez simple nous y mènera. Si l'on considère les êtres par leurs différences seulement, ils semblent se séparer, s'isoler, & chaque atome sensible devient un individu; actuellement si nous ne les envisageons que par leurs analogies, tout va se rapprocher, s'associer & se confondre, il n'y aura plus d'individus; il nous paroît qu'il y a des individus, ou qu'il n'y en a pas, selon que nous considérons les êtres par leurs différences ou par leurs analogies; ce n'est donc que le double énoncé de deux manières d'être opposées de l'homme pensant; lesquelles peuvent avoir lieu en deux instans immédiatement successifs; ce mot *individu*, comme tous les autres termes abstraits, n'exprime qu'une relation composée; il désigne la somme des différences observées dans un composé qui s'est ressemblé à lui-même plus qu'à tout autre, depuis le moment où nous l'avons vu pour la première fois, jusqu'au moment où nous en parlons; & s'il s'agit de nous-mêmes, c'est la somme des sensations, des sentimens & des idées que nous avons eus, associés par la mémoire à la somme de nos affections actuelles. Aussi dit-on, quand on se sent fort changé; je ne me reconnois plus; ce qui signifie: Messieurs, l'être qui vous parle & qui porte tel nom, est si différent de celui qui le portoit il y a tant d'années, que vous devriez le lui ôter; ainsi, cette proposition seule; *il n'y a que des individus*, n'est pas vraie; & elle ne le devient qu'au

moment où on lui ajoute celle-ci : *quand on considère les êtres par leurs différences.*

9. Ceci n'eſt pas un badinage ; mais une démonſtration *per abſurdum*; toutes les queſtions poſſibles, celle des voyages, celle du luxe & autres ſemblables, ſont expoſées à être ainſi ſophiſtiquées ; car il y a par-tout des différences & des analogies, par-tout, des gens qui ne veulent s'occuper que des unes en négligeant les autres ; cette conſéquence : *il n'y a point d'individus*, que je tirois en me jettant tout d'un côté & ne regardant que les analogies, eſt l'image de celles que l'on tire en ne conſidérant que les analogies ; elle repréſente les aſſertions, les opinions, les ſyſtêmes des eſprits vifs & hardis qui marient tout & croyent tout poſſible ; comme la conſéquence oppoſée qui paſſe aujourd'hui pour vraie, quoiqu'elle ſoit auſſi fauſſe, eſt l'image de toutes celles qu'on obtient en ſe jettant tout de l'autre côté pour ne conſidérer que les différences ; elle repréſente les aſſertions & les opinions de ceux qui aiment à défaire tout ce que les autres font, qui paſſent leur vie à contredire, à abattre, & qui, lorſqu'une choſe obtient enfin leur approbation, vous en remercient en ces termes : *on a dit cela ; on ſçait bien cela*, ou l'équivalent. J'ai pris une queſtion un peu maſſive & forcé les effets, afin qu'on devinât plus aiſément l'abſurdité moins ſenſible dans d'autres queſtions où l'on ſe trompe ainſi tous les jours.

10. La nature qui nous a doublés & opposés de haut en bas, nous avertit qu'il faut tout doubler & tout opposer, sensations, sentimens, pensées, paroles & actions ; afin de satisfaire nous-mêmes & d'aider les autres à satisfaire, le besoin universel, celui de changer, d'être remué.

11. Ce qui est analogie dans la spéculation devient moyen dans la pratique ; & ce qui est différence ou opposition, dans la première, devient obstacle dans la dernière ; il est donc imprudent de passer à l'execution sans avoir considéré alternativement les deux hémisphères opposés d'un sujet ou d'un projet ; mais remarquez comme la nature a tout fait pour le mieux ; ce qui nous étoit utile, nécessaire, elle nous l'a rendu agréable ; car, naturellement nous aimons à considérer tour-à-tour les analogies & les différences des objets ; & les méditations, les écrits, les discours, les tableaux, les actions, toutes les choses qui ont cette perfection sont celles qui nous plaisent le plus.

12. Ainsi, pour pratiquer les préceptes que j'ai donnés dans ce livre, il ne s'agit pas d'en croire, des maîtres, des livres, moi, mais soi-même.

ARTICLE SIXIÈME

Enoncé de la plus générale de toutes les questions.

1. Après ce long séjour dans les questions inférieures, élevons-nous un peu en finissant, mais sans rien accorder à l'imagination.

2. Tout ce que nous pouvons sçavoir des êtres se réduit à la connoissance de leurs qualités *sensibles*, de leurs apparences; de ces qualités, les unes sont particulières, propres, fugitives, instantanées, les autres sont communes, générales, constantes, éternelles; les premières sont les objets de nos sensations, nos organes extérieurs ne pouvant être remués que par les mouvemens actuels, que par tel ou tels corps; les dernières sont l'objet de la raison qui extrait, de la variété des apparences, ce qui s'y trouve de commun & de constant; or, la raison aidée des sens voit que, toutes les fois que les qualités accidentelles & fugitives, viennent à changer, les qualités éternelles se combinent en nombre, en dégré & dans un ordre différens, elle en conclue probablement qu'il y a un rapport entre les changemens de la première espèce & ceux de la dernière; que la variété est dans la différence des assemblages & l'uniformité, dans les élémens de

ces touts, c'eſt-à-dire, dans ces apparences conſtantes que nous appellons *ſimples*, parce que nous en voyons toujours pluſieurs enſemble.

3. Si nous connoiſſions tous ces rapports, nous n'aurions plus rien à chercher, & nous toucherions, dans tous ſes points, la limite ſphérique marquée par la nature à l'entendement humain ; car c'eſt là tout ce que nous pouvons ſaiſir avec nos foibles inſtrumens ; mais nous connoiſſons déjà, du moins en partie, quelques-uns de ces rapports, raiſon forte pour eſpérer que nous en trouverons d'autres, il ne faut que de la ſincérité, de la patience & du tems.

4. Or, la recherche qui auroit cet objet pourroit s'énoncer ainſi ; de quels enſembles de différences dans les qualités éternelles de la matière, dans l'intenſité de ces qualités, & dans toutes les circonſtances poſſibles, telles que : nombre, étendue, figure, ſituation, arrangement, diſtance, &c., vîteſſe, direction, amplitude, durée, concours, oppoſition & combinaiſons des mouvemens & des tendances, dépendent les qualités accidentelles, actives & paſſives, comme chaleur, humidité, couleur, ſaveur, &c.

CHAPITRE IX.

Logique aggressivo-défensive; Genre Polémique.

Une convenance, ou plutôt une loi que nous devons respecter, nous oblige à dire un mot du genre polémique, pour compléter notre sujet; dans l'univers, la destruction marche près de la génération; la guerre, près de la paix; l'obstacle, près du moyen; la douleur, près du plaisir; la *folie*, près de la raison; le vrai, près du faux; le mal, près du bien; toutes les choses ont deux faces, l'une bonne, l'autre mauvaise, faces qui regardent les êtres opposés dans le même tems, & les mêmes êtres en des circonstances opposées; les idées qui représentent les objets réels doivent donc avoir aussi deux faces; & les préceptes fondés sur ces idées, doivent avoir deux côtés, l'un *positif*, tourné vers le *vrai* & le *bon*, l'autre négatif, tourné vers le *faux* & le *mauvais*; pour se bien défendre, il faut sçavoir comment l'on peut être attaqué; & sur ces deux parties, *l'attaque* & *la défense*, qui, prises ensemble, composent l'art de la guerre, on peut dire que, qui n'entend pas toutes les deux, n'entend ni l'une ni l'autre.

Ainsi marche le monde réel, ainsi nous devons procéder dans le monde intellectuel; mais, si la

guerre eſt néceſſaire, c'eſt-à-dire, inévitable, il ne s'enſuit pas que toute manière de la faire ſoit légitime, même lorſqu'elle eſt juſte; fondés ſur cette diſtinction, nous diviſerons notre matière en deux parties, dont l'une aura pour objet les armes dont l'uſage eſt permis, l'autre, les différens preſtiges dont l'uſage nuit à la vérité même, & qu'on employe; ſoit, quand on veut exciter, contre ſon adverſaire, la défiance, le mépris, la haine, ou toute autre paſſion, préoccuper l'eſprit & la volonté de l'auditeur, détourner entiérement ſon attention de l'objet propoſé; ſoit, lorſque, ſans prétendre le diſtraire tout-à-fait, on veut ſeulement détourner ſes regards du véritable point de la queſtion; pour abréger, je me contenterai de dénombrer les moyens des deux eſpèces, dénombrement qui pourra tenir lieu d'une récapitulation des manières, bonnes & mauvaiſes, de raiſonner, indiquées dans le corps du livre & appliquées à des exemples; & pour fixer plus aiſément des idées aſſez difficiles à rappeller, je déſignerai ces différens moyens par des noms propres, relatifs à leur méchaniſme, au mouvement de l'eſprit qui s'en ſert, ou aux perſonnages qui les ont le plus fréquemment employés.

I. *La Coupelle.* Lorſque la majeure d'un ſyllogiſme, formel ou virtuel, n'eſt appuyée que ſur

un petit nombre de faits; qu'elle n'eſt qu'une ſomme formée d'un petit nombre de propoſitions particulières & enflée par conjecture ou par une paſſion exagérative; qu'une expreſſion collective, plus étendue, plus large que l'obſervation, où l'on affirme d'un genre, d'une claſſe toute entière ce qu'on n'a obſervé que dans un petit nombre d'eſpèces, ou d'une eſpèce, ce qui n'a été obſervé que dans quelques individus; cette majeure ſera facile à ruiner; pour peu qu'on ſe donne la peine de la décompoſer & de la réduire à ſa véritable meſure, en montrant, d'un côté, le petit nombre d'obſervations ſur leſquelles elle eſt fondée, & de l'autre, les exceptions qui les balancent ou les ſurpaſſent en nombre; mais ſurtout en choiſiſſant ces exceptions dans les parties de la claſſe priſe pour ſujet de la majeure, qui ont le plus d'analogie avec les parties de la même claſſe priſes pour ſujet de la mineure.

2. *Le Scalpel*. On ruinera une mineure, formelle ou virtuelle, fondée ſur des analogies foibles & en petit nombre, d'abord, en montrant ce défaut, puis en indiquant des différences nombreuſes, & marquées, entre le ſujet de la mineure & celui de la majeure, pour prouver que le premier ne fait pas partie du dernier.

3. *L'Antonin*. On attaquera les propoſitions vagues, d'abord, en diſant qu'elles ſont vagues &

ne s'appliquent à rien; puis, en indiquant, à droite & à gauche, les cas où elles peuvent être affirmées ou niées ainsi vaguement; enfin, on distinguera & l'on spécifiera si bien les sujets & les attributs, que chaque attribut, singulier ou particulier, ne puisse être affirmé ou nié que d'un seul sujet, singulier ou particulier.

Si l'on se donnoit la peine d'analyser ainsi cette foule d'écrits politiques, pour & contre les trois formes simples de gouvernement & les formes mixtes, qu'en resteroit-il?

II. *Le Rousseau*. Traiter son adversaire avec les plus grands égards, tout en l'accablant par la supériorité du fonds & de la manière; le louer, l'excuser, l'encourager, le conseiller, le tancer d'un ton de maître; employer tour-à-tour le ton respectueux, amical, ironique, méprisant, froid, *humain*, raisonneur, léger, patriotique, onctueux, mystique, indigné, plaintif, &c.

2. *Le Voltaire*. Chercher les vices, les défauts, les foibles de l'adversaire, & les peindre, à l'aide d'images, de similitudes, de mouvemens ridicules, choisis dans les classes d'hommes ou d'animaux méprisés, auxquels il ressemble le plus, par ses passions, ses actions, son air, sa physionomie, son ton, son port, sa forme, ses gestes, ses mouvemens, & tout son extérieur.

3, *L'ambi-dextre.* Adresser, tantôt aux qualités morales, tantôt aux facultés intellectuelles; accorder à l'adversaire dans un endroit, la bonne foi, en lui refusant le titre de logicien, & lui rendant ailleurs la logique, en lui ôtant la bonne foi; en un mot, refuser à son homme, dans chaque lieu du sujet, la qualité dont il se pique, en le gratifiant de celle dont il rougiroit en ce lieu; en sorte que, tout compensé, il ne lui reste rien du tout.

4. *Le Verre concave.* Déprimer son ennemi par des éloges maigres & décharnés; ou le louer avec emphase, & d'un ton de bonhommie, de la moindre & de la moins estimée de ses facultés, pour faire croire qu'il n'a que celle là & qu'on lui veut du bien.

5, *Le Boileau.* Faire des doubles aveux, soit en donnant à son adversaire bonne part dans les confessions qu'on se permet, soit en s'attribuant un défaut estimé, & lui faisant cadeau d'une vertu méprisée.

6, *Le Chat.* Saisir le foible de l'ennemi & avoir toujours l'œil dessus.

7. *Le Pistolet.* Choisir ses exemples dans les défauts personnels & actuels de l'adversaire, dans ceux qui percent en lui, au moment même de la dispute,

8, *Le Druide.* prouver que son opinion tient à quelque système odieux.

9. *Le Féminin.* Critiquer ſes expreſſions, ſon ton, ſa manière, & prouver qu'il ne ſçait pas écrire.

10. *Le Paon.* Faire montre de ſa force, dans ſon propre genre, puis ſe pavaner dans celui de l'adverſaire, ajouter à ſes preuves, aux objections qu'il s'eſt faites & aux réponſes qui les ſuivent, d'autres preuves, d'autres objections, & d'autres réponſes, pour faire croire qu'il n'a rien vu dans le ſujet.

11. *Le Savetier.* Lui reprocher que ſes énumérations ſont incomplètes, reproche toujours fondé en apparence, puiſqu'il eſt impoſſible d'en faire de complètes, mettre des alonges, des bouts, à ces énumérations, pour ſe donner l'air d'avoir vu plus que lui.

12. *Le Socrate.* Faire ſemblant de donner raiſon à l'adverſaire, en l'amorçant par quelques exemples frappans qui ſemblent appuyer ſes propoſitions générales à établir, ou probantes ; puis, l'étourdir en préſentant tout-à-coup une exception bien prononcée.

13. *Le Molière.* Tirer de ſes majeures, des conſéquences abſurdes ou ridicules, par forme de conceſſion, en chargeant & outrant ces majeures, les faits qui les appuyent, & les conſéquences qu'il en tire.

14. *Le Paradoxe.* Renverser les majeures & les maximes de l'adversaire, à l'aide d'un petit nombre d'exceptions qui appuyent les propositions contraires, & en choisissant ces exemples, parmi les faits les plus frappans, parmi ceux qui favorisent les passions & les préjugés de l'auditeur, individu ou peuple.

15. *Le roi Scythe.* Renverser les majeures qui servent de base aux conjectures, en attaquant une à une les observations dont elles sont l'exposé collectif, & conclûre, du peu de probabilité de chaque fait, que le tout qui résulte de leur addition est peu vraisemblable.

16. *La Loupe.* Renverser les mineures, en outrant l'analyse & multipliant les distinctions inutiles, afin de faire croire, par l'exhibition d'un grand nombre de petites différences qu'on pourroit négliger, que le sujet de la mineure diffère trop de celui de la majeure, pour qu'on puisse affirmer du premier l'attribut du dernier.

17. *Le Sceptique.* Le jetter dans le pyrrhonisme; en faisant voir qu'il n'a rien démontré; ce qui est toujours facile au tribunal du vulgaire qui croit aux démonstrations; car les preuves n'étant jamais que des conjectures appuyées sur l'analogie & l'enchaînement des phénomènes, il ne résulte d'un bon syllogisme, qu'une probabilité, la partie de la pro-

position qu'on établit par observation étant toujours beaucoup plus petite que celle qu'on suppose.

18. *Le Généalogiste.* Egarer l'adversaire dans la question obscure & interminable de la liberté morale, en mettant sous les yeux ou en demandant une filiation de motifs dont le premier se trouve toujours être quelque mouvement ou tendance physique; il en est de la noblesse des actions comme de celle des hommes, quand un *Chérin* suit les branches de l'arbre, il trouve toujours quelque chose de roturier dans la souche.

19. *Le Microscopiste.* Egarer l'adversaire dans le progrès à l'infini, en exigeant preuve de preuve & définition de definition; passé les sensations les plus simples, il n'y a plus rien à voir, à montrer, ni à dire.

20. *La Sèche.* Attaquer des propositions déterminées, par des propositions vagues, en ôtant aux premières les circonstances déterminantes, & leur opposant les contraires pareillement défigurées; en un mot, troubler l'eau, pour empêcher de voir au fonds, & échapper à l'ennemi.

21. *Le César.* Ne se mettre jamais sur la défensive quand on est attaqué; mais attendre un peu; puis, rentrer tout-à-coup dans la lice & aller droit à l'ennemi.

Nul doute qu'un homme qui manieroit toutes ces armes avec dextérité, ne fût un terrible adversaire; mais, après s'être fait craindre quelque tems, il seroit enfin accablé par le grand nombre; *necesse*

est timeat multos quem timent multi ; pour rendre toute sa logique inutile, il suffiroit de l'attaquer avec ses propres armes, de dévoiler les prestiges ou de ne pas l'écouter ; & puis, quel seroit le fruit de cet art destructeur ? Un long commerce de haine, entre lui & ses ennemis, une guerre pénible, entremêlée tout-au-plus de quelques triomphes fort courts ; pour détruire, il faut haïr & par conséquent souffrir ; de plus, celui qui use de détours, finit par échouer laborieusement & par manquer le but auquel l'homme droit frappe du premier coup ; il perd à la fois la confiance des autres, la sienne, *sa liberté*, son tems, & les véritables agrémens ; rien ne donne autant de force, d'unité, d'aisance, de grace, & d'harmonie, à tout l'ensemble de la vie d'un personnage, que de jetter dans le même moule le sentiment, la pensée, la parole & l'action, & d'opposer une perpétuelle droiture aux *ruses* des méchans ; en un mot, si l'homme est né pour être sain, de corps & d'ame, la vérité est l'instrument suprême ; & la suprême finesse, est la sincérité.

Fin du Tome premier.

ERRATA

DU PREMIER VOLUME.

Pages.	*Lignes.*
39.	18. *Après* reçoit, *ajoutez*, plus.
ibid.	19. *après* avec, *ajoutez* plus de.
47.	14. *après* le tems du, *ajoutez* réveil qui ſuit le.
65.	25. ou, *liſez*, on.
68	2. *après* étudier, *effacez*, par relation.
88.	10. éprouvent, *liſez*, éprouvant.
115.	20. mouvement, *liſez*, moment.
117.	24. tyran-, *liſez* tyrans.
138.	9. par, *liſez*, pour.
161.	1. *après* l'intenſité de ces qualités, *ajoutez*, trouver quelles autres qualités.
163.	10. *après* j'étois, *ajoutez*, un jour.
165.	8. eſpèce, *liſez*, quantité.
210.	15. les, *liſez*, le.
212.	15. quatre, *liſez*, quatorze.
218.	ART. I. *liſez*, ART. II.
246.	5. *après* époque, *ajoutez*, d'un individu à un autre individu.
255.	21. cetaines, *liſez*, certaines.
378.	18. *après* ſur, *liſez*, le pis.
392.	19. déſignés, *liſez*, déſigné.